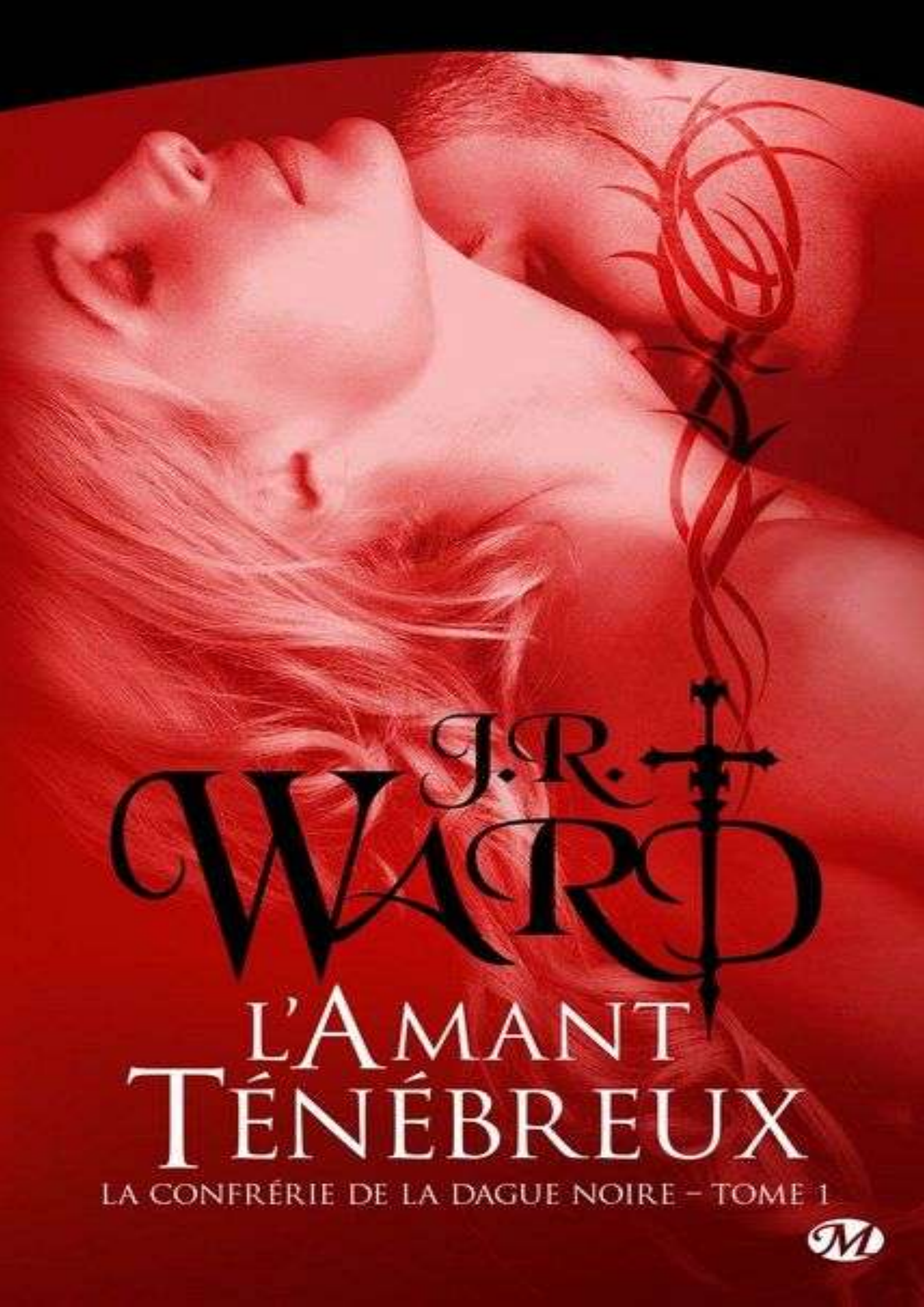

J.R. WARD

L'AMANT TÉNÉBREUX

LA CONFRÉRIE DE LA DAGUE NOIRE – TOME 1

J.R. Ward

La confrérie de la dague noire 1

L'amant Ténébreux

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laurence Richard

Milady

À toi, avec toute mon admiration et mon amour.
Merci à toi de m'avoir trouvée.
Et de m'avoir montré le chemin.
Chemin d'une vie entière, le meilleur que j'aurais pu emprunter.

LEXIQUE DES TERMES ET DES NOMS PROPRES

Chaleurs : période de fertilité des vampires femelles, d'une durée moyenne de deux jours, accompagnée d'intenses pulsions sexuelles. En règle générale, les chaleurs surviennent environ cinq ans après la transition d'un vampire femelle, puis une fois tous les dix ans. Tous les vampires mâles sont réceptifs à des degrés différents s'ils se trouvent à proximité d'un vampire femelle pendant cette période, qui peut s'avérer dangereuse, caractérisée par des conflits et des combats entre des mâles rivaux, surtout si le vampire femelle n'a pas de compagnon attitré.

Confrérie de la dague noire : organisation de guerriers vampires très entraînés chargés de protéger leur espèce de la Société des éradiqueurs. Des unions sélectives au sein de la race ont conféré aux membres de la Confrérie une force physique et mentale hors du commun, ainsi que des capacités de guérison rapide. Pour la plupart, les membres de cette Confrérie n'ont aucun lien de parenté et sont admis dans la Confrérie par cooptation. Agressifs, indépendants et secrets par nature, ils vivent à l'écart des civils et n'entretiennent que peu de contacts avec les membres des autres castes, sauf quand ils doivent se nourrir. Ils font l'objet de nombreuses légendes et d'une vénération dans la société des vampires. Seules des blessures très graves – balle ou coup de pieu dans le cœur, par exemple – peuvent leur ôter la vie.

Doggen : dans le monde des vampires, membre de la caste des serviteurs. Les *doggen* obéissent à des pratiques anciennes et suivent un code d'habillement et de conduite extrêmement formel. Ils peuvent s'exposer à la lumière du jour, mais

vieillissent relativement vite. Leur espérance de vie est d'environ cinq cents ans.

Élues : vampires femelles au service de la Vierge scribe. Elles sont considérées comme membres de l'aristocratie, mais leur orientation est cependant plus spirituelle que temporelle. Elles ont peu, si ce n'est aucune, interaction avec les mâles, mais peuvent s'accoupler à des guerriers à la solde de la Vierge scribe pour assurer leur descendance. Elles possèdent des capacités de divination. Dans le passé, elles avaient pour mission de satisfaire les besoins en sang des membres célibataires de la Confrérie, mais cette pratique est tombée en désuétude au sein de l'organisation.

Éradiqueur : être humain dépourvu d'âme, membre de la Société des éradiqueurs, dont la mission consiste à exterminer les vampires. Seul un coup de poignard en pleine poitrine permet de les tuer ; sinon, ils sont intemporels. Ils n'ont nul besoin de s'alimenter ni de boire et sont impuissants. Avec le temps, leurs cheveux, leur peau et leurs iris perdent leur pigmentation : les éradiqueurs blondissent, pâlissent et leurs yeux s'éclaircissent. Ils dégagent une odeur de talc pour bébé. Initiés au sein de la Société par l'Oméga, les éradiqueurs conservent dans une jarre de céramique leur cœur après que celui-ci leur a été ôté.

Esclave de sang : vampire mâle ou femelle assujetti à un autre vampire pour ses besoins en sang. Tombée en désuétude, cette pratique n'a cependant pas été proscrite.

L'Estompe : dimension intemporelle où les morts retrouvent leurs êtres chers et passent l'éternité.

Hellren : vampire mâle en couple avec un vampire femelle. Les vampires mâles peuvent avoir plusieurs compagnes.

Honoris : rite accordé par un offenseur permettant à un offensé de laver son honneur. Lorsqu'il est accepté, l'offensé choisit l'arme et frappe l'offenseur, qui se présente à lui désarmé.

Leelane : terme affectueux signifiant « tendre aimé(e) ».

Oméga : force mystique et malveillante cherchant à exterminer l'espèce des vampires par rancune contre la Vierge

scribe. Existe dans une dimension intemporelle et jouit de pouvoirs extrêmement puissants, mais pas de celui de création.

Première famille : roi et reine des vampires, ainsi que leur descendance éventuelle.

Princeps : rang le plus élevé de l'aristocratie vampire, après les membres de la Première famille ou les Élues de la Vierge scribe. Le titre est héréditaire et ne peut être conféré.

Pyrocante : point faible d'un individu ; son talon d'Achille. Il peut s'agir d'une faiblesse interne, une addiction par exemple, ou externe, comme un(e) amant(e).

Shellane : vampire femelle compagne d'un vampire mâle. En règle générale, les vampires femelles n'ont qu'un seul compagnon, en raison du caractère extrêmement possessif des vampires mâles.

Société des éradiqueurs : organisation de tueurs à la solde de l'Oméga, dont l'objectif est d'éradiquer les vampires en tant qu'espèce.

Le Tombeau : caveau sacré de la Confrérie de la dague noire. Utilisé comme lieu de cérémonie et comme lieu de stockage des jarres de céramique des éradiqueurs. Dans le Tombeau se déroulent diverses cérémonies, dont les initiations, les enterrements et les mesures disciplinaires prises à l'encontre des membres de la Confrérie. L'accès au Tombeau est réservé aux membres de la Confrérie, à la Vierge scribe et aux futurs initiés.

Transition : moment critique de la vie d'un vampire mâle ou femelle lorsqu'il devient adulte. Passé cet événement, le vampire doit boire le sang d'un être humain du sexe opposé pour survivre et ne peut plus s'exposer à la lumière du jour. La transition survient généralement vers l'âge de vingt-cinq ans. Certains vampires n'y survivent pas, notamment les vampires mâles. Avant leur transition, les vampires n'ont aucune force physique, n'ont pas atteint la maturité sexuelle et sont incapables de se dématérialiser.

Vampire : membre d'une espèce distincte de celle de l'Homo sapiens. Pour survivre, les vampires doivent boire le sang du sexe opposé. Le sang humain leur permet de survivre, bien que la force ainsi conférée soit de courte durée. Après leur

transition, qui survient vers l'âge de vingt-cinq ans, les vampires ne peuvent plus s'exposer à la lumière du jour et doivent s'abreuver de sang à intervalles réguliers. Ils ne sont pas capables de transformer les êtres humains en vampires après morsure ou transmission de sang, mais, dans certains cas rares, peuvent se reproduire avec eux. Ils peuvent se dématérialiser à volonté, à condition toutefois de faire preuve de calme et de concentration ; ils ne peuvent pendant cette opération transporter avec eux d'objets lourds. Ils ont la faculté d'effacer les souvenirs récents des êtres humains. Certains vampires possèdent celle de lire dans les pensées. Leur espérance de vie est d'environ mille ans ou plus dans certains cas.

Vierge scribe : force mystique œuvrant comme conseiller du roi, gardienne des archives vampires et pourvoyeuse de privilèges. Existe dans une dimension intemporelle. Ses pouvoirs sont immenses. Capable d'un unique acte de création, auquel elle recourut pour conférer aux vampires leur existence.

CHAPITRE PREMIER

Audazs parcourut le club du regard, englobant dans son champ de vision les corps à demi nus qui grouillaient sur la piste de danse. Ce soir-là, le *Screamer's* était bondé : femmes vêtues de cuir, hommes à l'allure de licenciés ès crimes violents.

Audazs et l'homme qui l'accompagnait se fondaient dans le décor.

Sauf qu'eux-mêmes étaient de vrais tueurs.

— Alors tu vas vraiment le faire ? demanda Tohrment. Audazs croisa le regard de l'autre vampire par-dessus la table basse.

— Ouais. Je vais le faire.

Tout en sirotant son scotch, Tohrment lui adressa un sourire sinistre qui dévoila seulement l'extrémité de ses canines.

— T'es dingue, D.

— Tu le savais déjà !

Tohrment leva son verre en signe de respect.

— Mais tu places la barre sacrément haut. Il y a cette fille innocente qu'a rien demandé et qui imagine même pas l'enfer qui l'attend, et tu veux confier sa transition à un mec comme Kolher. C'est tordu.

— Il n'est pas mauvais. En dépit de son allure. (Audazs termina sa bière.) Et fais preuve d'un peu plus de respect !

— Du respect, mon pote, j'en ai pour lui. Mais c'est pas une bonne idée.

— J'ai besoin de lui.

— T'es sûr ?

Une femme vêtue d'une microjupe, d'un bustier orné de chaînes et de cuissardes s'approcha nonchalamment de leur table. Ses yeux brillaient derrière une tonne de mascara ; elle avançait comme si son bassin était désarticulé.

Audazs lui fit signe de passer son chemin. Il n'était pas branché sexe, ce soir-là.

— Tohr, c'est ma fille.

— C'est une sang-mêlé, D. Et tu sais ce qu'il pense des humains. (Tohrment secoua la tête.) Mon arrière-arrière-grand-mère en était une, et je la ramène pas devant lui.

D'un signe de la main, Audazs attira l'attention de la serveuse et pointa du doigt la bouteille vide et le verre presque terminé de Tohrment.

— Il est hors de question que je laisse mourir un autre de mes enfants. Pas s'il existe une possibilité de sauver ma fille. Et de toute façon, personne ne sait si ce changement va intervenir. Elle pourrait tout aussi bien mener une vie heureuse, en continuant à tout ignorer de son hérédité. C'est déjà arrivé.

Il espérait que sa fille serait épargnée. Car si la transition survenait, si elle y survivait et passait de l'autre côté comme vampire, elle serait pourchassée comme eux tous.

— Audazs, si jamais il accepte, ce sera par devoir envers toi. Pas parce qu'il le veut.

— Du moment qu'il le fait, ça me va.

— Mais elle, t'y penses ? Il est aussi tendre qu'un fusil à canon scié, et cette première fois peut être assez hard, même quand on y est préparé. C'est pas le cas de ta fille.

— J'ai l'intention de lui parler.

— Et tu vois ça comment ? Tu vas te pointer devant elle et lui dire : « Salut. Tu m'as jamais vu, mais je suis ton père. Et tu sais quoi ? Tu viens de remporter le premier prix à la grande loterie de l'évolution : tu es un vampire. Eh, ça te dirait une virée à Disneyland ? »

— Tu crains, tu sais ça ?

Tohrment se pencha en avant, inclinant ses épaules massives sous le lourd cuir noir.

— Tu sais que tu peux compter sur moi. Je crois juste que tu devrais bien y réfléchir. (Un long silence s'installa.) Peut-être que je pourrais m'en charger.

Audazs lui jeta un regard dur.

— Et tu te vois rentrer chez toi après ? Wellsie t'enfoncerait un pieu dans le cœur, mon ami, et te laisserait réduire en poussière au soleil.

Tohrment grimaça.

— Bien vu.

— Et ensuite elle s'en prendrait à moi.

Les deux mâles haussèrent les épaules.

— En plus… (Audazs se cala dans son siège le temps que la serveuse pose leurs verres. Il attendit qu'elle parte, en dépit du rap hardcore dont le volume assourdissant emplissait le club.)… nous vivons une époque dangereuse. Si quelque chose devait m'arriver…

— *Je* prendrais soin d'elle.

— Je le sais, dit Audazs en tapotant l'épaule de son ami.

— Mais Kolher est le meilleur.

Ses propos ne contenaient aucune pointe de jalousie. Tohrment énonçait un simple constat.

— Il est unique en son genre, ajouta Audazs.

— Et Dieu merci ! répliqua Tohrment avec un demi-sourire.

Cet avis, du reste, était partagé par l'ensemble de la Confrérie, cercle fermé de valeureux guerriers qui combattaient ensemble pour une même cause. Kolher devenait enragé dès qu'il s'agissait de vengeance ; il pourchassait les ennemis de la Confrérie avec une obsession qui frisait la démence. Dernier de sa lignée, il était aussi le dernier vampire de pure race sur la planète. Alors qu'il était vénéré comme un roi par ceux de son espèce, son rang ne lui inspirait que du dédain.

Il était tragique que Kolher constitue la meilleure chance de survie pour la fille de sang-mêlé de Audazs. Le sang de Kolher, si fort, si pur, augmenterait les chances de la jeune fille de survivre à la transition si celle-ci survenait. Mais Tohrment n'était pas à côté de la plaque : un tel arrangement revenait à livrer une vierge à une brute sanguinaire.

Soudain la foule s'écarta ; les gens se bousculaient pour faire place à quelqu'un. Ou à quelque chose.

— Merde, le voilà, murmura Tohrment. (Il vida son scotch d'une traite.) Le prends pas mal, mon frère, mais j'aime autant me tirer. Je tiens pas à assister à la conversation.

Audazs observa la marée humaine s'ouvrir pour laisser passer une silhouette sombre et imposante qui dominait la foule de toute sa hauteur. La fuite constituait un bon réflexe de survie.

Kolher avançait, deux mètres dix de terreur pure vêtus de cuir. Ses longs cheveux noirs tombaient en cascade d'une implantation en V sur le front. Des lunettes de soleil panoramiques cachaient ses yeux que nul n'avait jamais vus. Ses épaules étaient deux fois plus massives que celles de la plupart des hommes. Avec son visage aux traits racés et brutaux, il avait tout du roi qu'il était par naissance et du soldat qu'il était devenu par la force du destin.

La violence qui émanait de lui constituait une putain de carte de visite.

Lorsque la vague de haine glaciale l'atteignit, Audazs leva son verre de bière fraîche et but une longue gorgée. Il espérait de tout cœur faire ce qu'il fallait.

Beth Randall leva la tête lorsque son rédacteur en chef appuya son bassin contre son bureau et plongea son regard dans l'échancrure de son chemisier.

— Tu fais encore nocturne, murmura-t-il.

— Salut, Dick.

Tu ne devrais pas rentrer chez toi auprès de ta femme et de tes deux gosses ? ajouta-t-elle mentalement.

— T'es sur quoi ?

— Un article de Tony.

— Tu sais, il y a d'autres façons de m'impressionner. Ouais, elle n'avait aucun mal à se l'imaginer.

— T'as lu mon e-mail, Dick ? Je suis passée au poste de police cet après-midi discuter avec José et Ricky. Ils sont convaincus qu'un revendeur d'armes vient d'arriver en ville. Ils ont trouvé deux Magnum modifiés sur des dealers.

Dick s'avança pour lui administrer une tape sur l'épaule qui se mua en caresse au moment où il retirait sa main.

— Contente-toi de corriger l'article et laisse les vrais mecs se charger des crimes violents. Ça serait dommage qu'il arrive quelque chose à un si joli visage.

Il sourit, les yeux mi-clos ; son regard s'attarda sur les lèvres de Beth.

Trois ans déjà que durait ce petit manège, songea-t-elle. Depuis le moment où elle avait commencé à travailler pour lui.

Un sac en papier. Elle devrait s'en couvrir le visage chaque fois qu'elle lui parlait. Avec, scotchée dessus, la photo de M^me^ Dick.

— Tu veux que je te dépose chez toi ? demanda-t-il. *Le jour où les poules auront des dents, espèce d'obsédé.*

— Non merci.

Beth se retourna vers son écran d'ordinateur en espérant qu'il saisirait l'allusion.

Il finit par partir, probablement pour échouer au bar d'en face, où la plupart des journalistes faisaient escale avant de rentrer. Caldwell, dans l'État de New York, ne constituait pas à proprement parler une mine d'occasions pour les journalistes, mais les « vrais mecs » de l'équipe de Dick aimaient à jouer les grands reporters avec le poids du monde sur leurs épaules. Ils se la jouaient chez Charlie et parlaient de leur avenir glorieux, quand ils travailleraient pour des journaux plus importants. Pour la plupart, ils ressemblaient à Dick : des hommes d'âge moyen, passe-partout, compétents mais loin d'être exceptionnels dans leur boulot. Caldwell était une ville suffisamment grande et proche de New York pour avoir son lot de crimes violents, de descentes de police chez les dealers et de prostitution : les journalistes ne chômaient pas. Mais le *Caldwell Courier Journal* n'était pas le *New York Times*, et jamais aucun d'eux ne se verrait décerner le prix Pulitzer.

Triste, à bien y songer.

Ouais, mais tu ferais mieux de te regarder dans le miroir, songea Beth.

Elle n'était qu'une journaliste de terrain, qui n'avait même jamais collaboré avec un journal national. À la cinquantaine, à moins que sa vie ait changé d'ici là, elle travaillerait dans une agence de presse à corriger les petites annonces en se souvenant de sa gloire passée au CCJ.

Elle tendit la main vers le sachet de M&M's posé à proximité. Ce satané paquet était vide. Encore.

Elle ferait mieux de rentrer chez elle. Et s'arrêter en chemin au chinois.

En sortant de la rédaction, un open space divisé en cubes aux minces cloisons grises, elle tomba sur la réserve de

marshmallows de son pote Tony. Tony boulottait à longueur de journée. À ses yeux n'existaient ni petit déjeuner, ni déjeuner, ni dîner. L'alimentation équivalait pour lui à une proposition binaire. S'il était éveillé, il enfournait quelque chose dans sa bouche et, pour tenir le rythme, il avait fait de son bureau un antre de dépravation calorique.

Elle ouvrit le sachet, n'en revenant pas elle-même de se jeter sur cette guimauve chimique, éteignit la lumière et descendit l'escalier qui débouchait dans Trade Street. Dehors, la chaleur de juillet formait une barrière physique entre son appartement et elle. Douze rues de chaleur moite et étouffante. Heureusement, le traiteur chinois, à mi-chemin, était climatisé. Avec un peu de chance, il y aurait du monde, ce soir, et elle pourrait profiter de la fraîcheur bienvenue en attendant son tour.

Les marshmallows avalés, elle ouvrit son portable, appuya sur la touche « raccourci » et passa sa commande de bœuf aux brocolis. Elle se mit en marche dans ce paysage urbain familier et glauque. Cette portion de Trade Street se partageait entre bars, clubs de strip-tease et boutiques de tatoueurs. Le traiteur chinois et le self tex-mex constituaient les deux seuls restaurants. Les autres immeubles, qui dans les années 1920 florissantes avaient accueilli des bureaux, étaient désertés depuis longtemps. Elle connaissait la moindre fissure du trottoir et pouvait prédire l'alternance des feux de circulation. Quant aux sons mêlés qui lui parvenaient par les fenêtres et les portes ouvertes, ils n'offraient plus depuis longtemps la moindre surprise.

Ambiance blues au *McGrider's* ; de la techno hurlait par la porte vitrée du *Zero Sum* ; au *Ruben's*, la sono du karaoké était à fond. Ces bars, pour la plupart, n'étaient pas malfamés, mais il y en avait un ou deux qu'elle s'abstenait de fréquenter. *Screamer's*, notamment, avec sa faune assez flippante. Pour rien au monde elle n'en aurait passé la porte sans escorte policière.

Elle prit conscience du chemin qui lui restait à parcourir jusqu'au traiteur chinois et se sentit submergée par une vague

d'épuisement. Bon sang, quelle moiteur ! L'air était si lourd qu'elle avait l'impression de respirer de l'eau.

Elle pressentait cependant que son épuisement n'était pas à mettre uniquement sur le compte de la canicule. Depuis des semaines, elle se sentait fatiguée et savait qu'elle flirtait avec la dépression. Son boulot ne rimait à rien. Elle se fichait de l'endroit où elle vivait. Elle avait peu d'amis, pas d'amant et aucune perspective de relation amoureuse. Quand elle se projetait dans dix ans, toujours à Caldwell entourée de Dick et des « vrais mecs », elle imaginait invariablement le même quotidien : se lever, aller bosser, essayer de changer les choses, échouer, rentrer seule chez elle.

Peut-être avait-elle besoin d'un break. Quitter Caldwell. Le CCJ. Sa famille électronique composée du réveil, du téléphone trônant sur son bureau et de la télé qui, la nuit, éloignait les mauvais rêves.

Seule la force de l'habitude la faisait rester dans cette ville. Depuis des années, elle avait cessé tout contact avec sa famille d'accueil ; elle ne leur manquerait pas. En outre, ses quelques rares amis étaient pris par leur vie de famille.

Elle grimaça lorsqu'elle entendit qu'on la sifflait. C'était l'inconvénient de travailler à proximité des bars : on tombait parfois sur des abrutis.

Puis ce furent les interpellations directes et, bientôt, deux types traversèrent la rue en courant puis lui emboîtèrent le pas. Elle regarda autour d'elle. Elle s'était éloignée des bars et avait gagné la portion de l'artère occupée par les immeubles vacants qui la séparait des restaurants. La nuit était épaisse et sombre, déchirée par la lueur des réverbères et les phares des rares véhicules longeant la rue.

— T'as de beaux cheveux noirs, dit le plus grand lorsqu'il arriva à sa hauteur. Je peux toucher ?

Beth n'était pas stupide au point de s'arrêter. Les jeunes ressemblaient à des petits branleurs d'étudiants – en d'autres termes, ils allaient juste la faire chier –, mais Beth préférait ne pas courir de risques. En outre, le Chinois n'était plus qu'à cinq rues de là.

Néanmoins, elle porta la main à son sac pour chercher sa bombe lacrymogène.

— Tu veux qu'on te dépose ? demanda le plus grand. Ma voiture est tout près. Sérieux, si tu venais avec nous ? On pourrait faire un petit tour.

Il sourit et adressa un clin d'œil à son pote, comme s'il croyait que son baratin allait suffire. Son pote éclata de rire et se plaça devant Beth, ses cheveux fins et blonds flottant autour de lui.

— Ouais, on a qu'à la déposer, déclara le blond. Où était sa foutue bombe lacrymo ?

Le grand avança la main et lui toucha les cheveux. Elle le regarda droit dans les yeux. Avec son polo et son bermuda en coton, il avait tout du beau gosse à faire des ravages sur les campus. Un pur produit américain.

Lorsqu'il lui sourit, elle accéléra le pas en direction de l'enseigne faiblement éclairée du traiteur chinois. Elle priait pour croiser d'autres passants, mais la canicule avait fait fuir les piétons. La rue était déserte.

— C'est quoi ton petit nom ? demanda l'Américain pur jus.

Le cœur de Beth fit un bond dans sa poitrine. Sa bombe lacrymo était dans son autre sac.

Quatre rues encore.

— Je peux peut-être t'en trouver un. Voyons… Que dis-tu de « ma chatte » ?

Le blond ricana.

Elle déglutit et sortit son portable, au cas où elle aurait besoin d'appeler la police.

Reste calme. Tiens bon.

Elle imagina le bien-être qu'allait lui procurer l'air climatisé du traiteur chinois lorsqu'elle entrerait dans le restaurant. Peut-être même qu'elle prendrait un taxi pour rentrer, histoire d'éviter d'être harcelée sur le chemin du retour.

— Allez, ma chatte, déclara l'Américain pur jus. Je suis sûr que je te plais.

Plus que trois rues…

Au moment où elle descendit du trottoir pour traverser dans la 10e, il l'attrapa par la taille. Ses pieds quittèrent le sol. Il la

tira en arrière, couvrant sa bouche de sa grosse main. Elle se débattit comme une forcenée, assenant coups de poing et coups de pied, et réussit à lui coller son poing dans la figure. Il relâcha son emprise. Elle en profita pour se dégager et s'enfuir à toutes jambes, ses talons frappant le pavé avec force, le souffle court emprisonné dans sa poitrine. Une voiture passa sur Trade Street ; elle hurla à l'aide lorsqu'elle aperçut les phares.

Mais il réussit à la rattraper.

— Je veux t'entendre me supplier, salope, lui murmura à l'oreille l'Américain pur jus. Il l'étranglait et la tirait si fort par le cou qu'elle crut que celui-ci allait se rompre, puis il l'entraîna dans un coin sombre. Elle sentait la sueur de son assaillant et l'after-shave d'étudiant dont il s'était aspergé ; le rire aigu de l'autre adolescent lui parvenait aux oreilles.

Une ruelle. Ils l'entraînaient dans une ruelle.

Son estomac se souleva et de la bile lui remonta dans la gorge. Elle se débattit pour tenter de se libérer. La panique décuplait ses forces. Mais elle ne faisait pas le poids.

Il la poussa derrière une benne à ordures et colla son corps contre le sien. Elle lui assena un coup de coude dans les côtes et redoubla de vigueur.

— Bordel, mais tiens-lui les mains !

D'un vigoureux coup de talon, elle atteignit le blond au tibia, mais il réussit à l'agripper par les poignets, qu'il lui maintint au-dessus de la tête.

— Tu vas voir, salope, tu vas adorer ça, grogna l'Américain pur jus. Il tentait de lui écarter les cuisses avec le genou.

Il l'écrasa contre le mur en briques et l'immobilisa en la tenant par la gorge. Mais il avait besoin de son autre main pour déchirer son chemisier. Dès qu'il retira la main de la bouche de Beth, celle-ci se mit à hurler. Il la gifla avec violence. Elle sentit sa lèvre se fendre ; du sang inonda sa bouche et une douleur atroce la submergea.

— Tu me refais encore ça et je te coupe la langue. (Les yeux de l'Américain pur jus étincelaient de rage et de désir mêlés quand il dévoila la dentelle blanche de son soutien-gorge pour dénuder ses seins.) Tu sais quoi ? Je crois que je le ferai de toute façon.

— Hé, ils sont vrais ? lui demanda le blond, avec l'idée saugrenue qu'elle allait peut-être lui répondre.

Son copain la saisit violemment par un sein et tira dessus avec force. Beth grimaça de douleur et les larmes lui brouillèrent la vue. Ou peut-être que sa vue se troublait parce qu'elle était en hyperventilation.

L'Américain pur jus éclata de rire.

— Ouais, je crois qu'ils sont vrais. Mais tu pourras juger par toi-même quand j'en aurai fini avec elle.

En entendant le ricanement du blond, un instinct venu du tréfonds de son cerveau se réveilla, refusant de laisser les choses arriver. Elle s'efforça de cesser de lutter et repensa à ses cours de self-défense. À l'exception de sa respiration, haletante, tout son corps se calma. L'Américain pur jus mit un peu de temps à s'en rendre compte.

— Tu deviens raisonnable ? demanda-t-il, soupçonneux. Elle acquiesça lentement.

— Bien. (Il s'appuya contre elle, son souffle lui emplissant les narines. Elle lutta contre le haut-le-cœur qui la saisit lorsque le relent infect de cigarettes et de bière mêlées lui parvint.) Mais si tu cries encore, je te plante. Pigé ?

De nouveau, elle acquiesça.

— Lâche-la.

En ricanant, le blond lui lâcha les poignets et se déplaça comme s'il cherchait le meilleur angle pour observer le spectacle.

Les mains de l'Américain pur jus, rugueuses sur sa peau, la caressaient. Elle prit sur elle pour ne pas vomir les marshmallows de Tony, luttant contre la nausée. La sensation des mains de l'Américain pur jus sur ses seins lui faisait horreur, mais elle avança la main vers la braguette de son pantalon. La pression autour de sa gorge l'empêchait toujours de respirer, mais, au moment où elle toucha ses bijoux de famille, il grogna de plaisir et relâcha la pression.

D'un mouvement vigoureux de la main, elle lui saisit les couilles et les tordit de toutes ses forces. Alors qu'il s'effondrait à terre, elle lui assena un coup de genou dans le nez. En proie à une décharge d'adrénaline, elle espéra pendant une fraction de

seconde que l'autre allait l'attaquer au lieu de la regarder d'un air stupide.

— Allez-vous faire foutre ! leur hurla-t-elle.

Beth s'enfuit à toutes jambes, les mains serrées autour de l'échancrure de son chemisier déchiré, et ne s'arrêta qu'une fois arrivée devant la porte de son immeuble. Ses mains tremblaient tellement qu'elle parvint à peine à introduire la clé dans la serrure. Ce n'est qu'une fois devant le miroir de la salle de bains qu'elle prit conscience des larmes qui lui inondaient le visage.

Butch O'Neal leva les yeux lorsque la radio de son véhicule de police banalisé se mit à crachoter. Une victime de sexe masculin, encore en vie, venait d'être découverte dans une ruelle à proximité.

Butch jeta un coup d'œil à sa montre. Il était un peu plus de 22 heures ; autrement dit, les réjouissances venaient à peine de commencer. En ce vendredi soir de début juillet, ces blancs-becs d'étudiants se disputaient les JO de la stupidité. Il imagina que la victime avait été agressée ou qu'elle avait reçu une raclée.

La seconde option avait sa préférence.

Butch attrapa le combiné et informa le central qu'il se rendait sur les lieux, bien qu'il soit inspecteur de la criminelle et non flic de terrain. Il travaillait sur deux enquêtes, un corps repêché dans l'Hudson et un accident avec délit de fuite, mais il pouvait bien caser autre chose. Il préférait passer le plus de temps possible hors de chez lui.

La vaisselle sale qui jonchait l'évier et les draps froissés ne lui manqueraient pas.

Il brancha la sirène et démarra.

C'est parti pour les conneries d'étudiants, songea-t-il.

CHAPITRE 2

Lorsqu'il arriva au *Screamer's*, Kolher eut un sourire méprisant lorsqu'il vit la foule se bousculer pour s'écarter de son chemin. De leurs pores suintaient la peur et une curiosité aussi morbide qu'intense. Il inspira l'odeur fétide.

Du bétail. Tous sans exception.

Derrière ses lunettes noires, il plissait les yeux sous les lumières tamisées et ferma les paupières. Sa vue était si mauvaise que la cécité totale lui convenait mieux. Il se concentra sur son ouïe et tria les sons qui lui parvenaient, distinguant la musique, les pas, les murmures, un verre de plus qui se brisait au sol. Il se foutait bien de heurter quelque chose : chaise, table, humain, il les piétinerait sans remords.

Il percevait clairement la présence de Audazs, seul membre de l'assemblée qui n'était pas en proie à la panique.

Mais même le guerrier était à cran ce soir-là.

Kolher ouvrit les yeux en arrivant devant l'autre vampire, qui n'était pour lui qu'une silhouette floue, le noir de ses vêtements et de sa chevelure étant les seules informations que ses yeux lui transmettaient.

— Où est passé Tohrment ? demanda-t-il en sentant un effluve de scotch.

— Sorti prendre l'air. Merci d'être venu.

Kolher prit place sur un siège. Le regard rivé droit devant lui, il observa la foule engloutir la brèche qu'il s'était frayée. Il attendit.

Le martèlement du rap de Ludacris fit place à un bon vieux Cypress Hill.

Les choses s'annonçaient bien. Audazs allait toujours droit au but et savait très bien que Kolher ne supportait pas qu'on lui fasse perdre son temps. Ce silence laissait présager d'autre chose.

Audazs reposa sa bière et poussa un profond soupir.

— Seigneur…

— Si tu veux quelque chose de moi, commence pas comme ça.

Kolher avait parlé d'une voix traînante. Il avait senti une serveuse approcher et percevait vaguement une poitrine opulente et une bande de chair entre un haut ajusté et une jupe courte.

— Vous voulez boire quelque chose ? demanda-t-elle lentement.

Il fut tenté de lui suggérer de s'allonger sur la table et de le laisser s'affairer auprès de sa carotide. Le sang humain ne le maintiendrait pas en vie longtemps, mais son goût était mille fois préférable à celui de l'alcool coupé d'eau.

— Pas pour l'instant, répondit-il.

Son sourire pincé dissipa le malaise de la serveuse et suscita chez elle une montée de désir, qu'il respira à pleins poumons.

Pas intéressé, pensa-t-il.

La serveuse acquiesça mais ne bougea pas. Elle continuait à le regarder ; ses cheveux blonds formaient un halo dans l'obscurité autour de son visage. Comme magnétisée, elle semblait en avoir oublié jusqu'à son nom, en tout cas son travail.

Quelle plaie !

Impatient, Audazs remua sur son siège.

— Ce sera tout, murmura-t-il. On a ce qu'il nous faut. Elle se retira et se perdit dans la foule. Kolher entendit Audazs s'éclaircir la voix.

— Merci d'être venu.

— Tu l'as déjà dit.

— Ouais, t'as raison. Et toi et moi, on se connaît depuis longtemps.

— C'est clair.

— On a livré de sacrés combats ensemble et descendu notre compte d'éradiqueurs.

Kolher acquiesça. Depuis des générations, la Confrérie de la dague noire protégeait l'espèce contre la Société des éradiqueurs. Audazs en était membre. Tohrment aussi. Plus quatre autres. Les éradiqueurs, des humains dépourvus d'âme

au service d'un maître malveillant, l'Oméga, étaient largement supérieurs en nombre aux membres de la Confrérie. Mais Kolher et ses guerriers leur donnaient du fil à retordre.

Et plus encore.

Audazs se racla la gorge.

— Après toutes ces années…

— Viens-en au fait, D. Marissa doit encore me rendre un petit service, ce soir.

— Tu veux utiliser ta chambre chez moi ? Tu sais que je ne laisse personne y entrer. (Audazs eut un rire gêné.) J'imagine que son frère aimerait autant que tu ne te pointes pas chez lui.

Kolher croisa les mains sur son torse et, du bout de sa botte, repoussa la table pour se faire un peu de place.

Il n'avait rien à foutre de la sensiblerie du frère de Marissa, outré par son style de vie. Havers n'était qu'un snob doublé d'un dilettante qui pétait plus haut que son cul. Il n'avait absolument pas conscience du type d'ennemis que l'espèce avait à combattre et des moyens qu'il fallait déployer pour défendre la population.

Le cher garçon avait beau s'en offusquer, Kolher n'allait pas prendre de gants alors que des civils se faisaient massacrer. Sa place était aux côtés de ses guerriers, sur le champ de bataille, pas assis sur un trône quelconque. Havers pouvait aller se faire foutre.

Mais Marissa n'aurait pas dû avoir à composer avec l'attitude de son frère.

— Je pourrais bien accepter ta proposition.

— Bien.

— Maintenant, parle !

— J'ai une fille…

Lentement, Kolher tourna la tête.

— Depuis quand ?

— Un bout de temps.

— Qui est la mère ?

— Tu ne la connais pas. Et elle est… euh… décédée.

Le chagrin de Audazs était palpable autour de lui, l'odeur âcre d'une douleur ancienne si intense qu'elle occultait la puanteur ambiante de sueur, d'alcool et de sexe mêlés.

— Quel âge a-t-elle ? demanda Kolher.

Il commençait à avoir une petite idée de ce que Audazs avait en tête.

— Vingt-cinq ans.

Kolher laissa échapper un juron.

— Me demande pas ça, Audazs. Me demande pas de le faire.

— Il le faut, Seigneur. Ton sang est…

— Appelle-moi encore une fois comme ça et je te fais taire. À tout jamais.

— Tu ne comprends pas. Elle est… (Kolher entreprit de se lever. Audazs saisit l'avant-bras de son interlocuteur, avant de retirer prestement sa main.) Elle est à demi-humaine.

— Bordel !

— Elle risque de ne pas survivre à la transition si celle-ci devait arriver. Écoute, si tu l'aides, elle a au moins une chance de vivre. Ton sang est fort et augmenterait ses chances. Je ne te demande pas de la prendre comme *shellane*. Ni de la protéger, car je peux m'en charger moi-même. J'essaie juste de… *Je t'en prie*. Mes fils sont morts. Elle seule peut me survivre. Et je… j'aimais vraiment sa mère.

S'il s'était agi de quelqu'un d'autre, Kolher n'aurait pas hésité à recourir à sa réplique favorite : va te faire foutre ! De son point de vue, il n'y avait que deux positions appropriées pour un humain : allongée sur le dos pour une femme et face contre terre après avoir rendu son dernier souffle pour un homme.

Mais Audazs était presque un ami. Ou en serait devenu un si Kolher l'avait laissé faire.

Kolher se leva et ferma les yeux. De la haine le submergea, rayonnant au centre de sa poitrine. Il se méprisait à l'idée de planter là Audazs, mais il ne pourrait pas aider une pauvre sang-mêlé à surmonter cette épreuve aussi douloureuse que dangereuse. Douceur et compassion ne comptaient pas parmi les qualités qu'il avait en stock.

— Je peux pas m'en charger. Même pour toi.

Le désespoir de Audazs le submergea ; il chancela sous l'intensité de l'émotion. Il sera l'épaule du vampire.

— Si tu l'aimes vraiment, rends-lui service. Demande à quelqu'un d'autre.

Kolher tourna les talons et quitta le bar. Tandis qu'il se dirigeait vers la porte, il effaça le souvenir de sa présence du cortex cérébral des humains présents. Les plus forts penseraient avoir rêvé. Les plus faibles n'auraient plus le moindre souvenir de lui.

Dans la rue, il se dirigea vers un endroit sombre derrière le *Screamer's* pour se dématérialiser. Il passa devant une femme occupée à sucer un type, un clochard abruti par l'alcool, un dealer en discussion vive sur son portable à propos du prix du crack.

Kolher sentit immédiatement qu'il était suivi. Et qui le suivait, trahi par son odeur acidulée de talc pour bébé.

Un large sourire se dessina sur son visage. Il ouvrit son blouson de cuir et sortit l'un de ses *hira shuriken*. Le projectile en forme d'étoile, en acier inoxydable, reposait dans sa main. Cent grammes de mort prêts à fendre l'air.

L'arme à la main, Kolher garda la même allure, même s'il avait du mal à résister à l'envie de se dissimuler dans un coin sombre. Il bouillonnait du désir de se battre après avoir décliné la proposition de Audazs, et le membre de la Société des éradiqueurs qui le suivait n'aurait pu mieux tomber.

Tuer cet humain dépourvu d'âme était juste ce dont il avait besoin pour relâcher un peu la pression. Tandis qu'il attirait l'éradiqueur vers un coin sombre, Kolher sentait son corps se préparer pour le combat, les battements réguliers de son cœur, les picotements d'anticipation dans ses bras et ses cuisses. Son ouïe perçut le bruit d'un revolver qu'on armait et la triangulation de la cible. L'arme était pointée directement sur la base de sa nuque.

D'un mouvement fluide, il se retourna au moment où la balle était expulsée du canon. Il se pencha et lança son projectile qui scintilla d'une lueur argentée en décrivant un arc fatal. Il vint se ficher dans le cou de l'éradiqueur et lui trancha la gorge avant de poursuivre sa course dans l'obscurité. Le revolver tomba à terre et résonna contre l'asphalte.

L'éradiqueur porta les mains à son cou et tomba à genoux.

Kolher se dirigea vers lui et fouilla ses poches. Il trouva un portefeuille et un téléphone portable qu'il mit dans son blouson.

Puis il tira de son holster de poitrine un long couteau à lame noire. Il était déçu que le combat n'ait pas duré plus longtemps, mais, à en juger par l'attaque malhabile et les cheveux noirs et bouclés de son assaillant, celui-ci était une nouvelle recrue. D'un mouvement rapide, il retourna l'éradiqueur sur le dos, lança l'arme en l'air et la rattrapa par la poignée. La lame plongea dans la chair, trancha les os avant d'atteindre la cavité vide où s'était trouvé son cœur.

L'éradiqueur émit un son étranglé et se désintégra dans un éclair de lumière.

Kolher essuya la lame sur son pantalon de cuir, la rangea et se releva. Il regarda autour de lui. Puis se dématérialisa.

Audazs en était à sa troisième bière. Deux gothiques s'approchèrent, désireuses de l'aider à oublier ses soucis. Il passa son chemin.

Il quitta le bar et se dirigea vers sa BMW 650i, garée sur un emplacement non autorisé dans une ruelle derrière le club. Comme tout vampire digne de ce nom, il pouvait se dématérialiser à loisir et parcourir de la sorte de longues distances, mais la manœuvre s'avérait plus qu'ardue si l'on devait transporter un objet lourd. Sans compter qu'elle était difficilement réalisable en public.

Et puis quel bonheur de posséder une si belle voiture ! Audazs monta dans sa BM et claqua la portière. La pluie se mit à tomber, heurtant le pare-brise de ses grosses larmes.

Il ne s'avouait pas vaincu. La conversation avec le frère de Marissa lui donnait matière à réflexion. Havers était médecin, un soignant dédié à l'espèce. Il pourrait peut-être l'aider. Quoi qu'il en soit, ça valait le coup d'essayer.

Perdu dans ses pensées, Audazs introduisit la clé dans le démarreur et la tourna. Le starter émit un son rauque. Il donna un nouveau tour de clé et eut un horrible pressentiment en entendant le clic.

La bombe, fixée au châssis de la voiture et reliée au système électrique, explosa.

Au moment où son corps fut désintégré dans une déflagration blanche, sa dernière pensée fut pour sa fille qui ne l'avait jamais connu.

Et qui ne le connaîtrait jamais.

CHAPITRE 3

Beth prit une douche de quarante-cinq minutes et vida la moitié d'un flacon de gel douche. La buée qui se dégageait aurait pu sans peine décoller le papier peint bon marché de la salle de bains.

Beth se sécha, passa son peignoir et évita de se regarder dans le miroir. Elle avait la lèvre explosée.

Elle sortit de la salle de bains et passa dans la pièce unique de son studio exigu. La climatisation avait rendu l'âme quelques semaines auparavant, et la pièce était aussi embuée que la salle de bains. Beth jeta un regard vers les deux fenêtres et la porte coulissante qui donnaient sur une cour à la végétation flétrie. Elle avait envie de les ouvrir, mais vérifia finalement qu'elles étaient toutes bien fermées.

Elle était sous le choc, mais son corps récupérait vite. Son appétit était revenu de plus belle, comme pour se venger du dîner manqué, et elle se dirigea vers la kitchenette. Même les restes de poulet vieux de quatre jours lui semblaient appétissants mais, lorsqu'elle déplia le papier aluminium, un relent de chaussettes sales lui sauta aux narines. Elle jeta les restes et enfourna un plat Weight Watchers dans le micro-onde. Debout, elle dévora les macaronis au gratin, à même la barquette en plastique. Loin d'être rassasiée – le contenu aurait à peine suffi à remplir une dent creuse –, elle en dévora un autre.

L'idée de prendre dix kilos en une nuit était foutrement attrayante, vraiment. Elle ne pouvait rien faire pour son visage, mais elle aurait parié que l'homme des cavernes misogyne qui l'avait attaquée avait une préférence pour les jolis petits culs.

Elle cligna des yeux en s'efforçant de ne plus penser à son visage. Mon Dieu, elle sentait encore les grosses pattes horribles du type lui écraser les seins.

Il fallait qu'elle porte plainte. Qu'elle aille au poste de police.

Sauf qu'elle ne voulait pas quitter son appartement. Au moins jusqu'au lendemain matin.

Elle se dirigea vers le futon qui servait de lit et de sofa et se pelotonna en chien de fusil. Son estomac s'affairait à la digestion des macaronis au gratin, et des vagues de frissons sur sa peau succédaient à des vagues de nausée.

Un léger miaulement lui fit lever la tête.

— Salut Bouh, dit-elle en remuant les doigts.

Le pauvre s'était mis à couvert lorsqu'elle était entrée en trombe dans l'appartement et s'était débarrassée en toute hâte de ses vêtements qu'elle avait jetés dans la pièce.

Miaulant de plus belle, le chat noir approcha. Il sembla l'observer d'un air soucieux et se pelotonna avec grâce contre son ventre.

— Désolée pour tout ce cirque, murmura-t-elle.

Elle lui fit un peu de place. En ronronnant, il frotta sa tête contre l'épaule de Beth. Le petit corps chaud et le poids de l'animal, tout contre elle, la rassurait. Elle resta un long moment à caresser le poil doux et fin de Bouh et sursauta lorsque le téléphone sonna.

Elle décrocha, sans cesser de caresser son fidèle compagnon. Après des années de vie commune avec Bouh, son aptitude à téléphoner sans cesser de caresser son chat frisait la perfection.

— Allô ? dit-elle en songeant qu'à minuit passé l'appel ne pouvait provenir d'un télévendeur : restait alors le boulot ou un détraqué.

— *Salut, mam'zelle B. Mets tes chaussures de bal. La bagnole d'un type a sauté devant Screamer's. Le type était dedans.*

Beth ferma les yeux. Elle avait envie de pleurer. José De La Cruz était inspecteur de police, mais aussi un peu son ami.

Comme la plupart des hommes et des femmes qui portaient l'uniforme de police, à bien y songer. Avec le temps qu'elle passait au poste de police, elle les connaissait tous assez bien. José était l'un de ceux qu'elle appréciait le plus.

— *Hé, t'es toujours là ?*

Dis-lui. Dis-lui ce qui s'est passé. Il te suffit d'ouvrir la bouche. La honte et le souvenir de l'agression lui nouèrent la gorge.

— Oui, je suis là. (Elle dégagea les cheveux noirs qui lui tombaient sur le visage et se racla la gorge.) Je peux pas venir.

— *Depuis quand tu refuses un tuyau ?* (Il éclata d'un rire clair.) *Mais t'inquiète, Dur-à-cuire est sur le coup*.

« Dur-à-cuire », autrement dit l'inspecteur de la criminelle Brian O'Neal, également surnommé Butch. Ou juste Monsieur.

— Je… je ne peux vraiment pas ce soir.

— *T'as de la compagnie ?*

De la curiosité pointait dans sa voix. José était marié. Et heureux en ménage. Mais elle savait que tous, au poste, s'interrogeaient sur elle. Une jeune femme aussi belle encore célibataire ? Ça devait cacher quelque chose.

— *Alors, t'es pas seule ?*

— Mais si, qu'est-ce que tu vas chercher ?

Au bout de la ligne, le silence se fit tandis que le radar mental de son ami policier se mettait en marche.

— *Qu'est-ce qui se passe ?*

— Rien. Je suis juste crevée. Je passerai au poste demain.

Elle déposerait plainte à ce moment-là. Le lendemain, elle serait suffisamment forte pour relater les événements de la nuit sans s'effondrer.

— *Tu veux que je passe ?*

— Non, ça va. Mais merci.

Elle raccrocha.

Un quart d'heure plus tard, elle avait enfilé un jean propre et une chemise ample qui cachait ses fesses et ses formes. Elle appela un taxi. Avant de partir, elle farfouilla dans son placard pour trouver son autre sac. Elle saisit la bombe lacrymogène et la maintint fermement serrée dans sa main en quittant son appartement.

Les trois kilomètres et demi qui la séparaient du lieu de l'explosion de la bombe lui laisseraient le temps de trouver ses mots. Elle allait tout raconter à José.

Elle détestait l'idée d'avoir à revivre la scène, mais n'avait nullement l'intention de laisser ce connard s'en tirer et s'en

prendre à une autre femme. Et même s'il s'en tirait, au moins elle aurait fait ce qu'il fallait pour aider à le coincer.

Kolher se matérialisa dans le salon de la demeure de Audazs. Merde ! Il avait oublié dans quel luxe le vampire vivait.

Même si D. était un guerrier, il avait les goûts d'un aristocrate, ce qui se comprenait. *Princeps* de haut rang, la qualité de vie était importante à ses yeux. Sa demeure du XIX^e^ siècle était bien entretenue et regorgeait d'antiquités et d'œuvres d'art. En outre, elle était aussi sécurisée qu'un coffre-fort de banque.

Mais les murs jaune clair du salon blessaient les yeux de Kolher.

— Quelle agréable surprise, Seigneur.

Fritz, le majordome, arrivé par le long vestibule, s'était incliné très bas, avant d'éteindre les lumières pour soulager les yeux de Kolher. Comme à l'accoutumée, le vieux mâle était vêtu de sa livrée noire. Au service de Audazs depuis une centaine d'années environ, il était un *doggen* : il pouvait donc s'exposer à la lumière du jour, mais vieillissait plus rapidement que les vampires. Son espèce servait les aristocrates et les vampires depuis des millénaires.

— Serez-vous des nôtres pendant quelque temps, Seigneur ?

Kolher secoua la tête. Pas s'il pouvait faire autrement.

— Quelques heures au plus.

— Votre chambre est prête. Je suis là si vous avez besoin de moi.

De nouveau, Fritz s'inclina profondément et quitta la pièce à reculons, avant de refermer les doubles portes derrière lui.

Kolher se dirigea vers un portrait de plus de deux mètres de haut qui, d'après ce qu'on lui avait dit, représentait un roi de France. Il posa la main sur la bordure droite du cadre doré ; le tableau pivota et s'ouvrit sur un sombre couloir de pierre éclairé par des lampes à gaz.

Kolher s'avança et descendit les marches qui s'enfonçaient profondément en sous-sol et donnaient sur deux portes. L'une ouvrait sur les quartiers somptueux de Audazs ; l'autre, sur ce que Kolher considérait un peu comme sa deuxième maison. En

général, il dormait la journée dans un entrepôt new-yorkais, dans une salle en acier dotée d'un système de verrouillage digne de Fort Knox.

Mais jamais il n'inviterait Marissa là-bas. Ni aucun des membres de la Confrérie. Il accordait beaucoup de prix à son intimité.

Il entra. Des chandeliers fixés au mur s'allumèrent par le seul jeu de sa volonté. Leur faible lueur trouait à peine l'obscurité. Par égard pour les yeux fragiles de Kolher, Audazs avait fait peindre en noir les murs et le plafond haut de six mètres. Dans un coin de la pièce se trouvait un lit imposant aux draps de satin noir agrémentés de nombreux coussins. La pièce comportait aussi un canapé en cuir, un téléviseur à écran large et une porte qui donnait sur une salle de bains de marbre noir. Sans oublier une armoire remplie d'armes et de vêtements.

Pour une raison obscure, Audazs le tannait pour qu'il s'installe dans cette demeure. Ça restait pour Kolher un foutu mystère. Ce n'était pas une question de sécurité, car Audazs était tout à fait capable d'assurer lui-même sa défense. En outre, l'idée qu'un vampire comme D. puisse souffrir de solitude était ridicule.

Kolher sentit la présence de Marissa avant même qu'elle pénètre dans la pièce. Un effluve marin, une brise fraîche, la précédait.

Finissons-en, pensa-t-il.

Il lui tardait d'arpenter de nouveau les rues. Il n'avait eu qu'un avant-goût de combat, et ce soir il voulait faire bombance.

Il se retourna.

Lorsque Marissa inclina son corps élancé devant lui, il perçut de la dévotion et un malaise qui flottaient dans l'air autour d'elle.

— Seigneur, dit-elle.

À en juger par le peu qu'il distinguait, elle portait une sorte de robe en mousseline de soie blanche. Ses longs cheveux blonds tombaient en cascade sur ses épaules et le long de son dos. Il savait qu'elle choisissait ses tenues dans l'espoir de lui plaire ; il aurait tout fait pour qu'elle ne se donne pas autant de mal.

Il retira son blouson de cuir et le holster de poitrine dans lequel étaient glissées ses dagues.

Foutus parents ! Pourquoi lui avaient-ils donné une femelle comme elle ? Si… fragile.

Mais là encore, étant donné son état avant la transition, ils craignaient peut-être qu'une femelle plus vigoureuse le blesse.

Kolher plia le bras ; son biceps impressionnant se bomba et son épaule craqua.

Si seulement ils le voyaient maintenant. Leur petit garçon s'était mué en tueur intègre et implacable.

Il vaut peut-être mieux qu'ils soient morts, songea-t-il. Ils n'auraient pas approuvé ce qu'il était devenu.

Mais là encore, s'ils avaient vécu plus longtemps, sa vie aurait été différente.

Nerveuse, Marissa s'agita.

— Je suis désolée de te déranger. Mais je ne peux attendre plus longtemps.

Kolher se dirigea vers la salle de bains.

— Tu as besoin de moi. J'arrive.

Il ouvrit le robinet d'eau et remonta les manches de sa chemise noire. De la vapeur montait de l'eau chaude. Il ôta la crasse, la sueur et l'odeur de mort qui souillaient ses mains. Puis il se savonna, couvrant de mousse les tatouages rituels qui marquaient ses avant-bras. Il se rinça, se sécha et se dirigea vers le canapé. Il s'assit et attendit, les dents serrées.

Depuis combien de temps se livraient-ils à ce rituel ? Des siècles. Mais toujours, Marissa avait besoin de temps pour l'approcher. Avec quelqu'un d'autre, jamais il n'aurait fait preuve de tant de patience, mais il se montrait plus souple avec elle.

En vérité, il était désolé qu'elle ait été contrainte de devenir sa *shellane*. À de nombreuses reprises, il lui avait proposé de la dégager de son engagement, afin qu'elle soit libre de se trouver un véritable compagnon, quelqu'un capable non seulement de tuer quiconque la menacerait, mais aussi de l'aimer.

Le plus drôle était que Marissa, si fragile qu'elle soit, ne voulait pas renoncer à lui. Il imaginait qu'elle craignait qu'aucune autre femelle ne veuille de lui, qu'aucune ne

nourrisse la bête le moment venu et que l'espèce perde sa lignée la plus pure. Leur roi. Ce chef qui ne voulait pas diriger.

Ouais, quel foutu parti il faisait ! Il restait loin d'elle sauf dans les moments où il avait besoin de sang, ce qui arrivait assez rarement compte tenu de sa lignée. Elle ne savait jamais où il se trouvait ni ce qu'il faisait. Elle coulait des jours solitaires dans la maison de son frère, sacrifiait son existence pour garder en vie le dernier vampire de race pure, le seul dépourvu de la moindre goutte de sang humain.

En toute franchise, il ignorait comment elle supportait cette situation et comment elle le supportait, lui.

Soudain il eut envie de jurer. Décidément, son ego était à la fête, ce soir-là. Audazs. Et maintenant elle.

Kolher la suivit des yeux tandis qu'elle s'approchait de lui formant des cercles concentriques. Il s'efforça de détendre son visage, de respirer de façon régulière et de garder son corps au repos. Il paniquait à l'idée de n'être pas libre de ses mouvements et savait que, lorsqu'elle aurait commencé à s'alimenter, la sensation d'étouffement empirerait.

— Tu as été très pris, Seigneur ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Il acquiesça, non sans songer qu'avec un peu de chance il le serait plus encore avant le lever du jour.

Enfin, Marissa se tint devant lui ; il percevait sa faim par-dessus son malaise. Il perçut aussi du désir. Elle le désirait, mais il s'empressa de repousser cette émotion.

Pour rien au monde, il n'aurait couché avec elle. Il ne pouvait imaginer imposer à Marissa ce qu'il avait infligé aux corps d'autres femmes. Sans compter que jamais il ne l'avait désirée de cette façon. Pas même au début.

— Approche, lui dit-il, accompagnant ses paroles d'un geste de la main. (Il posa son avant-bras sur sa cuisse, le poignet tourné vers le haut.) Tu meurs de faim. Tu ne devrais pas attendre si longtemps avant de m'appeler.

Marissa s'agenouilla, sa robe de soie en corolle à ses pieds. De ses doigts chauds, elle effleura délicatement les tatouages de son avant-bras, les lettres noires en langue ancienne qui détaillaient sa lignée. Elle était suffisamment proche pour qu'il

aperçoive, dans sa bouche ouverte, l'éclat blanc de ses canines avant qu'elle les plante dans sa veine.

Kolher ferma les yeux et, pendant tout le temps où elle s'abreuva, garda la tête appuyée contre le dossier du canapé. Une intense vague de panique le submergea d'un coup. De son bras libre, il s'agrippa au dossier du canapé, bandant ses muscles pour garder son corps immobile. Calme. Il devait rester calme. Bientôt, tout serait terminé et il serait libre.

Lorsque, dix minutes plus tard, Marissa releva la tête, il se mit debout d'un bond et arpenta la pièce dans tous les sens pour chasser son angoisse, soulagé de pouvoir enfin bouger. Dès qu'il eut repris ses esprits, il s'approcha d'elle. Repue, elle absorbait en elle la force que lui apportait le sang de Kolher en se mêlant au sien. Il n'aimait pas la voir ainsi allongée sur le sol. Il la souleva et songea à appeler Fritz pour lui demander de la reconduire chez son frère lorsque des coups rythmés résonnèrent contre la porte.

Kolher promena son regard dans la pièce, porta Marissa sur le lit où il l'allongea.

— Merci, Seigneur, murmura-t-elle. Je vais rentrer chez moi.

Il marqua un temps d'arrêt, avant de couvrir les jambes de Marissa d'un drap et de se diriger vers la porte.

Derrière, Fritz semblait en proie à une grande agitation.

Kolher se glissa à l'extérieur de la chambre et referma la porte derrière lui. Il s'apprêtait à demander ce qui pouvait bien mériter le dérangement, mais l'odeur qu'il sentit chez le majordome eut raison de son agacement.

Sans avoir à le demander, il sut que la mort avait encore frappé.

Et emporté Audazs.

— Maître…

— Comment ? aboya-t-il.

Son chagrin, il s'en occuperait plus tard. Il lui fallait d'abord savoir ce qui s'était passé.

— Quel malheur, la voiture… (Manifestement, le majordome avait les plus grandes difficultés à rester maître de lui, sa voix s'échappant en un mince filet aussi décharné que son vieux

corps.) Une bombe, Seigneur. La voiture. Devant le club. Tohrment a appelé. Il a tout vu.

Kolher songea à l'éradiqueur qu'il avait abattu. Il se demandait si celui-ci était l'auteur de ce méfait.

Ces salauds n'avaient plus de code d'honneur. Au moins leurs prédécesseurs, il y a de cela des siècles, avaient combattu comme de vrais guerriers. Cette nouvelle génération n'était qu'un ramassis de lâches qui se cachaient derrière la technologie.

— Convoquez la Confrérie, grogna-t-il. Demandez aux membres de venir tout de suite.

— Naturellement. Maître… Audazs m'avait demandé de vous remettre ceci – le majordome lui tendait quelque chose – dans le cas où vous ne seriez pas à ses côtés à l'heure de sa mort.

Kolher prit l'enveloppe et rentra dans la pièce, incapable d'exprimer la moindre compassion à Fritz comme à quiconque. Marissa était partie, ce qui était préférable.

Il enfouit la dernière missive de Audazs dans la ceinture de son pantalon en cuir.

Et laissa exploser sa rage.

Les chandeliers se brisèrent et tombèrent au sol tandis qu'un tourbillon de haine le submergeait, gonflait, enflait Jusqu'à soulever les meubles et les faire voler en cercle autour de lui dans la pièce.

Il bascula la tête en arrière et hurla toute sa haine.

CHAPITRE 4

Lorsque le taxi la déposa devant le *Screamer's*, Beth constata que les forces de police avaient investi la scène de crime. Des gyrophares bleus et blancs clignotaient et les véhicules bloquaient l'accès à la ruelle. Le fourgon blindé du service de déminage se trouvait lui aussi sur les lieux, qui grouillaient de flics en uniforme et en civil. Quant à la foule des curieux passablement imbibés d'alcool, elle s'était massée aux abords de la scène de crime, fumant et discutant.

Ses années d'expérience dans le journalisme avaient appris à Beth que les homicides constituaient une véritable animation dans la petite ville de Caldwell… Aux yeux de la communauté dans son ensemble, la victime mise à part. Beth imaginait que, pour celle-ci, la mort était un événement solitaire, même si, en rendant l'âme, les yeux de la victime étaient rivés sur ceux de son assassin. Certaines traversées se font en solitaire, même si quelqu'un vous conduit sur la rive.

Beth porta la main à la bouche. L'odeur de métal calciné, une puanteur chimique et acidulée lui emplissait les narines.

— Hé, Beth ! (Un policier lui fit signe d'approcher.) Si tu veux voir les choses de plus près, c'est derrière le *Screamer's* que ça se passe. Suis le couloir…

— En fait, je cherche José. Il est dans le coin ?

Le flic se tordit le cou pour chercher parmi la foule.

— Il était là il y a une minute. Il est peut-être retourné au poste. Hé, Ricky ! T'as vu José ?

Butch O'Neal se planta devant Beth et, de son regard noir, réduisit le flic au silence.

— En voilà une surprise.

Beth recula. Dur-à-cuire était imposant. Corps massif, voix grave, gestuelle minimaliste. Elle supposait que pas mal de femmes devaient le trouver attirant, parce qu'il était vraiment

beau gosse et avait un côté *bad boy*. Mais Beth n'avait jamais ressenti la moindre étincelle pour lui.

Non qu'elle ait déjà ressenti ça pour un homme, du reste.

— Alors, Randall, comment va ?

Il fourra un chewing-gum dans sa bouche et roula le papier en une boule minuscule. Sa mâchoire, comme mue par la frustration, s'activa. On aurait dit qu'il grinçait des dents plus qu'il mâchait.

— Je suis venue voir José. Pas la scène de crime.

— Bien sûr. (Son regard se figea sur le visage de Beth. Avec ses yeux noirs enfoncés sous des sourcils charbonneux, il avait toujours l'air un peu en colère. Soudain, son expression se durcit encore.) Tu pourrais venir avec moi une seconde ?

— Je voudrais vraiment voir José…

Il saisit le bras de Beth et le serra avec force.

— Viens par ici. (Butch l'entraîna dans un coin à l'écart de la ruelle, loin de toute agitation.) Putain, qu'est-ce qui est arrivé à ton visage ?

Elle porta la main à sa bouche pour couvrir sa lèvre tuméfiée. Elle devait être encore en état de choc, car ça lui était complètement sorti de la tête.

— Je vais te reposer la question. Bordel de merde, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Euh, je… (Sa gorge se noua.) J'ai été… (Elle n'allait pas se mettre à pleurer. Pas devant Dur-à-cuire.) Je veux voir José.

— Il est pas là. Alors crache le morceau.

Butch posa ses mains sur les épaules de Beth, comme pour l'empêcher de s'enfuir. Il ne la dépassait que de quelques centimètres, mais accusait au moins trente kilos de muscles de plus qu'elle.

La peur la figea, comme si un pieu de glace était planté dans sa poitrine, mais elle avait eu son compte d'intimidation pour la journée.

— Lâche-moi, O'Neal.

Elle pressa ses mains contre la poitrine imposante du policier et le repoussa. Il recula. Un peu.

— Beth, dis-moi…

— Si tu me lâches pas (elle soutint son regard sans ciller), je me gênerai pas pour faire un rapport sur tes techniques d'interrogatoire. Tu sais, celles qui nécessitent radios et plâtre une fois que tu as fini…

O'Neal plissa les yeux. Puis il retira ses mains et les garda en l'air en signe de reddition.

— OK.

Il la laissa et rejoignit les autres.

Beth s'effondra contre le mur, avec l'impression que jamais plus ses jambes ne pourraient la porter. Elle baissa la tête, pour rassembler ses forces, quand son regard fut attiré par un éclat métallique. Elle fléchit les genoux et s'accroupit. C'était une arme utilisée dans les arts martiaux, un *shuriken*.

— Hé, Ricky ! s'écria-t-elle. (Le flic s'approcha en courant. Elle pointa l'objet au sol.) Une preuve.

Elle le laissa faire son boulot et fila vers Trade Street pour héler un taxi. C'en était trop pour elle.

Demain, elle déposerait une plainte officielle auprès de José. À la première heure.

Lorsque Kolher réapparut dans le salon, il avait repris le contrôle. Ses armes étaient dans leurs holsters et son blouson pesait lourd dans sa main, ses poches remplies de *shuriken* et de couteaux qu'il aimait utiliser.

Tohrment fut le premier de la Confrérie à arriver. La douleur et la soif de vengeance se reflétaient avec une telle intensité dans son regard que même Kolher perçut l'éclat bleu foncé de ses yeux.

Tohr s'appuya contre l'un des murs jaunes du salon de Audazs tandis que Viszs faisait son entrée. Le bouc qu'il arborait depuis peu lui donnait l'air encore plus sinistre, même si cet aspect menaçant était surtout dû au tatouage autour de son œil gauche. Ce soir-là, il avait vissé sa casquette des Red Sox sur sa tête, de sorte que les marquages complexes de ses tempes étaient à peine visibles. Comme toujours, sa main était gantée de noir pour éviter tout contact malencontreux avec les autres.

Ce qui était une bonne chose. Surtout pour les autres.

Rhage arriva ensuite, moins crâneur que d'habitude, compte tenu de l'événement qui les rassemblait tous. Mâle de haute stature, Rhage, massif et puissant, était le plus fort des guerriers de la Confrérie. Dans le monde des vampires, il était aussi une véritable légende sexuelle, sorte de top-modèle doté d'une libido susceptible de rivaliser avec une écurie remplie d'étalons. Les humaines comme les vampires femelles auraient tué père et mère sans hésiter pour une nuit avec lui.

Du moins jusqu'à ce qu'elles perçoivent son côté sombre. Quand la bête de Rhage s'éveillait, tout le monde, y compris les membres de la Confrérie, se mettait aux abris et priait.

Fhurie arriva le dernier. Sa claudication se vit à peine lorsqu'il passa la porte d'entrée. Depuis peu, une nouvelle prothèse appareillait la partie inférieure de sa jambe, le dernier cri de la technologie, en titane et carbone, dont les tiges et les vis étaient fixées à la base de sa botte droite.

Avec sa magnifique chevelure multicolore, Fhurie aurait eu lui aussi un succès fou auprès des dames s'il n'avait pas respecté mordicus son vœu de célibat. Dans sa vie, il n'y avait de place que pour un seul amour, ce qui le tuait à petit feu depuis des années.

— Où est ton jumeau, mec ? demanda Kolher.

— Z. arrive.

Que Zadiste soit en retard n'était pas une surprise. Z. faisait un doigt permanent au monde entier. Ce fils de pute sur pattes, peu bavard mais au lexique d'injures bien étoffé, avait porté la haine, notamment vis-à-vis de la gente féminine, à des niveaux jusque-là inégalés. Heureusement, entre son visage balafré et son crâne rasé, il avait l'air aussi terrifiant qu'il l'était en réalité, et les gens avaient tendance à s'écarter de son chemin.

Enlevé à sa famille alors qu'il n'était qu'un nourrisson, il était devenu esclave de sang, et les abus qu'il avait subis alors qu'il se trouvait entre les mains de sa maîtresse avaient atteint des sommets en matière de brutalité. Il avait fallu à Fhurie presque un siècle pour retrouver la trace de son frère jumeau, et Z. avait presque été torturé à mort avant d'être enfin secouru.

Une plongée dans l'océan avait cicatrisé les blessures de Zadiste et, en plus du labyrinthe de cicatrices qui courait sur sa

peau, il avait encore les tatouages de l'esclave. Sans compter les étranges piercings qu'il avait ajoutés lui-même.

Juste parce qu'il était accro à la douleur.

À tous points de vue, Z. était le plus dangereux des membres de la Confrérie. Après ce qu'on lui avait infligé, il se foutait de tout et de tout le monde. Y compris de son frère jumeau.

Même Kolher surveillait ses arrières en sa présence.

Ouais, la Confrérie de la dague noire était un sacré groupe. Le seul rempart entre les vampires civils et les éradiqueurs.

Croisant les bras, Kolher promena son regard autour de la pièce sur chacun des membres de la Confrérie, conscient de leur force mais surtout de leurs malédictions.

La mort de Audazs lui rappelait que, même si ses guerriers infligeaient des pertes sévères aux bataillons d'éradiqueurs, ils n'étaient qu'une poignée face à ce vivier inépuisable de tueurs.

Car les humains dotés d'une aptitude au crime et à la violence étaient légion.

Le rapport de force n'était tout simplement pas favorable à l'espèce. Kolher ne pouvait ignorer le fait que les vampires ne jouissaient pas de la vie éternelle et que les membres de la Confrérie pouvaient être tués à tout moment, ce qui risquait de mettre à mal le fragile équilibre. En faveur des ennemis de l'espèce.

Merde, la bascule s'était déjà produite, en fait. Depuis que l'Oméga avait créé la Société des éradiqueurs dans des temps immémoriaux, la population vampire n'avait fait que décroître, pour ne subsister désormais que dans quelques enclaves. L'espèce flirtait avec l'extinction. Même si les membres de la Confrérie étaient très bons.

Si Kolher avait été un souverain d'une autre trempe, de celle de son père, désireux d'être adulé, sorte *de pater familias* pour l'espèce, peut-être l'avenir se serait-il présenté sous de meilleurs auspices. Mais le fils ne tenait pas de son père. Kolher était un guerrier, pas un leader, plus à l'aise campé sur ses deux pieds une dague à la main qu'assis sur un trône.

Kolher reporta son attention sur les guerriers. Ces derniers le regardaient, attendant de lui qu'il leur dise quoi faire. Et leur déférence le mettait à cran.

— Je considère la mort de Audazs comme un affront personnel, déclara-t-il.

Des grognements d'approbation se firent entendre.

Kolher sortit le portefeuille et le téléphone portable qu'il avait subtilisés au membre de la Société des éradiqueurs qu'il avait tué.

— J'ai pris ça sur un éradiqueur plus tôt ce soir derrière le *Screamer's*. Quelqu'un s'en charge ?

Il lança les objets en l'air. Fhurie les attrapa et passa le téléphone à Viszs.

Kolher se mit à arpenter la pièce.

— Nous devons reprendre nos raids.

— Ouais, comme tu dis, grogna Rhage.

Le propos fut ponctué d'un bruit métallique, un couteau qu'on plantait sur la table.

— Nous devons les choper à l'endroit où ils s'entraînent. Où ils *vivent*.

Ce qui signifiait que la Confrérie devait partir en reconnaissance. Les membres de la Société des éradiqueurs n'étaient pas stupides. Régulièrement, ils changeaient de lieux et déplaçaient sans cesse leurs centres de recrutement et d'entraînement. Raison pour laquelle les guerriers vampires jugeaient plus efficace de servir d'appâts et de combattre ceux qui se lançaient à leur poursuite.

Par le passé, la Confrérie avait déjà effectué des raids, au cours desquels ils descendaient en une seule nuit des dizaines d'éradiqueurs. Néanmoins, ils ne recouraient que rarement à cette stratégie. Ces attaques généralisées étaient efficaces mais risquées. Ces combats à grande échelle alertaient l'attention des forces de police, et il était dans l'intérêt de tout le monde de garder profil bas.

— Il y a un permis de conduire, murmura Fhurie. Je vais aller faire un tour à l'adresse indiquée. C'est dans le coin.

— Quel nom ? demanda Kolher.

— Robert Strauss.

Viszs, qui examinait le téléphone, lâcha un juron.

— Il y a pas grand-chose là-dessus. Quelques trucs dans le journal, des numéros en mémoire. Je vais faire une recherche sur l'ordinateur pour trouver qui a appelé et les numéros composés.

Kolher grinça des dents. L'impatience et la fureur formaient un foutu cocktail à avaler.

— J'ai pas besoin de vous dire qu'il faut agir vite. On a aucun moyen de savoir si l'éradiqueur que j'ai eu ce soir est celui qui a fait le coup. Alors je pense que le mieux est de nettoyer toute la zone. De les tuer tous, même si ça devient salissant.

La porte s'ouvrit et Zadiste entra dans la pièce. Kolher lui jeta un regard furieux.

— Comme c'est aimable à toi de te joindre à nous, Z. Encore avec des femelles, ce soir ?

— Et si tu me lâchais la grappe ?

Zadiste prit place dans un coin de la pièce, à l'écart des autres.

— Et toi, Seigneur, qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Tohrment d'une voix calme.

Ce bon vieux Tohr. Toujours à essayer de maintenir la paix, que ce soit par inattention, désir d'intervention ou harcèlement délibéré.

— Ici. Je vais rester ici. Si l'éradiqueur qui a eu Audazs est en vie et a toujours envie de s'amuser, je veux qu'il me trouve facilement.

Une fois les guerriers partis, Kolher mit son blouson. Il sentit l'enveloppe de Audazs dans la poche et la retira. Il distingua une traînée d'encre sur le recto, qu'il supposa être son nom. Il déchira le rabat. Une photographie tomba au sol lorsqu'il sortit une feuille de papier ivoire. Il la ramassa et crut distinguer de longs cheveux noirs. Une femelle.

Kolher regarda le papier. Les mots se mélangeaient, assemblage flou de lettres qu'il ne pouvait espérer déchiffrer quand bien même il plissait les yeux de toutes ses forces.

— Fritz ! Appela-t-il.

Le majordome arriva précipitamment.

— Lisez ça.

Fritz prit la feuille et, tête baissée, se plongea dans la lecture.

— À voix haute.

— Bien sûr, pardonnez-moi, maître. (Fritz s'éclaircit la voix.) « Si je n'ai pas eu l'occasion de te parler, renseigne-toi auprès de Tohrment. 1188 Redd Avenue, appartement 1B. Elle s'appelle Elizabeth Randall. P.S. : La maison et Fritz sont à toi si elle ne survit pas au passage à l'âge adulte. Désolé que tout se soit terminé si vite. D. »

— Fils de pute, murmura Kolher.

CHAPITRE 5

Beth s'était changée et avait passé ses vêtements de nuit, boxer et tee-shirt. Elle s'apprêtait à déplier le futon lorsque Bouh commença à miauler devant la porte vitrée coulissante. Le chat tournait en rond, les yeux guettant quelque chose à l'extérieur.

— Tu cherches encore la chatte tigrée de Mme Di Gio ? Tu te souviens que ça s'est pas bien passé la dernière fois ?

Des coups frappés à la porte lui firent tourner la tête. Son cœur se mit à battre la chamade.

Elle se dirigea vers la porte et regarda par le judas. En découvrant son visiteur, elle pressa son dos contre les lambris bon marché.

Les coups recommencèrent.

— Je sais que tu es là, dit Dur-à-cuire. Et je vais continuer à taper.

Beth déverrouilla et ouvrit. Avant même qu'elle puisse lui dire d'aller se faire foutre, il la bouscula et entra. Bouh fit le gros dos et siffla.

— Moi aussi, je suis enchanté, la panthère.

La voix grave et traînante de Butch semblait complètement déplacée chez elle.

— Comment es-tu entré dans le hall ? demanda-t-elle en refermant la porte.

— J'ai forcé la serrure.

— Et il y a une raison pour que tu choisisses d'entrer par effraction précisément dans cet immeuble, inspecteur ?

Il haussa les épaules et prit place dans son fauteuil bergère élimé.

— J'ai eu envie de rendre visite à une amie.

— Alors pourquoi venir me voir moi ?

— Pas mal, chez toi, dit-il en regardant autour de lui.

— Arrête ton baratin !

— Au moins, c'est rangé. Je peux pas en dire autant de l'endroit où je crèche. (Il riva son regard sombre sur le visage de Beth.) Et maintenant, on va parler de ce qui s'est passé ce soir après le travail, tu veux bien ?

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

Il eut un petit rire.

— Mince, il a quoi, José, que j'ai pas ?

— Tu veux un papier et un stylo ? La liste est longue.

— Aïe ! Quel accueil ! (Il parlait d'un ton amusé.) Dis-moi, tu t'intéresses qu'aux mecs pas disponibles ?

— Écoute, je suis vannée…

— Ouais, tu as travaillé tard. Jusqu'à vers 21h45 et des brouettes. J'ai parlé à ton boss. Dick m'a dit que tu étais encore au bureau quand il est allé au *Charlie's*. Tu es rentrée chez toi à pied, pas vrai ? Par Trade Street. Je parie que tu fais ça tous les soirs. Et tu étais seule. En tout cas pendant un moment.

Beth déglutit. Un bruit léger attira son regard vers la porte vitrée. De nouveau, Bouh décrivait des cercles devant la porte en miaulant, les yeux rivés sur les ténèbres.

— Bon sang, tu vas me dire ce qui s'est passé à l'intersection de Trade Street et de la 10e ?

Son regard s'adoucit.

— Comment tu sais… ?

— Parle-moi. Et je te promets que je ferai en sorte que ce fils de pute ait son compte.

Kolher, dans l'obscurité de la nuit calme, observait la silhouette de la fille de Audazs. Elle était grande pour une humaine et ses cheveux étaient noirs ; c'était tout ce que ses yeux parvenaient à distinguer. Il huma, sans parvenir à capter son odeur. Portes et fenêtres étaient verrouillées et le vent d'ouest apportait un relent aigre-doux de poubelles.

En revanche, le son de sa voix lui parvenait à travers les portes fermées. Elle parlait à quelqu'un. Un homme à qui, manifestement, elle ne faisait pas confiance ou qu'elle n'aimait pas, à en juger par ses réponses laconiques.

— Je veux te faciliter les choses autant que possible, lui disait le type.

Kolher aperçut Beth se diriger vers la porte vitrée et regarder au-dehors. Son regard était rivé droit sur lui, mais il savait qu'elle ne pouvait le voir. Il était complètement dissimulé dans l'ombre.

Elle ouvrit la porte et passa la tête dehors, tout en empêchant, de son pied, le chat de sortir.

Kolher eut le souffle coupé quand il capta l'odeur de Beth. Une odeur magnifique. Comme une fleur épanouie. Peut-être une rose de nuit. Il gonfla ses poumons et ferma les yeux, attentif aux réactions de son corps et aux flux du sang dans ses veines. Audazs avait raison : la transition approchait. Il pouvait le sentir sur elle. Sang-mêlé ou pas, ce changement allait survenir.

Beth tira le store et se retourna vers son interlocuteur. Par la porte ouverte, sa voix lui parvenait avec plus de clarté. Kolher en apprécia la tessiture grave.

— Ils ont traversé la rue dans ma direction. Ils étaient deux. Le plus grand m'a traînée dans l'allée et…

Kolher tendit l'oreille.

— J'ai essayé de me dégager. J'ai vraiment essayé. Mais il était plus fort que moi et son ami me maintenait les bras. (Elle hoqueta.) Il m'a dit qu'il me couperait la langue si je criais et j'ai vraiment pensé qu'il allait me tuer, vraiment. Puis il a déchiré mon chemisier et a soulevé mon soutien-gorge. J'ai bien failli être… Mais j'ai réussi à me libérer et à m'enfuir. Il avait les yeux bleus, les cheveux châtains et une boucle d'oreille, un brillant carré, à gauche. Il portait un polo bleu foncé et un bermuda kaki. Je n'ai pas réussi à bien voir ses chaussures. Son ami était blond, les cheveux courts, sans boucle d'oreille ; il portait un tee-shirt blanc avec le nom de ce groupe de musique du coin, Tomato Eater.

L'homme se leva et se dirigea vers elle. Il passa son bras autour d'elle et tenta de l'attirer à lui, contre sa poitrine, mais elle se dégagea et rétablit la distance entre eux.

— Tu crois vraiment que tu vas pouvoir l'attraper ? demanda-t-elle.

L'homme acquiesça.

— Ouais.

Butch quitta l'appartement de Beth Randall d'une humeur massacrante.

La vision d'une femme au visage amoché n'était pas ce qu'il préférait dans son boulot. D'autant plus qu'il s'agissait de Beth, qu'il connaissait depuis longtemps et pour qui il ressentait une certaine attirance. Sa beauté peu commune ne gâchait rien. Mais sa lèvre gonflée et les hématomes autour de sa gorge étaient comme une offense à la perfection de ses traits.

Beth Randall était canon. Positivement canon. Elle avait de magnifiques cheveux longs et noirs, des yeux d'un bleu impossible, sa peau avait la blancheur de l'ivoire et sa bouche semblait faite pour les baisers d'un homme. En plus, elle était super bien foutue. De longues jambes, la taille fine, des seins parfaitement proportionnés.

Au poste, tous les hommes en pinçaient pour elle. Mais Butch lui reconnaissait une chose : jamais elle n'avait utilisé sa séduction naturelle pour soutirer des informations aux gars. Elle s'en tenait au plan professionnel. Elle n'était jamais sortie avec aucun d'eux, même si la plupart auraient été prêts à vendre leur mère juste pour lui tenir la main.

Une chose était sûre : son assaillant avait drôlement merdé en s'en prenant à elle. Toutes les forces de police allaient se mettre aux trousses de ce connard dès qu'elles seraient au courant.

Et Butch avait une grande gueule.

Il monta dans sa voiture banalisée et se rendit jusqu'à l'hôpital St. Francis, de l'autre côté de la ville. Il se gara le long du trottoir, devant les urgences, et entra.

Le garde de faction lui sourit.

— En route pour la morgue, inspecteur ?

— Nan. Je viens juste voir un ami.

Le garde lui fit signe de passer.

Butch traversa la salle d'attente des urgences avec ses plantes en plastique, ses magazines écornés et son lot de personnes angoissées. Il poussa une double porte et entra dans la blancheur stérile et clinique du lieu. D'un signe de tête, il

salua les infirmières et les médecins qu'il connaissait et se dirigea vers le triage.

— Eh, Doug, tu sais où se trouve le type qu'on a amené avec le nez en vrac ?

L'employé leva la tête du diagramme qu'il était occupé à lire.

— Ouais, il est prêt à sortir. Il est dans le fond, chambre 28. (L'interne eut un petit rire.) J'te le dis, moi, son nez était le dernier de ses problèmes. Il n'est pas près de chanter basse avant longtemps.

— Merci, mec. Sinon, comment va ta femme ?

— Elle doit accoucher dans une semaine.

— Tiens-moi au courant.

Butch se dirigea vers le fond du bâtiment. Avant d'entrer dans la chambre 28, il vérifia le couloir. Tout était tranquille. Pas de personnel médical, pas de visiteurs, pas de patients.

Il ouvrit la porte et passa la tête à l'intérieur.

Du fond de son lit, Billy Riddle leva la tête. Il avait un bandage blanc sous le nez, comme si le pansement servait à maintenir son cerveau en place.

— Quoi de neuf, inspecteur ? Vous avez eu le type qui m'a fait ça ? Je vais pas tarder à sortir et je me sentirais mieux si je savais que vous l'avez chopé.

Butch ferma la porte et, calmement, la verrouilla. Tout sourires, il traversa la pièce, sans quitter des yeux le brillant qui ornait le lobe gauche du gars.

— Alors, ce nez, Billy-boy ?

— Ça va. L'infirmière était une chi…

Butch le saisit par son polo bleu et le tira hors du lit. Puis il projeta l'assaillant de Beth contre le mur avec une telle brutalité que les appareils derrière le lit se mirent à osciller.

Butch approcha son visage si près qu'il aurait pu embrasser Billy.

— Tu t'es bien marré, ce soir ?

Les grands yeux bleus de Billy croisèrent les siens.

— De quoi vous…

De nouveau, Butch le jeta avec force contre le mur.

— J'ai une identification formelle. La femme que tu as essayé de violer.

— C'était pas moi !

— Mon cul ! Et avec tes petites menaces – lui couper la langue et tout ça - ça pourrait même suffire pour t'envoyer chez les fous à Dannemora. T'as déjà eu un mec, Billy ? Tu sais quoi ? Je crois que tu vas faire fureur. Un beau gosse blanc comme toi.

Billy devint aussi pâle que les murs.

— Je l'ai pas touchée !

— Je vais te dire un truc, Billy. Si tu la joues réglo avec moi et que tu me donnes ton pote, tu pourras sortir d'ici. Sinon, c'est sur un brancard que je vais t'amener au poste.

Billy sembla réfléchir pendant un court moment. Puis, très vite, des mots sortirent de sa bouche.

— Elle demandait que ça ! Elle m'a supplié…

Butch leva son genou et l'enfonça dans l'entrejambe de Billy. Un son aigu troua l'air.

— Tu vas devoir pisser assis pendant un petit moment…

Comme le voyou voulait parler, Butch le lâcha et le regarda s'effondrer au sol. Lorsque Billy aperçut les menottes, sa plainte se fit plus forte.

Butch le retourna au sol et lui saisit les poignets sans aucun ménagement. Il fixa les menottes.

— Tu es en état d'arrestation. Tout ce que tu diras pourra être retenu contre toi. Tu as le droit à un avocat…

— Vous avez la moindre idée de qui est mon père ? hurla Billy, comme s'il trouvait un second souffle. Vous pouvez dire adieu à votre plaque !

— Si tu n'en as pas les moyens, un avocat te sera commis d'office. As-tu compris les droits que je viens d'énoncer ?

— Va te faire foutre !

Butch saisit Billy par la nuque et cogna son nez amoché contre le lino.

— As-tu compris les droits que je viens d'énoncer ? Billy grogna et acquiesça. Il laissa une traînée de sang sur le sol.

— Parfait. Maintenant, on va s'occuper de la paperasse. J'ai horreur de ne pas suivre la procédure.

CHAPITRE 6

— Bouh ! Tu veux bien arrêter ? Beth frappa son oreiller et roula sur elle-même pour jeter un coup d'œil au chat.

L'animal la regarda et miaula. Grâce à la lumière de la cuisine qu'elle avait laissée allumée, elle le vit tapoter de sa patte contre la porte vitrée.

— Alors là, tu rêves, mon vieux. Tu es un chat d'appartement. Chat d'appartement. Crois-moi, dehors, ce n'est pas aussi génial que ça en a l'air.

Elle ferma les yeux et, lorsqu'elle entendit de nouveau le miaulement plaintif, elle laissa échapper un juron et repoussa les draps. Elle se dirigea vers la porte vitrée et regarda au-dehors.

C'est alors qu'elle aperçut l'homme. Adossée au mur dans le fond de la cour, cette forme sombre était bien plus massive que les ombres familières projetées par les poubelles et la table de jardin couverte de mousse.

Les mains tremblantes, elle vérifia le verrou de la porte puis se dirigea vers les fenêtres. Les deux aussi étaient verrouillées. Elle tira les stores, saisit son téléphone portable et revint se poster près de Bouh.

L'homme avait bougé.

Merde !

Il avançait dans sa direction. De nouveau, elle vérifia le verrou de la porte et recula, heurtant de son pied le futon.

Elle chancela et lâcha le téléphone, qui alla rebondir par terre. Elle heurta violemment le matelas, la tête secouée sous l'impact du choc.

Chose incroyable, la porte vitrée s'ouvrit comme si le verrou n'avait pas été mis, comme si elle ne l'avait jamais actionné.

Toujours allongée sur le dos, Beth repoussa de toutes ses forces les draps avec ses jambes pour fuir le plus loin possible de lui. Il était gigantesque, les épaules aussi larges que des

poutres, les jambes aussi massives que le buste de Beth. Elle ne voyait pas son visage, mais son air menaçant était comme un revolver pointé directement sur son cœur.

Gémissant, elle roula au sol et rampa pour lui échapper, se râpant les paumes et les genoux contre le parquet de bois dur. Derrière elle résonnaient les pas de l'homme, lourds comme le tonnerre. Recroquevillée comme un animal, aveuglée par la peur, elle heurta la console de l'entrée sans ressentir la moindre douleur.

Des larmes coulaient le long de ses joues ; implorant la pitié, elle réussit à atteindre la porte d'entrée…

Beth se réveilla, la bouche ouverte, un horrible son venant déchirer le silence de l'aube.

C'était elle. Qui hurlait à pleins poumons.

Elle ferma la bouche et le bruit insupportable cessa de lui vriller les oreilles. Elle s'extirpa du lit et, parvenue devant la porte vitrée, accueillit les premiers rayons du soleil avec un soulagement bienfaisant qui lui remit du baume au cœur. Les battements de son cœur commençaient à s'apaiser. Elle prit une profonde inspiration et vérifia la porte.

Le verrou était en place. La cour, déserte. Tout était normal.

Elle eut un petit rire. Quoi de plus naturel que ce cauchemar après les événements de la nuit précédente ? Elle allait probablement avoir les jetons pendant un petit moment.

Elle se dirigea vers la douche. Elle se sentait épuisée, mais pour rien au monde elle ne serait restée seule dans son appartement. Il lui fallait l'agitation de la rédaction, les collègues, les coups de téléphone, les journaux. Là-bas, elle se sentirait plus en sécurité.

Alors qu'elle s'apprêtait à entrer dans la salle de bains, elle ressentit une vive douleur au pied. Elle leva le genou et aperçut un éclat de céramique fiché dans la peau rugueuse de son talon. Elle se pencha et vit la coupe, qui habituellement trônait sur la console de l'entrée, en mille morceaux au sol.

Elle fronça les sourcils et ramassa les tessons.

Elle avait dû renverser le bibelot en rentrant chez elle après l'agression.

Kolher descendait l'escalier sous la demeure de Audazs. Il se sentait épuisé. Il ferma et verrouilla la porte derrière lui, se débarrassa de ses armes et sortit de l'armoire une malle usée. Il ouvrit le couvercle et grogna lorsqu'il en tira un bloc de marbre noir d'un mètre vingt de long et de large et de huit centimètres d'épaisseur. Il le plaça au centre de la pièce. Il revint vers la malle, saisit un sac en velours et le jeta sur le lit.

Il ôta ses vêtements, prit une douche et se rasa, puis regagna la pièce, nu. Il prit le sac, dénoua le ruban de satin qui le fermait et versa sur le bloc de marbre des diamants bruts aussi gros que des galets. Il lâcha le sac vide, qui retomba mollement au sol.

Tête baissée, Kolher commença à parler dans sa langue maternelle et à rendre hommage à ses morts. Après avoir prononcé les paroles rituelles, il s'agenouilla sur le bloc de marbre. La pierre lui fendillait les genoux. Il ajusta sa position, assis sur les talons, les mains sur les cuisses, puis ferma les yeux.

Le rituel mortuaire lui imposait de passer la journée sans bouger, de supporter la douleur et de saigner en mémoire de son ami.

La fille de Audazs était présente dans son esprit.

Il n'aurait pas dû s'introduire chez elle ainsi. Il lui avait flanqué la trouille de sa vie, alors qu'il souhaitait seulement se présenter à elle et lui expliquer pourquoi elle allait très bientôt avoir besoin de lui. Il avait aussi envisagé de lui dire qu'il allait se lancer à la poursuite de l'humain qui avait joué au con avec elle.

Ouais, on pouvait dire qu'il avait assuré. Comme un pro.

Au moment où il s'était introduit chez la jeune femme, la panique s'était emparée d'elle ; il avait dû effacer ses souvenirs et la placer dans une légère transe afin de la calmer. Après l'avoir allongée sur le lit, il avait pensé partir sur-le-champ, mais il en avait été incapable. Il était resté à veiller sur elle, à observer le contraste entre la noirceur de ses cheveux et la blancheur de son oreiller, à respirer son odeur. Un désir intense lui tordant les entrailles.

Avant de partir, il avait vérifié que les portes et les fenêtres étaient verrouillées. Puis il avait jeté un dernier regard sur elle. Et avait pensé à Audazs, son père.

Kolher se concentra sur la douleur qui montait déjà le long de ses cuisses.

Tandis que son sang colorait de rouge le bloc de marbre, le visage du guerrier mort s'imposa à lui et il éprouva toute la force du lien qui les avait unis.

Il devait accéder à la dernière requête de son compagnon d'armes. Il le lui devait, pour toutes les années qu'ils avaient passées à servir ensemble l'espèce.

Qu'elle soit ou non à demi humaine, la fille de Audazs n'arpenterait plus jamais les rues seule, la nuit, sans protection. Tout comme elle ne traverserait pas seule la phase de transition.

Que Dieu lui vienne en aide.

Vers 6 heures le lendemain matin, Butch en avait fini avec Billy Riddle. Celui-ci avait été malmené par les dealers et les voyous avec lesquels il partageait la cellule de détention provisoire, et Butch prenait tout son temps, et même plus, pour rédiger son rapport. Curieusement, les procédures officielles restaient assez floues sur les formulaires qu'il convenait de remplir.

Sans compter que les imprimantes étaient en rade. Les vingt-trois du poste.

Néanmoins, le séjour de Riddle serait de courte durée. Son père, en effet, était un homme puissant, un sénateur. Un avocaillon s'emploierait à faire sortir Billy en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire. Probablement dans l'heure qui suivrait.

C'était comme ça, avec la justice. Par ici les biffetons et ciao les petites frappes.

Mais il n'y avait chez Butch ni aigreur ni aucun sentiment de cet ordre.

En sortant du poste, il se trouva nez à nez avec l'un de leurs visiteurs nocturnes habituels. Manifestement, Cherry Pie venait d'être juste d'être relâchée de la cellule de détention des femmes. Mary Mulcahy pour l'état civil, elle faisait le trottoir

depuis environ deux ans, d'après ce que Butch avait entendu dire.

— Bonjour, inspecteur, minauda-t-elle.

Son rouge à lèvres avait bavé aux commissures et son mascara noir avait coulé. Elle aurait pu être assez jolie, pensa-t-il, si elle lâchait la pipe à crack et dormait un mois d'affilée.

— Tu rentres seul chez toi ?

— Comme toujours.

Il lui tint la porte pour la laisser passer.

— Ta main gauche ne fatigue pas, à force ?

Butch éclata de rire. Tous deux, immobiles, regardaient le ciel.

— Alors, Cherry, comment va ?

— Oh, moi, ça va toujours.

Elle glissa une cigarette entre ses lèvres et l'alluma sans cesser d'observer Butch.

— Tu sais, si ta main se fatigue un jour, appelle-moi. Pour toi, ça sera gratuit, car tu es sacrément beau gosse. Mais pas un mot à Big Daddy.

Elle souffla la fumée et, l'air absent, titilla le lobe irrégulier de son oreille gauche. La partie supérieure manquait.

Son mac était un fou furieux.

Ils descendirent les marches du poste.

— Tu t'es renseignée sur le programme dont je t'ai parlé ? lui demanda Butch lorsqu'ils furent sur le trottoir.

Il aidait un ami à démarrer un groupe de soutien pour prostituées, afin de les aider à s'affranchir de leurs macs et à raccrocher.

— Ouais, c'est pas mal. (Elle lui décocha un sourire.) À plus.

— Prends soin de toi.

Elle s'éloigna.

— Penses-y. Tu pourrais en profiter, ajouta-t-elle en se claquant la fesse droite.

Pendant un court moment, Butch la regarda qui s'éloignait en se déhanchant. Puis il monta dans une voiture banalisée et, sous l'impulsion du moment, traversa la ville en direction du quartier des bars. Il s'arrêta devant le *McGrider's*. Un quart d'heure plus tard environ, une femme vêtue d'un jean étroit et

d'une brassière noire sortit du club. Éblouie par les phares, elle cligna des yeux.

Quand elle aperçut le véhicule, elle arrangea sa chevelure auburn et se dirigea vers la voiture. Butch baissa la vitre. La femme se pencha et l'embrassa sur la bouche.

— Ça fait une paie qu'on s'est vu. Tu te sens seul, Butch ? murmura-t-elle tout contre ses lèvres.

Elle sentait la bière sèche et les cerises au marasquin, le parfum de toutes les barmaids au petit matin.

— Monte, lui dit-il.

Elle fit le tour par l'avant du véhicule et se glissa à côté du conducteur. Butch s'enquit de sa soirée tout en conduisant en direction du fleuve. Une fois encore, elle était déçue par les maigres pourboires. Et elle avait les pieds en feu à force de rester debout derrière le bar.

Butch se gara sous l'arche du pont qui surplombait l'Hudson et reliait les deux parties de Caldwell. Il veilla à s'éloigner suffisamment des SDF qui y avaient élu domicile. Ils se passeraient bien d'un public.

Il devait le reconnaître : Abby savait y faire. Elle avait déboutonné le pantalon de Butch et s'affairait avec un rythme soutenu sur son membre en érection avant même qu'il ait coupé le moteur. Butch recula le siège. Elle s'installa à califourchon sur lui et l'embrassa dans le cou. Il regarda par-delà sa chevelure permanentée, en direction du fleuve.

L'aube est magnifique, pensa-t-il. Le soleil se réfléchissait sur la surface de la rivière.

— Tu m'aimes, mon chou ? lui murmura-t-elle à l'oreille.

— Bien sûr.

Il lissa ses cheveux en arrière et la regarda dans les yeux. Ils étaient vides. Il aurait pu être n'importe qui, raison pour laquelle leur relation fonctionnait.

Le cœur de Butch était aussi vide que le regard d'Abby.

CHAPITRE 7

M. X traversait le parking en direction de l'académie des arts martiaux de Caldwell lorsqu'il huma l'odeur de beignets de *Dunkin' Donuts*, de l'autre côté de la rue. L'odeur, cette merveilleuse odeur, de farine, de sucre et d'huile saturait l'air matinal. Il regarda par-dessus son épaule et aperçut un homme qui sortait de l'échoppe, deux boîtes blanc et rose sous le bras et, dans la main, un gigantesque gobelet de café.

Quelle façon agréable de démarrer la journée, songea M. X.

M. X monta sur le trottoir qui longeait l'auvent rouge et or de l'académie. Il s'arrêta et se baissa pour ramasser un gobelet en plastique abandonné. Son précédent propriétaire avait été suffisamment précautionneux pour y laisser un fond de soda afin que le mégot de sa cigarette puisse y flotter agréablement en attendant que quelqu'un se donne la peine de les jeter. Il lança les détritus dans la poubelle et ouvrit les portes de l'académie.

La nuit précédente, la Société des éradiqueurs avait connu un tournant dans la guerre qui l'opposait aux vampires, et il en était le responsable. Audazs était un vampire extrêmement puissant, membre de la Confrérie de la dague noire. Un putain de trophée !

Quel dommage qu'il ne reste rien du corps à accrocher au mur ! Mais la bombe de M. X avait fonctionné à merveille. M. X se trouvait chez lui, connecté à la fréquence de la police, quand il avait entendu le rapport. L'opération s'était déroulée exactement comme il l'avait prévu et avait été exécutée à la perfection, dans l'anonymat le plus total.

Une perfection fatale.

M. X tenta de se souvenir de la dernière fois qu'un membre de la Confrérie avait été tué. Sûrement bien avant qu'il rejoigne la Société, des dizaines d'années auparavant. Il s'attendait à des

félicitations et des tapes dans le dos, non que ce type de démonstration le motive. Il imaginait en retirer même quelque avantage, un élargissement de sa sphère d'influence ou encore une extension de son rayon d'action géographique.

La récompense cependant… allait bien au-delà de tout ce qu'il aurait pu imaginer.

L'Oméga lui avait rendu visite une heure avant l'aube. Il s'était vu conférer tous les droits et les privilèges de grand éradiqueur.

Chef de la Société des éradiqueurs.

C'était une responsabilité immense. Celle que M. X visait.

Le pouvoir était l'unique forme de reconnaissance qui présentait un quelconque intérêt à ses yeux.

À grandes enjambées, il gagna son bureau. Les premiers cours commençaient à 9 heures : il avait largement le temps d'élaborer quelques-unes des nouvelles règles qu'il comptait bien imposer à ses subordonnés.

Après le départ de l'Oméga, il avait été tenté de faire une annonce officielle, mais s'était ravisé. Un chef rassemblait ses pensées avant de prendre la parole ; il ne se précipitait pas sur le podium pour être adulé. L'ego, après tout, était la racine du mal.

Plutôt que de crier victoire, M. X avait pris place dans un fauteuil de jardin et était resté à regarder la prairie derrière sa maison. Dans la lueur naissante de l'aube, il avait réfléchi aux forces et aux faiblesses de son organisation et laissé son intuition lui montrer comment gérer les deux. Dans cet enchevêtrement d'images et de pensées, des directions avaient émergé, l'avenir s'était clarifié.

Désormais assis derrière son bureau, il se connecta au site web sécurisé de la Société et signifia sans ambiguïté aucune qu'un changement de direction était intervenu. Il ordonna à tous les éradiqueurs de se présenter à l'académie l'après-midi même, à 16 heures, parfaitement conscient que ce rendez-vous impliquait pour certains des déplacements, sans toutefois excéder huit heures de route. Quiconque manquerait à l'appel serait banni de la Société et traqué comme un chien.

De tels rassemblements étaient exceptionnels. À l'heure actuelle, le nombre des éradiqueurs oscillait entre cinquante et soixante, en fonction des meurtres perpétrés par la Confrérie et des nouvelles recrues. La Société était principalement implantée en Nouvelle-Angleterre, dans le nord-est des États-Unis, en raison de la concentration de la population vampire dans la région. La Société se déplaçait elle aussi en fonction des flux migratoires.

Comme cela avait été le cas pour les générations précédentes depuis la guerre qui opposait la Société aux vampires.

M. X était conscient des risques qu'il courait à rassembler ainsi tous les éradiqueurs à Caldwell. Même s'il connaissait la plupart des membres de la Société – et certains plutôt bien –, il avait besoin qu'eux le voient, l'entendent et prennent la mesure de leur nouveau dirigeant. Surtout s'il modifiait les orientations de la Société.

Par ailleurs, l'organisation d'un tel rassemblement en plein jour leur permettait de se prémunir contre une éventuelle attaque de la Confrérie. Sans compter qu'aux yeux des employés humains de l'académie ce rassemblement pouvait facilement passer pour un séminaire. Celui-ci se tiendrait dans la grande salle de conférence au sous-sol, derrière des portes verrouillées pour empêcher toute intrusion malvenue.

Avant de se déconnecter, M. X posta sur le site un compte-rendu de l'assassinat de Audazs, car il souhaitait que les tueurs puissent en disposer par écrit. Il décrivit en détail le type de bombe qu'il avait utilisé, ainsi que la méthode suivie pour brancher le détonateur au système de contact du véhicule. Ensuite, tout avait été un jeu d'enfant. Il avait suffi d'armer le détonateur ; lorsque le contact avait été mis, tous les occupants de la voiture avaient été réduits en cendres.

Pour cette fraction de seconde de récompense, M. X avait traqué Audazs pendant un an, à l'observer et à se familiariser avec ses habitudes de vie. Deux jours auparavant, M. X était entré par effraction dans le garage des frères Greene, où le vampire avait conduit sa BMW pour entretien. M. X avait placé la bombe et, la nuit précédente, à proximité du véhicule, avait

activé le détonateur au moyen d'un transmetteur radio sans omettre la moindre étape.

M. X avait gardé pour lui les efforts et la concentration qui lentement avaient abouti à l'élimination de Audazs. Il voulait que ses éradiqueurs le croient capable de mener avec facilité une action aussi habile. L'image et la perception jouaient un rôle déterminant dans la création d'une base puissante, et il tardait à M. X de bâtir sans tarder sa crédibilité.

Après s'être déconnecté du site, M. X se cala dans son fauteuil et pianota sur le bureau. Depuis qu'il avait rejoint la Société, le principal objectif avait été de réduire la population vampire en éliminant les civils. Naturellement, cette orientation restait valide, mais M. X comptait imposer un changement de stratégie. Pour gagner la guerre, il fallait supprimer la Confrérie. Sans ces six guerriers, les civils se retrouveraient sans défense contre les éradiqueurs.

Cette tactique n'était pas inédite. À de nombreuses reprises, elle avait été tentée puis abandonnée quand la Confrérie s'était montrée trop combative ou insaisissable. Mais avec la mort de Audazs, la Société tenait son heure de gloire.

Désormais, il convenait de procéder différemment. En l'état actuel des choses, la Confrérie éliminait des centaines d'éradiqueurs tous les ans, et les rangs devaient sans cesse être étoffés par de nouvelles recrues inexpérimentées. Le recrutement constituait un véritable problème. Les nouveaux membres étaient difficiles à trouver et à intégrer, et restaient moins performants que les membres aguerris.

Le renforcement des effectifs restait le point faible de la Société. Des centres d'entraînement comme l'académie des arts martiaux de Caldwell étaient essentiels pour repérer de nouvelles recrues potentielles et les incorporer, mais constituaient aussi des points de vulnérabilité. Éviter l'interférence de la police humaine et se protéger d'un assaut de la Confrérie nécessitaient une vigilance de tous les instants et des déménagements fréquents, qui perturbaient l'organisation. Mais comment la Société aurait-elle pu sinon assurer le maintien de ses effectifs et éviter les guets-apens ?

M. X secoua la tête. Tôt ou tard, il devrait nommer un second, mais cette nomination n'était pas encore à l'ordre du jour.

Fort heureusement, aucune des tâches qui l'attendaient n'était particulièrement complexe. Il ne s'agissait que de stratégie militaire élémentaire. Mobiliser les forces. Les coordonner. Collecter des renseignements sur l'ennemi. Avancer de manière logique et disciplinée.

Les forces, il allait les mobiliser cet après-midi même. Quant à la coordination, il s'apprêtait à structurer les troupes en escadrons. Il allait en outre leur imposer des réunions régulières en petits groupes.

Et pour les renseignements ? Si l'objectif consistait à éradiquer la Confrérie, il était essentiel de savoir où se trouvaient ses membres. La tâche s'avérait ardue, mais pas impossible. Ces guerriers, méfiants et soupçonneux par nature, restaient entre eux mais entretenaient des contacts sporadiques avec la population vampire civile. Après tout, les membres de la Confrérie devaient s'alimenter et, pour ce faire, devaient s'ouvrir sur l'extérieur. Ils avaient besoin de sang de femelles.

Même si, pour la plupart, ces femelles étaient séquestrées comme de précieuses œuvres d'art, elles avaient des frères et des pères qu'il était possible de faire parler. Avec des moyens de pression appropriés, les mâles révéleraient les allées et venues des femelles ainsi que le nom de leurs partenaires. Cette tactique permettrait de localiser les membres de la Confrérie.

Cet aspect constituait la pierre angulaire de la stratégie de M. X : un programme bien pensé et coordonné, articulé autour de la capture et de l'incitation, ciblé autour des civils mâles et de quelques rares femelles, finirait par les conduire aux membres de la Confrérie. Il ne pouvait en être autrement. Soit parce que les guerriers seraient furieux d'apprendre que des civils servaient ainsi d'appâts et fondraient sur eux dague au poing. Soit parce qu'un civil parlerait et révélerait leurs planques.

La meilleure option consistait naturellement à découvrir les lieux de résidence des guerriers pendant la journée.

Les éliminer au grand jour, au moment où ils étaient le plus vulnérables, constituait la manœuvre présentant les probabilités

les plus fortes de réussite et les plus faibles en termes de pertes pour la Société.

Tout bien considéré, tuer des vampires civils ne présentait guère plus de difficultés que tuer des humains ordinaires. Des coupures les faisaient saigner et une balle en plein cœur suffisait à les tuer. En outre, la lumière du jour les réduisait en cendres.

En revanche, tuer un membre de la Confrérie présentait bien d'autres difficultés. Ces guerriers jouissaient d'une force phénoménale, étaient extrêmement entraînés, et leurs blessures cicatrisaient rapidement. Avec ces guerriers, pas de seconde chance possible. Si le coup porté n'était pas fatal, l'éradiqueur ne rentrait jamais chez lui.

M. X se leva et observa son reflet dans les vitres du bureau. Cheveux blonds, teint pâle, yeux clairs. Avant de rejoindre la Société, il était roux. Désormais, il ne se souvenait plus de son apparence passée.

Son avenir, en revanche, lui apparaissait avec la plus extrême clarté. Tout comme celui de la Société.

Il verrouilla la porte derrière lui et descendit vers le couloir carrelé menant au dojo principal. Il attendit près de l'entrée en saluant d'un signe de tête les participants du cours de jujitsu. C'était son groupe préféré, composé d'hommes jeunes entre dix-huit et vingt-quatre ans, qui s'avéraient très prometteurs. À mesure qu'arrivaient les jeunes hommes revêtus de leur kimono blanc ceinturé qui le gratifiaient d'un « sensei », M. X les évalua un à un : regard, posture, humeur apparente.

Une fois les élèves alignés et prêts pour l'entraînement, M. X continua à les observer, en essayant de repérer des recrues potentielles. Les jeunes hommes qui présentaient la bonne combinaison de force, d'intelligence et de haine débridée.

Dans les années 1950, lorsqu'il avait été approché par la Société des éradiqueurs, il n'était qu'un voyou de dix-sept ans qui suivait un programme de réinsertion destiné aux délinquants juvéniles. L'année précédente, il avait poignardé son père en plein cœur, après que ce salaud l'avait frappé une fois de trop à la tête avec une bouteille de bière. Il avait espéré que le coup de couteau tuerait son père, mais malheureusement

celui-ci avait non seulement survécu, mais aussi vécu assez longtemps pour rentrer chez lui et tuer la mère de M. X.

Au moins, son paternel avait-il eu assez de jugeote pour se faire sauter le caisson juste après. M. X avait découvert le corps en leur rendant visite, avant d'être arrêté et d'être pris dans les rouages du système.

Ce jour-là, auprès du cadavre de son père, M. X avait pris conscience que hurler après un mort n'apportait en tout état de cause qu'une satisfaction limitée. Il n'y avait rien à tirer de quelqu'un qui n'était plus là.

De par ses antécédents familiaux, M. X présentait des dispositions à la violence et à la haine. Tuer des vampires constituait l'un des rares débouchés socialement acceptables pour un meurtrier de sa trempe. L'armée était un vrai pensum. Des règlements à n'en plus finir, sans compter qu'il fallait attendre qu'un ennemi se déclare pour se mettre au boulot. Quant aux meurtres en série, leur échelle était par trop réduite.

Avec la Société, les choses étaient différentes. Il avait tout ce qu'il avait jamais désiré. Des fonds illimités. La possibilité de tuer à chaque coucher de soleil. Sans oublier, naturellement, l'occasion inespérée de façonner les nouvelles générations.

Il avait dû vendre son âme pour en devenir membre. Ce qui n'avait pas représenté de problème. Après ce que son père lui avait infligé, il lui en restait bien peu.

M. X considérait qu'il avait fait une bonne affaire. En outre, la jeunesse et la santé lui étaient assurées jusqu'au jour de sa mort. Quant à celle-ci, elle ne surviendrait pas à la suite d'une quelconque défaillance physiologique – cancer ou infarctus par exemple – mais dépendait de sa propre capacité à se maintenir en vie.

Grâce à l'Oméga, il jouissait d'une supériorité physique sur les humains, sa vue était parfaite et son activité consistait à faire ce qu'il aimait par-dessus tout. Au départ, l'impuissance l'avait certes quelque peu ennuyé, mais il s'y était habitué. Quant au fait de cesser de s'alimenter et de boire… à vrai dire, il n'avait jamais été à proprement parler un bon vivant.

En outre, faire couler le sang lui procurait bien plus de satisfactions que la nourriture ou le sexe.

Lorsque la porte du dojo s'ouvrit brusquement, M. X jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Billy Riddle venait d'arriver, les yeux au beurre noir et un pansement sous le nez.

M. X haussa un sourcil.

— Tu ne participes pas aujourd'hui, Riddle ?

— Non, sensei. (Billy inclina la tête.) Mais j'ai quand même voulu venir.

— Bien, mon garçon. (M. X passa son bras autour des épaules du jeune homme.) Ton implication me plaît. Tiens, je te propose un truc. Tu veux les tester pendant l'échauffement ?

Billy s'inclina profondément, son dos large quasiment parallèle au sol.

— Sensei.

— Va. (Il lui tapota l'épaule.) Et, surtout, ne les ménage pas.

Billy releva la tête, les yeux brillants.

M. X acquiesça.

— Content de voir que tu m'as compris, fils.

Quand Beth quitta son immeuble, elle fronça les sourcils en apercevant le véhicule de police banalisé garé en face. José en descendit et s'approcha à petites foulées.

— J'ai appris ce qui s'était passé. (Son regard s'attarda sur sa bouche.) Comment tu te sens ?

— Mieux.

— Monte, je te dépose au boulot.

— Merci, mais je préfère marcher. (À en juger par la contraction de sa mâchoire, José ne semblait pas du même avis. Beth posa sa main sur l'avant-bras du policier.) Je ne vais pas laisser ce qui s'est passé me foutre la trouille et m'empêcher de vivre ma vie. Tôt ou tard, il faudra bien que je repasse devant cette ruelle ; autant y passer en plein jour.

Il acquiesça.

— D'accord. Mais ce soir, pour rentrer, tu prends un taxi ou tu te fais raccompagner par l'un de nous.

— José…

— Bon, on est d'accord. (Il traversa la rue pour rejoindre sa voiture.) J'imagine que tu ne sais pas ce que Butch O'Neal a fait la nuit dernière.

Elle aurait presque préféré ne pas avoir à demander.

— Quoi ?

— Il a rendu visite à cette petite frappe. D'après ce que je sais, le type a dû se faire remettre le nez en place pour la deuxième fois après le passage de notre cher inspecteur. (José ouvrit la portière et se laissa tomber sur le siège.) Tu comptes passer au poste, aujourd'hui ?

— Oui, j'ai envie d'en savoir plus sur l'attentat à la voiture piégée.

— Je m'en doutais. À bientôt.

Il lui adressa un signe de la main et démarra.

À 15 heures, cependant, Beth n'était toujours pas passée au poste de police. Au journal, tous avaient voulu entendre le récit des événements, puis Tony avait insisté pour qu'ils aillent tous déjeuner ensemble. De retour dans son box, elle avait passé l'après-midi à lambiner sur ses e-mails en suçant des Rennie.

Elle avait du travail, mais n'arrivait pas à se remettre à l'article sur les pistolets trouvés par les policiers. Elle n'avait pas à proprement parler de délai à tenir. Ce n'était pas comme si Dick mourait d'envie de lui confier l'ouverture de la rubrique des faits divers.

Non, il se bornait à lui donner du travail éditorial. Les deux derniers articles qu'il avait déposés sur son bureau avaient été rédigés par les « vrais mecs » ; Dick souhaitait qu'elle vérifie les faits. La rigueur des méthodes de travail qu'il avait acquises au *New York Times*, notamment quant à l'exactitude des faits, était l'une de ses forces. On ne pouvait que déplorer qu'il se fiche comme d'une guigne de la parité. Quel que soit le nombre de corrections qu'elle apportait, jamais elle n'était citée comme coauteur des articles.

Il était presque 18 heures lorsqu'elle eut terminé de vérifier les articles. Tandis qu'elle les envoyait à Dick, elle songea à annuler sa visite au poste de police. Butch avait pris sa déposition la nuit précédente et elle ne pouvait rien faire de plus. Plus exactement, elle était mal à l'aise à l'idée de se retrouver sous le même toit que son assaillant, même si ce dernier était en cellule de détention.

Sans compter qu'elle était épuisée.

— Beth !

Elle grimaça au son de la voix de Dick.

— Pas le temps ; je dois aller au poste, cria-t-elle par-dessus son épaule, même si elle pensait que cette stratégie d'évitement ne fonctionnerait pas longtemps.

Au moins, elle n'aurait pas à le supporter ce soir-là. Et elle voulait en savoir plus sur l'attentat.

Elle fila du bureau et prit en direction de l'Est sur six rues. Le poste de police était caractéristique de l'architecture urbaine des années 1960 : bâtiment moderne de deux étages, ciment gris pâle et profusion de fenêtres étroites. Il vieillissait mal. Des traînées noires couraient le long de ses flancs comme si la toiture, blessée, saignait. L'intérieur semblait lui aussi rendu aux dernières extrémités : linoléum vert, crayeux et laid, faux lambris, finitions bon marché. Au bout de quarante ans de nettoyage, la crasse solidifiée avait pénétré dans la moindre fissure et seuls vaporisateurs et brosses pouvaient venir à bout de la saleté incrustée.

Ou peut-être un ordre d'évacuation des lieux émanant du tribunal.

À son arrivée, les policiers se montrèrent très attentionnés. Beth avait à peine mis un pied dans le bâtiment que déjà ils s'affairaient autour d'elle. Après avoir articulé quelques mots en retenant à grand-peine ses larmes, elle se dirigea vers le central et s'entretint avec les deux policiers de faction. Ils avaient embarqué quelques personnes pour racolage et vente de drogue mais, dans l'ensemble, la journée avait été tranquille. Beth s'apprêtait à repartir quand Butch fit son entrée par la porte du fond. Il était vêtu d'un jean et d'une chemise, un coupe-vent rouge à la main. Les yeux de Beth s'attardèrent sur le holster qui barrait ses larges épaules, le balancement de ses bras dévoilant la poignée de son arme. Ses cheveux noirs étaient humides, comme s'il sortait de la douche et commençait sa journée.

Ce qui, compte tenu des événements de la nuit précédente, devait être le cas.

Butch se dirigea droit vers elle.

— T'as le temps de discuter ?

Beth acquiesça. Ils entrèrent dans l'une des salles d'interrogatoire.

Pour ta gouverne, les caméras et les micros sont débranchés, annonça-t-il.

— N'est-ce pas ta manière habituelle de travailler ?

Il sourit et prit place autour de la table. Mains jointes.

— Je me suis dit qu'il fallait que tu saches que Billy Riddle était dehors. Il a été relâché tôt ce matin. Elle s'assit.

— Il s'appelle Billy Riddle ?

— Il a dix-huit ans. Pas de précédente arrestation en tant qu'adulte, mais j'ai piraté son casier de mineur. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'a pas chômé. Agression sexuelle, harcèlement, menus larcins. Son père est une grosse légume, alors le môme a une pointure comme avocat. Mais j'ai parlé au procureur. Elle va tout faire pour le poursuivre avec un chef d'inculpation sérieux pour t'éviter de témoigner.

— Je le ferai s'il le faut.

— Bonne fille. (Butch s'éclaircit la voix.) Alors comment tu vas ?

— Bien. (Elle n'était pas d'humeur à laisser Dur-à-cuire Jouer les psys avec elle. La rudesse de Butch O'Neal lui donnait envie d'avoir l'air forte.) En ce qui concerne la voiture piégée, j'ai appris qu'il s'agissait selon toutes probabilités d'une charge de plastique et que le détonateur a sauté lors de l'explosion. Ça ressemble à du travail de pro.

— T'as dîné ?

Elle fronça les sourcils.

— Non.

Avec ce qu'elle avait avalé au déjeuner, elle ferait mieux aussi de sauter le petit-déjeuner du lendemain. Butch se leva.

— Parfait. J'allais justement manger un morceau chez *Tullah*.

Il se dirigea vers la porte et la maintint ouverte comme pour la laisser passer. Elle resta immobile.

— Je n'ai pas l'intention de dîner avec toi.

— Comme tu voudras. J'imagine que ça t'intéresse pas de savoir ce qu'on a trouvé parmi les débris de la voiture. La porte

se referma doucement sur lui. Elle n'allait pas mordre à l'hameçon. Pas question…

D'un bond, Beth se leva et lui emboîta le pas.

CHAPITRE 8

Debout dans sa chambre virginale blanc et ivoire, Marissa ne savait que faire. En tant que *shellane* de Kolher, elle ressentait toute la douleur de ce dernier et savait, par l'intensité de sa souffrance, qu'il devait avoir perdu un autre de ses compagnons d'armes de la Confrérie.

S'ils avaient eu une relation normale, la question ne se serait pas même posée. Elle serait allée le retrouver pour tâcher de soulager sa peine. Elle lui aurait parlé, l'aurait pris dans ses bras ou aurait pleuré avec lui. L'aurait réchauffé de son corps.

Aurait fait ce que les *shellane* font pour leur compagnon. Et reçoivent en retour.

Elle jeta un coup d'œil à la pendulette posée sur la table de chevet. Bientôt, Kolher s'enfoncerait dans la nuit. Si elle voulait le voir, elle devait y aller maintenant.

Marissa hésitait, par peur de se ridiculiser. Elle ne serait pas la bienvenue.

Comme elle aurait aimé qu'il soit plus simple de le soutenir, comme elle aurait aimé savoir ce qu'il attendait d'elle ! Une fois, longtemps auparavant, elle s'était confiée à la *shellane* de Tohrment, dans l'espoir que Wellsie lui prodigue quelques conseils, lui dise comment se comporter. Comment agir pour que Kolher la considère digne de lui.

Wellsie avait ce que Marissa désirait. Un véritable compagnon. Un mâle qui rentrait la retrouver. Qui riait, criait et partageait sa vie avec elle. Qui la serrait contre lui.

Un mâle qui restait à ses côtés pendant ces moments terribles où elle était fertile. Qui apaisait les effroyables pulsions de son corps pendant toute la durée des chaleurs.

Kolher ne faisait rien de tout cela. Notamment sur le dernier point. En fait, Marissa devait faire appel à son frère, dans ces moments-là. Havers la rendait inconsciente pendant toute cette période, situation embarrassante pour tous les deux.

Elle avait tant souhaité que Wellsie puisse l'aider, mais la conversation avait tourné au désastre. Le regard peiné de Wellsie et ses réponses prudentes les avaient rongées toutes les deux, soulignant avec plus d'acuité tout ce dont Marissa était privée.

Dieu qu'elle était seule !

Elle ferma les yeux et, de nouveau, sentit la souffrance de Kolher.

Il fallait qu'elle le trouve. Parce qu'il souffrait. En outre, à part lui, qu'avait-elle d'autre dans sa vie ?

Elle sentit qu'il se trouvait dans la demeure de Audazs. Elle prit une profonde inspiration et se dématérialisa.

Avec précaution, Kolher relâcha sa posture et se releva. Ses vertèbres craquèrent lorsqu'elles se remirent en place. Il ôta les diamants de ses tibias.

Un coup se fit entendre à la porte, qu'il autorisa à s'ouvrir, pensant qu'il s'agissait de Fritz.

Lorsque l'effluve marin lui parvint, il contracta la mâchoire.

— Qu'est-ce qui t'amène, Marissa ? demanda-t-il sans même se tourner vers elle. Il se dirigea vers la salle de bains et se couvrit avec une serviette.

— Laisse-moi te laver, Seigneur, murmura-t-elle. Et soigner tes blessures. Je peux…

— Je vais bien.

Il guérissait vite. D'ici à la fin de la nuit, les coupures seraient à peine visibles.

Kolher se dirigea vers l'armoire et examina sa garde-robe. Il en sortit une chemise noire à manches longues, un pantalon en cuir et – bordel ! – qu'est-ce que c'était que ça ? Non, ça, jamais. Il n'allait pas porter ces slips ringards. Plutôt se passer de sous-vêtements que de se faire chopper avec ça sur le cul.

La première chose à faire était d'entrer en contact avec la fille de Audazs. Il savait qu'il était presque trop tard, car le moment de la transition arrivait vite. Puis il devait se mettre en rapport avec Viszs et Fhurie pour savoir s'ils avaient du nouveau sur les objets retrouvés sur l'éradiqueur.

Il était sur le point de lâcher sa serviette et de se préparer quand il prit conscience que Marissa se trouvait toujours dans la pièce.

Il lui jeta un coup d'œil.

— Rentre chez toi, Marissa, dit-il.

Elle inclina la tête.

— Seigneur, je ressens ta dou…

— Je vais très bien.

Elle hésita l'espace d'un court instant, avant de disparaître.

Dix minutes plus tard, Kolher entra dans le salon.

— Fritz ? Appela-t-il.

— Oui, maître ?

Le majordome semblait satisfait que son nouveau maître fasse appel à lui.

— Il reste quelques-uns de ces cigares rouges ?

— Bien sûr.

Fritz se dirigea vers un coffret ancien en acajou, le rapporta, en souleva le couvercle et inclina la boîte. Kolher prit deux cigarillos roulés à la main.

— Si vous les aimez, j'en ferai venir davantage.

— Pas la peine. C'est suffisant.

Kolher n'avait pas cette forme de dépendance, mais il était décidé à en faire bon usage, ce soir-là.

— Souhaitez-vous vous restaurer avant de sortir ?

(Kolher secoua la tête.) À votre retour, peut-être ?

La voix de Fritz avait faibli. Il referma le couvercle du coffret.

Kolher était sur le point de faire taire le vieux mâle lorsqu'il songea à Audazs. Celui-ci aurait témoigné plus d'égards à son vieux serviteur.

— OK. Ouais. Merci.

De fierté, le majordome redressa les épaules.

Bon sang, on dirait qu'il sourit, se dit Kolher.

— Je préparerai de l'agneau, maître. Comment aimez-vous votre viande ?

— Bleue.

— Et je laverai vos autres vêtements. Souhaitez-vous que je passe une nouvelle commande de vêtements de cuir ?

— Ne… (Kolher s'interrompit.) Pourquoi pas. Bonne idée. Ah, oui, pouvez-vous me procurer des boxers ? Noirs. XXL.

— Avec plaisir.

Kolher tourna les talons et se dirigea vers la porte. Bon sang, comment s'était-il débrouillé pour se retrouver avec un serviteur ?

— Maître ?

— Ouais ? grogna-t-il.

— Faites bien attention à vous, dehors.

Kolher s'arrêta et regarda par-dessus son épaule. Fritz semblait serrer le coffret comme un trésor contre son cœur.

C'était vraiment trop bizarre que quelqu'un attende son retour, pensa Kolher.

Il quitta la demeure et descendit la longue allée qui menait à la rue bordée d'arbres. Des éclairs striaient le ciel, comme une promesse d'orage dont les effluves lui parvenaient du sud.

Bon sang, où se trouvait la fille de Audazs en ce moment même ?

Il commencerait par son appartement.

Après s'être matérialisé dans la cour arrière de l'appartement de Beth, Kolher regarda à travers les vitres et répondit par un ronronnement au miaulement de bienvenue du chat. Comme Beth n'était pas chez elle, Kolher s'assit sur la table de jardin. Il était décidé à l'attendre environ une heure, ensuite il retrouverait ses frères d'armes. Il pourrait toujours repasser à l'aube, même si, compte tenu des circonstances de leur première rencontre, débarquer chez elle à 4 heures du matin n'était probablement pas la meilleure option.

Il ôta ses lunettes de soleil et se frotta l'arête du nez. Comment allait-il lui expliquer ce qui était sur le point de lui arriver ? Et ce qu'elle devrait faire pour survivre à la transformation ?

Il avait l'impression que les nouvelles n'allaient pas la faire grimper aux rideaux.

Kolher se remémora les circonstances de sa propre transition. Quelle galère ! Lui non plus n'y avait pas été préparé, et ses parents, désireux de le préserver, étaient morts avant de l'informer de ce qui l'attendait.

Ses souvenirs lui revinrent avec une terrible acuité.

Londres au XVII^e^ siècle était une ville où régnait la violence, que subissaient particulièrement ceux qui se retrouvaient seuls au monde. Les parents de Kolher avaient été massacrés sous ses yeux deux ans auparavant, et Kolher avait fui ceux de son espèce, pensant que lui seul devait porter la honte de la lâcheté dont il avait fait preuve cette nuit-là.

Au sein de la société vampire, il aurait été éduqué et protégé de par son rang de futur roi ; le monde des humains, en revanche, se fondait sur une méritocratie physique. Quelqu'un de constitution faible, comme lui avant sa transformation, se retrouvait tout en bas de l'échelle sociale. À l'époque, il était sec comme un coup de trique, maigrichon et faiblard, une proie facile pour les garçons humains de la capitale qui cherchaient à s'amuser. En vivant dans les bas-fonds londoniens, il avait été battu si souvent qu'il s'était habitué à ce que certaines parties de son corps fonctionnent mal. Il ne s'étonnait plus de ne pas pouvoir plier la jambe à la suite d'un mauvais coup à la rotule. Ou de ne pas pouvoir se servir de son bras parce que son épaule était déboîtée après qu'il avait été traîné par un cheval.

Il se nourrissait de ce qu'il récupérait dans les poubelles, toujours à deux doigts de mourir de faim, quand il avait fini par trouver un emploi de valet d'écurie chez un marchand. Kolher avait nettoyé des sabots, des selles et des brides jusqu'à en avoir les mains craquelées, mais au moins il était nourri. Il dormait sur une paillasse aux écuries, au deuxième niveau du grenier à foin. Sa paillasse était moins dure que le pavé auquel il était habitué, mais il ne savait jamais à quel moment il serait réveillé d'un coup de pied dans les côtes parce qu'il prenait l'envie à un garçon d'écurie de s'envoyer en l'air avec une bonne ou deux.

À l'époque, il lui était encore possible de s'exposer à la lumière du jour, et l'aube constituait la seule joie de son existence pitoyable. La chaleur sur son visage, la brume s'insinuant dans ses poumons, le soulagement apporté par la lumière : ces plaisirs étaient les seuls qu'il connaissait et il leur accordait beaucoup de prix. Sa vue, diminuée de naissance, était déjà faible, mais bien meilleure qu'à l'heure actuelle. Il se

souvenait encore avec une clarté douloureuse de la beauté du soleil.

Il était employé depuis un an environ chez le négociant quand toute sa vie fut bouleversée.

La nuit de sa transition, il s'était écroulé sur sa paillasse, fourbu et éreinté. Depuis quelque temps déjà, il ne se sentait pas très bien, avait du mal à accomplir son travail, ce qui à proprement parler ne constituait pas une nouveauté.

La douleur, lorsqu'elle le frappa, avait été une véritable torture pour son faible corps. Elle avait pris naissance dans son ventre et irradié vers la périphérie, jusqu'au bout des doigts et des orteils et la pointe du moindre de ses cheveux. Ni fracture, ni hématome, ni fièvre ne pouvaient rivaliser avec l'intensité de sa souffrance. Kolher s'était pelotonné en chien de fusil, yeux plissés, haletant. Il était persuadé que sa fin était proche et il avait prié pour que l'obscurité s'abatte sur lui, espérant la paix et la fin de son agonie.

Puis une magnifique jeune femme blonde lui était apparue.

Un ange, envoyé pour le guider de l'autre côté.

Réduit à l'état de loque, il avait imploré sa pitié. Il avait tendu le bras vers l'apparition, et, lorsqu'il avait senti sa main sur lui, il avait su que sa fin était proche. Alors qu'elle prononçait son nom, il avait essayé de sourire, reconnaissant, mais il avait été incapable de remuer les lèvres. Elle lui avait annoncé qu'elle était celle qui lui avait été promise, celle qui avait bu une gorgée de son sang alors qu'il n'était qu'un enfant, ce qui expliquait qu'elle avait su où le trouver. Elle lui avait dit qu'elle était venue pour le sauver.

Puis Marissa avait entaillé elle-même son poignet avec ses canines et l'avait porté à la bouche de Kolher.

Il s'y était abreuvé désespérément, mais la souffrance n'avait pas cessé pour autant. Elle s'était simplement transformée. Il avait senti ses articulations se déformer, ses os s'altérer dans d'horribles craquements. Ses muscles s'étaient tendus puis ouverts, béants, et il avait eu l'impression que son crâne allait exploser. Tandis que ses yeux saillaient de leurs orbites, sa vue avait baissé : seule lui restait son ouïe.

Sa respiration, sifflante et gutturale, lui meurtrissait la gorge. À un moment donné, il avait perdu connaissance, pour revenir à lui dans une souffrance plus atroce encore. La lumière du soleil qu'il aimait tant filtrait par les fentes des bardeaux de la grange comme de pâles flèches d'or. Un rai de lumière avait atterri sur son bras : l'odeur de chair brûlée l'avait horrifié. Il avait ramené son bras vers lui et regardé tout autour, en proie à la panique. Il ne pouvait distinguer que des formes vagues. Aveuglé par la lumière, il s'était mis debout, pour retomber immédiatement face contre la paillasse. Son corps réagissait comme s'il lui était étranger, et il lui avait fallu deux tentatives pour réussir à se tenir sur ses pieds, les jambes chancelantes comme celles d'un poulain venant de naître.

Il savait qu'il devait trouver un abri pour se protéger de la lumière du jour. Il s'était traîné jusqu'à l'endroit où les échelles auraient dû se trouver. Mais il avait mal estimé ses déplacements et avait atterri dans le foin. Étourdi par la chute, il avait songé au cellier à grain. En bas, il serait dans l'obscurité.

Dans la grange, il s'était cogné, titubant, aux stalles et avait trébuché sur des semences, tout en essayant de rester hors de portée des rayons du soleil et de contrôler ses membres qui ne lui obéissaient pas. Alors qu'il se dirigeait vers le fond de la grange, il s'était cogné la tête contre une poutre sous laquelle sa taille lui avait toujours permis de passer facilement. Du sang lui avait coulé dans les yeux.

Peu après, un garçon d'écurie était arrivé, exigeant de savoir qui il était. Kolher s'était tourné vers la voix familière en pensant trouver de l'aide. Il avait tendu la main et commencé à parler, mais sa voix, elle aussi, était étrangère.

Puis il avait entendu une fourche arriver droit sur lui. Il avait simplement voulu parer le coup, mais, lorsqu'il avait saisi le manche épais pour l'écarter, il l'avait envoyé se fracasser contre une porte de stalle. Le garçon d'écurie avait poussé un cri strident et s'était enfui à toutes jambes, sans aucun doute pour aller chercher du renfort.

Enfin, Kolher était parvenu jusqu'au cellier. Il avait pris deux énormes sacs d'avoine qu'il avait posés contre la porte pour empêcher quiconque d'entrer pendant la journée. Éreinté,

en proie à d'atroces douleurs, du sang coulant le long de son visage jusqu'au menton, il avait rampé dans le cellier et s'était adossé au mur de terre. Il avait replié les genoux devant lui, conscient que ses cuisses étaient quatre fois plus grosses que la veille. Il avait fermé les yeux et appuyé sa joue contre ses bras. Tremblant, il avait lutté pour éviter de se déshonorer en pleurant. Il était resté éveillé toute la journée, à écouter les pas au-dessus de sa tête, le piétinement des sabots des chevaux, l'écho des voix. Il était terrifié à l'idée que quelqu'un ouvre les deux battants du cellier et le découvre. Et heureux que Marissa soit partie et ne soit pas exposée à la menace humaine.

Revenant au présent, Kolher entendit la fille de Audazs marcher dans son appartement. Une lumière s'alluma.

Beth jeta ses clés sur la console de l'entrée. Le dîner rapide avec Dur-à-cuire s'était révélé étonnamment facile. Dur-à-cuire lui avait donné de nouvelles informations sur l'attentat à la voiture piégée. Un Magnum modifié avait été trouvé dans la ruelle. Butch avait aussi mentionné le *shuriken* qu'elle avait signalé à Ricky. Les enquêteurs de la police scientifique travaillaient sur les armes pour essayer d'y prélever des empreintes, des fibres ou un quelconque indice. Le pistolet ne semblait pas devoir leur en apprendre beaucoup, mais le *shuriken*, sans surprise, portait des traces de sang sur lequel une analyse ADN était en cours. Quant à la bombe, la police pensait qu'elle était liée à une affaire de drogue. La BMW avait été aperçue auparavant, garée au même endroit derrière le club. Le *Screamer's* était un repaire de dealers qui se montraient très chatouilleux quant à leur territoire.

Beth s'étira, se changea et passa un boxer. C'était une autre chaude nuit d'été. Elle déplia le futon, déplorant que la climatisation soit en panne. Elle brancha le ventilateur, donna à manger à Bouh qui, une fois qu'il eut vidé sa gamelle, se remit à tourner en rond devant la porte vitrée.

— On va pas remettre ça, dis-moi ?

Des éclairs apparurent. Elle se dirigea vers la porte vitrée, l'ouvrit, tira la grille et la verrouilla. Elle ne laisserait la porte

ouverte que quelques minutes. Pour une fois, l'air nocturne sentait bon. Sans relents de détritus.

Mais cette chaleur !

Elle se dirigea vers la salle de bains. Elle retira ses lentilles de contact, se brossa les dents, se lava le visage, puis se frotta la nuque avec un gant passé sous l'eau froide. De l'eau coula sur sa peau ; elle savoura la sensation de fraicheur en regagnant la pièce principale.

Beth fronça les sourcils. L'air était imprégné d'une odeur des plus étranges, opulente et épicée…

Elle se dirigea vers la grille et huma l'air plusieurs fois.

Alors qu'elle inspirait, elle sentit la tension se relâcher dans ses épaules.

Puis elle vit Bouh, assis sur ses pattes arrière, qui ronronnait comme pour accueillir quelqu'un qu'il connaissait.

Putain mais…

L'homme qu'elle avait vu en rêve se trouvait de l'autre côté de la grille.

Beth bondit en arrière et lâcha sa serviette.

La grille s'ouvrit. En dépit du fait qu'elle l'avait verrouillée.

L'effluve extraordinaire s'épaissit encore tandis que l'homme entrait chez elle.

Beth, saisie de panique, fut pourtant incapable d'esquisser le moindre mouvement.

Bon sang, ce type était colossal. Certes, son studio était petit, mais, avec lui à l'intérieur, son appartement prenait des allures de boîte à chaussures. Et le cuir noir dont il était vêtu de pied en cap le faisait paraître encore plus gigantesque. Il devait mesurer au moins deux mètres et peser plus de cent vingt kilos.

Une minute.

À quoi jouait-elle, à le jauger comme si elle prenait ses mesures pour un costume ? Courir, elle aurait dû se mettre à courir. Et s'enfuir par l'autre porte.

Mais elle restait simplement là à le regarder fixement.

En dépit de la chaleur, il portait un blouson de motard ; ses longues jambes étaient aussi vêtues de cuir. Il avait de grosses bottes de motard à embout métallique et se déplaçait comme un prédateur.

Beth tendit le cou pour regarder son visage.

Mon Dieu, quel canon !

Mâchoire carrée, lèvres épaisses, pommettes hautes qui creusaient des ombres pleines. Il avait des cheveux longs et noirs qui lui arrivaient aux épaules et une barbe noire naissante. Ses lunettes de soleil panoramiques lui allaient à la perfection et lui donnaient l'air menaçant d'un tueur à gages.

Comme si ce qui se dégageait de lui ne suffisait pas à lui donner cet air d'assassin.

L'homme fumait une sorte de fin cigare rougeâtre. Il en aspira une longue bouffée et le bout incandescent prit une teinte orange vif. Il expira un nuage de fumée odorante, qui, lorsqu'il atteignit Beth, accentua la torpeur qui s'était emparée d'elle.

Il devait être venu pour la tuer, pensa-t-elle. Elle ne savait pas pourquoi un tueur à gages était après elle, mais, tandis qu'il expirait une autre bouffée de son étrange cigare, elle semblait à peine se souvenir de l'endroit où elle se trouvait.

Beth sentit son corps vaciller alors qu'il se rapprochait. Elle était terrifiée à l'idée de ce qui arriverait lorsqu'il la toucherait, mais nota avec stupeur que Bouh se frottait contre les jambes de son visiteur.

Quel traître, ce chat ! Si, par miracle, elle en réchappait, elle le remettrait aux croquettes en guise de représailles !

Beth leva la tête pour fixer le regard intense et terrifiant de son visiteur. Ses lunettes de soleil l'empêchaient de voir la couleur de ses yeux, mais elle sentait qu'il la dévorait du regard.

C'est alors qu'il se passa quelque chose d'extraordinaire. Alors qu'il se tenait immobile devant elle, elle sentit un déferlement de plaisir pur la submerger. Pour la première fois de sa vie, elle sentit son corps vibrer de désir. Et d'excitation.

C'était une réaction épidermique, songea-t-elle l'air hébété. Une réaction épidermique pure, brute et animale.

Elle voulait tout de lui.

— Je me suis dit qu'on devait réessayer, déclara-t-il.

Il avait la voix grave, qui grondait dans sa poitrine. Elle crut y déceler un accent qu'elle ne parvint pas à identifier.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Je suis ici pour vous.

Le vertige qui la saisit la contraignit à prendre appui contre le mur.

— Pour moi ? Où… ? (Confuse, elle luttait pour trouver ses mots.) Où allez-vous m'emmener ?

Au pont ? Où il jetterait son corps dans le fleuve ?

Sa main franchit la distance entre leurs corps et il saisit le menton de Beth entre le pouce et l'index. Il lui inclina le visage.

— Vous allez me tuer vite ? murmura-t-elle. Ou lentement ?

— Pas tuer. Protéger.

Tandis qu'il baissait son visage vers elle, elle se dit qu'elle devrait essayer de le repousser, en dépit de ses paroles. Il fallait qu'elle retrouve l'usage de ses bras et de ses jambes. L'ennui, c'était qu'elle n'avait pas vraiment envie de le repousser. Elle prit une profonde inspiration.

Bon sang, il dégageait une odeur extraordinaire. De la transpiration fraîche et propre. Une odeur masculine musquée. Et cette fumée !

Les lèvres de l'homme effleurèrent son cou ; elle sentit qu'il humait. Elle entendit le craquement du cuir de son blouson lorsque l'air emplit ses poumons et que sa poitrine se gonfla.

— Vous êtes presque prête, déclara-t-il d'une voix douce. Et ça arrive vite.

Si ce à quoi il faisait référence avait quelque chose à voir avec le fait de se retrouver nue devant lui, elle le recevait cinq sur cinq. Mon Dieu, ce devait être ce à quoi les gens faisaient allusion lorsqu'ils évoquaient les « plaisirs de la chair ». Elle ne remettait pas en question le besoin qu'elle ressentait de l'avoir en elle. Elle savait seulement qu'elle mourrait s'il ne retirait pas son pantalon. Tout de suite.

Beth tendit la main, curieuse de le toucher mais, lorsqu'elle relâcha son appui contre le mur, elle faillit tomber. D'un seul geste, apparemment, il porta le cigarillo à ses lèvres cruelles et la prit aisément dans ses bras. Beth s'appuya contre lui, sans même feindre de le repousser. Il la portait comme si elle était aussi légère qu'une plume et traversa la pièce en deux enjambées.

Lorsqu'il l'allongea sur le futon, ses longs cheveux tombèrent en avant et elle leva la main pour en caresser les

noires ondulations. Ils étaient épais et doux. Elle posa la main sur son visage et, bien qu'il ait l'air surpris, il se laissa faire.

Dieu, tout en lui irradiait le sexe : son corps puissant, ses gestes sensuels, l'odeur de sa peau. Il ne ressemblait à aucun des hommes qu'elle avait croisés auparavant. Et son corps s'en rendait compte tout autant que son esprit.

— Embrasse-moi, lui dit-elle.

Il se tenait au-dessus d'elle, menace silencieuse.

Prise d'une soudaine impulsion, elle agrippa les pans de son blouson de cuir et tenta de l'attirer contre elle. D'une seule main, il lui saisit les deux poignets.

— Du calme.

Du calme ? Elle n'avait pas envie de calme. Le calme *ne faisait pas* partie de son plan.

Beth lutta pour se dégager de son emprise et, comme elle ne parvenait pas à se libérer, s'arc-bouta. Ses seins pointaient à travers son tee-shirt ; elle frotta ses cuisses l'une contre l'autre, anticipant ce qu'elle ressentirait s'il se glissait entre elles.

Si seulement il la touchait…

— Doux Jésus, murmura-t-il.

Elle lui sourit, goûtant le désir soudain qu'elle lisait sur son visage.

— Caresse-moi.

L'étranger secoua la tête. Comme s'il s'efforçait de s'éclaircir les idées.

Les lèvres de Beth s'entrouvrirent et elle poussa un gémissement de frustration.

— Enlève mon tee-shirt. (De nouveau, elle s'arc-bouta et lui offrit son corps, brûlante du désir de savoir si un désir plus fort encore existait ailleurs en elle, un désir qu'il pourrait faire naître de ses mains.) Vas-y.

Il ôta le cigarillo de sa bouche. Il fronçait les sourcils et elle se dit vaguement qu'elle aurait dû être terrifiée. Au lieu de quoi, elle replia les genoux et souleva son bassin. Elle imagina qu'il embrassait l'intérieur de ses cuisses, qu'il trouvait son sexe avec sa bouche et la léchait.

Elle poussa un autre gémissement.

Kolher était abasourdi.

Il n'était pourtant pas vampire à se laisser démonter. *Putain de merde.*

Cette sang-mêlé était la créature la plus chaude qu'il ait jamais approchée. Or, il était déjà tombé une ou deux fois sur des créatures qui n'avaient pas froid aux yeux.

C'était la fumée rouge. Il fallait que ce soit ça. En outre, la substance devait commencer à faire effet sur lui, car lui aussi se sentait plus que prêt à la prendre.

Il regarda le cigarillo.

C'est ce qui s'appelle une belle rationalisation, pensa-t-il. Dommage que la drogue en question soit un relaxant et non un aphrodisiaque.

De nouveau, Beth gémit et laissa onduler son corps, en proie à une vague de désir, jambes écartées. L'odeur d'excitation qui montait d'elle le frappa de plein fouet. S'il n'avait pas été assis, le choc aurait pu le mettre à genoux.

— Caresse-moi, implora-t-elle.

Le sang de Kolher se mit à pomper dans ses veines comme s'il courait un marathon ; son sexe en érection semblait avoir sa propre pulsation.

— Je ne suis pas là pour ça, répondit-il.

— Caresse-moi quand même.

Kolher savait qu'il devait refuser. Ce n'était pas juste pour elle. Sans compter qu'ils devaient parler.

Peut-être ferait-il mieux de revenir plus tard dans la nuit.

Elle s'arc-bouta et repoussa la main qui lui maintenait les poignets. Quand ses seins pointèrent de nouveau à travers son tee-shirt, il dut fermer les yeux.

Il était temps d'y aller. Il était vraiment temps… Mais il ne pouvait s'en aller sans avoir au moins un avant-goût.

Peut-être, mais il ne serait qu'un égoïste doublé d'un salaud s'il posait ne serait-ce qu'un doigt sur elle. Un égoïste doublé d'un salaud s'il prenait ce qu'elle était prête à offrir sous l'effet de la drogue.

Kolher laissa échapper un juron, puis ouvrit les yeux.

Bon sang ! Tout était si froid à l'intérieur de lui. Comme gelé jusqu'à la moelle de ses os. Elle, en revanche, était râlante de

désir. Une chaleur suffisante pour faire fondre cette glace, l'espace d'un instant.

Et ça faisait tellement longtemps, pour lui.

Il éteignit les lampes de la pièce par la pensée. Puis, de la même manière, il ferma la porte de derrière, envoya le chat dans la salle de bains et verrouilla toutes les serrures de l'appartement.

Il posa soigneusement le cigarillo en équilibre sur le bord de la table de chevet et lâcha les poignets de Beth. De ses mains libérées, Beth agrippa le blouson de Kolher et tenta de dégager ses épaules. Il se débarrassa du vêtement, qui heurta le sol dans un bruit sourd. Beth eut un petit rire satisfait. Puis ce fut au tour du holster abritant ses dagues, qu'il garda toutefois près du futon.

Kolher se pencha sur elle. Quand il saisit ses lèvres de sa bouche, il savoura le souffle de Beth, au goût sucré et mentholé. Il la sentit tressaillir et s'écarta immédiatement. Les sourcils froncés, il effleura la commissure de ses lèvres.

— Laisse tomber, lui dit-elle.

Elle le saisit par les épaules et l'attira vers elle.

Comme s'il allait laisser tomber ! Que Dieu vienne en aide à l'humain qui avait osé poser la main sur elle. Kolher allait le mettre en pièces et le laisser se vider de son sang dans la rue.

Il embrassa doucement l'hématome qui avait commencé à guérir, puis laissa courir sa langue le long de son cou. Cette fois, lorsqu'il vit ses seins pointer, il glissa la main sous son tee-shirt fin, sur sa peau douce et chaude, son ventre plat, jusqu'à son bassin. Avide d'explorer le reste de son corps, il lui ôta son tee-shirt et le jeta. Elle portait un soutien-gorge pâle. Du bout des doigts, il en suivit les contours avant de saisir dans le creux de ses paumes les renflements ivoire. Ses seins vinrent s'y nicher parfaitement, ses mamelons, rappelant de petits bourgeons durs pointant sous le satin soyeux.

Kolher perdit le contrôle.

Il dévoila ses canines, chuinta et mordit dans son soutien-gorge, à l'endroit où il s'ouvrait. Il dénuda sa poitrine et saisit dans sa bouche l'un de ses seins. Il le suça et s'étendit sur elle, entre ses jambes. Elle absorba son poids dans un soupir rauque.

Beth leva les mains pour saisir la chemise de Kolher, mais il n'eut pas la patience de la laisser le déshabiller. Il se releva et déboutonna sa chemise en hâte, faisant sauter les boutons, qui s'éparpillèrent au sol. Lorsqu'il s'allongea de nouveau sur elle, il sentit les seins de Beth se plaquer contre son torse et son corps se serrer contre le sien.

De nouveau, il eut envie d'embrasser sa bouche, mais son désir impérieux n'en était plus aux préliminaires. De sa langue, il caressa ses seins et descendit vers son ventre. Il fit glisser l'élastique de son boxer le long des jambes longues et fines de sa partenaire.

Quelque chose éclata dans sa tête lorsque l'odeur du corps de Beth le submergea dans une nouvelle vague. Kolher était déjà dangereusement proche de l'orgasme, près d'éjaculer, le corps tremblant du désir de la posséder. Il glissa sa main entre ses cuisses. Son sexe était si brûlant et humide que Kolher émit un grognement de plaisir.

Fou de désir, il voulut la goûter avant de s'introduire en elle.

Il retira ses lunettes de soleil, qu'il plaça à côté du cigarillo, puis il embrassa avec fougue ses hanches et le haut de ses cuisses. Beth lui caressait les cheveux et, de ses mains, le guidait vers l'endroit où lui aussi voulait aller.

Il embrassa sa peau délicate et prit son sexe. Elle répondait à ses caresses au point où il fut incapable de résister plus longtemps à son désir. Il s'écarta, ôta son pantalon et la couvrit de nouveau de son corps puissant.

Elle enroula les jambes autour de son bassin ; il chuinta en sentant sa chaleur contre son sexe en érection.

Il dut recourir à ce qu'il lui restait de volonté pour s'écarter et la regarder.

— Ne t'arrête pas, murmura-t-elle dans un souffle. Je Veux te sentir en moi.

Kolher enfouit sa tête dans le creux odorant de son cou. Lentement, il écarta ses jambes. Son sexe trouva sans difficulté l'entrée de son vagin et il s'introduisit en elle d'un mouvement puissant.

Il poussa un rugissement d'extase.

Le paradis. Il savait désormais ce qu'était le paradis.

CHAPITRE 9

Dans sa chambre, M. X se changea et passa un pantalon de toile et une chemise en nylon noirs. Il était satisfait de la façon dont la réunion de la Société t'était déroulée l'après-midi même. Tous les éradiqueurs avaient fait acte de présence. La plupart d'entre eux avaient adhéré aux nouvelles règles. Quelques-uns allaient causer des problèmes. Enfin, un petit nombre d'entre eux avait tenté de faire de la lèche.

Ce qui ne les avait conduits nulle part.

À la fin de la réunion, M. X en avait choisi vingt-huit de plus pour intervenir dans la région de Caldwell, choix fondé sur la réputation des agents en question et l'impression qu'il avait eue en les observant de plus près. Douze étaient les meilleurs dans leur domaine ; il les avait répartis en deux escadrons principaux. Puis il avait ventilé les seize autres en quatre escadrons secondaires.

Aucun d'eux ne fut satisfait par la nouvelle organisation. Tous étaient habitués à travailler seuls et les membres des escadrons principaux se montrèrent particulièrement réticents à l'idée de perdre ainsi leur autonomie. Dans l'esprit de M. X, le principal intérêt était d'affecter à ces escadrons différents quartiers de la ville, d'établir des quotas et de suivre de plus près les résultats.

Il renvoya le reste à leurs avant-postes.

Maintenant qu'il avait réparti ses troupes, il allait se concentrer sur la procédure de collecte de renseignements. Il avait une idée de la façon d'organiser les choses, qu'il s'apprêtait à tester le soir même.

Avant de sortir pour la nuit, il jeta à chacun de ses pitbulls un kilo de viande crue. Il aimait les affamer et ne les nourrissait qu'un jour sur deux. Il possédait ces chiens, deux mâles, depuis cinq ans environ, et les enchaînait respectivement à l'avant et à l'arrière de la maison. Cette organisation, logique sur le plan

défensif, se justifiait aussi sur le plan pratique. La seule fois où M. X les avait enchaînés ensemble, les chiens s'étaient jetés à la gorge l'un de l'autre.

M. X prit son sac, verrouilla la maison et traversa la pelouse. Le ranch était un exemple typique de l'horreur architecturale du début des années 1970, avec son revêtement en fausses briques, qu'il s'abstenait délibérément d'entretenir. M. X ne tenait pas à attirer l'attention et, dans le quartier, le prix du mètre carré n'atteignait pas des sommets.

Qui plus est, la maison elle-même lui importait peu. Seul le terrain comptait. Cinq hectares qui lui procuraient toute l'intimité dont il avait besoin. Au fond se trouvait aussi une veille grange entourée d'arbres, qu'il avait transformée en atelier, protégé par de nombreux chênes et érables.

Qui étouffaient les cris.

M. X palpa son trousseau de clés pour trouver la bonne. Comme il travaillait ce soir-là, il laissa son seul caprice, un gros 4 x 4 de marque Hummer, dans le garage. Le minivan Chrystler, passe-partout, constituait une bien meilleure couverture. En dix minutes, il fut dans le centre-ville.

Le quartier des prostituées de Caldwell, dans la vallée, s'étirait sur trois rues, mal éclairées et jonchées de détritus, près du pont suspendu. Ce soir-là, la circulation était dense le long de ce couloir d'iniquité. Il se gara sous un réverbère cassé pour observer le spectacle. Des véhicules roulaient au pas dans la rue sombre, éclairée de temps à autre par les feux stop quand les conducteurs s'arrêtaient pour jauger la marchandise qui arpentait le trottoir. Dans la chaleur épaisse de la nuit estivale, les filles, perchées sur leurs hauts talons, battaient le pavé, les atouts de leur silhouette bien en évidence.

M. X ouvrit la fermeture Éclair de son sac et en sortit Une seringue hypodermique remplie d'héroïne ainsi qu'un couteau de chasse. Il plaça les deux objets dans la portière et abaissa la vitre côté passager avant de reprendre sa place dans le flot des voitures.

Il n'était qu'un parmi d'autres, songea-t-il. Un crétin parmi de nombreux autres, à la recherche d'un peu de plaisir.

— Tu cherches un peu de compagnie ? lui lança une des prostituées.

— Ça te dirait, une petite cavalcade ? demanda une autre en balançant lascivement son cul.

À son second passage, il trouva ce qu'il cherchait, une blonde aux longues jambes et aux gros seins.

Tout à fait le genre de prostituée dont il se serait payé les services si son phallus était encore opérationnel.

Ça s'annonçait prometteur, pensa M. X en appuyant sur la pédale de frein. Tuer ce qu'il ne pouvait plus avoir lui procurait une satisfaction tout à fait particulière.

— Salut, mon chou, dit-elle en s'approchant vers lui. (Elle appuya ses avant-bras sur la portière et se pencha par-dessus la vitre. Elle sentait le chewing-gum à la cannelle et la sueur.) Comment ça va, ce soir ?

— Ça pourrait aller mieux. Combien pour un sourire ? Elle jeta un coup d'œil à l'intérieur de la voiture, à ses vêtements.

— Cinquante billets pour te donner du baume au cœur. De la façon dont tu voudras.

— Trop cher.

En fait, il se prêtait au jeu du marchandage. C'était elle qu'il voulait.

— Quarante ?

— Montre-moi tes seins.

Elle dénuda sa poitrine.

Il sourit et déverrouilla la portière.

— Comment tu t'appelles ?

— Cherry Pie. Mais tu peux me donner le nom que tu veux.

M. X conduisit le véhicule dans un endroit isolé sous le pont.

Il jeta l'argent à ses pieds et, lorsqu'elle se pencha pour le ramasser, il planta l'aiguille à l'arrière de sa nuque et poussa le piston. Quelques instants plus tard, elle s'effondra comme une poupée de chiffon.

M. X sourit, puis la redressa en position assise. Il lança la seringue par-dessus la vitre, où elle alla rejoindre des dizaines d'autres, avant de démarrer le minivan.

Dans sa clinique en sous-sol, Havers leva la tête de son microscope, sa concentration perturbée. L'horloge du grand-père carillonnait dans le coin du laboratoire, lui indiquant que l'heure du dîner était venue, mais il ne voulait pas interrompre son travail. Il approcha de nouveau son œil du microscope et se demanda s'il avait imaginé ce qu'il venait d'y voir. Après tout, le désespoir pouvait bel et bien affecter son objectivité.

Mais non, les cellules sanguines étaient bel et bien vivantes.

Il souffla, le corps saisi de tressaillements.

Son espèce était presque libre.

Il était presque libre.

Enfin du sang stocké qui était encore viable !

En tant que médecin, il avait toujours eu les mains liées lorsqu'il s'agissait d'opérer des patients et de traiter des complications lors d'accouchements. Des transfusions en temps réel entre vampires étaient certes possibles mais, comme l'espèce était disséminée et peu nombreuse, il était difficile de trouver des donneurs au moment approprié.

Depuis des siècles, son souhait avait été d'établir une banque du sang. Mais le sang des vampires s'avérait extrêmement instable et le stockage à l'extérieur du corps S'était toujours révélé impossible. L'air, ce rideau invisible qui assurait la vie et recouvrait la planète, était l'une des causes du problème, et un nombre restreint de molécules Suffisait à contaminer un échantillon. Une ou deux, et le plasma se désintégrait, laissant les globules blancs et rouges se débrouiller seuls, tâche que, bien sûr, ils étaient incapables d'accomplir.

Havers était confronté à une véritable énigme. Le sang contenait de l'oxygène, qui lui conférait sa couleur rouge lorsqu'il quittait les poumons. Cette différence l'avait conduit à des découvertes fascinantes relatives à la fonction pulmonaire des vampires, sans toutefois le rapprocher de son objectif initial.

Il avait essayé de prélever du sang et de le stocker immédiatement dans un contenant sous vide d'air. Cette approche, la plus évidente, s'avéra infructueuse. La désintégration se produisait malgré tout, mais à un rythme moins soutenu. Havers en conclut qu'un autre facteur était à l'œuvre, au niveau corporel, dès lors que le sang était prélevé. Il

essaya d'isoler des échantillons dans une atmosphère chaude, puis dans une atmosphère froide. Puis dans des suspensions salines ou du plasma humain.

Ses nombreuses expériences ne firent qu'accroître sa frustration. Havers réalisa d'autres expériences, essaya différentes approches. Recommença. Abandonna le projet. S'y remit.

Des décennies passèrent. Et d'autres encore.

Puis une tragédie personnelle renforça sa détermination à résoudre le problème. Après la mort, lors de l'accouchement, de sa *shellane* et de l'enfant, un peu plus de deux ans auparavant, son projet tourna à l'obsession et il repartit de zéro.

Avec, comme moteur, son besoin de se nourrir.

En général, il n'avait besoin de sang que tous les six mois environ, car sa lignée était forte. Après la mort de sa merveilleuse Evangaline, il attendit le plus longtemps possible, jusqu'à ce que la faim le contraigne à s'aliter. Lorsqu'il finit par demander de l'aide, il se détesta de vouloir vivre au point d'en être réduit à boire le sang d'une autre femelle. Il y consentit en se disant que ce ne serait pas comme avec Evangaline. Il ne trahirait pas son souvenir en prenant du plaisir à boire le sang d'une autre.

Havers avait aidé tellement de monde qu'il ne lui fut pas difficile de trouver une femelle désireuse de s'offrir à lui. Son choix s'était porté sur une amie sans compagnon, et il avait espéré pouvoir garder pour lui sa tristesse et son humiliation.

L'entreprise avait tourné au cauchemar. Il s'était retenu si longtemps que, dès qu'il sentit le sang, le prédateur en lui avait repris le dessus. Il avait attaqué son amie et bu si avidement qu'il dut par la suite lui recoudre le poignet.

Il avait failli lui arracher la main.

Son comportement lui renvoya en pleine face les idées qu'il se faisait de lui-même. Il avait toujours été un gentleman, un érudit, un soignant. Un mâle qui n'était pas porté sur les vils instincts de son espèce.

Mais jamais auparavant il n'avait rencontré de problèmes pour se nourrir.

La vérité, terrible, était qu'il avait aimé le goût de ce sang. Le sentir couler, doux et chaud, dans sa gorge ; la force qu'il lui avait conférée.

Il avait éprouvé du plaisir. Et en avait voulu plus encore.

La honte lui avait donné des haut-le-cœur. Il s'était alors juré de ne plus jamais boire à une autre veine.

Cette promesse, il l'avait tenue, mais il s'était affaibli au point que se concentrer lui demandait un effort incommensurable. Sans cesse, la faim lui vrillait les entrailles. Son corps, qui avait désespérément besoin d'une substance que la nourriture ne pouvait lui apporter, s'était cannibalisé pour se maintenir en vie. Il avait perdu tellement de poids que ses vêtements flottaient sur lui et que son visage était devenu hagard et grisâtre.

Mais son état de dépérissement lui avait montré la voie.

La solution était évidente.

Il fallait nourrir ce qui était affamé.

Un processus sous vide d'air associé à une quantité suffisante de sang humain, et il aurait ses cellules vivantes.

Sous le microscope, il observa les cellules de vampire, plus grandes et de forme plus irrégulière que celles des humains, consumer lentement ce qu'il leur avait donné. Dans l'échantillon, le nombre des cellules humaines diminuait et, lorsqu'elles eurent disparu, il fut prêt à parier que les cellules vampires allaient disparaître à leur tour.

Tout ce qu'il avait à faire était de conduire une étude clinique. Il prélèverait un demi-litre de sang d'une vampire femelle, le mélangerait avec du sang humain dans une proportion adaptée, puis se transfuserait le sang.

Si l'expérience s'avérait concluante, il instaurerait un programme de don et de stockage. Les patients seraient sauvés. Et ceux qui choisissaient de renoncer à l'intimité de s'abreuver à une veine pourraient vivre en paix.

Havers releva la tête du microscope, prenant soudain conscience qu'il regardait fixement les cellules depuis vingt minutes. La salade du repas devait l'attendre sur la table en haut.

Il retira sa blouse blanche et traversa la clinique, s'arrêtant pour échanger quelques mots avec des infirmières et quelques patients. L'installation souterraine s'étendait sur près de deux kilomètres carrés sous sa demeure. Elle comportait trois salles d'opération, des salles de repos et d'examen, le laboratoire, son bureau, ainsi qu'une salle d'attente dotée d'un accès séparé sur la rue. Havers recevait environ mille patients par an et se déplaçait à domicile pour les accouchements et les urgences.

Pourtant, son activité avait diminué avec la baisse de la population.

Comparés aux humains, les vampires présentaient d'extraordinaires dispositions physiologiques. Leur corps guérissait vite. Ils n'étaient pas sujets aux maladies comme les cancers, le diabète ou le sida. Mais que Dieu leur vienne en aide s'ils avaient un accident en plein jour. Personne ne pouvait les secourir. En outre, certains vampires mouraient pendant leur transition ou peu de temps après. La fertilité constituait aussi un problème important. Même si la conception aboutissait, très souvent les vampires femelles ne survivaient pas à l'accouchement, pour cause d'hémorragies ou de pré-éclampsie. Les naissances d'enfants mort-nés étaient fréquentes et le taux de mortalité des nourrissons atteignait des sommets.

Pour les malades, les blessés ou les mourants, les médecins humains ne constituaient pas une solution satisfaisante, même si les deux espèces possédaient des anatomies très proches. Si un médecin humain demandait un bilan sanguin sur un échantillon de sang vampire, il y découvrirait toutes sortes d'anomalies et s'imaginerait avoir découvert un phénomène digne d'un article dans *Nature*. Mieux valait éviter ce genre de publicité.

Pourtant, il arrivait parfois qu'un patient soit amené dans un hôpital humain, situation qui s'était généralisée avec la mise en place des services d'urgence. Si un vampire était grièvement blessé et perdait connaissance, il courait le risque de se voir transporter vers des urgences humaines. Ensuite, le faire sortir de l'hôpital contre l'avis des médecins humains s'avérait toujours ardu.

Sans être arrogant, Havers savait qu'il était le meilleur médecin de son espèce. Il avait suivi deux fois l'enseignement de la Harvard Medical School, tout d'abord au début du XIXe siècle, puis dans les années 1980. Les deux fois, il avait mentionné dans son dossier d'inscription qu'il était handicapé, et l'université lui avait accordé une bourse spéciale. Il n'avait pas pu suivre les cours en journée, mais son *doggen* avait été autorisé à y assister et à prendre des notes, ainsi qu'à transmettre ses devoirs. Havers avait lu tous les ouvrages, échangé avec ses professeurs et même suivi des séminaires et des conférences organisés la nuit.

Il avait toujours aimé étudier.

Une fois remonté de la clinique, il ne fut pas surpris de constater que Marissa ne se trouvait pas dans la salle à manger. Même si le déjeuner était servi à une heure précise toutes les nuits.

Il se dirigea vers ses appartements.

— Marissa ? (Il frappa une fois à sa porte.) Marissa, à table.

Havers passa la tête à l'intérieur. La lumière du chandelier du couloir filtrait dans la pièce et formait un halo dans l'obscurité. Les tentures étaient encore baissées et aucune des lampes n'était allumée.

— Marissa chérie ?

— Je n'ai pas faim.

Havers passa la porte. Il pouvait distinguer le lit à baldaquin et le petit renflement formé par son corps sous les couvertures.

— Tu as déjà sauté le déjeuner la nuit dernière. Ainsi que le dîner.

— Je descendrai plus tard.

Il ferma les yeux et en conclut qu'elle était allée nourrir son *hellren* la nuit précédente. Toutes les fois qu'elle voyait Kolher, elle se repliait sur elle des jours durant.

Il songea aux cellules vivantes dans son laboratoire.

Quand bien même Kolher était leur roi par naissance et qu'il avait le sang le plus pur d'entre eux, il n'en était pas moins un salaud. Il ne semblait pas se soucier le moins du monde de ce qu'il infligeait à Marissa. Peut-être même qu'il ne se doutait même pas à quel point sa cruauté l'affectait.

Il était difficile de décider laquelle des deux offenses était la plus grave.

— J'ai réalisé des avancées importantes, déclara Havers. (Il se dirigea vers le lit de sa sœur et s'y assit.) Je vais te libérer.

— De quoi ?

— De cet… assassin.

— Ne parle pas ainsi de lui.

Il serra les dents.

— Marissa…

— Je ne veux pas être libérée de lui.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Il ne te témoigne pas le moindre respect. Je hais l'idée que cette brute se nourrisse sur toi dans quelque sombre ruelle…

— Nous allons chez Audazs. Il y a une chambre.

L'idée qu'elle était exposée à un autre de ces guerriers ne le consolait nullement. Ils étaient tous plus terrifiants les uns que les autres, et quelques-uns d'entre eux étaient de véritables monstres.

Il savait que la Confrérie de la dague noire était un mal nécessaire pour défendre l'espèce, et il devait se montrer reconnaissant pour leur protection. Pourtant, il ne ressentait rien d'autre que de la terreur vis-à-vis de cette bande de guerriers. C'était une tragédie que de s'en remettre à eux, dans ce monde dangereux où les ennemis de leur espèce étaient puissants.

— Tu n'as pas à t'infliger cela.

Marissa roula sur le côté et lui tourna le dos.

— Laisse-moi.

Les mains à plat sur ses genoux, Havers se mit debout. Il n'avait que peu de souvenirs de Marissa avant l'époque où elle avait commencé son service auprès de leur redoutable souverain. Seuls lui revenaient en mémoire quelques fragments de la personne qu'elle avait été, et il redoutait que la jeune vampire femelle, joyeuse et souriante, ait disparu à jamais.

Remplacée par une ombre lugubre et aliénée qui flottait dans sa maison, à se languir pour un mâle qui la traitait sans la moindre considération.

— J'espère que tu changeras d'avis, pour le déjeuner, déclara Havers d'une voix douce. J'apprécierais au plus haut point ta compagnie.

Il referma la porte doucement et descendit l'escalier courbe richement orné. La table de la salle à manger était dressée selon ses préférences, avec un service complet en porcelaine, des verres et de l'argenterie. Il prit place au bout de la luxueuse table, puis l'une de ses *doggen* s'approcha pour lui verser du vin.

Il regarda l'assiette de laitue devant lui et se força à sourire.

— Je me suis rendu dans une ferme aujourd'hui pour chercher cette salade spécialement pour vous.

— J'apprécie extrêmement cette délicate attention. Tandis qu'elle quittait la pièce, Havers commença à couper les fines feuilles vertes.

Il songea à sa sœur, pelotonnée dans son lit.

Par vocation et par profession, Havers était un soignant, un vampire mâle qui avait consacré sa vie entière au service des autres. Mais si un jour Kolher était grièvement blessé au point d'avoir besoin de son aide, Havers aurait bien envie de laisser ce monstre agoniser.

Ou de l'achever lui-même sur la table d'opération d'un coup de scalpel.

CHAPITRE 10

Lentement, Beth reprit connaissance. C'était comme refaire surface après un saut de l'ange. Elle ressentait une chaleur inhabituelle dans son corps, un contentement qui lui parvenait du monde nébuleux des songes.

Elle sentait quelque chose sur son front.

Elle ouvrit les paupières. De longs doigts masculins couraient le long de l'arête de son nez. Puis descendirent le long de sa joue et de sa mâchoire.

Grâce à la lumière ambiante qui filtrait de la cuisine, elle parvenait à distinguer un peu l'homme à ses côtés.

Il explorait son visage, l'air extrêmement concentré. Il avait les yeux fermés, les sourcils arqués vers le bas, ses cils épais touchaient ses pommettes hautes et majestueuses. Il était allongé sur le côté, ses épaules comme une montagne qui lui bloquaient la vue de la porte vitrée.

Seigneur, il était immense ! Et baraqué.

Ses bras avaient la taille de ses cuisses. Son ventre était strié comme si des rouleaux de peinture couraient sous sa peau. Ses jambes étaient épaisses et noueuses. Quant à son sexe, il était aussi gros et magnifique que le reste de sa personne.

Quand, la première fois, Beth avait senti son corps nu contre le sien et l'avait touché, elle avait eu un choc. Son torse, ses bras et ses jambes étaient totalement dépourvus de poils. Seule sa peau lisse recouvrait ses muscles vigoureux.

Elle se demanda pourquoi il se rasait entièrement, y compris en bas. Peut-être était-il une sorte de bodybuilder.

En tout cas, la raison pour laquelle il optait pour le rasage intégral restait un mystère.

Beth n'avait qu'un vague souvenir de ce qui s'était passé entre eux. Elle ne parvenait pas à se rappeler la manière dont il était entré dans son appartement. Ni ce qu'il lui avait dit. Mais

tout ce qu'ils avaient fait en position horizontale était d'une incroyable vivacité dans son esprit.

Normal, dans la mesure où elle avait connu avec lui ses premiers orgasmes.

Les doigts de Kolher coururent tout autour de son menton et remontèrent vers ses lèvres. De son pouce, il lui caressa la lèvre inférieure.

— Tu es très belle, murmura-t-il.

Son léger accent lui faisait rouler les « r », presque comme s'il ronronnait.

Logique, songea-t-elle. Quand il la touchait, elle se sentait belle.

Kolher approcha sa bouche de la sienne, mais il ne cherchait rien. Le baiser n'était pas une demande. Plutôt un remerciement.

Quelque part dans la pièce, un téléphone portable sonna. La sonnerie n'était pas celle de Beth.

La vitesse avec laquelle il se mit en mouvement la fit sursauter. Un instant, il se trouvait à ses côtés ; celui d'après, il était près du téléphone. Il décrocha.

— Ouais ?

Disparue, la voix qui l'instant d'avant lui murmurait qu'elle était belle. Désormais, il n'émettait que des grognements.

Elle remonta le drap sur sa poitrine.

— On se retrouve chez D. Donne-moi dix minutes.

Il raccrocha, replaça le téléphone dans son blouson et ramassa le pantalon qu'il avait porté. Il était sur le point de se rhabiller, ce qui ramena Beth à la réalité.

Mon Dieu, avait-elle vraiment couché – et ressenti un plaisir à lui faire perdre la tête – avec un parfait inconnu ?

— Comment tu t'appelles ? demanda-t-elle.

Tandis qu'il remontait son pantalon en cuir, elle eut une vue imprenable sur son cul.

— Kolher. (Il se dirigea vers la table et prit ses lunettes de soleil. Il les portait lorsqu'il se rassit près d'elle.) Il faut que j'y aille. Je sais pas si je pourrai revenir cette nuit, mais j'essaierai.

Elle ne voulait pas qu'il parte. Elle aimait voir son corps occuper plus de la moitié du futon.

Elle tendit la main vers lui, puis se ravisa. Elle ne voulait pas paraître en demande.

— Si, touche-moi, dit-il.

Il se pencha pour lui donner accès à tout son corps.

Elle lui posa la main sur la poitrine. Sa peau était chaude, son cœur battait avec un rythme régulier. Elle remarqua une cicatrice circulaire sur son pectoral gauche.

— J'ai besoin de savoir une chose, Kolher. (Elle aimait prononcer son nom peu courant.) Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il esquissa un léger sourire, comme si sa méfiance lui plaisait.

— Je suis ici pour prendre soin de toi, Elizabeth. On pouvait dire qu'il avait réussi son coup.

— Beth. On m'appelle Beth.

Il secoua la tête.

— Beth.

Il se leva et prit sa chemise. Ses doigts tâtonnèrent comme s'il cherchait les boutons.

Il n'allait pas en retrouver beaucoup, pensa-t-elle. La plupart étaient éparpillés au sol.

— Tu as une poubelle dans le coin ? demanda-t-il, comme s'il pensait la même chose.

— Là-bas, dans le coin.

— Où ça ?

Elle se leva, un drap enroulé autour du corps, et prit la chemise.

Lorsqu'elle le regarda de nouveau, il avait placé un holster noir sur sa peau nue. Deux dagues se croisaient au centre de sa poitrine, manches inclinés vers le bas.

Bizarrement, la vue des armes la calma. Comme s'il existait une explication logique à son apparence.

— C'est Butch ?

— Butch ?

— Qui t'a chargé de ma protection.

Il enfila son blouson, qui rendait ses épaules plus massives encore. Le cuir avait la même nuance noire que ses cheveux ; un motif sophistiqué en fil noir ornait l'un de ses revers.

— L'homme qui t'a attaqué la nuit dernière, demanda-t-il, tu le connaissais pas ?

— Non.

Elle serra ses bras autour de son corps.

— Les flics ont été bien avec toi ?

— Ils le sont toujours.

— Ils t'ont dit son nom ?

Elle acquiesça.

— Quand Butch me l'a dit, j'ai cru à une plaisanterie. Le nom de Billy Riddle fait plus penser à un personnage de la *Rue Sésame* qu'à un violeur, mais manifestement il avait des antécédents et un casier…

Elle s'arrêta. Le visage de Kolher était devenu si cruel qu'elle recula.

Mon Dieu, si Butch était dur avec les suspects, ce type-là devait être une véritable terreur, pensa-t-elle.

Puis son expression changea, comme s'il avait dissimulé ses émotions pour ne pas l'effrayer. Il se dirigea vers la salle de bains et ouvrit la porte. Bouh bondit dans ses bras et un doux ronronnement s'éleva dans l'air lourd.

Mais ce ronronnement n'était pas celui du chat.

Le son guttural provenait de l'homme qui tenait le chat lové dans le creux de ses bras. Bouh semblait apprécier et frottait sa tête dans la large paume qui le caressait.

— Je vais te laisser mon numéro de portable, Beth. Appelle-moi si tu te sens menacée. (Il posa le chat à terre et énuméra une suite de chiffres. Lui fit répéter jusqu'à ce qu'elle l'ait mémorisée.) Si on se voit pas ce soir, je veux que tu ailles au 16 Wallace Avenue demain matin. Je t'expliquerai tout.

Puis il la regarda.

— Viens ici, dit-il.

Son corps obéit avant que son mental lui intime l'ordre de bouger.

Elle s'approcha de lui. Il la prit par la taille et l'attira vigoureusement contre son corps massif. Ses lèvres chaudes se posèrent, avides, sur les siennes, et il lui caressa les cheveux. À travers son pantalon de cuir, elle sentit qu'il était de nouveau prêt pour le sexe.

— Kolher, c'est ton prénom ou ton nom de famille ?

— Les deux. (Il l'embrassa dans le cou, léchant sa peau. Elle laissa tomber sa tête en arrière et la langue courut le long de son cou.) Beth ?

— Hmm ?

— T'inquiète pas à propos de Billy Riddle. Il va avoir ce qu'il mérite.

Il l'embrassa à la hâte puis sortit par la porte vitrée.

Elle posa la main sur son cou, à l'endroit où la langue de Kolher l'avait léché. Elle ressentait comme un fourmillement sur sa peau.

Beth se hâta vers la porte vitrée et leva le store. Il avait déjà disparu.

Kolher se matérialisa dans le salon de Audazs.

Jamais il n'avait pensé que la soirée se déroulerait ainsi, et ces nouveaux rebondissements n'allaient faire que compliquer les choses.

Beth était la fille de Audazs. Son monde était sur le point d'être chamboulé. Pis encore, elle avait été victime d'une agression sexuelle la nuit précédente, putain de merde !

S'il avait été un gentleman, il l'aurait laissée tranquille. Ah ouais, et à quand remontait la dernière fois où il s'était montré digne de sa lignée ?

Rhage apparut devant lui. Par-dessus son pantalon de cuir, le vampire portait un long manteau noir qui accentuait encore le contraste avec son beau visage à la peau claire. Tous les guerriers savaient qu'il usait et abusait de son physique sur le sexe opposé, et qu'après une nuit de combat il appréciait tout particulièrement de goûter un repos mérité dans les bras d'une femelle. Ou de deux.

Si le sexe était de la nourriture, Rhage aurait souffert d'obésité morbide. Mais ce guerrier n'était pas seulement une belle gueule. C'était le meilleur combattant de la Confrérie, le plus fort, le plus rapide, le plus sûr. Doté dès la naissance d'une puissance physique hors norme, il préférait affronter les éradiqueurs à main nue et ne recourait aux dagues que pour porter le coup fatal. Il affirmait que c'était la seule façon de tirer

un quelconque plaisir de son boulot. Les combats, sinon, étaient trop rapides.

De tous les frères d'armes, Hollywood-Rhage était celui qui suscitait le plus d'admiration parmi les jeunes vampires mâles, figure d'adoration et d'identification. Même si son fan-club ne percevait que l'aspect glamour des choses et son aisance au combat.

Rhage était maudit. Littéralement. Il s'était attiré de sérieux ennuis peu après sa transition. La Vierge scribe, la force mystique de la nature qui régissait l'espèce depuis l'Estompe, lui avait infligé un terrible châtiment. Deux siècles de thérapie aversive qui se déclenchait toutes les fois qu'il ne se tenait pas tranquille.

Comment ne pas plaindre le pauvre type ?

— On fait comment, ce soir ? demanda Rhage.

L'espace d'un instant, Kolher ferma les yeux. Une image floue du corps de Beth, arc-bouté, lui revint en mémoire. Alors qu'il se voyait encore goûter son corps, il serra les points. Ses doigts craquèrent.

J'ai faim, pensa-t-il.

— Je suis prêt, répondit-il.

— Attends. C'est quoi ça ? demanda Rhage.

— Quoi ça ?

— Cette expression sur ton visage. Et putain, qu'est-ce que t'as fait de ta chemise ?

— Ta gueule.

— Qu'est-ce… Ah bordel ! (Rhage éclata de rire). On dirait que tu t'en es payé une bonne tranche, ce soir.

Kolher détestait entendre Rhage parler ainsi de Beth. Et pas uniquement parce qu'elle était la fille de Audazs.

— Ferme-la, Rhage. Je suis pas d'humeur.

— Hé, c'est pas moi qui te jetterais la pierre. C'était un bon coup, au moins ? Parce que t'as pas l'air spécialement détendu, mon frère. Peut-être qu'il faudrait que je t'apprenne un truc ou deux…

Calmement, Kolher plaqua Rhage contre le mur et faillit décrocher un miroir par la force qu'il appliqua sur les épaules du vampire.

— Tu vas fermer ta grande gueule ou je te démolis. Tu captes, Hollywood ?

Rhage plaisantait, mais il y avait quelque chose de malsain à comparer, de près ou de loin, ce qui s'était passé avec Beth à la vie sexuelle de Rhage.

Peut-être Kolher se montrait-il juste un peu possessif.

— On a décidé de la cible ? demanda-t-il d'une voix traînante.

— C'est comme tu le sens. (Rhage souriait, ses dents comme un éclair blanc dans son visage à la beauté éclatante.) Mais bon, cool, mec ! En général, tu perds pas ton temps avec des femelles, et ça me fait plaisir de savoir que t'a pris ton pied, c'est tout.

Kolher n'insista pas.

— Même si, putain, elle pouvait quand même pas être aussi…

Kolher sortit une dague et la planta dans le mur, à deux centimètres à peine du crâne de Rhage. Il trouva que l'écho de l'acier se plantant dans le métal était cool.

— Arrête de me chercher là-dessus. Compris ?

Lentement, son frère d'armes acquiesça tandis que le manche de la dague vibrait dans l'air à proximité de son oreille.

— OK, je crois qu'on s'est bien compris.

La voix de Tohrment fit baisser la tension ambiante.

— Alors, Rhage, toujours à remuer la merde ?

Kolher resta immobile un bref instant encore, afin de s'assurer que le message était bien passé. Puis il retira la dague du mur et se mit à arpenter la pièce en attendant l'arrivée des autres membres de la Confrérie. Quand Viszs fit son entrée, Kolher le prit à part.

— J'ai besoin que tu me rendes un service.

— Tout ce que tu veux.

— Un mâle humain. Billy Riddle. Je veux savoir où il vit.

V. caressa son bouc.

— Il est du coin ?

— Ouais, je crois.

— C'est comme si c'était fait, Seigneur.

Quand tous furent là, Zadiste y compris qui leur fit l'infime honneur d'arriver à l'heure, Kolher ouvrit le bal.

— Qu'est-ce qu'on a récupéré sur le portable de Strauss, V. ?

Viszs ôta sa casquette des Red Sox et passa la main dans sa chevelure noire. Il replaça sa casquette et prit la parole.

— Notre type aime traîner avec des gros bras, des pseudo-militaires et des fans de Jackie Chan. On a des appels vers *Gold's Gym*, un club de paint-ball et deux dojos. Ah ouais, il aime les voitures également. Il y avait aussi un atelier de mécanique dans le journal des appels.

— Des appels personnels ?

— Quelques-uns. Un vers une ligne fixe mise hors service il y a deux jours. Les autres vers des portables impossibles à tracer. Pas locaux. J'ai appelé plusieurs fois, sans succès. Ça craint un max, l'identification du numéro de l'appelant.

— T'as vérifié ses antécédents sur Internet ?

— Ouais. Casier typique de jeune délinquant avec une tendance marquée à la violence. Il colle parfaitement au profil d'éradiqueur.

— Et chez lui ?

Par-dessus son épaule, Kolher jeta un coup d'œil aux jumeaux.

Fhurie regarda son frère et prit la parole.

— Un trois-pièces qui donne sur le fleuve. Vivait seul. Pas grand-chose chez lui. Quelques armes sous le lit. Des balles en argent. Une veste en Kevlar. Une collection de magazines porno qu'il ne lisait plus.

— T'as pris la jarre ?

— Ouais. Je l'ai ramenée chez moi. Je l'apporterai au Tombeau plus tard dans la nuit.

— Bien. (Kolher regarda le groupe.) On se sépare. Surveillez les lieux professionnels. Je veux qu'on entre dans les bâtiments. On cherche leur centre opérationnel.

Il répartit les guerriers par groupe de deux et prit Viszs avec lui. Il demanda aux jumeaux de se rendre au *Gold's Gym* et au club de paint-ball, confia les centres d'arts martiaux à Tohr et à Rhage. Viszs et lui allaient inspecter l'atelier de mécanique et il espérait qu'ils auraient de la chance.

Car si quelqu'un décidait de piéger un véhicule avec une bombe, un dispositif de levage hydraulique s'avérait des plus utiles.

Avant qu'ils se séparent, Hollywood s'approcha de Kolher, l'air inhabituellement sérieux.

— Kolher, tu sais je peux être un vrai connard des fois, déclara-t-il. Je voulais pas te blesser. Ça arrivera plus. Kolher sourit. Le problème de Rhage, c'était qu'il avait zéro contrôle sur lui-même. D'où sa grande gueule et son addiction au sexe.

Le problème était déjà suffisamment grave quand il était lui-même. Alors quand la malédiction frappait, qu'il basculait en mode psycho et que la bête se déchaînait en lui…

— Je suis sérieux, mec, ajouta Rhage.

Kolher tapota l'épaule de son frère d'armes. Dans l'ensemble, cependant, cet enfoiré était un mec bien.

— Ça va, on oublie.

— Hésite pas à m'en foutre une quand il faut.

— Compte sur moi.

M. X conduisit son véhicule dans une ruelle du centre-ville, sombre et dégagée à ses deux extrémités. Après avoir garé le minivan en marche arrière devant une poubelle, il parcourut environ vingt mètres à pied, le corps de Cherry Pie sur l'épaule. Elle grogna un peu quand il la chargea sur son dos, comme si elle ne voulait pas être dérangée pendant son trip.

Il la déposa au sol ; elle ne se débattit pas lorsqu'il lui trancha la gorge. Il resta quelques instants à regarder l'éclat brillant du sang quand il gicla de son cou. Dans l'obscurité, on aurait dit de l'huile pour moteur. Il le toucha du bout du doigt. Son nez pouvait détecter toutes les sortes de maladie et il se demanda si elle savait qu'elle souffrait d'une hépatite C à un stade avancé. Il se dit qu'il lui avait rendu service en lui épargnant une mort aussi lente que douloureuse.

Non que la tuer lui aurait posé le moindre problème si elle avait été en parfaite santé.

Il essuya son doigt sur le bord de sa jupe puis déplaça une pile de détritus. Un vieux matelas ferait l'affaire. Il le déposa contre le mur de brique, puis se plaça au point de jonction, peu

incommodé par la puanteur du matelas. Il sortit son pistolet à flèches et attendit.

Le sang frais attirait les civils vampires comme des corbeaux sur les lieux d'accidents de la route.

Peu après, une silhouette apparut au bout de la ruelle. Elle l'inspecta puis s'y engouffra. M. X savait qu'il devait s'agir de celui qui le recherchait. Cherry était bien dissimulée dans l'obscurité. Rien n'aurait pu attirer quelqu'un ici, si ce n'était l'odeur subtile de son sang, qu'un nez humain était incapable de déceler.

Le jeune mâle était avide et il se jeta sur Cherry comme s'il s'agissait d'un buffet dressé en son honneur. Occupé à boire, il fut pris par surprise lorsque la première flèche fut tirée du revolver et vint se ficher dans son épaule. Son premier instinct fut de protéger sa nourriture, et il traîna le corps de Cherry derrière les poubelles.

Lorsque la seconde fléchette l'atteignit, il se retourna et bondit en avant, les yeux rivés sur le matelas.

M. X se raidit, mais le mâle s'approcha avec plus d'agressivité que d'habileté. Ses mouvements étaient désorganisés, ce qui suggérait qu'il en était encore à apprendre à contrôler ses membres après sa transition.

Deux autres fléchettes ne le ralentirent pas. Manifestement, le Domosedan, un tranquillisant pour chevaux, ne suffisait pas. Contraint de s'engager dans un combat avec le vampire mâle, M. X l'assomma facilement d'un coup à la tête. Le mâle laissa échapper un cri de douleur et s'effondra sur l'asphalte sale.

Le bruit attira des curieux.

Fort heureusement, ce n'était que deux éradiqueurs, pas des humains curieux ou, plus ennuyeux, la police. Les éradiqueurs s'arrêtèrent au bout de la ruelle et, après s'être rapidement consultés, s'y engagèrent pour inspecter les lieux.

M. X laissa échapper un juron. Il n'était pas disposé à se montrer ni à révéler ses actions. Il devait réfléchir à sa stratégie de collecte d'informations avant d'en parler et d'assigner leur rôle aux éradiqueurs. Après tout, un chef ne devait jamais déléguer ce qu'il n'avait pas fait lui-même et… réussi.

Il y allait aussi de son propre intérêt. Il ne pouvait dire qui, parmi les tueurs, pourrait tenter de le court-circuiter et d'en référer directement à l'Oméga, soit en s'appropriant son idée, soit en rapportant des erreurs préliminaires. L'Oméga savait accueillir les initiatives. Et, en matière de loyauté, aurait gagné à prendre de la Ritaline.

Pis encore, le renvoi immédiat version Oméga était aussi expéditif qu'horrible. Comme l'avait appris à ses dépens, trois nuits auparavant, feu le supérieur de M. X.

M. X retira les fléchettes du corps. Il aurait préféré tuer le vampire, mais il n'avait pas assez de temps. Il abandonna le mâle qui gémissait au sol et s'enfuit dans la ruelle en longeant le mur. Il n'alluma ses phares qu'après s'être glissé dans la circulation.

CHAPITRE 11

Le réveil de Beth sonna : elle le fit taire. La sonnerie était inutile. Elle était levée depuis au moins une heure, l'esprit surchauffé. L'aube avait chassé le mystère de la nuit, la forçant à se confronter à ses actes.

Des relations sexuelles non protégées avec un parfait inconnu constituaient un foutu retour à la réalité.

Qu'est-ce qui lui avait pris ? Elle n'avait jamais fait ça avant. Elle s'était toujours montrée prudente. Dieu merci, elle prenait la pilule pour régulariser son cycle, mais son estomac se nouait lorsqu'elle songea aux autres conséquences possibles.

Lorsqu'elle le reverrait, elle lui demanderait s'il n'avait pas de MST et prierait pour que la réponse soit bien celle qu'elle aimerait entendre. Et qu'elle soit vraie.

Si son expérience sexuelle avait été plus importante, peut-être aurait-elle eu de quoi se protéger chez elle. Mais depuis quand n'avait-elle pas couché avec quelqu'un ? Longtemps. Plus longtemps que la durée de conservation d'une boîte de préservatifs.

Le désert de sa vie sexuelle était plus à mettre sur le compte d'un manque d'intérêt que sur celui de pseudo valeurs morales. Simplement, les hommes ne figuraient pas en haut de sa liste de priorités. Ils se situaient quelque part entre le détartrage chez le dentiste et la révision de sa voiture. Et elle n'avait même plus de voiture.

Souvent, elle s'était demandée s'il n'y avait pas quelque chose qui clochait chez elle, surtout lorsqu'elle voyait les couples se promener dans la rue main dans la main. La plupart des gens de son âge fréquentaient fébrilement et cherchaient à se caser. Pas elle. Elle n'éprouvait aucun désir intense d'être avec un homme et avait même envisagé la possibilité qu'elle puisse être lesbienne. Le problème étant qu'elle n'était pas attirée par les femmes.

La nuit précédente avait été une révélation.

Elle s'étira, les cuisses délicieusement endolories. Elle ferma les yeux et le sentit à l'intérieur d'elle, sentit le va-et-vient de son sexe puissant jusqu'au moment où son corps avait convulsé à l'intérieur du sien dans un spasme intense et que ses bras l'avaient écrasée contre lui.

Son corps s'arc-bouta involontairement, le souvenir était vivace au point qu'elle ressentit une moiteur entre les jambes. Le souvenir des orgasmes qu'il lui avait donnés lui fit se mordre la lèvre.

Elle poussa un grognement en se levant puis se dirigea vers la salle de bains. Lorsqu'elle aperçut dans la poubelle la chemise qu'il avait arrachée de son torse, elle la ramassa et la sentit. Le tissu noir portait son odeur.

La moiteur s'accrut.

Comment Butch et lui se connaissaient-ils ? Appartenait-il à la police ? Elle ne l'avait jamais vu avant, mais elle ne connaissait pas tout le monde.

Les mœurs, songea-t-elle. Il devait travailler aux mœurs.

Ou peut-être comme chef d'un groupe d'intervention. Parce qu'il était définitivement du genre à chercher les ennuis et n'avait pas froid aux yeux.

Lorsqu'elle glissa la chemise sous son oreiller, elle se sentit aussi stupide qu'une adolescente. Puis elle aperçut sur le sol le soutien-gorge qu'il lui avait arraché. Mon Dieu, le système d'agrafage était déchiré, comme lacéré par quelque chose d'acéré.

Bizarre.

Après une douche rapide et un petit déjeuner expéditif composé de deux biscuits à l'avoine, d'une poignée de céréales et d'une brique de jus de fruit, elle partit pour le bureau. Elle se trouvait depuis une demi-heure dans son box à regarder fixement son économiseur d'écran quand le téléphone sonna. C'était José.

— *On a encore été bien occupés la nuit dernière*, lui annonça-t-il en bâillant.

— Une bombe ?

— Nan. Un cadavre. On a trouvé une prostituée la gorge tranchée près de Trade Street et de la 3e. Si tu passes au poste, je te montrerai les photos et les rapports. À titre confidentiel, bien sûr. Deux minutes après avoir raccroché, elle était dans la rue. Elle se dit qu'elle allait passer au poste avant de se rendre à l'adresse sur Wallace Avenue.

Elle ne pouvait prétendre qu'elle ne mourait pas d'envie de revoir son visiteur de minuit.

Dehors, le soleil du matin l'aveuglait ; elle chercha ses lunettes de soleil dans son sac. Comme celles-ci ne suffisaient pas à parer la morsure du soleil, elle se protégea de la main. Elle entra, soulagée, dans le poste de police frais et sombre.

José n'était pas à son bureau, mais elle tomba sur Butch, qui sortait du sien.

Il lui adressa un sourire flegmatique, qui dessina des rides au coin de ses yeux noisette.

— Ça risque de jaser si on continue à se voir comme ça.

— J'ai entendu dire que tu étais sur une nouvelle affaire.

— Ça m'étonne pas.

— Des commentaires, inspecteur ?

— On a fait une déclaration ce matin.

— Qui sûrement ne dit rien du tout. Allez, t'as pas quelques infos pour moi ?

— Pas officiellement.

— Et officieusement ?

Il sortit un chewing-gum de sa poche et, avec méthode, ôta l'emballage, plia la languette pâle dans sa bouche et mordit dedans. Beth crut se souvenir qu'il fumait à un moment donné, mais ne l'avait pas vu allumer de cigarette récemment. D'où probablement tous ces chewing-gums.

— Officieusement, O'Neal. Juré.

Il acquiesça.

— Dans ce cas, derrière une porte fermée, ajouta-t-il.

Son bureau était à peu près de la taille de son box au journal, mais au moins il avait une porte et une fenêtre. Le mobilier, en revanche, était de piètre qualité. Le bureau en bois usé semblait avoir servi d'établi à un menuisier. La surface était

pleine d'échardes et le vernis était si abîmé qu'il absorbait la lumière fluorescente comme un assoiffé.

O'Neal lança à Beth un dossier avant de s'asseoir.

— On a trouvé la fille derrière des poubelles. La plus grande partie de son sang a fini dans les égouts, mais le médecin légiste dit y avoir décelé des traces d'héroïne. Elle avait eu des rapports sexuels, mais c'est pas vraiment étonnant.

— Oh, mon Dieu, c'est Mary ! s'exclama Beth.

Elle venait de regarder le cliché macabre et se laissa tomber sur une chaise.

— Vingt et un ans. (Butch jura entre ses dents.) Quel putain de gâchis !

— Je la connais.

— Tu l'as vue au poste ?

— Non, c'est une amie d'enfance. Pendant un moment, on était dans la même famille d'accueil. Après, je l'ai croisée quelques fois. Ici, la plupart du temps.

Mary Mulcahy avait été une petite fille magnifique. Elle se trouvait dans la même famille d'accueil que Beth depuis un an environ quand elle fut renvoyée chez sa mère biologique. Deux ans plus tard, elle était de nouveau confiée à la garde de l'État après avoir été laissée seule pendant une semaine alors qu'elle n'avait que sept ans. Elle avait déclaré s'être nourrie de farine quand les provisions avaient commencé à manquer.

— J'ai appris que tu avais été en famille d'accueil, dit Butch, le regard songeur. Je peux te demander pourquoi ?

— À ton avis ? J'étais orpheline. (Elle referma le dossier et le reposa sur le bureau.) T'as trouvé une arme ?

Il plissa les yeux, sans toutefois prendre un air dur. Il semblait se demander s'il devait répondre à sa question et laisser tomber le sujet précédent.

— Une arme ? Insista-t-elle.

— Un autre *shuriken*. Avec des traces de sang, mais pas le sien. Nous avons aussi trouvé des résidus de poudre en deux endroits différents, comme si quelqu'un avait allumé des balises et les avait posées au sol. Difficile de croire, pourtant, que le tueur ait voulu attirer l'attention sur le corps.

— Tu penses qu'il existe un lien entre la mort de Mary et l'attentat à la voiture piégée ?

Il haussa ses larges épaules, indifférent.

— Possible. Mais s'il s'agissait d'une vengeance pour l'attentat, le type aurait pu ferrer un plus gros poisson. Il s'en serait pris directement au mac.

Beth ferma les yeux et revit Mary alors qu'elle n'était qu'une fillette de cinq ans, avec, sous le bras, une poupée Barbie sans tête dans une robe toute déchirée.

— Mais, qui sait, reprit Butch, c'est peut-être qu'un début.

Elle entendit sa chaise remuer et leva les yeux tandis qu'il contournait le bureau pour se rapprocher d'elle.

— T'as prévu quelque chose ce soir pour dîner ? lui demanda-t-il.

— Dîner ?

— Ouais. Toi et moi.

Dur-à-cuire lui demandait de sortir avec lui ? Encore ?

Beth se leva, désireuse d'être sur un pied d'égalité.

— Ah oui… non. Je veux dire, merci, mais non.

Même si leur relation n'était pas vraiment de nature professionnelle, elle avait autre chose en tête. Elle voulait être disponible au cas où l'homme en cuir aurait eu envie de la revoir ce soir.

Mon Dieu, ils n'avaient couché ensemble qu'une fois et voilà qu'elle s'imaginait qu'il y avait quelque chose entre eux. Elle ferait mieux de revenir d'urgence à la réalité.

Butch eut un sourire cynique.

— Un jour, je trouverai pourquoi tu m'aimes pas.

— Je t'aime bien. Tu te laisses pas emmerder et, même si je n'approuve pas tes méthodes, je dois reconnaître que j'ai apprécié que tu recasses le nez de Billy Riddle.

Les traits durs de Butch s'adoucirent. Il planta ses yeux dans ceux de Beth, qui pensa alors qu'elle devait être dingue de ne pas être attirée par lui.

— Et merci d'avoir envoyé ton ami, la nuit dernière, ajouta-t-elle. (Elle mit son sac l'épaule.) Même si je dois admettre qu'il m'a foutu une de ses trouilles au début.

Juste avant qu'il lui enseigne les délicieuses possibilités du corps humain.

Butch fronça les sourcils.

— Quel ami ?

— Tu sais, celui habillé comme un cauchemar gothique. Dis-moi, il est des mœurs, pas vrai ?

— Mais putain qu'est-ce que tu racontes ? J'ai envoyé personne chez toi.

Beth devint livide.

L'air soupçonneux et l'inquiétude grandissante qu'elle lisait sur le visage de Butch lui firent passer toute envie de se lancer dans de plus amples explications.

Elle se dirigea vers la porte.

— C'est pas grave.

Butch la saisit par le bras.

— Putain, qui était chez toi hier soir ?

Elle aurait aimé le savoir.

— Personne. Comme je l'ai dit, c'est pas grave. À plus tard.

Elle se précipita dans le couloir, son cœur battant la chamade.

Une fois à l'extérieur, elle grimaça dans la lumière du soleil.

Une chose était claire : il était hors de question qu'elle aille au rendez-vous fixé par cet homme, même si le 816 Wallace Avenue se trouvait dans l'un des meilleurs quartiers de la ville et qu'on était en pleine journée.

À 16 heures, Kolher était sur le point d'exploser.

Il n'avait pas pu retourner chez Beth la nuit précédente. Et elle n'était pas venue ce matin-là.

Le fait qu'elle ne soit pas venue pouvait signifier deux choses : soit quelque chose lui était arrivé, soit elle l'envoyait promener.

Il vérifia l'heure sur le réveil en braille. Le soleil n'était pas près de se coucher.

Foutues journées d'été. Trop longues. Vraiment trop longues.

D'un pas raide, il se dirigea vers la salle de bains, se rafraîchit le visage à l'eau et appuya ses bras sur l'étagère en

marbre. À la lueur de la bougie posée à proximité du lavabo, il regarda fixement son visage, sans distinguer autre chose qu'une vague masse de cheveux noirs, deux sourcils broussailleux et le contour de son visage.

Il était éreinté. Il n'avait pas dormi de la journée, et la nuit précédente avait été une catastrophe intégrale.

À l'exception de ce qui s'était passé avec Beth. Ç'avait été…

Il jura et s'essuya le visage.

Bordel, mais qu'est-ce qui clochait chez lui ? Coucher avec cette femelle était le pire de tout le merdier de la veille. À cause de cet intermède des plus stupéfiants, il était incapable de se concentrer, son corps était dans un état de constante excitation et il était d'une humeur de merde.

Sur ce dernier point, en tout cas, rien de nouveau… sous le soleil.

Bon Dieu, la nuit dernière avait été une catastrophe intégrale.

Après avoir quitté les membres de la Confrérie, Viszs et lui s'étaient rendus dans l'atelier de mécanique. Celui-ci était fermé à double tour mais, après avoir inspecté les alentours et s'y être introduits, les deux vampires avaient constaté qu'il n'était pas utilisé comme centre opérationnel. D'une part, le bâtiment délabré n'était pas assez élevé et, d'autre part, il ne comportait pas de sous-sol dissimulé. Par ailleurs, le quartier n'était pas idéal. Quelques petits restaurants de nuit, fréquentés par les flics. L'endroit était trop exposé.

Viszs et lui retournaient chez Audazs, après un rapide détour par le *Screamer's* pour étancher l'envie de vodka de V, lorsqu'ils tombèrent sur un os.

C'était à ce moment-là que les choses, de pas terribles, étaient devenues carrément merdiques.

Dans une ruelle, ils étaient tombés sur un vampire civil grièvement blessé que deux éradiqueurs s'apprêtaient à achever. Tuer les deux éradiqueurs avait pris un peu de temps, car tous deux étaient expérimentés. Le vampire était mort lorsque le combat s'était achevé.

Le jeune mâle avait été torturé avec cruauté, son corps transpercé en maints endroits. Les écorchures aux genoux et le

gravier sur la paume de ses mains indiquaient qu'il avait tenté de s'enfuir à plusieurs reprises. Il avait du sang humain frais autour de la bouche et cette odeur flottait aussi dans l'air, mais Viszs et Kolher n'avaient pas pu s'attarder pour chercher la femelle qu'il avait mordue.

Du monde arrivait.

Peu après la disparition des éradiqueurs, des sirènes de police avaient rugi dans l'air, éruption acoustique signifiant que la police avait été prévenue par quelqu'un qui avait entendu la bagarre ou perçu les éclairs de lumière. Kolher et Viszs avaient eu à peine le temps de s'éclipser avec le cadavre dans la Cadillac Escalade de V.

De retour chez Audazs, V. il avait fouillé le cadavre. Le portefeuille du vampire mâle contenait un morceau de papier sur lequel figuraient des caractères en langue ancienne. Nom, adresse, âge. Sa transition s'était produite six mois à peine auparavant. Si jeune.

Une heure avant l'aube, ils avaient emmené le corps dans les faubourgs de la ville, dans une maison à l'aspect cossu dissimulée dans la forêt. Un vieux couple de civils avait ouvert la porte et la terreur qu'ils avaient ressentie en apercevant les deux guerriers était parvenue aux narines de Kolher comme une odeur de détritus carbonisés. Lorsqu'ils eurent confirmé qu'ils avaient bien un fils, Viszs était reparti vers la voiture pour en sortir les restes du corps. Le père s'était précipité vers son fils, le prenant des bras de Viszs. Kolher avait rattrapé la mère au moment où elle s'effondrait.

Le fait que la mort de son fils ait été vengée avait un peu calmé le père. Mais ça ne suffisait pas. Pas pour Kolher.

Il ne trouverait le repos qu'après avoir exterminé tous les éradiqueurs.

Kolher ferma les yeux, concentré sur *The Black Album* de Jay-Z qu'il écoutait. Il essayait d'oublier la nuit précédente.

Des bruits rythmés se firent entendre à la porte, par-dessus la musique. Il l'ouvrit par l'action de sa volonté.

— Qu'est-ce qui se passe, Fritz ?

Le majordome entra avec un plateau d'argent.

— J'ai pris la liberté de vous préparer un repas, maître.

Fritz déposa le plateau sur la table basse devant le sofa. Il souleva le couvercle du plat et Kolher huma l'odeur de poulet aux herbes.

À bien y songer, il avait faim.

Il se dirigea vers le sofa, sur lequel il s'assit et prit une lourde fourchette en argent. Il observa le service de table.

— On peut dire que Audazs aimait les trucs luxueux !

— Oh, oui, maître. Seulement le meilleur pour mon *princeps*.

Le majordome resta à sa disposition dans la pièce tandis que Kolher entreprit de détacher un peu de viande de l'os avec ses couverts. La dextérité n'était pas au nombre de ses talents, alors il finit par y mettre les doigts.

— Le poulet est-il à votre goût, maître ?

Tout en mâchant, Kolher acquiesça.

— Vous en connaissez un rayon en cuisine.

— Je suis si heureux que vous ayez décidé de rester ici.

— Pas longtemps. Mais vous inquiétez pas, vous aurez quelqu'un de qui vous occuper. (Kolher planta sa fourchette dans ce qui ressemblait à de la purée. C'était du riz, qui s'éparpilla. Il jura et tenta de rassembler les grains du bout du doigt.) Et elle sera bien plus facile à vivre que moi.

— J'aime être à votre service. Maître, je ne referai pas de riz. Je veillerai aussi à ce que votre viande soit coupée. Je n'y avais pas pensé.

Kolher s'essuya la bouche avec une serviette en lin.

— Fritz, perdez pas votre temps à essayer de me faire plaisir.

Fritz eut un petit rire.

— Audazs avait vraiment raison à votre sujet, maître.

— En disant que je suis qu'un misérable fils de pute ? Ouais, il avait l'œil pour juger les gens. (De sa fourchette, Kolher chassa une fleurette de brocoli. Ah, bordel ! Il détestait manger, surtout quand quelqu'un l'observait.) J'ai jamais compris pourquoi il tenait tellement à ce que je m'installe ici. Personne peut être désespéré à ce point.

— C'était pour vous.

Kolher plissa les yeux derrière ses lunettes de soleil.

— Vraiment ?

— Il se souciait de vous savoir si solitaire. À vivre seul. Sans véritable *shellane*, sans *doggen*. Il aimait à répéter que votre isolement était une punition que vous vous étiez imposée à vous-même.

— Eh bien, il se gourait. (Le ton coupant de Kolher interrompit les propos aimables du majordome.) Et si vous voulez rester ici, vous garderez pour vous vos théories psy, compris ?

Fritz sursauta comme s'il avait été giflé. Il s'inclina profondément et s'apprêta à sortir de la pièce.

— Mes excuses, maître. Il était tout à fait présomptueux de ma part de m'adresser ainsi à vous.

La porte se referma doucement.

Kolher s'appuya contre le sofa, la fourchette de Audazs serrée dans la main.

Ah bordel ! Ce foutu *doggen* rendrait fou un saint.

D'abord, il n'était pas seul. Ne l'avait jamais été.

La vengeance lui tenait compagnie.

M. X regarda les deux étudiants qui s'entraînaient. De gabarit similaire, ils avaient tous les deux dix-huit ans et étaient de constitution vigoureuse, mais M. X pouvait prédire le vainqueur.

En effet, après un coup de pied latéral, vigoureux et rapide, l'adversaire se retrouva allongé au sol.

M. X proclama la fin du match, sans rien ajouter, tandis que le vainqueur tendait la main au perdant pour l'aider à se remettre debout. Cette démonstration de courtoisie agaça M. X au plus haut point, et il eut envie de les punir tous les deux.

Le premier code de la Société était clair : l'adversaire envoyé au sol devait être frappé jusqu'à ce qu'il cesse de bouger. C'était aussi simple que ça.

Néanmoins, il s'agissait d'un entraînement et non de la vraie vie. Sans compter que les parents qui laissaient leurs fils tâter de la violence n'auraient pas manqué de réagir si leurs précieux rejetons leur avaient été ramenés les pieds devant.

Les deux étudiants s'inclinèrent devant M. X ; le visage du perdant était rouge, rougeur qui n'était pas à mettre sur le

compte de la fatigue uniquement. M. X laissa le groupe les fixer, car il savait que la honte et la gêne constituaient des aspects importants du processus de rééducation.

Il adressa un signe au vainqueur.

— Bon travail. La prochaine fois, tu feras en sorte de l'envoyer à terre plus vite. (Il se tourna vers le perdant, le fixa de pied en cap, remarqua sa respiration lourde et les tremblements dans ses jambes.) Tu sais où aller.

Le perdant cligna des yeux et se dirigea vers la cloison vitrée qui donnait dans le hall. Comme le voulait le rituel, il resta debout face à la vitre, tête levée, pour que tous ceux qui entrent dans le bâtiment puissent voir son visage. S'il essuyait les larmes qui coulaient sur ses joues, il devrait recommencer le rituel lors de l'entraînement suivant.

M. X scinda le groupe et commença à leur assigner les exercices. Il les observa, corrigea les postures et la position des bras, mais son esprit était ailleurs.

La nuit précédente n'avait pas été une réussite. Loin de là.

Lorsqu'il était rentré chez lui, il avait entendu sur la fréquence de la police que le corps de la prostituée avait été trouvé peu après 3 heures du matin. Aucune mention du vampire. Peut-être les éradiqueurs avaient-ils emporté le civil pour le torturer.

Il regrettait que les choses ne se soient pas déroulées comme il l'avait prévu, et ne souhaitait qu'une chose, retourner sur le terrain. Il utiliserait de nouveau comme appât une femelle humaine qu'il aurait assassinée peu de temps auparavant. Mais il devait absolument mieux doser les flèches tranquillisantes. Il avait commencé par une dose relativement faible, pour éviter de tuer le civil avant d'avoir pu l'utiliser. Manifestement, il était nécessaire d'augmenter la dose.

Mais c'était foutu pour ce soir-là.

M. X regarda le perdant.

Cette soirée était consacrée au recrutement. Les rangs devaient être étoffés après l'élimination, il y avait deux nuits, de cette nouvelle recrue.

Des siècles auparavant, lorsque les vampires étaient bien plus nombreux, la Société comptait des centaines de membres,

répartis sur l'ensemble du continent européen ainsi que dans les nouvelles colonies d'Amérique du Nord. Désormais, la population vampire avait diminué, ainsi que l'effectif de la Société. Question de pragmatisme. Il n'était pas bon de garder les éradiqueurs inactifs. Ceux-ci étaient recrutés spécifiquement sur leur propension à la violence, et leur instinct meurtrier ne pouvait être laissé en friche du simple fait que les cibles se faisaient rares. Un nombre assez élevé d'entre eux avait dû être éliminé pour avoir tué d'autres éradiqueurs dans des conflits de rivalité, qui éclataient plus volontiers en période d'inactivité. Pour se distraire, ils avaient aussi commencé à s'en prendre à des humains.

Alors que la première réaction constituait un déshonneur et une nuisance, la seconde relevait de l'inacceptable. Non que l'Oméga se soucie des contingences humaines. Le contraire aurait été plus exact. Mais la discrétion, les agissements dans l'ombre, les assassinats promptement exécutés étaient la signature des tueurs de vampires. L'attention des humains était toujours une mauvaise chose, et rien de tel que des morts pour rendre les *Homo sapiens* nerveux.

Raison de plus qui expliquait que le management des nouvelles recrues soit si délicat. Celles-ci faisaient généralement preuve de plus de haine que de concentration. Il était crucial de trouver le moment opportun afin de préserver la nature secrète de la guerre qui opposait depuis des siècles les vampires à la Société.

Néanmoins, il était nécessaire d'étoffer les rangs.

M. X regarda le perdant et sourit, attendant avec impatience la nuit à venir.

Peu avant 19 heures, M. X se dirigea vers les faubourgs et trouva facilement le 3461 Pillar Street. Il gara son minivan et attendit, passant le temps à observer la maison à deux étages. Elle était caractéristique de l'Amérique moyenne. Quatre cent cinquante mètres carrés, nichés au centre d'un petit terrain où s'élevait un arbre massif. Les voisins habitaient assez près pour lire au petit déjeuner la marque de céréales des gamins et le soir celle de la bière des parents.

Une vie normale et heureuse. Tout du moins en apparence.

La porte grillagée s'ouvrit brusquement et le perdant de l'entraînement de l'après-midi s'élança comme s'il s'échappait d'un navire en perdition. Sa mère lui emboîta le pas et resta sur le seuil à regarder le 4 x 4 comme s'il s'agissait d'une bombe prête à exploser.

M. X abaissa la vitre et adressa à la mère un signe de la main. Au bout d'un court instant, elle lui rendit son salut. Le perdant montant dans le minivan, les yeux brillants de convoitise lorsqu'il aperçut les sièges en cuir et les commandes du tableau de bord.

— 'Soir, dit M. X en démarrant.

L'adolescent, avec des gestes désordonnés, finit par lever les mains et incliner la tête.

— Sensei.

M. X sourit.

— Content que tu aies pu te rendre disponible.

— Ouais, mais ma mère est une chieuse pas possible. Le perdant essayait d'avoir l'air cool et accentuait les mots grossiers.

— Tu ne devrais pas parler d'elle de cette façon. Perplexe, l'adolescent eut besoin d'un peu de temps pour ajuster son comportement de dur.

— Elle veut que je sois rentré à 23 heures. On est en semaine, et je dois travailler demain matin.

— Alors nous veillerons à ce que tu sois rentré à l'heure.

— Où on va ?

— De l'autre côté de la ville. Il y a quelqu'un que j'aimerais te présenter.

Un peu plus tard, M. X s'arrêta dans une longue allée qui serpentait entre des spécimens d'arbres illuminés et des sculptures de marbre de facture antique. Au sol, des buissons taillés en forme d'animaux ressemblaient à des décorations sur un gâteau en pâte d'amande verte : chameau, éléphant, ours. La taille avait été réalisée par un expert, et les formes étaient extrêmement réalistes.

Si ça c'est pas de l'entretien ! Songea M. X.

— Waouh ! (Pour tout voir, le perdant exerça sur son cou moult torsions dignes d'une séance d'entraînement.) Qu'est-ce

que c'est ? Un parc ? Vous avez vu ça ! Hé, c'est un lion ! Vous savez, je crois que ça me plairait d'être vétérinaire, plus tard. Ça serait cool de sauver les animaux.

Le perdant se trouvait dans la voiture depuis moins de vingt minutes et M. X saturait déjà. L'adolescent était comme du gravier dans de la salade : quelque chose qu'on avait envie de recracher tout de suite.

Et pas seulement parce qu'il répétait « vous savez » jusqu'à plus soif.

Après un tournant, une demeure massive en briques rouges apparut.

Billy Riddle était dehors, adossé à une colonne blanche. Il portait son jean très bas sur les hanches, qui dévoilait l'élastique de ses sous-vêtements. Il jouait avec un trousseau de clés, qu'il balançait au bout d'un cordon. Lorsqu'il aperçut le Hummer, il se redressa et un sourire se dessina sous le pansement de son nez.

Le perdant remua sur son siège comme s'il avait été piégé.

Billy se dirigea vers la portière avant du côté passager ; il bougeait son corps musclé avec facilité. Lorsqu'il aperçut le perdant assis sur le siège avant, il lui jeta un regard noir. Le perdant détacha sa ceinture de sécurité et posa la main sur la poignée.

— Non, déclara M. X. Billy va s'asseoir à l'arrière.

Le perdant se cala de nouveau sur le siège et se mordit la lèvre.

Comme le perdant ne libérait pas le siège avant, Billy ouvrit la portière arrière d'un coup sec et monta. Il croisa les yeux de M. X dans le rétroviseur et l'hostilité se mua en respect.

— Sensei.

— Billy, comment vas-tu ce soir ?

— Bien.

— Parfait. Rends-moi service et remonte ton pantalon.

Billy remonta sa ceinture et posa ses yeux sur la nuque du perdant. Il la regarda fixement comme s'il voulait y percer un trou et, à en juger par l'agitation des doigts du perdant, celui-ci le savait.

M. X sourit.

Tout est affaire de chimie, pensa-t-il.

CHAPITRE 12

Beth se cala dans son fauteuil et s'étira les bras. L'écran de son ordinateur scintillait.

Rien à dire, Internet était drôlement pratique.

D'après les recherches qu'elle avait effectuées en ligne, le 816 Wallace Avenue était la propriété d'un certain Fritz Perlmutter. Il l'avait acquise en 1979 pour un peu plus de 200 000 dollars. Lorsqu'elle effectua une recherche sur le nom « Perlmutter » sur Google, elle trouva un certain nombre de personnes dont le prénom avait pour initiale « F », mais aucune ne vivait à Caldwell. Après avoir cherché pour rien dans des bases de données gouvernementales, elle demanda à Tony de pirater quelques sites pour elle.

Il s'avéra que Fritz était un type honnête qui respectait la loi. Sa situation financière était irréprochable. Il n'avait jamais eu de problèmes avec les impôts ni avec la police. N'avait jamais été marié non plus. En outre, il appartenait au groupe privé de clients de la banque locale, ce qui signifiait qu'il avait beaucoup d'argent. Mais ce fut tout ce que Tony réussit à découvrir.

Après un rapide calcul, elle en conclut que le très respectable M. Perlmutter devait avoir dans les soixante-dix ans.

Pourquoi quelqu'un comme lui avait-il affaire à son maraudeur de minuit ?

L'adresse était peut-être fausse.

Tu parles d'un scoop ! Un type vêtu de cuir noir et armé jusqu'aux dents qui balançait de fausses infos ? Impensable !

Quoi qu'il en soit le 816 Wallace Street et Fritz Perlmutter était tout ce qu'elle avait.

En compulsant les archives du Caldwell Courier Journal, elle découvrit plusieurs articles sur la maison. Celle-ci figurait au registre national des demeures historiques comme un magnifique exemple du style fédéral. Elle trouva également

quelques chroniques sur les travaux réalisés après son acquisition par M. Perlmutter. Bien évidemment, l'association historique locale essayait depuis des années de visiter la propriété pour voir les résultats des travaux, mais M. Perlmutter avait décliné toutes les propositions. Dans les courriers au rédacteur en chef, la frustration sous-jacente des mordus d'architecture se mêlait à une approbation timorée des restaurations extérieurs.

Tout en relisant les chroniques, Beth prit une pastille Rennie qu'elle croqua la réduisant en fine poudre qui vint se loger dans les replis de ses molaires. Son estomac faisait de nouveau des siennes. Et elle avait faim. Géniale, comme combinaison.

Peut-être était-ce la frustration. Dans le fond elle n'avait rien appris de plus.

Quid du numéro de téléphone portable que l'homme lui avait donné ? Impossible à tracer.

Dans ce néant d'informations, elle était plus que jamais déterminée à rester à l'écart de Wallace Avenue. Elle éprouvait comme un vague besoin d'aller se confesser.

Elle regarda l'heure. Presque 19 heures.

Cédant à la faim, elle décida d'aller dîner. Autant faire l'impasse sur la Sainte-Mère et opter pour les nourritures terrestres.

Elle se pencha pour regarder de l'autre côté de la cloison. Tony était déjà parti.

Elle n'avait pas du tout envie de rester seule.

Sur une impulsion, elle décrocha le téléphone et appela le poste de police.

— Ricky ? C'est Beth. L'inspecteur O'Neal est dans le coin ? D'accord, merci. Non, pas de message. Non. Le bipez pas. C'est pas important.

C'était aussi bien. Dur-à-cuire n'était pas exactement le genre de compagnie facile dont elle avait besoin.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre, l'esprit absorbé par la course de l'aiguille des minutes. Les heures de la soirée s'étiraient devant elle comme un parcours d'obstacles, heures à fuir et à surmonter.

Si possible rapidement.

Peut-être qu'elle passerait chez le traiteur et irait voir un bon film après. Tout pour retarder le moment de rentrer chez elle. En y réfléchissant, elle ferait probablement mieux de prendre une chambre dans un motel pour la nuit.

Au cas où l'homme reviendrait la chercher.

Elle venait de se déconnecter de son ordinateur lorsque le téléphone sonna. Elle décrocha à la seconde sonnerie.

— *Il paraît que tu me cherches.*

La voix de Butch O'Neal était rocailleuse, se dit-elle. Mais agréable.

— Hum, ouais. (Elle repoussa ses cheveux en arrière.) T'es toujours libre pour dîner ?

Son rire sonna comme un grondement sourd.

— *Je serai devant le journal dans un quart d'heure.* Il raccrocha juste avant qu'elle puisse glisser un commentaire anodin du genre « c'est juste histoire de dîner ».

Après le coucher du soleil, Kolher se dirigea vers la cuisine en emportant le plateau d'argent avec les restes de son repas. Dans la cuisine aussi, tout était top qualité. Typique de Audazs. Équipement industriel en acier inoxydable. Profusion de placards et plan de travail en granit. Innombrables fenêtres.

Trop de lumière.

Fritz se tenait près de l'évier, occupé à récurer quelque chose. Il regarda par-dessus son épaule.

— Maître, vous n'aviez pas à rapporter le plateau.

— Ça fait rien.

Kolher déposa le plateau sur le comptoir et s'y appuya. Fritz arrêta l'eau.

— Désirez-vous quelque chose ?

À vrai dire, et pour commencer, il aurait aimé ne pas être un tel abruti.

— Fritz, vous avez pas de souci à vous faire pour votre boulot ici. Je voulais juste que vous le sachiez.

— Merci, maître. (La voix du majordome était extrêmement calme.) Je ne sais pas ce que je deviendrais si je n'avais plus

personne dont m'occuper. Et j'ai la faiblesse de considérer cette demeure comme mon foyer.

— Elle l'est. Pour tout le temps que vous le voudrez. Kolher se retourna et se dirigea vers la porte. Il était presque sorti de la pièce quand Fritz prit la parole.

— Vous aussi êtes ici chez vous, maître.

Il hocha la tête.

— J'ai déjà un endroit où crécher. Pas besoin d'un autre.

Kolher, d'humeur belliqueuse, s'engagea dans le couloir. Bon sang, il valait mieux que Beth soit saine et sauve. Ou Dieu vienne en aide à celui qui s'en était pris à elle.

Et si elle avait décidé de l'éviter ? Peu importait. Bientôt, son corps allait ressentir un besoin que lui seul pourrait assouvir. Alors tôt ou tard, elle n'aurait d'autre choix que de revenir vers lui. Ou mourir.

Il songea à la douceur de sa nuque. Ressentit toute la volupté de sa langue courant le long de la veine qui partait de son cœur.

Ses canines s'allongèrent comme si elle se trouvait devant lui en chair et en os. Comme s'il pouvait planter ses dents dans sa chair et s'abreuver tout son saoul de son sang.

Le corps saisi de tremblements, Kolher ferma les yeux. Son estomac, repu de nourriture, se mua en un douloureux puits sans fond.

Il tenta de se souvenir de la dernière fois qu'il s'était nourri. Cela faisait certes un certain temps, mais probablement pas aussi longtemps qu'il le pensait.

Il s'efforça de recouvrer son calme. De se maîtriser. C'était comme tenter de ralentir un train au frein à main, mais il parvint néanmoins à reprendre ses esprits et à calmer sa soif de sang.

Lorsqu'il revint à la réalité, il fut en proie à un malaise, comme s'il étouffait.

Cette femelle constituait un véritable danger pour lui. Si elle avait le pouvoir de susciter cet effet sur lui sans même se trouver physiquement dans la pièce, elle pourrait bien être son *pyrocante*…

Son détonateur, en quelque sorte. La voie express vers l'autodestruction assurée.

Kolher se passa la main dans les cheveux. Quelle foutue ironie du sort qu'il désire cette femelle plus qu'aucune autre.

Mais l'ironie n'avait peut-être rien à y voir. Peut-être était-ce ainsi que fonctionnait ce système de *pyrocantes*. Cette envie démente de posséder le truc qui pouvait vous détruire avait de quoi vous faire péter un câble.

Après tout, où serait l'éclate si on pouvait facilement éviter d'y être accro ?

Il était nul. Il devait se décharger de la responsabilité de Beth. Vite fait. Dès que sa transition serait passée, il la confierait aux bons soins d'un autre mâle. Un civil.

L'image trash du corps meurtri et ensanglanté du jeune mâle surgit devant ses yeux.

Comment un foutu civil arriverait-il à la protéger ?

Il n'avait pas la réponse. Mais quelles étaient les autres options ? Il n'allait pas la garder avec lui.

Il pourrait peut-être la donner à l'un de ses frères d'armes.

Ah, ouais, et qui choisirait-il dans le lot ? Rhage ? Qui l'ajouterait à son long tableau de chasse ou, pire, la dévorerait par erreur ? V. avec tous ses problèmes ?

Zadiste ?

En plus, croyait-il vraiment qu'il pourrait supporter l'idée que l'un de ces guerriers se la faisait ?

Ouais, tu parles.

Qu'est-ce qu'il était fatigué !

Viszs se matérialisa devant lui. Ce soir-là, il ne portait pas sa casquette de base-ball ; Kolher parvint vaguement à distinguer le réseau complexe des tatouages autour de son œil gauche.

— J'ai trouvé Billy Riddle. (De sa main gantée, V. alluma une cigarette roulée. Lorsqu'il expira la fumée, une odeur de tabac turc se répandit dans l'air.) Il a été arrêté pour agression sexuelle il y a quarante-huit heures. Il habite chez son papa, qui se trouve être un sénateur des États-Unis.

— Remarquable pedigree.

— Difficile de mieux faire. J'ai pris la liberté d'effectuer quelques recherches. Notre ami Billy a des antécédents au rayon

délinquance juvénile. Violence. Agressions sexuelles. J'imagine que le directeur de campagne du paternel se réjouit que le gamin ait dix-huit ans. Maintenant, toutes ses infractions comme majeur sont inscrites dans son casier.

— T'as réussi à dégoter une adresse ?

— Ouais. (Viszs sourit.) Tu vas régler son compte au type ?

— Tu l'as dit.

— Alors, allons-y.

Kolher secoua la tête.

— Je vous rejoindrai toi et les autres ici plus tard. J'ai un truc à faire avant.

Il sentit les yeux du vampire rivés sur lui, son intelligence vive analysant la situation. De tous ses frères d'armes, Viszs avait les capacités intellectuelles les plus développées, mais ce privilège lui coûtait cher.

Kolher, pour sûr, avait ses propres démons, mais jamais il n'aurait souhaité avoir à porter la croix de Viszs. La capacité de voir les événements futurs était un terrible fardeau.

V. porta à ses lèvres la cigarette roulée et en exhala lentement la fumée.

— J'ai rêvé de toi la nuit dernière.

Kolher se raidit. Il s'y attendait plus ou moins.

— J'ai pas envie de savoir, mon frère. Vraiment pas. Le vampire acquiesça.

— Souviens-toi juste d'un truc, d'accord ?

— Envoie.

— Deux gardes torturés se battront l'un contre l'autre.

CHAPITRE 13

— Génial, le dîner, déclara Beth lorsque Butch arrêta sa voiture devant son immeuble.

Il acquiesça. Elle était intelligente, marrante, et belle à en tomber le cul par terre. Et s'il franchissait la ligne, elle n'hésitait jamais à le renvoyer dans ses cordes.

Elle était aussi incroyablement sexy.

Il gara la voiture, sans arrêter le moteur. Il se disait que couper le moteur pourrait donner l'impression qu'il attendait qu'elle lui propose d'entrer.

Ce qui, bien sûr, était le cas. Mais il ne voulait pas qu'elle se sente mal à l'aise si ce n'était pas ce qu'elle avait en tête. Voilà qu'il se transformait en mec bien.

— T'as l'air surprise d'avoir passé un bon moment, déclara-t-il.

— Un peu, oui.

Butch promena ses yeux sur elle, à commencer par ses genoux qui dépassaient sous l'ourlet de sa jupe. Grâce à l'éclairage du tableau de bord, il distinguait les contours magnifiques de son corps, son cou long et exquis, ses lèvres à la perfection inégalée. Il voulait l'embrasser, ici dans la pénombre, sur le siège avant de sa voiture banalisée, comme s'ils étaient des adolescents.

Puis il voulait entrer avec elle dans son appartement et ne pas en ressortir avant le petit matin.

— Merci encore, dit-elle.

Elle lui adressa un sourire et tendit la main vers la poignée.

— Attends.

Il agit rapidement, pour qu'elle n'ait pas le temps de penser et lui non plus. Il prit son visage dans ses mains et colla sa bouche contre la sienne.

Kolher se matérialisa dans la cour derrière l'appartement de Beth et sentit comme un picotement sur sa peau.

Elle se trouvait tout près. Mais aucune lumière chez elle. Suivant une intuition, il fit le tour du bâtiment. Il aperçut une berline garée devant. Elle était à l'intérieur. Kolher s'engagea sur le trottoir et, comme s'il faisait une simple promenade nocturne, passa devant la voiture. Il s'immobilisa, figé.

Sa vue restreinte lui suffisait pour voir qu'un type était vautré sur elle. Comme si le puissant désir sexuel du mâle humain ne constituait pas un indice suffisant.

Putain, il pouvait sentir le désir de ce salaud à travers la carrosserie !

Kolher s'élança en avant. Son premier réflexe aurait été de défoncer la portière et de massacrer celui qui avait osé poser les mains sur elle. Sortir le type par le colback et lui arracher la gorge.

Mais au dernier moment, il se contraignit à opérer un repli dans les ténèbres.

Fils de pute.

Il voyait rouge, littéralement, tant il était remonté. Qu'un autre mâle embrasse ces lèvres, caresse ce corps de ses mains…

Un grondement sourd monta de sa poitrine jusqu'à ses lèvres.

Elle est à moi

Il jura. Bordel, mais dans quel univers parallèle croyait-il vivre ? Elle était sous sa responsabilité temporaire, mais elle n'était pas sa *shellane*. Elle pouvait se taper qui elle voulait. Où elle voulait. Quand elle voulait.

Mais l'idée qu'elle puisse aimer ce que ce type était en train de lui faire, qu'elle puisse préférer le goût d'un baiser humain, suffisait à faire battre les tempes de Kolher.

Bienvenue dans le monde merveilleux de la jalousie, pensa-t-il. Le ticket d'entrée vous donne droit à une migraine atroce, à une envie quasi irrépressible de commettre un meurtre et à un complexe d'infériorité.

Super !

Bon sang, il avait hâte de retrouver sa vie d'avant. À la seconde même où elle aurait effectué sa transition, il se

casserait de cette ville. Et prétendrait que jamais, au grand jamais, il n'avait rencontré la fille de Audazs.

Butch O'Neal embrassait super bien.

Ses lèvres étaient fermes, mais délicieusement douces. Il ne montrait pas trop d'empressement, mais lui faisait comprendre qu'il était tout à fait prêt à aller plus loin et que ce n'était pas une plaisanterie.

De tout près, il sentait bon, un mélange d'après-rasage et de linge propre. Elle avança les mains pour le toucher. Sous ses paumes, ses épaules étaient larges et massives, son corps légèrement arqué en direction du sien. Tout en lui évoquait la puissance et, à ce moment précis, elle souhaita être attirée par lui. Vraiment.

Malheureusement, elle ne ressentait pas cette douce pointe de désespoir, cette envie dévorante. Pas ce qu'elle avait éprouvé la nuit précédente avec…

Tu parles d'un moment pour penser à un autre…

Butch s'écarta et plissa les yeux.

— Ça le fait pas, pour toi, pas vrai ?

Elle eut un petit rire. C'était du Dur-à-cuire tout craché. Direct comme à son habitude.

— Tu embrasses super bien, O'Neal, je te l'accorde. C'est donc pas une question de technique.

Il se rassit derrière le volant et secoua la tête.

— Tu parles d'un compliment !

Mais il n'avait pas l'air terriblement blessé.

Et maintenant qu'elle avait l'esprit plus clair, elle se réjouissait de n'éprouver aucune attirance. Si elle en avait pincé pour lui, si elle avait voulu être avec lui, il lui aurait brisé le cœur. Elle en était convaincue. Dans dix ans, s'il tenait jusque-là, il imploserait littéralement à cause du stress, de la laideur et de la douleur de son boulot. Déjà, son job le dévorait. Année après année, la blessure se faisait plus profonde et personne, personne ne pouvait l'empêcher de sombrer.

— Attention où tu mets les pieds, Randall ! S'exclama-t-il. C'est déjà assez grave de savoir que je t'excite pas. Mais la pitié que je lis sur ton visage est une vraie torture.

— Désolée, dit-elle en souriant.

— Je peux te poser une question ?

— Vas-y.

— Ça se passe comment entre toi et les hommes ? Est-ce que… t'aimes les hommes ? Enfin, tu nous aimes ?

Elle éclata de rire en songeant à ce qu'elle avait fait la nuit précédente avec cet étranger. La question de son orientation sexuelle avait trouvé une réponse. Ferme et définitive.

— Ouais, j'aime les hommes.

— Un type t'a fait quelque chose ? Du mal ?

Beth secoua la tête.

— Je préfère garder ça pour moi.

Il baissa les yeux vers le volant et laissa courir sa main autour.

— C'est vraiment moche. Parce que t'es géniale. Vraiment.

Il se racla la gorge comme s'il se sentait mal à l'aise.

Penaud. Bon sang, Dur-à-cuire était tout penaud. Sous l'impulsion du moment, elle se pencha vers lui et l'embrassa sur la joue.

— Toi aussi, t'es vraiment génial.

— Ouais, je sais. (Il lui décocha le sourire qui était sa marque de fabrique.) Maintenant, bouge ton cul et entre dans ce bâtiment. Il est tard.

Butch regarda Beth traverser devant les phares de la voiture, ses cheveux flottant au vent.

C'était vraiment une super nana, pensa-t-il. Une nana vraiment bien.

Et, bon sang, il aurait pu jurer qu'elle avait vu ce qui l'attendait. Cette tristesse dans ses yeux signifiait qu'elle avait vu la tombe au bord de laquelle il se tenait déjà. Finalement, c'était aussi bien qu'elle ne soit pas attirée par lui. Sinon, il aurait pu faire en sorte qu'elle tombe amoureuse de lui, histoire de ne pas aller tout seul en enfer.

Il démarra la voiture, sans retirer son pied du frein tandis qu'elle montait les marches de l'entrée. Elle avait posé la main sur la poignée et lui adressait un signe quand il aperçut quelque chose qui bougeait dans l'obscurité.

Il arrêta le véhicule.

Un homme vêtu de noir se dirigeait vers l'arrière du bâtiment.

Butch sortit de la voiture et, en silence, traversa la pelouse en courant.

CHAPITRE 14

Toute l'attention de Kolher tendait vers un seul objet Beth. Ce n'est qu'après avoir traversé la moitié de la Cour qu'il entendit l'humain derrière lui.

— Police ! Stop !

Puis il y eut ce bruit par trop familier d'un revolver pointé sur lui.

— Fais voir tes mains !

Lorsqu'il perçut l'odeur de l'homme, Kolher sourit. Au désir s'était substituée l'agressivité, et l'envie de se battre était désormais aussi forte qu'avait été son désir sexuel. Décidément ce type était gonflé à bloc ce soir-là.

— J'ai dit stop et les mains en l'air !

Kolher s'immobilisa et porta la main à son blouson pour saisir l'une de ses armes. Ce type avait beau être flic, il allait le buter et faire une jolie petite entaille à son artère.

À ce moment-là, Beth ouvrit la porte vitrée coulissante.

Kolher sentit son odeur et, sur-le-champ, eut une érection.

— Les mains en l'air !

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Beth.

— Rentre à l'intérieur, aboya l'humain. Les mains en l'air, connard ! Ou je te fais un trou à l'arrière du crâne.

Le flic se trouvait désormais à trois mètres et se rapprochait encore. Kolher leva les mains. Il n'allait pas le tuer devant Beth. En outre, le flingue serait en position pour tirer à bout portant dans trois secondes. Même lui ne pourrait survivre à un tel tir.

— O'Neal…

— Bordel de merde, Beth, barre-toi !

Une main lourde s'abattit sur l'épaule de Kolher, et celui-ci laissa le policier le pousser contre l'immeuble.

— Tu vas me dire ce que tu fous à traîner par ici ? ordonna l'humain.

— Je me promène, répondit Kolher. Et toi ?

Le flic saisit les bras de Kolher et les tira vers l'arrière. Très vite, les menottes suivirent. Le type était un vrai pro du métal.

Kolher regarda dans la direction de Beth. De ce qu'il pouvait distinguer, elle avait serré ses bras autour de son corps. L'air tout autour d'elle était alourdi par la peur, comme une couverture qui l'enveloppait de la tête au pied.

C'était pas vraiment le plan, pensa Kolher. Elle avait de nouveau peur de lui.

— La regarde pas, ordonna le flic, qui poussa le visage de Kolher contre le mur. C'est quoi ton nom ?

— Kolher, répondit Beth. Il m'a dit s'appeler Kolher.

— T'as entendu ce que je t'ai dit, bébé. Va-t'en, rétorqua l'humain d'un ton hargneux.

— Moi aussi, je veux savoir qui c'est.

— Je te ferai un putain de rapport demain matin par téléphone, ça te va ?

Kolher grogna. Il ne pouvait nier que la faire rentrer était une foutue bonne idée. Mais il n'appréciait pas du tout le ton que le policier prenait pour lui parler.

L'humain fouilla les poches du blouson de Kolher et en tira les armes une à une. Trois *shuriken*, un couteau à cran d'arrêt, un pistolet, une chaîne.

— Bordel de Dieu, murmura le flic tandis qu'il laissait tomber la chaîne d'acier, qui alla rejoindre le reste des armes. T'as des papiers ? Mais peut-être que t'avais plus de place pour un portefeuille, vu ton artillerie !

Quand le flic mit la main sur une épaisse liasse de billets, il jura encore.

— Je vais aussi trouver de la drogue, j'imagine, ou t'as déjà tout vendu ce soir ?

Kolher laissa le flic le retourner et le pousser violemment, dos au mur. Il le regarda fixement tandis qu'il retirait les dagues de son holster et pensa à l'intense plaisir qu'il éprouverait lorsqu'il lui déchirerait la gorge de ses dents. Il se pencha en avant, cou tendu. Il ne pouvait pas s'en empêcher.

— O'Neal, attention ! s'écria Beth, comme si elle avait lu dans ses pensées.

Le flic plaqua le canon de son pistolet sur le cou de Kolher.

— Alors, ton nom ?

— Tu m'arrêtes ?

— Tout juste !

— Pour quel motif ?

— Voyons voir. Intrusion dans une propriété privée. Détention d'armes. T'as un permis ? Je parie que non. Et grâce à ces *shuriken*, je dirai meurtre, aussi. Ouais, ça devrait le faire.

— Meurtre ? murmura Beth.

— Ton nom ? ordonna le flic, qui leva les yeux vers lui.

— Tu dois être médium, répondit Kolher avec un sourire pincé.

— Quoi ?

— À propos de l'accusation de meurtre. (Kolher rit doucement et, la voix rauque, ajouta :) Tu t'es déjà trouvé dans une housse mortuaire, inspecteur ?

De la rage, brute et intense, suinta des pores de l'homme.

— T'avise pas de me menacer !

— C'est pas le cas.

Le crochet du gauche fendit l'air à la vitesse d'une balle de base-ball et Kolher ne fit rien pour l'éviter. Le poing puissant du flic vint s'écraser contre sa mâchoire et projeta sa tête en arrière. La douleur explosa dans sa tête.

— Butch, arrête !

Beth se précipita en courant, comme si elle envisageait de s'interposer entre les deux, mais le flic la maintint à distance et la repoussa.

Kolher cracha du sang.

— Il a raison. Rentre.

Parce que ça allait saigner.

Dès le début, avec ce qu'il avait entrevu de ce pelotage en règle, le flic ne lui revenait pas. Mais s'il osait encore une fois parler à Beth sur ce ton, Kolher se ferait un plaisir de faire goûter à sa denture les joies de la liberté. Après, seulement, il tuerait ce fils de pute.

— Rentre, Beth, dit Kolher.

— Ferme-là ! hurla le flic.

— Quoi, tu vas encore me frapper si je la boucle pas ? Le flic rapprocha son visage de celui de Kolher.

— Non, je vais te descendre.

— Ça me va. J'aime les blessures par balle. (Kolher baissa la voix.) Mais pas devant elle.

— Va te faire foutre.

Mais le flic recouvrit les armes et l'argent avec son manteau. Puis il saisit le bras de Kolher et l'embarqua.

Beth crut qu'elle allait vomir lorsqu'elle vit Butch emmener Kolher.

Entre les deux hommes, l'agressivité avait la consistance du plomb et, alors même que Kolher était menotté et tenu en respect par une arme, Beth craignait pour la sécurité de Butch. Elle avait l'impression que Kolher se laissait arrêter de son plein gré.

Mais Butch doit probablement le savoir, pensa-t-elle. *Sinon, il aurait replacé son arme dans son holster au lieu de laisser le canon appuyé contre la tempe de Kolher.*

Elle savait que Butch n'était pas un tendre avec les criminels, mais est-ce qu'il était dingue au point d'en tuer un ?

À en juger par l'expression meurtrière qu'elle lisait sur son visage, la réponse était un « oui » franc et massif. En outre, il réussirait probablement à s'en tirer. Une mort brutale guettait ceux qui avaient fait le choix de la violence et, manifestement, Kolher n'avait rien du citoyen modèle. Si on le retrouvait avec une balle dans la nuque dans une ruelle ou flottant dans le fleuve, qui s'en étonnerait ?

Cédant à son instinct, Beth se dirigea en courant devant le bâtiment.

Butch avançait vers son véhicule comme s'il portait une charge instable ; elle courut pour le rattraper.

— Attends, je veux lui poser une question.

— Quoi ? Tu veux connaître sa pointure ou quoi ? Aboya Butch.

— Quarante-neuf, articula Kolher d'une voix traînante.

— Je m'en souviendrai pour Noël, connard.

Beth bondit pour se placer devant eux et les contraindre à s'arrêter ou lui passer sur le corps. Elle fixa Kolher droit dans les yeux.

— Qu'est-ce que tu me voulais ?

Elle aurait juré que son regard, derrière ses lunettes de soleil, s'était adouci.

— Je voulais pas que les choses se passent comme ça.

Butch la poussa d'un geste vigoureux de la main.

— J'ai une idée : si tu me laissais faire mon boulot ?

— *La touche pas !* Gronda Kolher.

— Ouais, cause toujours.

Butch poussa Kolher sans ménagement.

Lorsqu'ils atteignirent la voiture, Butch ouvrit la portière arrière et poussa le corps imposant de Kolher à l'intérieur.

— Qui es-tu ? hurla-t-elle.

Kolher la regarda, parfaitement immobile, en dépit du rempart que formait le corps de Butch devant lui.

— C'est ton père qui m'a envoyé, articula-t-il distinctement. Puis il s'installa sur le siège arrière.

Beth en eut le souffle coupé.

Elle eut vaguement conscience que Butch claquait la portière arrière et qu'il se dirigeait vers le siège du conducteur.

— Attends ! s'écria-t-elle.

Mais la voiture avait déjà démarré, et ses pneus avaient crissé et laissé des marques sur l'asphalte.

CHAPITRE 15

Butch décrocha le combiné et demanda au central d'envoyer immédiatement un policier dans la cour de l'immeuble de Beth pour collecter les armes et l'argent qui se trouvaient sous son manteau. En conduisant, il gardait un œil sur la route et l'autre sur le rétroviseur intérieur. Le suspect le regardait fixement, un léger sourire sur son visage hostile.

Bon sang, ce type était gigantesque. Il occupait la quasi-totalité du siège arrière, la tête inclinée pour éviter de se cogner contre le toit lorsque la voiture roulait dans des ornières.

Butch avait hâte de le faire sortir de la foutue voiture.

Moins de cinq minutes plus tard, il obliqua dans Trade Street et se gara sur le parking du poste de police, aussi près que possible de la porte de derrière. Il sortit du véhicule et ouvrit la portière arrière.

— Tiens-toi tranquille, OK ? dit-il en saisissant le bras de Kolher.

Kolher se leva. Butch le poussa.

Mais le suspect recula et s'éloigna du poste.

— Pas par ici.

Butch l'agrippa, enfonçant ses talons dans le béton, tirant de toutes ses forces.

Mais le suspect était doté d'une force phénoménale. Il avançait résolument, traînant Butch derrière lui.

— Tu crois que je vais hésiter à tirer ? demanda Butch alors qu'il portait la main à son arme.

Puis tout bascula en un instant.

Jamais Butch n'avait vu quelqu'un bouger à cette vitesse. L'instant d'avant, le type avait les mains menottées derrière le dos ; celui d'après, les menottes gisaient au sol.

Avec une totale économie de mouvements, Butch se retrouva désarmé, victime d'une prise d'étranglement fulgurante et entraîné dans l'ombre.

L'obscurité les avala. Tout en se défendant, Butch se rendit compte qu'il se trouvait dans la ruelle étroite séparant le poste de police du bâtiment de bureaux adjacent. Elle n'était large que d'un mètre cinquante, mais longue d'une vingtaine de mètres environ. Sans éclairage. Ni fenêtres.

Quand Butch vint heurter avec force le mur de briques, le peu de souffle qu'il avait réussi à reprendre fut expulsé brutalement hors de ses poumons. Il fut soudain soulevé du sol ; d'une seule main, son adversaire le tenait par le cou.

— T'aurais dû rester en dehors de ça, inspecteur, gronda l'homme. T'aurais dû passer ton chemin et la laisser venir avec moi.

Butch cherchait à s'agripper à la poigne de fer. La main puissante plaquée contre sa gorge lui ôtait peu à peu la vie. Butch s'étranglait, suffoquait. Sa vue commençait à se brouiller et il sentait qu'il allait perdre conscience.

Il savait qu'il ne pourrait pas s'en sortir, cette fois. On le sortirait de la ruelle dans un sac mortuaire. Comme cet homme le lui avait promis.

L'instant d'après, Butch cessa de résister, bras ballants. Il voulait lutter. Il en avait la volonté. Mais plus la force.

Quant à la mort, elle lui était indifférente. Il allait mourir en service, certes comme un crétin qui n'avait pas demandé de renfort. Mais cette mort était plus rapide et préférable à une longue agonie sur un lit d'hôpital, causée par une maladie incurable. Et bien plus honorable que le suicide, option que Butch avait déjà considérée une fois ou deux.

Avec son dernier souffle de vie, il se força à regarder fixement le visage de l'homme. L'expression qu'il vit fut celle d'une maîtrise totale.

Ce type en est pas à son coup d'essai, songea Butch. Et le meurtre lui pose aucun problème.

Bon sang, Beth.

Qu'est-ce qu'un homme comme lui était capable de faire à Beth ?

Kolher sentit le corps du policier se relâcher. Il était encore en vie, mais à peine.

L'absence totale de peur chez cet humain était remarquable. Le flic avait eu la haine de se faire avoir comme ça, s'était défendu comme un pro, mais jamais il n'avait eu peur. Alors que désormais l'Estompe était sur lui, il était résigné à mourir. Voire peut-être soulagé.

Bon sang. Kolher pouvait tout à fait imaginer ressentir la même chose.

Quel gâchis de tuer quelqu'un capable de mourir comme un guerrier. Sans peur ni hésitation. De tels hommes étaient rares, vampires et humains confondus.

La bouche du flic se mit à remuer. Il voulait parler. Kolher se pencha vers lui.

— Lui… fais pas… de mal.

— Je suis là pour la sauver, se surprit Kolher à répondre.

— Non !

Une voix résonna dans la ruelle.

Kolher tourna la tête. Beth courait dans leur direction.

— Lâche-le !

Il desserra son emprise autour du cou du policier. Il n'avait pas l'intention de tuer ce type devant elle. Il avait plus besoin que Beth lui fasse confiance que d'envoyer ce flic rencontrer son créateur.

Beth s'arrêta devant eux et Kolher baissa le bras ; l'humain tomba à terre. Des halètements entravés et des râles résonnèrent dans la ruelle.

Elle s'agenouilla près du policier en regardant vers Kolher.

— Tu as failli le tuer !

Kolher jura ; il savait qu'il devait se barrer vite fait. D'autres flics allaient sûrement se pointer.

Il regarda à l'autre bout de la ruelle.

— Et tu penses aller où comme ça ?

La colère de Beth rendait sa voix aussi acérée qu'une lame.

— Tu veux que je reste dans le coin pour qu'on m'arrête encore ?

— Tu mérites d'aller en taule !

Chancelant, le policier s'efforça de se mettre debout, mais ses genoux flanchèrent. Mais il repoussa les mains de Beth quand elle voulut l'aider.

Kolher devait trouver un endroit obscur pour se dématérialiser. Si Beth avait été secouée de le voir s'apprêter à tuer un homme, elle aurait la trouille de sa vie en le voyant disparaître sous ses yeux.

Kolher se retourna et s'éloigna à grandes enjambées. Il n'aimait pas l'idée de la laisser ici, mais que faire d'autre ? S'il se faisait buter, qui veillerait sur elle ? Il ne pouvait pas se permettre d'aller en prison. Les cellules étaient équipées de barreaux d'acier et, à l'aube, jamais il ne pourrait se dématérialiser. Face à ces deux éventualités, si des policiers tentaient de l'appréhender ici et maintenant, son seul choix serait de tous les massacrer.

Que penserait-elle de lui alors ?

— Reste où tu es ! hurla-t-elle.

Tandis qu'il continuait à avancer, il entendit les pas de Beth, qui s'approchait en courant.

— Je t'ai dit de rester où tu es !

Elle l'agrippa par le bras et tira avec force.

Kolher la regarda fixement, rendu furieux par la tournure qu'avaient prise les événements. Grâce à cette petite scène avec son pote le policier, Beth était désormais terrifiée par lui, et veiller sur elle allait être une vraie galère. Il doutait de disposer du temps nécessaire pour la convaincre de l'accompagner de son plein gré. Il devrait donc peut-être se résoudre à l'emmener contre sa volonté quand viendrait le moment de la transition. Et ça n'allait pas être la joie, ni pour l'un ni pour l'autre.

Lorsque l'odeur de Beth parvint jusqu'à ses narines, il sut immédiatement que ce changement était imminent. Peut-être devait-il l'emmener avec lui maintenant. Kolher regarda autour de lui. Il ne pouvait pas vraiment la charger sur son épaule ici, à moins de quinze mètres du poste de police. Et pas sous les yeux de ce foutu flic. Non, il devrait revenir juste avant l'aube et l'enlever.

Puis il l'enchaînerait dans les appartements de Audazs s'il devait en arriver à cette extrémité ; c'était soit ça, soit elle mourrait.

— Pourquoi tu m'as menti ? hurla-t-elle. Tu n'as pas connu mon père.

— Si.

— Menteur, éructa-t-elle. Tu n'es qu'un tueur et un menteur.

— Au moins, la première partie est juste.

Beth écarquilla les yeux d'effroi, l'horreur était lisible sur son visage.

— Ces *shuriken*… dans tes poches. Tu as tué Mary, pas vrai ?

Il fronça les sourcils.

— J'ai pas tué de femmes.

— J'ai raison pour la deuxième partie aussi.

Kolher jeta un coup d'œil au policier, encore sonné à terre, mais qui commençait à récupérer.

Merde, pensa-t-il. Et si Beth n'avait pas jusqu'à l'aube ? Et si elle disparaissait et qu'il n'arrivait pas à la retrouver ?

Il baissa la voix.

— Tu as eu de nombreuses fringales dernièrement, pas vrai ?

Elle sursauta.

— Quoi ?

— T'as tout le temps faim, mais tu grossis pas. Et tu es fatiguée. Très fatiguée. Les yeux te brûlent aussi, surtout dans la journée. (Il se pencha vers elle.) Tu regardes de la viande crue et tu te demandes quel goût ça a. Tu as mal aux dents, surtout à celles du haut. Tes articulations te font mal et tu te sens à l'étroit dans ton corps. Toujours plus.

Elle cilla et ouvrit la bouche.

Derrière elle, le policier se remit sur ses pieds, chancela et retomba au sol sur le cul. Kolher parla plus vite.

— T'as l'impression de ne pas être comme les autres, pas vrai ? Comme si les autres avançaient à une vitesse différente, plus lentement. Tu penses être anormale, différente, à part. Tu tiens pas en place. Tu sens que quelque chose va t'arriver, quelque chose de prodigieux, mais tu ignores ce que c'est ou comment l'arrêter. Dans ton lit, t'arrives pas à trouver le sommeil, effrayée par tes rêves, perdue dans un environnement familier. (Il s'interrompit.) T'as presque jamais senti d'attirance sexuelle, mais les hommes te trouvent incroyablement

désirable. Les orgasmes que je t'ai donnés la nuit dernière étaient tes premiers.

C'était tout ce dont il pouvait se rappeler de son existence dans le monde des humains avant sa transition.

Elle le regarda fixement, abasourdie.

— Si tu veux savoir ce qui t'arrive, tu dois venir avec moi. Maintenant. Tu vas être malade, Beth. Et je suis le seul à pouvoir t'aider.

Elle recula d'un pas. Regarda le policier, qui semblait goûter aux joies de la position allongée.

Kolher leva les mains.

— Je te ferai aucun mal, je te le promets. Si je voulais te tuer, j'aurais pu le faire de dix manières différentes la nuit dernière.

Elle tourna de nouveau la tête dans sa direction, et il ferma les yeux lorsqu'il sentit qu'elle se souvenait avec précision de tous les événements de la nuit précédente. Son désir parvenait à ses narines comme un doux effluve. Puis il cessa brusquement.

— Tu allais tuer Butch.

En réalité, il n'en était pas si sûr. Les bons adversaires étaient rares.

— C'est faux.

— T'aurais pu.

— Quelle importance ? Il respire encore.

— Seulement parce que je suis arrivée à temps.

Kolher grogna, puis se décida à jouer sa meilleure Carte.

— Je vais te conduire à la maison de ton père.

Beth écarquilla les yeux, puis les plissa de nouveau, soupçonneuse.

Elle regarda encore en direction du policier. Il avait réussi à se remettre debout, une main appuyée contre le mur, la tête inclinée comme si elle était trop lourde pour son cou.

— Mon père, hein ?

Sa voix était empreinte d'incrédulité.

Mais aussi de ce qu'il fallait de curiosité pour qu'il sache qu'il avait réussi à l'appâter.

— Le temps presse, Beth. Il y eut un long silence.

Le policier leva la tête et regarda vers le bout de la ruelle.

Dans une minute ou deux, ce type allait tenter une nouvelle arrestation. Sa détermination était palpable.

— Je m'en vais maintenant, déclara Kolher. Viens avec moi.

Elle sera plus fort son sac contre elle.

— Juste pour que les choses soient claires, j'ai aucune confiance en toi.

Il acquiesça.

— Pourquoi t'aurais confiance ?

— Et j'ai déjà eu des orgasmes avant.

— Alors pourquoi t'as été tellement surprise d'en avoir ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Vite, murmura-t-elle, s'éloignant de l'inspecteur. On trouvera un taxi sur Trade Street. J'ai pas demandé à celui qui m'a conduite ici d'attendre.

CHAPITRE 16

Tandis qu'elle avançait à toute allure dans la ruelle, Beth savait qu'elle jouait avec sa vie. Les probabilités étaient fortes pour qu'elle se fasse avoir. Par un tueur. Mais comment pouvait-il savoir à ce point ce qu'elle ressentait ?

Avant de tourner le coin de la rue, elle jeta un dernier regard à Butch. La main tendue vers elle, il cherchait à l'atteindre. L'obscurité dissimulait ses traits, mais son élan désespéré vers elle franchit la distance qui les séparait. Elle hésita, ralentissant le rythme. Kolher la saisit par le bras.

— Beth. Viens.

Que le ciel lui vienne en aide ! Elle se remit à courir.

À l'instant où ils débouchèrent dans Trade Street, elle héla un taxi. Dieu merci, il s'arrêta net. Ils s'engouffrèrent à l'intérieur, puis Kolher donna au chauffeur une adresse située à quelques rues seulement de celle qu'il avait précédemment indiquée à Beth sur Wallace Avenue.

Manifestement une tactique de sécurité.

Il doit en avoir à revendre, de ces tactiques, songea-t-elle.

Tandis que le taxi démarrait, elle sentit son regard peser sur elle.

— Ce flic, demanda-t-il, il est important pour toi ?

Elle prit son téléphone portable dans son sac et composa le numéro du standard du poste de police.

— Je t'ai posé une question, dit-il d'un ton sec.

— Va te faire foutre. (Lorsqu'elle entendit la voix de Ricky à l'autre bout du fil, elle prit une profonde inspiration.) Est-ce que José est là ?

Il fallut moins d'une minute pour mettre la main sur lui et il était déjà dehors à chercher Butch lorsqu'elle mit fin à la communication. José n'avait pas posé beaucoup de questions ; celles-ci viendraient en temps et en heure, elle le savait

pertinemment. Et comment allait-elle pouvoir lui expliquer qu'elle s'était enfuie avec un suspect ?

Ce qui, vraisemblablement, faisait d'elle une complice.

Beth remit son téléphone dans son sac. Ses mains tremblaient et elle se sentait comme prise de vertige. Elle n'arrivait pas à reprendre son souffle non plus, alors même que le taxi avait l'air conditionné et qu'il faisait frais à l'intérieur. Elle ouvrit la vitre ; de l'air chaud et humide s'engouffra dans l'habitacle et lui ébouriffa les cheveux.

Qu'est-ce qu'elle avait fait ? Avec son corps la nuit précédente ? Avec sa vie à cet instant même ?

Qu'est-ce qui allait suivre ? L'incendie de son appartement ?

Elle se détestait d'avoir mordu à l'hameçon, le seul auquel elle était incapable de résister. Car manifestement cet homme était un criminel. Qui la terrifiait, mais dont pourtant elle ne pouvait oublier l'ardeur des baisers.

Et elle le haïssait d'avoir compris que ses orgasmes étaient les premiers.

— Arrêtez-vous ici, ordonna Kolher au chauffeur dix minutes plus tard.

Beth régla la course avec un billet de vingt dollars et pensa que c'était une chance qu'elle ait de l'argent sur elle. L'argent de Kolher, ce gros paquet de billets, se trouvait dans la cour de son appartement. Il n'aurait pas pu régler la course.

Était-elle vraiment sur le point d'accompagner cet homme chez lui ?

Le taxi démarra et ils s'engagèrent sur un trottoir bien entretenu d'un quartier résidentiel luxueux. Le changement de décor frisait l'absurde, entre la violence de la ruelle obscure et ces gazons et massifs proprets.

Elle était prête à parier que les habitants de ce quartier n'avaient jamais fui la police.

Elle jeta un regard à Kolher, qui la suivait à quelques pas. Il inspectait les alentours, comme s'il s'attendait à être attaqué, même si elle se demandait ce qu'il pouvait bien voir derrière ses lunettes noires. Elle ne comprenait pas pourquoi il s'obstinait à les porter. Outre nuire à sa vue, ces lunettes constituaient un

signe distinctif majeur. Quiconque croisait le couple serait en mesure de décrire l'homme avec précision en un clin d'œil.

Même si ses longs cheveux noirs et sa haute stature auraient suffi.

Elle tourna la tête. Dans son dos, le bruit des bottes martelant le béton résonnait comme des poings contre une porte massive.

— Alors, ce flic ? (La voix de Kolher, profonde, résonna tout près.) C'est ton amant ?

Beth faillit éclater de rire. Bon sang, il avait l'air jaloux.

— J'ai aucune intention de te répondre.

— Pourquoi ?

— Parce que rien m'y oblige. Je te connais pas. Je te dois rien.

— T'as appris assez bien à me connaître la nuit dernière, rétorqua-t-il d'un ton sec. Et moi, j'ai appris à *très bien* te connaître.

Terrain glissant, pensa-t-elle alors qu'elle sentit une excitation immédiate entre ses jambes. Bon Dieu, toutes les choses que cet homme savait faire avec sa langue…

Elle croisa les bras sur la poitrine et regarda fixement une demeure de style colonial très bien conservée. De la lumière filtrait de plusieurs fenêtres, rendant l'ensemble accueillant et familier. Probablement parce que ces demeures familiales étaient universelles. Et universellement attirantes.

Elle ne dirait pas non à un petit séjour d'une semaine dans l'une de ces bâtisses.

— La nuit dernière était une erreur, déclara-t-elle.

— C'est pas vraiment l'impression que j'ai eue.

— Eh bien tu te goures. Sur toute la ligne.

Il tendit le bras vers elle avant même qu'elle se rende compte qu'il avait esquissé le moindre mouvement. Elle marchait et, l'instant d'après, se retrouvait dans ses bras. D'une main, Kolher la saisit à la base du cou ; de l'autre, il attira fermement son bassin contre le sien. Son sexe en érection était comme une lanière épaisse tout contre son ventre.

Elle ferma les yeux. Le moindre centimètre de sa peau prit vie, la chaleur inondant tout son corps. Elle détestait l'effet qu'il

produisait sur elle mais, comme lui, elle était incapable de contrôler quoi que ce soit.

Elle attendit qu'il plaque sa bouche contre la sienne, mais il s'abstint. Il approcha ses lèvres de son oreille.

— Me fais pas confiance. M'aime pas. Je m'en tape. Mais me mens *jamais*. (Il prit une profonde inspiration, comme s'il l'attirait à l'intérieur de lui.) En ce moment même, je peux sentir ton désir. Je pourrais t'allonger sur ce trottoir et être sur toi en moins d'une seconde. Et tu me repousserais pas, pas vrai ?

Non, probablement pas.

Parce qu'elle était *stupide*. Et que manifestement elle avait envie de mourir.

Les lèvres de Kolher s'attardèrent sur son cou. Puis il se mit à effleurer légèrement sa peau avec sa langue.

— De deux choses l'une : ou on se la joue civilisés et on attend d'être rentrés ou on fait ça ici. Les deux me vont, et j'ai une envie dingue d'être en toi, et toi, tu diras pas non.

Beth agrippa ses épaules à travers son blouson de cuir. Elle aurait dû le repousser, mais elle en était incapable. Elle l'attira plus près encore contre son corps, poussant ses seins contre son torse.

Il laissa échapper un râle de désespoir, à mi-chemin entre un grognement de satisfaction et une supplication douloureuse.

Ah, pensa-t-elle, retrouvant un peu de pouvoir.

Elle s'écarta de lui satisfaite, mais à son corps défendant.

— La seule chose qui rende cette situation quelque peu supportable est le fait que tu me veuilles encore plus. Elle releva le menton et se remit à avancer. Elle sentait ses yeux sur son corps, comme s'il la touchait de ses mains.

— T'as raison, confirma-t-il. Je tuerais pour t'avoir. Beth fit volte-face, pointant sur lui un doigt accusateur.

— On y est ! Tu nous as vus, Butch et moi, nous embrasser dans la voiture, c'est ça ?

Kolher haussa un sourcil interrogateur. Puis esquissa un léger sourire, en s'abstenant toutefois de répondre.

— C'est pour ça que tu l'as attaqué ?

— J'ai seulement essayé de résister à l'arrestation.

— À d'autres, murmura-t-elle. Alors, c'est ça ? Tu l'as vu m'embrasser ?

Kolher s'approcha d'elle, réduisant l'espace entre leurs deux corps. Tout en lui exhalait la menace.

— Ouais, je l'ai vu. Et j'ai *détesté* le voir te toucher. Satisfaite ? Vas-y, assène le coup de grâce et dis-moi qu'il est meilleur amant que moi. Ça serait un mensonge, bien sûr, mais ça me ferait quand même un putain de mal de chien.

— Mais qu'est-ce que ça peut bien te faire ? demanda-t-elle. Toi et moi on a passé qu'une nuit ensemble. Même pas ! Juste quelques heures.

Il serra la mâchoire. Elle savait qu'il grinçait des dents, à en juger par la façon dont ses joues creusées remuaient. Mieux valait qu'il porte ses lunettes de soleil, car elle savait qu'il l'aurait assassinée du regard.

Lorsqu'une voiture passa dans la rue, elle se rappela qu'il était recherché par la police et que, techniquement, elle aussi. Mais qu'est-ce qui leur arrivait, de se disputer sur le trottoir… comme deux amants ?

— Écoute, Kolher, je veux pas me faire arrêter cette nuit. (Jamais elle n'aurait pensé qu'elle dirait ça un jour.) On a qu'à continuer à marcher. Avant qu'on nous trouve.

Elle se retourna, mais il lui saisit fermement le bras.

— Tu le sais pas encore, déclara-t-il d'une voix sombre, mais tu es à *moi*.

Pendant une fraction de seconde, elle sentit son corps osciller vers lui.

Puis elle se ressaisit et secoua la tête. Elle enfouit son visage dans ses mains, comme pour effacer la vision de lui.

Elle se sentait marquée, mais le plus dingue dans toute cette histoire, c'était qu'elle s'en foutait. Car elle aussi le voulait.

Ce qui ne laissait rien présager de bon sur son état mental.

Mon Dieu, comme elle aurait aimé revenir en arrière. Si seulement elle pouvait se retrouver deux jours plus tôt, assise à son bureau, avec Dick et son numéro de boss libidineux.

Elle ferait deux choses autrement. D'une part, elle appellerait un taxi au lieu de rentrer à pied chez elle, et jamais sa route ne croiserait celle de Billy Riddle. D'autre part, une fois

rentrée chez elle, elle ferait son sac et se rendrait dans un motel. Et ce dealer de drogue Don Juan sur les bords ne la trouverait jamais.

Elle voulait seulement retrouver sa vie pitoyable et ennuyeuse. Ridicule, n'est-ce pas ? Alors qu'il n'y avait pas si longtemps elle pensait que changer de vie était le seul moyen de se sauver elle-même.

— Beth. (Sa voix était moins tendue.) Regarde-moi. Elle secoua la tête et ôta les mains de son visage.

— Tout ira bien.

— Ouais, c'est ça. En ce moment même, un mandat d'arrêt a probablement été délivré contre moi. J'erre la nuit à travers la ville avec un type comme toi. Et tout ça arrive parce que je suis prête à tout pour en savoir plus sur mes parents décédés, et que je suis prête à risquer ma vie s'il existe une chance *infime* de grappiller un peu d'informations. Je t'assure que je suis très très loin de croire que tout ira bien.

Il laissa courir son doigt sur la joue de Beth.

— Je te ferai pas de mal. Je ne laisserai personne te faire du mal.

Elle se frotta le front et se demanda si elle se sentirait de nouveau normale un jour.

— Si seulement tu n'étais jamais apparu sur le seuil de ma porte. J'aurais aimé ne jamais te rencontrer.

Il laissa retomber sa main.

— On est presque arrivés, répondit-il d'un ton laconique.

Butch cessa d'essayer de se relever et s'effondra.

Il resta assis là un petit moment, à respirer. Il semblait incapable de faire le moindre mouvement.

Non parce que sa tête était douloureuse, bien qu'elle le soit. Ni parce que ses jambes étaient faibles, ce qui était le cas.

Il avait honte.

Ce n'était pas tant de s'être pris une raclée par un homme plus fort que lui, même si son ego avait morflé un max.

Non, la honte venait du fait qu'il avait foiré et mis en danger la vie d'une jeune femme. Lorsqu'il avait contacté le central pour faire récupérer les armes, il aurait dû demander que deux

officiers de police l'attendent devant le poste de police. Il savait que ce suspect était particulièrement dangereux, mais il était convaincu d'arriver à le gérer seul.

Ouais, tu parles, il avait assuré comme un pro. Il s'était fait botter le cul en règle. Et maintenant Beth était avec ce tueur.

Dieu seul savait ce qui allait lui arriver.

Butch ferma les yeux et appuya son menton sur ses genoux. Sa gorge le tuait, mais sa tête l'inquiétait bien plus encore. Elle refusait de fonctionner correctement. Ses pensées étaient incohérentes, ses processus cognitifs complètement flingués. Peut-être avait-il été privé d'oxygène suffisamment longtemps pour se cramer les neurones.

Il essaya de se reprendre, mais ne réussit qu'à sombrer encore plus dans le brouillard.

Puis, parce que son côté masochiste se manifestait toujours à point nommé, le passé lui revint en mémoire.

Parmi le tas d'images nébuleuses qui affluaient dans sa tête, une s'imposa et lui fit venir les larmes aux yeux.

Une adolescente. Âgée d'une quinzaine d'années tout au plus. Qui montait dans une voiture inconnue. Et qui lui adressait un signe de la main par la vitre tandis que la voiture disparaissait dans la rue.

Sa sœur aînée. Janie.

Son corps avait été retrouvé dans les bois derrière le stade de base-ball le lendemain matin. Elle avait été violée, frappée et étranglée. Mais pas dans cet ordre.

Depuis son enlèvement, Butch était devenu insomniaque. Vingt ans plus tard, il n'avait toujours pas retrouvé le sommeil.

Il songea à Beth, lui adressant un dernier regard par-dessus son épaule alors qu'elle s'enfuyait avec le suspect. La pensée qu'elle avait disparu avec ce tueur fut la seule pensée qui permit à Butch de se remettre sur ses pieds et de traîner sa carcasse jusqu'au poste de police.

— Eh ! O'Neal ! (José pila dans la ruelle.) Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Il faut envoyer un message à toutes les patrouilles. (Bon sang, mais qu'est-ce que c'était que cette voix ? Rauque, comme s'il s'était époumoné deux heures durant pendant un match de

foot.) Homme blanc, deux mètres, cent vingt kilos. Vêtu de cuir noir, lunettes de soleil, cheveux noirs longs aux épaules. (Butch tendit le bras pour prendre appui contre le bâtiment.) Le suspect n'est pas armé. Seulement parce que je l'ai dépouillé. Mais il aura sûrement refait son stock en moins d'une heure.

Il fit un pas en avant et vacilla.

— Bon Dieu !

José le saisit par le bras pour le soutenir.

Butch s'efforça de ne pas prendre appui contre son collègue, mais il avait besoin de son aide. Il ne parvenait pas à actionner ses jambes correctement.

— Accompagné d'une femme blanche. (Sa voix se brisa.) Un mètre quatre-vingts, longs cheveux noirs. Porte une jupe bleue et un chemisier blanc. (Il marqua une pause.) Beth.

— Je sais. Elle a appelé. (Le visage de José se durcit.) Je ne lui ai pas demandé de détails. D'après sa voix, elle n'était pas disposée à en donner.

Butch sentit ses genoux faiblir.

— Tout doux, inspecteur. (José le soutint.) On va y aller doucement.

Au moment d'entrer dans le poste de police par la porte de derrière, Butch chancela.

— Il faut que je la retrouve.

— Reposez-vous juste sur ce banc.

— Non…

José relâcha son appui ; Butch s'écroula comme une masse.

La moitié des officiers du poste ou presque se précipitèrent vers lui. Avec les regards inquiets de ces hommes en uniforme posés sur lui, Butch se sentit pitoyable.

— Je vais bien, aboya-t-il. Puis il posa sa tête entre ses genoux.

Comment avait-il pu laisser les choses en arriver là ? Si Beth était retrouvée morte le lendemain matin…

— Inspecteur ? (José s'accroupit pour placer son visage dans le champ de vision de Butch.) On a appelé une ambulance.

— J'en ai pas besoin. Le message à toutes les patrouilles a bien été envoyé ?

— Ouais, Ricky s'en occupe à l'instant même. Butch releva la tête. Lentement.

— Bon sang, qu'est-ce qui est arrivé à votre cou ? demanda José, le souffle court.

— On s'en est servi pour me maintenir au-dessus du sol. (Il déglutit plusieurs fois.) Est-ce que les armes ont été récupérées à l'adresse que j'avais donnée ?

— Ouais. Le fric aussi. Merde, mais qui c'est, ce type ?

— J'en ai pas la moindre putain d'idée.

CHAPITRE 17

Kolher monta les marches du perron de la demeure de Audazs. La porte s'ouvrit avant même qu'il ait touché la poignée de cuivre. Fritz se trouvait de l'autre côté.

— Maître, je ne savais pas que vous…

Le *doggen* se figea lorsqu'il aperçut Beth.

— Fritz, j'aimerais vous présenter Beth Randall. (Le majordome ne cessait de la regarder.) Tu nous laisses entrer ?

Fritz s'inclina profondément.

— Naturellement, maître. M^lle^ Randall, c'est un honneur de finalement vous rencontrer en personne.

Beth sembla décontenancée, mais réussit à esquisser un sourire lorsque le *doggen* se redressa et s'écarta de l'encadrement de la porte.

Lorsqu'elle lui tendit la main, Fritz en eut le souffle coupé et jeta un coup d'œil en direction de Kolher, sollicitant son autorisation.

— Allez-y, murmura Kolher en refermant la porte. Il n'avait jamais compris les strictes traditions des *doggen*.

Fritz saisit cérémonieusement la main de Beth dans ses deux mains et baissa la tête. Il prononça très vite des mots en langue ancienne.

Beth était au comble de l'étonnement. Mais comment aurait-elle pu savoir qu'en lui tendant la main elle avait accordé le plus grand des honneurs à un être de son espèce ? En tant que fille d'un *princeps*, elle était, dans leur monde, une aristocrate de haut rang.

Des jours durant, Fritz serait sur un petit nuage.

— On sera dans mes appartements, déclara Kolher, une fois le contact rompu.

Le *doggen* hésita.

— Maître, Rhage est ici. Il a eu… un petit accident. Kolher jura.

— Où il est ?

— Dans la salle de bains du bas.

— Aiguilles et fil ?

— En bas aussi.

— Qui est Rhage ? demanda Beth alors qu'ils traversaient le vestibule de la demeure.

Kolher s'arrêta dans le salon.

— Tu attends ici.

Mais Beth lui emboîta le pas.

Il se retourna, montrant du doigt la pièce par-dessus son épaule.

— C'est un ordre.

— Je n'attends nulle part.

— Putain, fais ce que je te dis !

— Non.

Elle avait répondu sans s'énerver. Elle le défiait avec un calme absolu et une détermination sans faille. Comme s'il n'était pas plus un obstacle sur son chemin qu'un petit tapis.

— Bordel de Dieu ! Très bien. Gerbe ton dîner.

Tandis qu'il se dirigeait vers la salle de bains, l'odeur du sang, tout le long du couloir, lui emplit les narines. La blessure semblait mauvaise, et il aurait aimé que Beth ne soit pas si obstinée.

Rhage leva la tête lorsque Kolher poussa la porte. Le bras du vampire pendait par-dessus le lavabo. Il y avait du sang partout : une mare sombre au sol et une petite mare sur le rebord du lavabo.

— Bordel, Rhage, qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai été charcuté. Par un éradiqueur qui m'a touché directement dans la veine, jusqu'à l'os. Je pisse le sang.

Kolher distingua vaguement Rhage avancer la main vers son épaule et la relever. Main vers l'épaule puis en l'air.

— Tu l'as eu ?

— Un peu mon neveu !

— Oh… mon… Dieu…, articula Beth. Oh mon Dieu ! Il est vraiment en train de se recoudre…

— Salut ! C'est qui la mignonne ? demanda Rhage, interrompant son mouvement.

Il y eut un son étranglé, puis Kolher se déplaça pour, de son corps, masquer la scène à Beth.

— Besoin d'aide ? demanda-t-il, même si tous deux savaient pertinemment que Kolher ne pouvait rien faire.

Sa vue ne lui permettait même pas de recoudre ses propres blessures, encore moins celles d'un autre. Kolher méprisait cette faiblesse qui le contraignait à compter sur ses frères d'armes ou sur Fritz, dans ces cas-là.

— Non, ça va aller, répondit Rhage dans un rire. Je me débrouille pas mal avec les aiguilles, comme tu sais. Et ton amie, qui c'est ?

— Beth Randall, je te présente Rhage. L'un de mes associés. Rhage, voici Beth et elle est pas actrice, compris ?

— Reçu cinq sur cinq. (Rhage se pencha pour essayer de l'apercevoir.) Enchanté, Beth.

— Vous êtes sûr de ne pas vouloir plutôt aller à l'hôpital ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Non. Cette blessure est juste moche. C'est quand on doit se servir du gros intestin comme garrot qu'on sait que c'est du sérieux !

Un son étranglé sortit de la bouche de Beth.

— Je vais l'emmener en bas, déclara Kolher.

— Oui, s'il vous plaît… J'aimerais vraiment… aller… en bas.

Kolher mit son bras autour d'elle. Il se rendit compte à quel point la scène l'avait ébranlée à la façon dont elle s'appuya contre lui. C'était si bon de sentir qu'elle avait besoin de sa force !

Trop bon, en fait.

— Ça va aller ? demanda Kolher à son frère d'armes.

— T'inquiète. Je pars dès que j'ai fini. J'ai trois jarres à collecter.

— Joli trophée.

— J'en aurais récupéré plus si ce type n'avait pas surgi comme ça de nulle part. Je comprends pourquoi tu aimes tant les *shuriken*. (Rhage opéra un mouvement de la main, comme s'il faisait un nœud.) Tohr et les jumeaux (il saisit une paire de ciseaux sur le lavabo et coupa le fil) continuent le travail de la

nuit dernière. Ils devraient être au rapport dans deux heures, comme tu l'as demandé.

— Dis-leur de frapper avant d'entrer.

Rhage acquiesça et eut la présence d'esprit de s'abstenir de tout commentaire.

Kolher reconduisit Beth le long du corridor et se surprit à lui caresser l'épaule. Le dos. Puis il lui passa la main autour de la taille, laissant ses doigts s'enfoncer dans sa chair souple. Elle trouva sa place naturellement, la tête contre sa poitrine, tandis qu'ils continuaient à avancer.

Trop agréable. Trop familier, pensa-t-il.

Mais il ne relâcha pas son étreinte.

Il aurait aimé retirer ce qu'il lui avait dit sur le trottoir. Sur le fait qu'elle lui appartenait.

Car c'était faux. Il ne voulait pas faire d'elle sa *shellane*. Il était à bout, jaloux. À imaginer les mains de ce flic qui la pelotait. Furieux de n'avoir pas tué cet humain, après tout. Les mots étaient sortis tout seuls.

Ah merde !

Cette femelle lui mettait le cerveau à l'envers. Comme si elle parvenait à lui faire perdre toute maîtrise et à le mettre en contact avec sa part de folie.

Contact qu'il préférait éviter.

Après tout, la folie était plutôt la spécialité de Rhage. Et la Confrérie pouvait très bien se passer d'un autre membre déjanté.

Beth ferma les yeux et s'appuya contre Kolher, essayant de chasser de son esprit la vision de cette blessure béante. C'était comme s'efforcer de bloquer la lumière du soleil avec ses mains : des fragments de l'image passaient à travers. Tout ce sang, rouge et brillant, le muscle rose foncé à vif, le contraste choquant avec le blanc de l'os. Et cette aiguille qui transperçait la peau, tirant la chair, dans laquelle se faufilait le fil noir…

Elle rouvrit les yeux.

Ouvert, c'était mieux.

Qu'importe ce que disait l'homme, ce n'était pas une petite égratignure. Il devait aller à l'hôpital. Et elle aurait insisté avec

plus de vigueur si elle n'avait pas eu à faire tant d'efforts pour convaincre son dîner thaï de rester où il était.

En outre, ce type avait l'air compétent pour se soigner.

C'était aussi un vrai canon. Même si la blessure monopolisait l'attention, elle n'avait pas été sans remarquer la beauté de son visage et de son corps. Des cheveux blonds coupés court, des yeux bleu irisé, un visage fait pour les écrans de cinéma. Il était vêtu comme Kolher, pantalon de cuir noir et bottes, mais il avait retiré sa chemise. Les muscles impressionnants de son torse saillaient à la lumière du plafonnier. Sans parler du tatouage – un dragon multicolore – qui couvrait la totalité de son dos.

Comme si Kolher avait pu fréquenter des comptables maigrichons bien comme il faut.

Des dealers. Ces hommes étaient clairement des dealers. Pistolets, armes blanches, paquet de fric. Il n'y avait qu'eux pour se battre au couteau puis se recoudre eux-mêmes.

Elle se souvint que l'homme avait sur la poitrine la même marque circulaire que Kolher.

Ils doivent faire partie d'un gang, pensa-t-elle. *Ou de la mafia.*

Elle eut soudain besoin d'air ; Kolher la lâcha lorsqu'ils entrèrent dans une pièce aux murs jaune citron. Elle ralentit le pas. L'endroit ressemblait à un musée ou à une demeure qu'elle s'attendait à voir en photo dans *Demeures architecturales*. Des tentures épaisses aux couleurs pâles encadraient de larges fenêtres, des toiles de maîtres ornaient les murs, des objets d'art étaient disposés avec goût. Elle baissa les yeux sur le tapis. Il valait probablement plus que son appartement tout entier.

Peut-être qu'ils ne dealaient pas seulement du crack, de l'ecstasy et de l'héroïne, pensa-t-elle, mais qu'il revendait aussi des antiquités au marché noir.

Étrange combinaison.

— C'est beau, murmura-t-elle tandis qu'elle laissait courir ses doigts sur un coffret. Très beau.

Comme elle n'obtint que le silence pour toute réponse, elle jeta un coup d'œil à Kolher. Debout à l'entrée de la pièce, il avait

croisé les bras sur son torse et semblait sur ses gardes, alors même qu'il se trouvait chez lui.

Est-ce que ce type se détendait jamais ? s'interrogea-t-elle.

— T'as toujours été collectionneur ? demanda-t-elle en s'efforçant de gagner du temps pour recouvrer son calme.

Elle se dirigea vers un tableau de l'école d'Hudson River. Seigneur ! C'était un Thomas Cole qui valait sûrement plusieurs centaines de milliers de dollars.

— C'est magnifique.

Elle regarda par-dessus son épaule. Toute l'attention de Kolher était fixée sur elle et non sur le tableau. Son visage était dépourvu de toute expression de fierté ou de possession.

Ce qui n'était pas courant chez quelqu'un dont on admirait la collection.

— Cette maison n'est pas la tienne, déclara-t-elle.

— Ton père vivait ici.

Ouais, c'est ça.

Et puis merde ! Elle l'avait suivi ici. Autant jouer le jeu.

— Manifestement, il avait pas mal d'argent. Il faisait quoi dans la vie ?

Kolher avança dans la pièce, en direction d'un magnifique portrait grandeur nature d'un personnage qui ressemblait à un roi.

— Suis-moi.

— Quoi ? Tu veux que je traverse ce mur…

Il appuya sur un côté du cadre, qui s'ouvrit vers l'extérieur pour donner accès à un couloir sombre.

— Oh ! S'exclama-t-elle.

Il fit un geste du bras.

— Après toi.

Beth s'approcha avec précaution. La lueur de lanternes à gaz se réfléchissait sur la pierre noire. Elle se courba et aperçut un escalier qui descendait en colimaçon.

— Qu'est-ce qu'il y a en bas ?

— Un endroit où nous pouvons parler.

— Pourquoi on reste pas en haut ?

— Parce que tu aimerais autant que les choses se passent en privé. Et mes frères ne vont pas tarder à arriver.

— Tes frères ?

— Ouais.

— T'en as combien ?

— Cinq maintenant. Tu nous fais perdre du temps. Avance. Tu risques rien, je te le promets.

Ouais, à d'autres.

Néanmoins, elle posa le pied sur le rebord doré du cadre. Et s'enfonça dans l'obscurité.

CHAPITRE 18

Beth prit une profonde inspiration et, non sans hésitation, tendit les mains en direction de la paroi de pierre. L'air ne sentait pas le moisi ; aucune humidité non plus. Il y faisait juste très, très sombre. Lentement, avec précaution, elle descendit les marches. Les lanternes étaient comme des lucioles, à dispenser de la lumière plus pour elles-mêmes que pour ceux qui empruntaient l'escalier.

Enfin, elle atteignit le pied de l'escalier. Elle distingua une porte ouverte sur la droite, ainsi que la lueur chaude de bougies.

La pièce s'apparentait à l'escalier, avec des murs noirs, un éclairage faible et la même propreté. Les bougies, qui dansaient à leur poste, produisaient un effet apaisant. En posant son sac sur la table basse, elle se demanda si Kolher dormait là.

Les dimensions du lit auraient convenu.

Et ces draps, c'était vraiment du satin noir ?

Elle se dit qu'il avait dû attirer un grand nombre de femmes dans son antre. Nul besoin d'être un génie pour imaginer ce qui se passait une fois la porte fermée.

Son cœur bondit dans sa poitrine lorsqu'elle entendit le cliquetis d'un verrou.

— Parle-moi de mon père, dit-elle d'un ton abrupt. Kolher passa à côté d'elle et ôta son blouson. Il portait en dessous un tee-shirt sans manches, et elle admira la force brute de ces bras, ses biceps et ses triceps qui saillirent lorsqu'il retira son cuir. Elle aperçut les tatouages qui couraient sur la face interne de ses avant-bras lorsqu'il enleva le holster vide.

Il se dirigea vers la salle de bains ; elle entendit l'eau couler. Lorsqu'il en sortit, il se séchait le visage avec une serviette. Il remit ses lunettes de soleil avant de lever son regard vers elle.

— Ton père, Audazs, était un mâle qui méritait le respect. (Kolher lança la serviette humide dans la salle de bains et se dirigea vers le sofa. Il s'assit, les coudes sur les genoux.) C'était

un aristocrate du vieux continent avant qu'il devienne un guerrier. Il… il *était* mon ami. Mon frère dans le boulot que je fais.

« Frère ». Il n'avait que ce mot à la bouche.

Ils étaient dans la mafia. Pas de doute possible. Kolher esquissa un sourire, comme s'il se remémorait un souvenir plaisant.

— D. était doué. Rapide, intelligent, habile au couteau. Mais aussi cultivé. Un gentleman. Il parlait huit langues. Il a tout étudié, des religions à l'histoire de l'art en passant par la philosophie. Il pouvait parler des heures durant de Wall Street et t'expliquer pourquoi la chapelle Sixtine est en fait une œuvre maniériste et non de la Renaissance.

Kolher s'adossa au sofa et posa son bras puissant sur le dossier. Il laissa tomber ses genoux vers l'extérieur, jambes écartées.

Il avait l'air à son aise et repoussa vers l'arrière ses longs cheveux noirs.

Sexy en diable.

— Audazs ne perdait jamais son calme, même quand ça tournait mal. Il ne perdait jamais de vue son objectif. Il est mort avec le respect de ses frères.

Kolher semblait déplorer la disparition du père de Beth. Ou de l'homme auquel il faisait référence pour les besoins de…

À quoi jouait-il en fait ? se demanda-t-elle. À quoi ça l'avançait de débiter toutes ces conneries ?

Il avait déjà réussi à l'attirer jusqu'à sa chambre.

— Et Fritz m'a dit qu'il t'adorait.

Beth fit la moue.

— À supposer que je croie ne serait-ce que le quart de ce que tu dis, si mon père m'aimait à ce point, pourquoi ne s'est-il jamais donné la peine de se présenter ?

— C'est compliqué.

— En effet, c'est très compliqué d'aller voir sa fille, de lui tendre la main et de décliner son identité. Vraiment très dur. (Elle traversa la pièce, pour finalement se retrouver à côté du lit. Elle s'en éloigna rapidement.) Et puis tout ce laïus sur son côté guerrier… Lui aussi était dans la mafia ?

— La mafia ? On n'est pas dans la mafia, Beth.

— Vous êtes juste des tueurs indépendants en plus d'être des trafiquants de drogue ? Hmm… À bien y songer, la diversification est probablement une bonne stratégie commerciale. Sans compter qu'il faut un max de fric pour entretenir une maison comme celle-là. Et la remplir de toutes ces œuvres d'art dont la place serait au musée.

— Tout cet argent, Audazs en a hérité et il était très doué pour le faire fructifier. (Kolher appuya sa tête contre le dossier, comme s'il admirait la demeure.) Tu es sa fille, et tout cela t'appartient désormais.

Elle plissa les yeux.

— Oh, vraiment ?

Il acquiesçait.

Quelle connerie ! pensa-t-elle.

— Et il est où le testament ? Et l'exécuteur testamentaire, avec les papiers ? Attends, laisse-moi deviner, la propriété est en cours d'expertise. Depuis une trentaine d'années. (Elle frotta ses yeux douloureux.) Tu sais, Kolher, t'as pas à me raconter de craques pour me mettre dans ton lit. Même si j'en ai honte, t'as juste à le demander.

Elle prit une longue et triste inspiration. Jusqu'à ce moment-là, elle n'avait pas pris conscience qu'une petite partie d'elle croyait obtenir des réponses. Enfin.

Le désespoir pouvait vraiment conduire à faire n'importe quoi.

— Écoute, je vais m'en aller. Tout cela a été…

Kolher se retrouva devant elle en un clin d'œil.

— Je peux pas te laisser partir.

La peur enserra son cœur, mais elle fit bonne figure.

— Tu *peux pas* m'obliger à rester.

Il leva les mains vers son visage. Elle recula d'un bond, mais il n'interrompit pas son geste.

Du pouce, il lui caressa la joue. Dès qu'il s'approchait un peu trop, elle était comme hypnotisée et la même chose se passait : elle sentait son corps osciller vers le sien.

— Je ne te mens pas, répondit-il. Ton père m'a envoyé car tu vas avoir besoin de mon aide. Crois-moi.

Elle recula brusquement.

— Je veux plus t'entendre prononcer ce mot.

Il se tenait devant elle, un criminel qui avait été à deux doigts de tuer un policier en sa présence, et il espérait qu'elle allait croire ne serait-ce qu'un mot du ramassis de conneries qu'il lui avait débité.

Tandis qu'il lui caressait le visage comme un amant. Il devait la prendre pour la dernière des connes.

— Écoute, j'ai eu accès à mon dossier. (Sa voix ne flancha pas.) Mon certificat de naissance indique que je suis née de père inconnu, mais il y avait une note dans le dossier. Ma mère a déclaré à une infirmière lors de l'accouchement qu'il était mort. Elle a été incapable de donner un nom car elle a perdu connaissance à la suite de l'hémorragie et est morte peu après.

— Je suis désolé, mais ce n'est pas ce qui est arrivé.

— T'es désolé, ouais, tu parles.

— Je joue pas…

— Tu parles ! Mon Dieu, penser ne serait-ce qu'une seconde que je pourrais en apprendre un peu sur eux, même indirectement… (Elle le regarda d'un air dégoûté.) Tu es d'une cruauté !

Il laissa échapper un juron, un son mauvais et furieux.

— Je sais pas quoi faire pour que tu me croies.

— N'essaie même pas. T'as zéro crédibilité. (Elle saisit son sac.) C'est probablement mieux comme ça. Finalement, j'aime autant qu'il soit mort plutôt que de savoir que c'était un criminel. Ou qu'on a vécu tout ce temps dans la même ville sans qu'il soit venu me voir ne serait-ce qu'une fois, sans qu'il se soit demandé qui je pouvais être ou à quoi je ressemblais.

— Il le savait. (De nouveau, la voix de Kolher était très proche.) Il te connaissait.

Beth fit volte-face. Il était si près qu'il la dominait de toute sa taille.

Elle bondit en arrière.

— Arrête ça tout de suite.

— Il te connaissait.

— Arrête de dire ça !

— Ton *père te connaissait*, cria Kolher.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce qu'il ne voulait pas de moi ? hurla-t-elle en retour.

Kolher grimaça.

— C'est pas ça. Il veillait sur toi. Toute ta vie, il a été tout près.

Elle ferma les yeux et s'entoura de ses bras. Elle n'arrivait pas à croire qu'une fois de plus elle était à deux doigts de se laisser avoir.

— Beth, regarde-moi. Je t'en prie.

Elle ouvrit les paupières.

— Donne-moi ta main, dit-il. Donne-la-moi. Comme elle ne réagissait pas, il prit sa main et la posa contre sa poitrine, sur son cœur.

— Sur mon honneur. Je ne t'ai pas menti.

Il s'immobilisa, comme pour lui laisser l'occasion de déchiffrer la moindre expression de son visage et de son corps.

Et si c'était vrai ? se demanda-t-elle.

— Il t'aimait, Beth.

Ne crois pas ça. Ne crois pas ça. Ne crois…

— Alors pourquoi est-ce qu'il n'est pas venu me chercher ? murmura-t-elle.

— Il espérait que jamais tu n'aurais à faire sa connaissance. Que tu n'aurais pas à vivre le genre de vie qui était la sienne. (Kolher baissa le visage vers elle.) Mais il a manqué de temps.

Il y eut un long silence.

— Qui était mon père ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Il était ce que je suis.

Kolher ouvrit la bouche.

Des crocs. Il avait des crocs.

Elle frissonna, saisie d'effroi. Elle le repoussa.

— Espèce de salaud !

— Beth, écoute-moi !

— Pour que tu me dises que tu es un putain de *vampire* ? (Elle se pencha vers lui et lui frappa la poitrine de ses poings.) Espèce de salaud… tordu ! Si tu veux mettre en scène tes fantasmes, trouve quelqu'un d'autre.

— Ton père…

Elle le gifla avec force. En plein visage.

— T'aventure plus sur ce terrain ! Essaie même pas !

Sa main était douloureuse et elle la ramena sur son ventre. Elle avait envie de pleurer. Parce qu'elle avait mal, qu'elle avait essayé de lui faire mal et qu'il ne semblait nullement affecté par la gifle qu'elle lui avait donnée.

— Merde, tu as presque failli m'avoir, gémit-elle. Mais il a fallu que tu ailles trop loin et que tu me fasses le coup des fausses dents.

— Elles sont vraies. Regarde bien.

D'autres bougies s'allumèrent dans la pièce, allumées par personne.

Beth en eut le souffle coupé. Soudain, elle eut l'impression que rien n'était tel qu'il paraissait. Les règles étaient autres. La réalité glissait dans une autre dimension.

Elle traversa la pièce en courant.

Il se trouvait devant la porte lorsqu'elle l'atteignit. Elle se ramassa sur elle-même, comme dans une prière pour le tenir loin d'elle.

— Ne t'approche pas de moi.

Elle saisit la poignée et l'actionna de toutes ses forces.

La poignée ne bougea pas d'un millimètre.

La panique affluait dans ses veines comme de l'essence.

— Beth…

— Laisse-moi partir !

La poignée de la porte lui meurtrissait la paume des mains tandis qu'elle tirait dessus de toutes ses forces.

Lorsque Kolher posa la main sur son épaule, elle se mit à hurler.

— Me touche pas !

Elle s'écarta vivement de lui. Bougea dans toute la pièce. Il la suivait, se rapprochant, inexorablement.

— Je vais t'aider.

— Laisse-moi !

Elle se mit hors de portée et s'élança en direction de la porte. Cette fois, elle s'ouvrit sans même qu'elle ait actionné la poignée.

Comme sous l'action de sa volonté à lui.

Elle lui jeta un regard horrifié.

— Tout ça n'est pas réel.

Elle monta l'escalier en courant, ne trébuchant qu'une seule fois. Lorsqu'elle tenta d'actionner le loquet du tableau, elle se cassa un ongle, mais parvint à manœuvrer le mécanisme. Elle traversa le salon en courant. Sortit en trombe de la maison…

Kolher se tenait devant elle, sur la pelouse.

Beth s'arrêta.

La terreur submergea son corps, l'effroi et l'incrédulité enserrant son cœur. Elle crut devenir folle.

— *Non !*

Elle s'enfuit, à toutes jambes, au hasard, tant que c'était hors de sa portée.

Mais il la suivait, alors elle accéléra encore. Elle courut jusqu'à en perdre haleine, jusqu'à être aveuglée par l'épuisement, les jambes meurtries. Mais toujours, il la suivait.

Elle se laissa tomber dans l'herbe, le corps secoué de sanglots.

Pelotonnée en chien de fusil, comme pour se protéger d'une pluie de coups, elle pleura.

Lorsqu'il la souleva, elle ne résista pas.

À quoi bon ? S'il s'agissait d'un rêve, elle finirait par se réveiller. Et s'il s'agissait de la réalité…

Il allait devoir lui en dire vachement plus sur la vie de son père.

Beth dans les bras, Kolher regagnait la maison et ses appartements ; il sentait les vagues de peur, de confusion et la détresse qui submergeaient la jeune femme. Il la déposa sur le lit et libéra le drap du dessus pour qu'elle puisse s'y en rouler. Puis il se dirigea vers le sofa et s'y assit, en pensant qu'elle apprécierait qu'il reste loin d'elle.

Elle finit par se retourner ; il sentit ses yeux sur lui.

— J'attends de me réveiller. Que le réveil sonne, dit-elle d'une voix rauque. Mais c'est pas ce qui va se passer, pas vrai ?

Il secoua la tête.

— Comment c'est possible ? Comment… (Elle s'éclaircit la voix.) Des vampires ?

— On est juste une espèce différente.

— Des buveurs de sang. Des tueurs.

— Plutôt une minorité persécutée. Raison pour laquelle ton père espérait que le changement ne se produirait pas sur toi.

— Le changement ?

Il acquiesça d'un air sinistre.

— Mon Dieu ! (Elle plaqua une main sur sa bouche comme si elle allait être malade.) Me dis pas que je vais…

Une vague de panique afflua dans son corps, créant un effluve dans la pièce qui atteignit Kolher comme une bouffée d'air froid. Il ne pouvait pas supporter son angoisse et voulait faire quelque chose pour la soulager. Sauf que la compassion n'était pas vraiment son rayon.

Si seulement il pouvait se battre contre quelque chose pour elle.

Mais il n'y avait rien à combattre pour le moment. Rien. La vérité n'était pas une cible. Elle n'était pas non plus son ennemie, même si elle la faisait souffrir. La vérité était… tout simplement.

Kolher se leva et s'approcha du lit. Il s'y assit lorsqu'il constata qu'elle ne chercha pas à s'écarter de lui. Ses larmes avaient l'odeur d'une pluie de printemps.

— Qu'est-ce qui va m'arriver ? murmura-t-elle.

Le désespoir de sa voix indiquait qu'elle s'adressait à Dieu, pas à lui. Il répondit quand même.

— Le changement va arriver très vite. Il nous frappe tous vers l'âge de vingt-cinq ans. Je t'apprendrai à prendre soin de toi. Je te montrerai quoi faire.

— Mon Dieu…

— Une fois le changement intervenu, tu auras besoin de boire.

Elle s'étrangla et s'assit d'un bond.

— Jamais je *ne tuerai* quelqu'un !

— Ce n'est pas comme ça que ça marche. Tu auras besoin du sang d'un vampire mâle. C'est tout.

— C'est tout, répéta-t-elle d'une voix atone.

— On s'attaque pas aux humains. C'est une vieille légende.

— Les vampires ne prennent pas les… humains ?

— Pas pour boire leur sang, éluda-t-il. Certains vampires le font, mais leur force est de courte durée. Pour vivre, nous devons nous nourrir auprès de notre espèce.

— Tu dis ça comme si c'était normal.

— Ça l'est.

Elle se tut. Puis, comme si elle venait de comprendre, elle ajouta :

— Tu me laisseras…

— Tu boiras mon sang. Quand le moment viendra.

Elle laissa échapper un son étranglé, comme si elle avait voulu hurler mais que sa gorge était restée bloquée.

— Beth, je sais que c'est dur…

— Non, tu n'en sais rien.

— … parce que je suis passé par là, moi aussi.

Elle le regarda.

— Toi aussi, t'as appris d'un coup que tu étais l'un d'eux ?

Elle ne le défiait pas. Elle espérait seulement que quelqu'un ait une expérience similaire à la sienne. N'importe qui.

— Je savais qui étaient mes parents, répondit-il. Mais ils étaient morts au moment de ma transition. J'étais seul. Je ne savais pas ce qui allait m'arriver. Crois-moi, je sais ce que c'est, la confusion.

Elle laissa retomber son corps contre les coussins.

— Ma mère aussi en était une ?

— Elle était humaine, d'après ce que Audazs m'a dit. Les vampires s'accouplent parfois avec des humains, bien que les enfants survivent rarement.

— Est-ce que je peux arrêter le changement ? Est-ce que je peux empêcher qu'il arrive ? Il secoua la tête.

— Ça fait mal ?

— Tu vas te sentir…

— Pas moi. Est-ce que je vais te faire mal ?

Kolher dissimula sa surprise. Personne ne se souciait de lui. Les vampires comme les humains le craignaient. Son espèce le vénérait. Mais personne ne s'était jamais soucié de lui. Il ne savait pas comment gérer ce sentiment.

— Non, ça ne me fera pas mal.

— Est-ce que je pourrais te tuer ?

— Je te laisserai pas faire.

— Promis ? demanda-t-elle avec insistance en agrippant son bras.

Il n'arrivait pas à croire qu'il allait lui promettre de se protéger. À sa demande.

— Je te le promets.

Il tendit sa main pour la poser sur la sienne, mais arrêta son geste.

— Ça arrivera quand ?

— Je peux pas te le dire avec précision. Mais bientôt. Elle se laissa aller contre les coussins. Puis se pelotonna sur le côté, loin de lui.

— Je vais peut-être me réveiller, murmura-t-elle. Je peux peut-être encore me réveiller.

CHAPITRE 19

Butch avala d'un trait son premier scotch. Grossière erreur. Sa gorge était à vif et il eut l'impression d'embrasser un chalumeau. Dès que sa toux se fut calmée, il en commanda un autre à Abby.

— On va la retrouver, affirma José en reposant sa bière.

L'autre inspecteur s'en tenait à de l'alcool léger, car il allait rentrer et retrouver sa famille. Butch, lui, était libre de se mettre aussi minable qu'il le voulait.

José jouait avec son verre, décrivant des cercles sur le comptoir.

— Vous n'êtes pas responsable, inspecteur.

Butch éclata de rire et avala son deuxième scotch.

— Ouais, il y avait foule dans ma voiture avec le suspect. (Il leva le doigt afin d'attirer l'attention d'Abby.) Je suis encore à sec.

— Pas pour longtemps.

Elle s'approcha avec la bouteille de single malt et lui sourit en remplissant son verre.

José déplaça son tabouret de bar comme s'il désapprouvait la descente de Butch, et devoir la fermer le faisait grimacer.

Tandis qu'Abby s'éloignait vers un autre client, Butch jeta un coup d'œil à José.

— J'ai l'intention de me mettre minable, ce soir. Vous devriez pas rester.

— Je ne vous laisse pas ici, répondit José en fourrant une poignée de cacahouètes dans sa bouche.

— Je rentrerai en taxi.

— Nan. Je reste jusqu'à ce que vous ayez votre compte. Puis je vous traînerai jusqu'à votre appartement. Vous regarderai vomir pendant une heure. Vous mettrai au lit. Avant de partir, je programmerai la cafetière. Et je laisserai de l'aspirine à côté du sucrier.

— J'ai pas de sucrier.

— À côté de la boîte de sucre, alors.

Butch sourit.

— Vous auriez fait une épouse du tonnerre, José.

— C'est ce que la mienne me dit.

Ils gardèrent le silence jusqu'à ce qu'Abby ait versé le quatrième scotch.

— Les *shuriken* que j'ai récupérés sur le suspect, dit Butch. On en est où ?

— Ce sont les mêmes que ceux qu'on a trouvés sur la scène de l'attentat et près du cadavre de Cherry. Modèle Typhon. Cent grammes d'acier inoxydable 440. Dix centimètres de diamètre. Centre amovible. On peut se les procurer sur Internet pour 12 dollars ou auprès d'académies d'arts martiaux. Et non, il n'y avait pas d'empreintes.

— Les autres armes ?

— Un jeu de couteaux clinquants. Les gars du labo en bavaient d'envie. En métal composite aussi dur que du diamant, fabrication manuelle. Magnifiques. Pas de fabricant identifié. Quant au pistolet, c'est un bon vieux Beretta neuf millimètres, modèle 92G-SD. Extrêmement bien entretenu. Naturellement, le numéro de série a été limé. Le truc bizarre, c'était les balles. Jamais rien vu comme ça. Creuses, remplies d'une sorte de liquide. Les gars pensent que c'est juste de l'eau. Mais pourquoi est-ce que quelqu'un jouerait à ça ?

— Vous vous foutez de moi.

— Pas du tout.

— Et pas d'empreintes ?

— Nan.

— Sur rien ?

— Nan. (José termina les cacahouètes et, d'un geste de la main, indiqua à Abby qu'il en voulait d'autres.) On a rien sur le suspect. Nickel. Un vrai pro. Je vous parie qu'il est originaire de la Grosse Pomme. Rien à voir avec les petits branleurs de Caldwell.

— Vous me dites ça maintenant, après le temps que j'ai passé à vérifier auprès des services d'urgences de la police de New York.

Abby arriva avec un supplément de cacahouètes et de scotch.

— La balistique travaille sur le pistolet pour essayer de trouver quelque chose, ajouta José sur le même ton. On vérifie aussi l'argent. Demain à la première heure, on filera toutes nos infos aux collègues de New York, mais ça risque de pas faire bien lourd.

Butch jura et observa le bol de cacahouètes pendant qu'Abby le remplissait.

— Si quelque chose arrive à Beth…

Il ne termina pas sa phrase.

— On les trouvera, répondit José. Et que Dieu lui vienne en aide s'il touche au moindre de ses cheveux. Ouais, Butch traquerait lui-même son assaillant.

— Que Dieu lui vienne en aide, répéta-t-il tandis qu'il vidait son verre pour faire de la place au suivant.

Épuisé, Kolher s'assit sur le sofa et attendit que Beth se remette à parler. Il avait l'impression que son corps s'affaissait sur lui-même, que ses os s'affaiblissaient sous le poids de la chair et des muscles.

Tandis qu'il se repassait la scène de la ruelle derrière le poste de police, il prit conscience qu'il n'avait pas effacé la mémoire du policier. Ce qui signifiait que la police disposait maintenant d'une description précise pour mener ses recherches.

Merde ! Il avait été si impliqué dans tout ce foin qu'il en avait oublié de se protéger.

Il commençait à se relâcher. Dangereusement.

— Comment t'as su pour les orgasmes ? demanda brusquement Beth.

Il se raidit. Tout comme sa queue, simplement en l'entendant parler.

Tandis qu'il remuait pour faire un peu plus de place dans son pantalon, il se demanda s'il pourrait éviter de lui répondre. Il ne voulait pas parler maintenant de la nuit qu'ils avaient passée ensemble. Pas avec elle allongée dans son lit. À quelques centimètres à peine de lui.

Il pensa à sa peau. Douce. Lisse. Chaude.

— Comment t'as su ? répéta-t-elle.

— C'est la vérité, hein ?

— Oui, murmura-t-elle. C'était différent avec toi parce que t'es pas… parce que t'es… Merde, j'arrive même pas à prononcer le mot.

— Peut-être. (Il rapprocha ses mains l'une de l'autre, entremêlant ses doigts.) J'en sais rien.

Pour lui aussi, ç'avait été différent, même si, techniquement parlant, elle était encore humaine.

— Butch, le flic, c'est pas mon amant.

Kolher sentit qu'il relâchait son souffle.

— Tant mieux.

— Alors si jamais tu le revois, le tue pas.

— OK.

Il y eut un long silence, puis Kolher entendit Beth remuer dans le lit. Il entendit le délicat froissement des draps de satin.

Il imagina le frottement de ses cuisses l'une contre l'autre, puis se vit glisser sa main pour les ouvrir. Les écarter encore plus en y enfouissant la tête. Se frayant avec des baisers un chemin vers l'endroit où il voulait désespérément être.

Il déglutit et sentit sa peau se contracter.

— Kolher ?

— Ouais ?

— T'avais vraiment pas l'intention de coucher avec moi la nuit dernière ?

Des images floues de leur étreinte lui revinrent et il ferma les yeux.

— Non.

— Alors pourquoi tu l'as fait ?

Comment j'aurais pu faire autrement ? pensa-t-il, mâchoire crispée. Il avait été incapable de la laisser seule.

— Kolher ?

— Parce que je devais, répondit-il.

Il tendit les bras, cherchant à se détendre. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine, ses instincts se mettaient en branle, comme s'il livrait un combat. Il entendait le souffle de

Beth au moment où il quittait ses lèvres, les battements de son cœur, le sang dans ses veines.

— Pourquoi ? demanda-t-elle encore dans un murmure.

Il ferait mieux de partir. De la laisser seule.

— Dis-moi pourquoi.

— Tu m'as fait prendre conscience à quel point je suis froid.

De nouveau, le froissement des draps dans le lit.

— J'aime te réchauffer. J'aime te sentir.

Un désir sauvage lui tordit les entrailles et l'estomac. Kolher retint son souffle. Attendant de voir si la sensation allait passer. Mais elle ne fit que s'intensifier. Merde, il ne s'agissait pas juste d'un désir sexuel. Mais d'un besoin de sang.

Son sang à elle.

Il se leva d'un bond et s'éloigna d'elle. Il devait vraiment sortir de là. Battre le pavé. Se battre tout court.

Et puis, il devait se nourrir.

— Écoute, faut que j'y aille. Mais je veux que tu restes ici.

— T'en va pas.

— Il le faut.

— Pourquoi ?

Il ouvrit la bouche, dénudant ses canines qui s'allongeaient.

Ce n'était pas la seule partie de son anatomie qui demandait à entrer en action. Son membre en érection était une élongation raide et douloureuse contre sa braguette. Lui-même se sentait tiraillé entre ces deux besoins. Sexe. Sang.

Ceux de Beth dans les deux cas.

— Tu prends la fuite ? murmura-t-elle.

C'était surtout une question. Agrémentée d'une petite pointe de sarcasme.

— Attention, Beth.

— Pourquoi ?

— Je suis sur le point de craquer.

Elle se leva du lit et s'approcha de lui. D'un geste ferme, elle posa sa main sur sa poitrine, juste sur son cœur. La deuxième s'enroula autour de sa taille.

Il émit un chuintement lorsqu'elle plaqua son corps au sien.

Mais au moins le désir sexuel prit le pas sur l'autre besoin.

— Tu vas me dire non ? demanda-t-elle.

— Je veux pas profiter de toi, répondit-il en serrant les dents. La soirée a été suffisamment éprouvante pour toi. Elle agrippa ses épaules.

— Je suis en colère. Effrayée. Désorientée. Je veux que tu me fasses l'amour jusqu'à ce que je sente plus rien, jusqu'à ce que je sois complètement engourdie. C'est moi qui t'utilise. (Elle baissa les yeux.) Mon Dieu, c'est horrible.

Tu parles. Il était plus que volontaire pour se laisser utiliser par elle comme ça.

De l'index, il lui caressa le menton. Même si l'odeur puissante qui émanait de son corps lui disait sans la moindre ambiguïté ce dont son corps avait besoin, il aurait vraiment aimé pouvoir voir clairement son visage.

— Reste, murmura-t-elle.

Il le voulait, mais sa soif de sang la mettait en danger. Elle avait besoin de toutes ses forces pour affronter la transition. Quant à lui, sa faim était si intense qu'elle risquait de la laisser exsangue.

Elle retira sa main de sa taille. Pour la poser sur son membre viril.

Kolher sentit son corps réagir violemment, il avait le souffle court. Son halètement emplit le silence de la pièce.

— Tu me veux, dit-elle. Et je veux que tu me prennes.

Lorsqu'elle caressa son sexe de sa paume, une, il sentit avec une douloureuse acuité le frottement traverser la seconde peau de son pantalon de cuir.

Juste du sexe. C'était jouable. Il pouvait contenir l'autre besoin. Il le pouvait.

Mais était-il prêt à parier la vie de Beth là-dessus ?

— Ne dis pas non, Kolher.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et plaqua ses lèvres contre les siennes.

Partie terminée, pensa-t-il en l'attirant de toutes ses forces contre lui.

Il enfonça sa langue dans sa bouche tandis qu'il l'agrippait fermement par les hanches et la plaquait contre lui. Elle gémit de satisfaction, et il accentua encore sa pression. Il aimait sentir

ses ongles s'enfoncer dans son dos, il aimait cette douleur qui lui indiquait qu'elle était aussi affamée que lui.

En un éclair, elle se retrouva sous lui, allongée sur le lit ; il releva sa jupe et déchira sa culotte avec une brutale impatience. Il réserva le même traitement à son chemisier et à son soutien-gorge. Plus tard, ils auraient le temps de savourer. Pour le moment, c'était du sexe pur.

Tandis qu'il laissait courir sa bouche sur ses seins, elle lui enleva sa chemise d'un geste appuyé. Il lui laissa juste le temps de déboutonner son pantalon et de libérer son sexe en érection. Puis il passa son avant-bras sous ses genoux, lui releva les jambes et s'enfonça en elle.

Il l'entendit gémir quand il la pénétra vigoureusement ; la chaleur et les pulsations de son corps le saisirent alors qu'elle atteignait l'orgasme. Il se figea pour s'imprégner et se laisser caresser par les vagues de sa jouissance.

Il fut submergé par un puissant instinct de possession.

Avec effroi, il prit conscience qu'il voulait la marquer. La marquer comme sienne. Il voulait sentir cette odeur spéciale sur tout son corps, afin qu'aucun autre mâle n'ose l'approcher. Afin que tous sachent qu'elle lui appartenait.

Et qu'ils redoutent les conséquences si jamais l'envie leur prenait de la posséder à leur tour.

Or, il savait qu'il n'en avait pas le droit. Elle n'était pas sienne.

Il sentit son corps s'immobiliser sous le sien ; il la regarda.

— Kolher ? murmura-t-elle. Kolher, ça va ?

Il esquissa un mouvement pour se retirer, mais elle saisit son visage entre ses mains.

— Tout va bien ?

L'Inquiétude qu'il perçut dans sa voix agit comme un déclencheur.

Une terrible déferlante le submergea et son corps se déconnecta de son esprit. Incapable de penser davantage, incapable de s'arrêter, il prit appui sur ses bras et s'enfonça au plus profond d'elle. La tête du lit cogna contre le mur à l'unisson de son va-et-vient. Elle lui saisit les poignets pour trouver un point d'ancrage.

Un son grave explosa dans la pièce et enfla ; il prit alors conscience que le grondement venait de lui. Tandis qu'une fièvre s'emparait de tout son corps, ses narines humèrent la flagrance virile de la possession.

Il était incapable de s'arrêter.

Ses lèvres se retroussèrent, ses muscles étaient en feu et il plaqua son bassin contre elle. En sueur, la tête saisie de vertiges, incapable de penser, le souffle court, il prit tout ce qu'elle lui offrait. Prit tout et en redemanda, laissant se déchaîner ses instincts animaux à mesure qu'elle se laissait elle aussi aller, jusqu'à ce que tous deux s'abandonnent à cette sauvagerie.

Il jouit violemment, la remplissant, allant et venant à l'intérieur d'elle, son orgasme n'en finissant pas, jusqu'à ce qu'il prenne conscience qu'elle jouissait en même temps que lui, tous deux s'agrippant l'un à l'autre, submergés par des vagues de passion.

C'était l'union la plus parfaite qu'il ait jamais connue. Puis tout vira au cauchemar.

Lorsque le dernier sursaut quitta son corps pour gagner le sien, quand ce dernier instant cessa, l'équilibre de ses désirs bascula. Son besoin de sang le submergea dans une déferlante inouïe, aussi puissant que le désir sexuel qu'il avait ressenti.

Il dénuda ses canines et plongea vers son cou, vers la veine affleurant délicieusement à la surface de sa peau diaphane. Il était sur le point d'enfoncer profondément ses canines, la gorge sèche, assoiffé d'elle, torturé par le spasme de la faim qui tourmentait son âme, lorsque subitement il s'arrêta, horrifié par ce qu'il s'apprêtait à faire.

Il se dégagea d'elle, rampa sur le lit et se laissa tomber au sol, sur le cul.

— Kolher ?

Alarmée, elle esquissa un mouvement vers lui.

— Non !

Le désir qu'il avait de boire son sang était trop fort, son instinct trop puissant. Si elle s'approchait trop…

Il laissa échapper une plainte, essayant de déglutir. Sa gorge était comme du papier de verre. La sueur inonda son corps, dans une déferlante nauséeuse.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Kolher s'éloigna en rampant, le corps douloureux, la peau en feu. Sur elle, l'odeur de sexe était comme une provocation à la maîtrise de lui.

— Beth, laisse-moi, je dois…

Mais elle continuait à approcher. Il s'effondra sur le sofa.

— Putain de merde, recule ! (Il dénuda ses canines et émit un chuintement sonore.) Si tu t'approches encore, je vais te mordre, compris ?

Elle s'arrêta sur-le-champ. La terreur obscurcit l'air entre eux, puis Beth secoua la tête.

— Tu me ferais pas de mal, affirma-t-elle avec une conviction naïve qui le frappa par sa dangerosité.

Il lutta pour articuler quelques mots.

— Rhabille-toi. Remonte. Demande à Fritz de te reconduire chez toi. J'enverrai quelqu'un pour veiller sur toi.

Il haletait, maintenant, la souffrance lui nouant le ventre, avec une intensité proche de ce qu'il avait expérimenté la première nuit de sa transition. Jamais il n'avait eu tant besoin de Marissa.

Mon Dieu, qu'est-ce qui m'arrive ?

— Je veux pas m'en aller.

— Il le faut. J'enverrai quelqu'un pour veiller sur toi jusqu'à ce que je puisse revenir.

Un tremblement le gagna au niveau des cuisses, les muscles en tension par la pression qu'il imposait à son corps. Son esprit et ses besoins physiques s'étaient déclaré la guerre, avaient tiré l'épée sur le champ de bataille. Et il connaissait d'ores et déjà le vainqueur si elle ne s'éloignait pas de lui.

— Beth, *je t'en prie*. J'ai mal. Et je sais pas combien de temps je peux me contrôler.

Elle hésita. Puis se rhabilla en hâte.

Elle se dirigea vers la porte et se retourna vers lui.

— VA-T'EN !

Elle obéit.

CHAPITRE 20

Il était un peu plus de 21 heures quand M. X s'engagea dans le drive-in de *McDonald's*.

— Je suis heureux que vous ayez tous les deux aimé le film. Mais j'ai autre chose en tête pour ce soir, même si nous devons faire vite. L'un de vous doit être rentré pour 23 heures.

Billy jura tout bas tandis qu'ils s'arrêtèrent devant le menu éclairé. Il commanda deux fois plus que son comparse. Qui proposa de payer sa part.

— C'est pour moi, annonça M. X. Évitez juste de renverser quoi que ce soit.

Tandis que Billy mangeait et que l'autre, le perdant, jouait avec sa nourriture, M. X les conduisit vers la *WarZone*. Cet endroit à l'ambiance laser était le principal lieu de drague des moins de dix-huit ans, sa relative obscurité étant idéale pour dissimuler aussi bien l'acné que les émois pitoyables des adolescents. Ce soir-là, l'ambiance était à son comble dans ce bâtiment à un étage bondé d'adolescents fébriles et d'adolescentes boudeuses qu'ils essayaient d'impressionner.

M. X sortit trois pistolets et trois viseurs et en donna un à chacun des garçons. Billy fut prêt en moins d'une minute, l'arme dans la main comme s'il s'agissait d'un prolongement de son bras.

M. X jeta un coup d'œil au perdant, qui se débattait encore pour fixer les bandes du viseur autour de ses épaules.

Le garçon avait l'air pitoyable, la lèvre inférieure pendante tandis que ses doigts s'affairaient autour des lanières en plastique. Billy aussi le regardait. Comme s'il était de la nourriture.

— J'ai pensé que nous pourrions nous livrer à une petite compétition amicale, annonça M. X lorsqu'ils passèrent enfin les tourniquets. Pour voir lequel d'entre vous aura le dessus sur l'autre.

Quand ils entrèrent dans la zone de combat, les yeux de M. X s'habituèrent rapidement à l'intérieur tendu de velours noir et aux lasers des autres joueurs. L'espace était assez grand pour la trentaine de participants qui dansaient autour des obstacles, riant et criant tandis qu'ils s'affrontaient à coup de faux lasers.

— Séparons-nous, déclara M. X.

Billy se mit en mouvement avec la rapidité d'un animal, tandis que son comparse clignait de ses yeux de myope. L'instant d'après, le capteur au centre de sa poitrine se déclencha. Le perdant baissa les yeux comme s'il ne comprenait pas ce qui s'était passé.

Billy se fondit de nouveau dans l'obscurité.

— Tu ferais mieux de te mettre à couvert, fiston, murmura M. X.

M. X resta à l'écart sans cesser d'observer la moindre de leurs actions. Billy toucha son adversaire encore et sous divers angles, se jouant des obstacles, alternant entre rapidité et lenteur puis tirant de plus loin. La confusion et l'angoisse du perdant augmentaient chaque fois que se déclenchait la lumière de la cible qu'il avait sur la poitrine, et le désespoir le poussait à bouger avec un manque de coordination infantile. Il laissa tomber son faisceau laser. Trébucha. Se cogna l'épaule contre une barrière.

Billy exultait. Sa cible, défaillante, faiblissait, mais il ne fit preuve d'aucune pitié. Même lorsque son adversaire laissa tomber son arme et s'appuya, fourbu, contre un mur, Billy le toucha encore.

Puis disparut dans l'ombre.

Cette fois-ci, M. X suivit Billy, observant ses mouvements avec un tout autre objectif que celui d'évaluer ses performances. Riddle était rapide, se mouvait entre les obstacles en mousse, se repliait à l'endroit où se trouvait son adversaire pour lui tendre une embuscade à revers.

M. X anticipa l'endroit vers lequel Billy se dirigeait. Il obliqua rapidement à droite et suivit les pas de Riddle.

Puis il tira sur lui à bout portant.

Abasourdi, Billy baissa les yeux vers la cible entourant sa poitrine. C'était la première fois que son capteur se déclenchait.

— Beau boulot, ce soir, déclara M. X. Tu as bien joué. Jusqu'à maintenant.

Billy releva la tête et posa sa main sur la cible clignotante. Sur son cœur.

— *Sensei.*

Il prononça le mot comme un amant, avec la crainte et l'adoration d'un amant.

Beth n'avait pas du tout l'intention de demander au majordome de la reconduire chez elle, parce qu'elle était trop ébranlée pour mener une conversation normale avec quiconque. Dans la rue, elle prit son téléphone portable pour appeler un taxi. Elle composait le numéro lorsque le ronronnement d'un moteur de voiture lui fit lever la tête.

Le majordome sortit de la Mercedes et inclina la tête.

— Le maître m'a appelé. Il aimerait que je vous raccompagne chez vous, maîtresse. Et je… j'aimerais vous reconduire.

Il semblait si sérieux, si plein d'espoir, comme si elle lui faisait une faveur en le laissant s'occuper d'elle. Mais elle avait besoin d'être seule. Après tout ce qui s'était passé, son esprit bouillonnait.

— Merci, mais non. (Elle se força à sourire.) Je vais juste…

L'homme se rembrunit. Il ressemblait à un chien qui venait de se faire battre.

Alors que les bonnes manières lui avaient fait défaut, la culpabilité, en revanche, la saisit.

— Bon d'accord.

Sans lui laisser le temps de faire le tour, elle ouvrit la portière passager et se glissa à l'intérieur. Le majordome sembla troublé par son initiative, mais se reprit rapidement, un large sourire sur son visage ridé.

Tandis qu'il se glissait derrière le volant et démarrait le moteur, elle déclara :

— J'habite…

— Oh, je sais parfaitement où vous habitez. Nous avons toujours su où vous étiez. Tout d'abord à l'hôpital St. Francis dans l'unité néonatale de soins intensifs. Puis vous avez été recueillie par l'infirmière. Nous avions espéré qu'elle vous garde, mais l'hôpital a insisté pour qu'elle vous rende. Vous êtes alors entrée dans le système. Ce que nous avons déploré. Vous avez d'abord été placée chez les McWilliams sur Elmwood Avenue, mais vous êtes tombée malade et vous avez été de nouveau hospitalisée pour une pneumonie.

Il mit le clignotant et tourna à gauche après un stop. Elle pouvait à peine respirer ; elle buvait ses paroles.

— Puis vous avez été placée chez les Ryan, mais il y avait trop d'enfants là-bas. Puis ce furent les Goldrich, qui habitaient une maison à deux niveaux sur Raleigh Street. Nous avons pensé que les Goldrich vous garderaient, mais la femme est tombée enceinte. Vous avez ensuite été placée dans cet orphelinat. Nous détestions vous voir là, parce qu'on ne vous laissait pas suffisamment jouer dehors.

— Vous ne cessez de dire « nous », murmura-t-elle, effrayée à l'idée d'y croire. Mais tellement désireuse aussi.

— Oui. Votre père et moi.

Beth se couvrit la bouche du dos de la main et chercha à capturer du regard le profil du majordome afin de s'en imprégner comme pour le garder en mémoire.

— Il me connaissait ?

— Oh oui, maîtresse. Toutes ces années. De la maternelle au lycée en passant par l'école primaire. (Il croisa son regard.) Nous étions si fiers de vous lorsque vous avez obtenu cette bourse universitaire. J'étais présent à la remise des diplômes. J'ai pris des photos pour les montrer à votre père.

Le majordome jeta un regard oblique vers le siège passager et sourit.

— Nous avons tous les articles que vous avez écrits. Même ceux qui datent de vos années de lycée et d'université. Lorsque vous avez débuté au *Caldwell Courier Journal*, votre père refusait d'aller se coucher le matin tant que je ne lui avais pas apporté le journal. Même s'il avait eu une nuit difficile, il

refusait de prendre du repos tant qu'il n'avait pas lu ce que vous aviez écrit. Il était si fier de vous.

Elle farfouilla dans son sac à la recherche d'un mouchoir en papier.

— Tenez, dit le majordome.

Il lui tendit un paquet de mouchoirs.

Beth se moucha aussi délicatement qu'elle le put.

— Maîtresse, vous devez savoir le crève-cœur que c'était pour lui de rester loin de vous. Il savait que sinon il vous mettrait en danger. Les familles des guerriers doivent être protégées ; vous, vous ne l'étiez pas car vous étiez élevée comme une humaine. Il espérait aussi que vous n'auriez pas à vivre la transition.

— Avez-vous connu ma mère ?

— Peu. Ils ne sont pas restés longtemps ensemble. Elle s'est enfuie peu de temps après leur rencontre après qu'elle a découvert qu'il n'était pas humain. Elle ne lui a pas dit qu'elle était enceinte, et ce n'est que lorsqu'elle fut sur le point d'accoucher qu'elle a repris contact avec lui. Je pense qu'elle était effrayée en pensant à l'être qu'elle allait mettre au monde. Malheureusement, le travail a commencé et elle a été conduite dans un hôpital humain avant que nous puissions nous mettre en rapport avec elle. Mais vous devez savoir qu'il l'aimait. Profondément.

Beth enregistra les informations, son esprit les absorbait et remplissait les trous.

— Mon père et Kolher étaient proches ?

Le majordome hésita.

— Votre père adorait Kolher. Comme nous tous. Il est notre maître. Notre roi. C'est pourquoi votre père l'a envoyé vers vous. Vous ne devez pas le craindre. Il ne vous fera pas de mal.

— Je sais.

Lorsqu'ils arrivèrent en vue de son immeuble, elle regretta de ne pas pouvoir passer plus de temps avec le majordome.

— Nous sommes arrivés, déclara-t-il. 1188 Redd Avenue, appartement 1B. Même si, si vous me le permettez, ni votre père ni moi n'approuvions que vous habitiez en rez-de-chaussée.

La voiture s'arrêta. Elle ne voulait pas en sortir.

— Pourrais-je vous poser d'autres questions ? Plus tard ? demanda-t-elle.

— Faites donc, maîtresse, je vous en prie. Il y a tant de choses que j'aimerais vous raconter.

Il sortit du véhicule, mais elle refermait déjà la porte au moment où il arriva à son niveau.

Elle songea à lui tendre la main et à le remercier de manière formelle.

Au lieu de quoi, elle se jeta au cou du vieil homme et le serra dans ses bras.

Quand Beth eut quitté la chambre, le besoin de sang de Kolher se rappela à lui d'autant plus fort que c'était lui qui avait demandé à la jeune femme de partir.

Il passa son pantalon et se traîna jusqu'au téléphone, appela Fritz, puis Tohrment. Sa voix ne cessait de flancher et il dut répéter plusieurs fois ses propos pour se faire comprendre.

Dès qu'il eut mis fin à sa conversation avec Tohr, les haut-le-cœur commencèrent. Il gagna en titubant la salle de bains et, mentalement, appela Marissa. Il se pencha au-dessus des toilettes, mais son estomac ne contenait pas grand-chose d'autre que de la bile.

Il avait attendu trop longtemps, pensa-t-il. Ignoré les signaux que son corps lui avait envoyés depuis un certain temps déjà. Puis il avait rencontré Beth et sa chimie interne avait été toute chamboulée. Pas étonnant qu'il soit devenu fou.

L'odeur de Marissa lui parvint de la chambre.

— Seigneur ? Appela-t-elle.

— J'ai besoin…

Beth, songea-t-il, en proie à une hallucination. Il la voyait devant lui, entendait sa voix dans sa tête. Il tendit le bras. Sans rien rencontrer.

— Seigneur ? Tu veux que je te rejoigne ? demanda Marissa depuis l'autre pièce.

Kolher essuya la sueur de son visage et sortit de la salle de bains. Il titubait comme un ivrogne. Il chercha à prendre appui, mais bascula en avant.

— Kolher !

Marissa se précipita vers lui.

Il se laissa tomber sur le lit et l'entraîna avec lui. Le corps de Marissa se plaqua contre le sien.

Il sentit celui de Beth.

Kolher enfouit son visage dans les draps marqués de l'odeur de Beth. Tandis qu'il prenait une profonde inspiration pour tenter de recouvrer ses esprits, toutes les odeurs lui rappelaient Beth.

— Seigneur, il te faut te nourrir.

La voix de Marissa lui parvint de très loin, comme si elle se trouvait dans l'escalier.

Il dirigea son regard en direction du son mais ne distingua rien. Il était totalement aveugle désormais. Curieusement, la voix de Marissa se fit plus forte.

— Seigneur, ici. Prends mon poignet. Maintenant. Il sentit une peau chaude tout contre sa paume. Il ouvrit la bouche, mais ne parvint pas à actionner correctement ses bras. Il tendit la main, toucha une épaule, une clavicule, la courbure d'un cou.

Beth.

La faim prit le dessus et il se redressa, entourant le corps de sa compagne. Avec un grognement, il enfonça ses dents dans la chair délicate au-dessus d'une artère. Il but avec avidité, submergé par la vision de la femme aux cheveux noirs qui était sienne, l'imaginant se donnant à lui, Imaginant que c'était elle qui se trouvait dans ses bras.

Marissa eut le souffle coupé.

Les bras de Kolher lui brisaient presque les os, son corps massif formait comme une cage autour d'elle pendant qu'il s'abreuvait. Pour la première fois, elle sentit toutes les courbures de son corps.

Y compris ce qu'elle identifia comme une érection, quelque chose qu'elle n'avait jamais senti auparavant.

Les possibilités s'avéraient excitantes. Et terrifiantes.

Marissa sentit son corps se détendre et essaya de reprendre son souffle. C'était ce qu'elle avait toujours attendu de lui, même si sa passion avait quelque chose de choquant. Mais à

quoi pouvait-elle s'attendre ? Il était un mâle de race pure. Un guerrier.

Qui avait finalement pris conscience qu'il avait besoin d'elle.

Le contentement se substitua à la sensation d'inconfort ; timidement, elle laissa courir ses mains sur ses larges épaules nues, liberté que jamais elle n'avait prise auparavant. Il émit un son rauque, comme s'il voulait qu'elle continue. Avec ravissement, elle enfouit ses mains dans sa chevelure. Si douce. Qui l'aurait cru ? Un mâle si viril… mais quelle douceur dans ces noires ondulations ! Comme celle de ses robes en satin.

Marissa voulait lire dans son esprit, ce qu'elle ne s'était jamais risquée à faire par le passé, de peur qu'il s'en offusque. Mais tout était différent maintenant. Peut-être irait-il même jusqu'à l'embrasser après. Lui faire l'amour. Peut-être pourrait-elle rester à ses côtés désormais. Elle aimerait vivre avec lui dans la demeure de Audazs. Ou n'importe où ailleurs. Peu importait.

Elle ferma les yeux et se concentra sur les pensées de Kolher.

Pour découvrir à quelle femelle il pensait réellement. La femelle *humaine*.

C'était une beauté brune aux yeux mi-clos. Elle était allongée sur le dos, la poitrine dénudée. De ses doigts, Kolher caressait la pointe durcie et rose de ses seins tandis qu'il embrassait son ventre et progressait vers le bas.

Marissa lâcha l'image comme du verre brisé.

Kolher n'était pas là avec elle à cet instant même. Ce n'était pas à son cou qu'il s'abreuvait. Ce n'était pas son corps qu'il serait tout contre le sien.

Quant à son érection, elle n'était pas de son fait. Ne lui était pas destinée.

Tandis qu'il buvait son sang, que ses bras vigoureux le serraient tout contre lui, Marissa se mit à pleurer sur cette injustice.

Sur ses espoirs. Sur son amour. Sur lui.

Quelle ironie finalement qu'il la vide de son sang ! Elle souhaitait désormais qu'il termine le travail. Qu'il s'abreuve jusqu'à la dernière goutte. Et la laisse mourir.

Il lui avait fallu des années, une éternité, avant de prendre conscience de la vérité.

Jamais il ne lui avait appartenu. Jamais il ne lui appartiendrait.

Mon Dieu, il ne lui restait plus rien à présent que cette illusion s'était évanouie.

CHAPITRE 21

Beth déposa son sac sur la table de l'entrée, dit bonjour à Bouh et se dirigea vers la salle de bains. Elle jeta un coup d'œil à la douche, mais se ravisa. Même si le jet chaud aurait fait du bien à son corps raidi, elle préférait conserver sur sa peau l'odeur de Kolher. Une fragrance merveilleuse, érotique et épicée. Qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait connu par le passé et qu'elle ne pourrait jamais oublier.

Elle se dirigea vers le lavabo, se lava, la peau entre ses cuisses délicieusement sensibles et un peu à vif. Mais la douleur lui importait peu. Kolher pouvait recommencer quand il voulait.

Il était…

Aucun mot ne lui vint à l'esprit. Seulement l'image de lui s'abandonnant en elle, ses épaules et sa poitrine massives, en sueur, s'immobilisant lorsqu'il s'était donné à elle. Lorsqu'il l'avait marquée comme sienne.

C'est l'impression qu'elle avait eue. Comme si elle avait été dominée par un homme qui avait laissé sur elle son empreinte. Prise.

Et elle en redemandait. Tout de suite.

Elle secoua la tête, pensant qu'elle devait cesser d'avoir des relations sexuelles non protégées. Il était déjà suffisamment grave qu'elle se soit laissé aller deux fois. La prochaine fois, ils prendraient leurs précautions.

En sortant de la salle de bains, elle surprit son reflet dans le miroir et se figea. Elle courba le dos et approcha son visage du miroir.

Elle était exactement telle qu'elle était le matin même. Mais elle se sentait étrangère à elle-même.

Elle ouvrit la bouche et examina ses dents. Lorsqu'elle toucha les deux canines de la mâchoire supérieure, pas de doute possible, elles étaient douloureuses.

Mon Dieu, elle était qui ? Elle était *quoi* ?

Elle songea à Kolher après l'amour. Il s'était écarté d'elle, son corps à demi nu tendu à l'extrême, comme si ses muscles allaient transpercer sa peau. Lorsqu'il avait dévoilé ses dents, ses canines étaient plus longues que la première fois qu'elle les avait aperçues. Comme si elles avaient poussé.

Son beau visage était déformé par la souffrance. C'était ça qui l'attendait ?

Des petits coups secs se firent entendre de l'autre côté, comme si quelqu'un frappait à sa vitre. Elle entendit Bouh miauler en guise de bienvenue.

Prudemment, Beth passa la tête par l'encadrement de la porte.

Quelqu'un se trouvait derrière la porte vitrée. Une personne imposante.

— Kolher ?

Elle se précipita et ouvrit la porte avant même d'avoir vérifié l'identité du visiteur.

Lorsqu'elle découvrit ce qui se tenait sur le seuil, elle regretta son imprudence.

Ce n'était pas Kolher, même si l'homme lui ressemblait.

Des cheveux noirs mais coupés court. Un visage dur. Des yeux bleus à l'éclat intense. Intégralement vêtu de cuir.

Les narines de son visiteur frémirent et il fronça les sourcils, la regardant fixement. Puis il sembla se ressaisir.

— Beth ?

Sa voix grave semblait amicale. Le visiteur esquissa un sourire qui dénuda ses canines.

Elle ne sursauta même pas.

Mon Dieu, à quelle vitesse elle s'habituait à toutes ces bizarreries !

— Je m'appelle Tohrment ; je suis un ami de Kolher. (Le type lui tendit la main.) Vous pouvez m'appeler Tohr.

Elle lui serra la main, sans trop savoir que dire.

— Je vais rester ici un petit moment. Je serai dehors si vous avez besoin de quoi que ce soit.

L'homme… le vampire – ou quoi qu'il puisse être – fit demi-tour et se dirigea vers la table de jardin.

— Attendez, dit-elle. Pourquoi ne… Entrez, je vous en prie.

Il haussa les épaules.

— OK.

Au moment où il entra, Bouh se mit à miauler bruyamment et donna des coups de pattes sur les bottes du visiteur. Le chat et le vampire se saluèrent comme des amis de longue date et, lorsque Tohrment se redressa, son blouson de cuir s'ouvrit. Des dagues. Semblables à celles de Kolher. Elle supposa aussi que le type d'armes dont Butch avait délesté Kolher se trouvait également dans les poches de cet homme.

— Voulez-vous quelque chose à boire ?

Elle grimaça. *Pas de sang. Je vous en prie ne dites pas « du sang »*.

Il lui sourit, comme s'il devinait ce qu'elle avait en tête.

— Vous avez de la bière ?

De la bière ? Il buvait de la bière ?

— Euh, je crois que oui.

Elle disparut dans la cuisine. Rapporta deux Budweiser. Elle aussi avait bien besoin d'une bière.

Après tout, elle jouait les hôtesses avec un vampire. Son père avait été un vampire.

Son amant *était* un vampire.

Elle renversa la canette et but avec avidité.

Tohrment eut un petit rire.

— La nuit a été rude ?

— Vous n'avez pas idée, répondit-elle en s'essuyant la bouche.

— Je crois que si. (Le vampire prit place dans son fauteuil bergère, son corps massif débordant de la structure et rendant minuscule le dos pourtant haut du siège.) Je suis heureux de vous rencontrer enfin. Votre père parlait beaucoup de vous.

— C'est vrai ?

— Il était sacrément fier de vous. Il faut que vous sachiez… qu'il est resté à distance pour vous protéger, et pas parce qu'il ne vous aimait pas.

— C'est ce que Fritz m'a dit. Kolher aussi.

— Comment ça se passe avec lui ?

— Kolher ?

— Oui.

Elle se sentit rougir et se dirigea vers la cuisine pour qu'il ne voie pas sa réaction. Elle attrapa un paquet de gâteaux au-dessus du frigo et en disposa quelques-uns sur une assiette.

— Il est… comment dire ?

Elle s'efforçait de trouver les mots justes.

— En fait je crois que je sais.

Elle revint et lui tendit l'assiette.

— Vous en voulez ?

— Avoine et raisins, dit-il en en prenant trois. Mes préférés.

— Vous savez, je croyais que les vampires ne buvaient que du sang.

— Non. Le sang contient des nutriments nécessaires, mais on a aussi besoin d'aliments.

— Et l'ail ?

— J'adore. (Il s'appuya contre le dossier du fauteuil et mordit joyeusement dans les gâteaux.) J'adore l'ail frit dans un peu d'huile d'olive.

Ça alors. Ce type est presque cool, pensa-t-elle.

Non, c'était faux. Son regard acéré ne cessait de scruter les fenêtres et la porte vitrée, comme s'il surveillait les environs. Elle sut sans l'ombre d'un doute que, s'il apercevait quelque chose qui ne lui plaisait pas, il s'extirperait du fauteuil en une fraction de seconde. Pas pour vérifier les verrous. Mais pour attaquer.

Il enfourna un autre gâteau dans sa bouche.

Mais au moins, sa présence était apaisante. En quelque sorte.

— Vous n'êtes pas comme Kolher, déclara-t-elle soudain.

— Personne n'est comme lui.

— Ouais.

Elle mordit dans son gâteau et s'assit sur le futon.

— C'est une force de la nature, ajouta Tohr en inclinant son verre. Quelqu'un d'implacable, ne vous y trompez pas. Mais personne ne veillera mieux sur vous, à supposer qu'il décide de le faire. Ce qui est le cas.

— Comment vous le savez ? murmura-t-elle en se demandant ce que Kolher avait bien pu lui raconter. Tohr s'éclaircit la voix et rougit légèrement.

— Il vous a marquée.

Elle fronça les sourcils et baissa les yeux pour s'inspecter.

— Je sens l'odeur, expliqua Tohr. L'avertissement se sent sur tout votre corps.

— L'avertissement ?

— Comme si vous étiez sa *shellane*.

— Sa quoi ?

— Sa compagne. L'odeur sur votre peau est porteuse d'un message puissant pour les autres mâles.

Alors elle avait vu juste. Sur le rapport sexuel qu'ils avaient eu ensemble et sa signification.

Je ne devrais pas m'en réjouir, et pourtant c'est le cas, pensa-t-elle.

— Vous n'êtes pas contre, hein ? demanda Tohr. Être à lui.

Elle préféra ne pas répondre à la question. Sur un certain plan, elle voulait appartenir à Kolher. Sur un autre, elle se sentait plus en sécurité en restant celle qu'elle avait toujours été. Seule.

— Vous en avez une ? demanda-t-elle. Une compagne ? Une expression de profond attachement illumina le visage du vampire.

— Elle s'appelle Wellsie. Nous avons été promis l'un à l'autre avant notre transition. Tomber amoureux l'un de l'autre fut inespéré. En toute franchise, je l'aurais choisie si je l'avais rencontrée dans la rue. Pas mal le destin !

— De temps à autre, les choses se goupillent bien, murmura-t-elle.

— Ouaip ! Certains mâles ont plusieurs *shellane*, mais j'arrive pas à m'imaginer avec une autre femelle. C'est pour ça que Kolher a fait appel à moi.

Elle haussa un sourcil interrogateur.

— Pardon ?

— Les autres frères ont des femelles auprès de qui ils s'abreuvent, mais ils n'ont pas avec elles de liens émotionnels. Rien ne les empêcherait… (Il s'interrompit et mordit dans un autre gâteau.) Comme vous êtes…

— Je suis quoi ?

Elle avait le sentiment de savoir à peine qui elle était. Dès lors, elle se sentait prête à entendre l'opinion de parfaits étrangers.

— Belle. Jamais Kolher ne vous aurait confiée aux soins d'un autre des frères car, s'ils avaient essayé de tenter quoi que ce soit, ils se seraient attiré un paquet d'ennuis. (Tohr haussa les épaules.) Et puis certains des frères sont vraiment dangereux. Personne n'oserait laisser une femelle seule avec eux, en tout cas une femelle à qui on tient.

Elle n'était pas très sûre de vouloir rencontrer cette bande.

Une minute, pensa-t-elle.

— Kolher a déjà une *shellane* ? demanda-t-elle. Tohr finit sa bière.

— Je pense qu'il vaudrait mieux que vous en parliez directement avec lui.

Ce qui n'équivalait pas à un « non ».

Un sentiment de déception prit naissance dans sa poitrine ; elle retourna dans la cuisine.

Mon Dieu ! Voilà qu'elle devenait sentimentale à propos de Kolher. Ils avaient couché ensemble deux fois, et déjà elle était toute tourneboulée.

Je vais souffrir, pensa-t-elle en décapsulant une autre bière. Lorsque les choses se gâteraient entre eux, elle allait atrocement souffrir.

Sans parler du fait de se métamorphoser en vampire. *Mon Dieu.*

— Vous voulez quelque chose d'autre à grignoter ? demanda-t-elle.

— Ouais, ça serait génial.

— De la bière ?

— Non, c'est bon.

Elle sortit de la cuisine avec le paquet. Ils gardèrent le silence tandis qu'ils finissaient les biscuits. Même ceux qui étaient cassés au fond du paquet.

— Vous auriez autre chose à manger ? demanda-t-il. Elle se leva, consciente qu'elle aussi avait encore un petit creux.

— Je vais voir ce que je peux nous préparer.

— Vous avez le câble ?

Il désignait son poste de télévision.

Elle lui lança la télécommande.

— Oui. Je crois qu'il y a une soirée spéciale Godzilla sur TBS ce soir.

— Super ! (Le vampire étendit les jambes.) Je suis toujours du côté des monstres.

Elle lui sourit.

— Moi aussi.

CHAPITRE 22

Butch se réveilla avec la sensation que quelqu'un lui vrillait un clou à tête plate dans la tête.

Il ouvrit un œil.

Non, c'était le téléphone qui sonnait.

Il décrocha le combiné et le plaça à proximité de son oreille.

— Ouais ?

— *Bonjour, trésor.*

La voix de José réveilla la douleur lancinante dans Non crâne.

— Quelle heure ? Croassa-t-il.

— *Onze heures. J'ai pensé que vous aimeriez savoir que Beth venait d'appeler. Elle voulait vous parler. Elle avait l'air d'aller bien.*

Soulagé, Butch sentit son corps se relâcher.

— Le type ?

— *Elle n'en a pas parlé. Mais elle a dit qu'elle aimerait vous parler à un moment donné aujourd'hui. J'ai annulé l'alerte car elle appelait de chez elle.*

Butch s'assit.

Avant de se recoucher immédiatement.

— Je me sens pas super bien, murmura-t-il.

— *J'imagine. C'est pourquoi je lui ai dit que vous seriez pas joignable avant l'après-midi. Juste pour que vous sachiez, j'ai quitté votre appartement à 7 heures ce matin.*

Ah bordel !

Butch retenta la position verticale en se forçant à rester bien droit. La pièce se remit à tanguer. Il était encore saoul comme un cochon. Avec une foutue gueule de bois.

Mais il avait du boulot.

— J'arrive.

— *J'éviterais si j'étais vous. Le capitaine va vous tomber dessus. Les affaires internes se sont pointées pour avoir des infos sur ce qui s'est passé avec Billy Riddle.*

— Riddle ? Pourquoi ?

— *Allons, inspecteur.*

Ouais, il le savait pertinemment.

— *Écoutez, vous êtes pas vraiment en état d'affronter le capitaine.* (La voix de José était égale et pragmatique.) *Vous devez dessaouler. Reprendre vos esprits. Venez plus tard, je vous couvre.*

— Merci.

— *J'ai laissé l'aspirine à côté du téléphone avec un grand verre d'eau. J'ai pensé que vous seriez pas en état d'aller jusqu'à la cafetière. Prenez-en trois, décrochez votre téléphone et dormez. S'il arrive quelque chose d'intéressant, je passe vous prendre.*

— Je t'aime, chérie.

— *Alors achète-moi un vison et des boucles d'oreille en diamant pour notre anniversaire.*

— Ça marche.

Il raccrocha au bout de deux tentatives et ferma les yeux. Dormir encore un peu. Après, il se sentirait peut-être de nouveau un être humain.

Le dernier article que Beth corrigeait traitait d'une vague d'usurpation d'identité. On aurait dit que l'article saignait, tant elle avait apporté de corrections.

Dernièrement, les « vrais mecs » de Dick se relâchaient et se reposaient de plus en plus sur elle. Il ne s'agissait plus d'erreurs de fond, mais de fautes de grammaire et d'erreurs structurelles. Comme s'ils n'avaient jamais entendu parler du *Code typographique*.

Dans le cadre d'une collaboration, la correction ne la dérangeait pas. À condition que le journaliste qui avait rédigé le premier jet de l'article ait fait un minimum de relecture.

Beth plaça l'article dans sa boîte d'envoi et regarda fixement l'écran de son ordinateur. Elle afficha un fichier sur lequel elle avait travaillé toute la journée.

OK, qu'avait-elle besoin de savoir d'autre ?

Elle relut sa liste de questions.

Pourrai-je sortir dehors en plein jour ? À quelle fréquence devrai-je me nourrir ? Combien de temps vivrai-je ?

Ses doigts coururent sur le clavier.

Contre qui vous battez-vous ?

Puis, *As-tu une…*

Quel était le mot déjà ? *« shellane »* ?

Elle tapa « femme ».

Mon Dieu, elle redoutait la réponse de Kolher. Même s'il n'en avait pas, auprès de qui se nourrissait-il ?

Et qu'est-ce qu'elle ressentirait ? S'il se laissait aller à sa faim avec elle ?

Instinctivement, elle savait que ce serait comme faire l'amour avec lui. Sauvage. Dévorant. À la laisser meurtrie et sans forces.

Et dans un état d'extase complet.

— Ça bosse dur, Randall ? demanda Dick d'une voix traînante.

Elle quitta le fichier afin de faire apparaître à l'écran sa boîte de messagerie.

— Toujours.

— Tu sais qu'on raconte des trucs sur toi ?

— Ah ouais ?

— Ouais, que tu étais sortie avec cet inspecteur de la criminelle, O'Neal. Deux fois.

— Et alors ?

Dick se pencha sur le bureau de son employée. Beth portait une large chemise à col rond, de sorte qu'il n'y avait pas grand-chose à voir. Il se redressa.

— Bon boulot. Fais-lui ton petit numéro. Vois ce que tu peux apprendre. On pourrait peut-être faire la une sur les brutalités policières avec lui en figure centrale. Continue comme ça, Randall, et je pourrais bien me laisser convaincre de te filer une promotion.

Dick s'éloigna d'un pas nonchalant, ravi de jouer au chef paternaliste.

Quel connard !

Son téléphone sonna, elle aboya son nom dans le combiné.

À l'autre bout, un silence.

— Maîtresse, vous allez bien ?

Le majordome.

— Désolée, et oui, je vais bien.

Elle appuya sa tête contre sa main libre. Comparée aux manières de Kolher, Tohr et consorts, l'arrogance masculine et grossière version Dick semblait absurde.

— S'il y a la moindre chose que je puisse faire…

— Non, non, tout va bien. (Elle éclata de rire.) Rien dont je ne sache me débrouiller.

— J'aurais probablement mieux fait de m'abstenir d'appeler (la voix de Fritz s'évanouit dans un murmure), *mais je ne voulais pas que vous soyez prise au dépourvu. Le maître a commandé un dîner spécial ce soir. Pour vous et lui, seuls. J'ai pensé que je pourrais peut-être passer vous prendre et nous irions vous trouver une robe.*

— Une robe ?

Pour une sorte de rendez-vous avec Kolher ?

L'idée lui parut géniale, mais elle essaya de freiner sa tendance au romantisme. Elle ne savait pas vraiment de quoi étaient faites les choses.

Ni qui il se faisait en l'occurrence.

— Maîtresse, j'ai conscience de me montrer présomptueux. Il va vous appeler en personne…

Au même moment, elle reçut un appel sur sa deuxième ligne téléphonique.

— Je voulais simplement que vous soyez prête pour ce soir. Sur l'écran s'afficha le numéro que Kolher avait fait mémoriser à Beth. Elle sourit bêtement.

— J'adorerais ça. Vraiment.

— Bien. Dans ce cas, nous irons au centre commercial. Il y a un magasin Brooks là-bas aussi. Le maître a passé commande de vêtements. Je crois qu'il veut être à son avantage pour vous aussi.

Elle raccrocha, un sourire idiot aux lèvres.

Kolher laissa un message sur la boîte vocale de Beth et se retourna dans son lit pour atteindre le réveil en braille. Quinze heures. Il avait dormi environ six heures, soit plus que de coutume, mais c'était généralement ce dont son corps avait besoin après s'être abreuvé de sang.

Mon Dieu, il voulait tellement qu'elle soit là avec lui.

Tohr avait appelé à l'aube pour lui faire son rapport. Beth et lui avaient veillé toute la nuit et regardé des films de Godzilla et, à en juger par le ton de sa voix, Tohr était à moitié tombé amoureux d'elle.

Kolher avait beau le comprendre, ça lui foutait quand même la haine.

Mais, c'était sûr, il avait fait le bon choix en envoyant Tohr. Rhage aurait sûrement tenté quelque chose, et Kolher aurait dû sévir. Lui casser un bras, ou une jambe. Ou les deux. Et Viszs, sans avoir la beauté ravageuse de « Hollywood », avait la libido au top. Le vœu de célibat prononcé par Fhurie était fort, mais pourquoi l'attirer sur le chemin de la tentation ?

Zadiste ?

Il n'avait pas même considéré cette option. La cicatrice qui courait sur son visage aurait foutu à Beth la trouille de sa vie. Bordel, même Kolher arrivait à la voir. Et puis la terreur qu'il inspirait à une femelle était ce qui excitait le plus Z. Il marchait au truc comme la plupart des mâles avec la lingerie Victoria's Secret.

Non, Tohr reprendrait du service si le besoin se faisait de nouveau sentir.

Kolher s'étira. Le contact des draps de satin contre son corps nu le fit de nouveau se languir de Beth. Maintenant qu'il s'était abreuvé de sang, son corps était plus fort que jamais, comme si ses os étaient en carbone et ses muscles en acier. Il était redevenu lui-même et tout en lui réclamait d'être poussé à fond.

Si ce n'est qu'il regrettait amèrement ce qui s'était passé avec Marissa.

Il repensa aux événements de la nuit. Dès qu'il avait relevé la tête de son cou, il avait compris qu'il avait failli la tuer. Et non parce qu'il lui avait pris trop de sang.

Elle s'était écartée, le corps tremblant, en proie à la détresse, et s'était précipitée hors du lit.

— Marissa…

— Seigneur, je te libère. De ton engagement. Vis-à-vis de moi.

Il avait juré, se méprisant pour tout le mal qu'il lui avait infligé.

— Je ne comprends pas ta colère, avait-elle ajouté d'une voix faible. C'est ce que tu as toujours désiré et je te l'accorde dès maintenant.

— J'ai jamais voulu…

— Être avec moi, compléta Marissa. Je sais.

— Marissa…

— Je t'en prie, ne dis rien. Je ne supporterai pas d'entendre la vérité, même si je la connais. Tu as toujours eu honte d'être lié à moi.

— Putain, mais de quoi tu parles ?

— Je te dégoûte.

— *Quoi* ?

— Tu crois que je n'ai rien remarqué ? Tu n'espères qu'une chose, être libéré de moi. Une fois que j'ai bu, tu te refermes comme si tu devais te forcer pour supporter ma présence. (Elle s'était mise à pleurer.) Je me suis toujours efforcée d'être soignée quand je viens te voir. Je passe des heures dans la salle de bains, à me laver. Mais je ne trouve pas la saleté que tu sembles voir.

— Marissa, arrête. Arrête. Ça n'a rien à voir avec toi.

— Oui, je sais. J'ai vu la femelle. Dans ton esprit. Elle haussa les épaules.

— Je suis désolé, déclara-t-il. Et jamais tu ne m'as dégoûté. Tu es belle…

— Ne dis pas ça. Pas maintenant. (La voix de Marissa était devenue dure.) Contente-toi de regretter qu'il m'ait fallu tout ce temps pour voir ce qui a toujours été là.

— Je continuerai à te protéger, promit-il.

— Non. Tu n'as plus à te soucier de moi. Non que tu l'aies jamais fait.

Elle s'en était allée, son odeur fraîche de brise marine flottant dans l'air avant de disparaître.

Kolher se frotta les yeux. Il était résolu à se faire pardonner les choses d'une façon ou d'une autre. Il ne savait pas quoi faire pour se racheter, compte tenu de l'enfer qu'il lui avait fait vivre. Mais il n'était pas disposé à la laisser ruminer la pensée sordide qu'elle n'avait jamais compté pour lui. Ou qu'il la trouvait sale d'une manière ou d'une autre.

Certes, il ne l'avait jamais aimée. Mais jamais il n'avait voulu la faire souffrir, raison pour laquelle il lui avait demandé si souvent de le quitter. Si elle se retirait, si elle lui signifiait clairement qu'elle ne voulait pas de lui, elle serait toujours en mesure de maintenir son rang dans le cercle aristocratique qui était le sien. Au sein de cette classe sociale, une *shellane* rejetée était considérée comme un bien endommagé.

Maintenant qu'elle l'avait quitté, toute ignominie lui serait épargnée. Et il avait l'impression que, lorsque la nouvelle s'ébruiterait, personne ne serait surpris.

Bizarrement, il n'avait jamais réellement songé à la façon dont Marissa et lui se sépareraient, peut-être parce qu'après tant de siècles il supposait que ça n'arriverait jamais. Mais jamais il n'aurait pensé que ce moment arriverait parce qu'il se lierait à une autre femelle.

Et c'était ce qui arrivait. Avec Beth. Après l'avoir marquée la nuit précédente, il ne pouvait plus prétendre qu'il ne s'attachait pas émotionnellement à elle.

Il jura à voix haute, car il en savait suffisamment long sur le comportement et la psychologie des vampires mâles pour se rendre compte qu'il s'était fourré dans le pétrin. Bordel, tous deux étaient maintenant dans le pétrin.

Un mâle avec ce type d'attachement était dangereux. Surtout lorsqu'il allait devoir quitter sa femelle.

Et la confier aux soins d'un autre.

Il essaya d'oublier les conséquences, décrocha le combiné et appela à l'étage, pensant qu'il avait besoin de manger quelque chose. Comme personne ne décrochait, a supposa que Fritz était parti faire les courses.

Bonne initiative. Kolher avait demandé aux frères de passer dans la soirée et ils aimaient beaucoup manger. Il était temps de faire le point sur ce qu'ils avaient trouvé.

Le besoin de venger Audazs brûlait en lui.

Brûlait d'autant plus fort qu'il se rapprochait de Beth.

CHAPITRE 23

Butch se dirigea vers le bureau du capitaine. Son holster, dépourvu de son arme, lui semblait étrangement léger. Son portefeuille, trop plat sans son badge. Il avait l'impression d'être nu.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda José.

— Je prends des vacances.

— Bordel, qu'est-ce que ça veut dire ?

Butch s'engagea dans le couloir en direction de la sortie.

— La police de New York a trouvé quelque chose sur le suspect ?

José le saisit par le bras et l'entraîna dans une salle d'interrogatoire.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je suis suspendu, sans solde, jusqu'aux résultats de l'enquête interne. Qui conclura, on le sait tous les deux, que j'ai fait un usage inapproprié de la force.

José se passa une main dans les cheveux.

— Je t'avais dit de te tenir loin des suspects.

— Ce Riddle méritait bien pire.

— C'est pas la question.

— Marrant, c'est justement ce que m'a répondu le capitaine.

Butch se dirigea vers le miroir sans tain et se regarda. Bon Dieu, il vieillissait. Ou peut-être était-il seulement fatigué du seul boulot qu'il ait jamais voulu faire.

Brutalité policière. *Mon cul*. Il protégeait les innocents pas les petites frappes qui jouaient les gros durs. Le problème était qu'il existait bien trop de lois en faveur des criminels. Si seulement les victimes qui voyaient leur vie brisée par la violence avaient la moitié de cette chance.

— Je suis pas à ma place ici de toute façon, murmura-t-il à voix basse.

— Quoi ?

Il n'y avait juste plus de place pour des types comme lui dans le monde d'aujourd'hui, pensa-t-il.

Butch se retourna.

— Alors, la police de New York. Qu'est-ce qu'on a découvert ?

José le regarda pendant un long moment.

— Suspendu de tes fonctions, c'est ça ?

— Jusqu'à ce qu'on me vire officiellement.

Les mains sur les hanches, le regard au sol, José secoua la tête, comme s'il adressait des remontrances à ses chaussures. Il répondit néanmoins.

— *Nada*. C'est comme s'il avait surgi de nulle part. Butch jura.

— Ces *shuriken*. Je sais qu'on peut se les procurer sur le Web, mais on peut aussi les acheter dans des boutiques, pas vrai ?

— Dans des académies d'arts martiaux.

— Il y en a deux à Caldwell.

Lentement, José acquiesça.

Butch sortit des clés de sa poche.

— À plus tard.

— Attends. On a déjà envoyé quelqu'un se renseigner. Les deux académies ont déclaré qu'elles ne se souvenaient de personne correspondant à la description du suspect.

— Merci du tuyau.

Butch s'avança vers la porte.

— …Inspecteur. Hé*, O'Neal*. (José saisit Butch par l'avant-bras,) Bordel, tu veux bien attendre une minute ?

Butch le regarda par-dessus son épaule.

— C'est le moment où tu vas me conseiller de rester en dehors de l'enquête ? Garde ta salive.

— Pour l'amour de Dieu, Butch, je suis pas un ennemi. (José le fixa de son regard brun et pénétrant.) Les gars et moi, on est derrière toi. Pour nous, tu fais ce que tu as à faire et tu t'es jamais trompé. Tous ceux que tu as tabassés l'avaient mérité. Mais peut-être que tu as eu de la chance. Si tu avais blessé quelqu'un qui…

— Laisse tomber le sermon. Je suis pas preneur. Il posa la main sur la poignée de la porte.

José augmenta la pression de sa main.

— Tu es suspendu, O'Neal. Te mêler d'une enquête qui t'a été retirée ne ramènera pas Janie.

Butch accusa le coup.

— Toi aussi, tu vises sous la ceinture ?

José retira sa main, avec sur le visage une expression qui semblait dire qu'il jetait l'éponge.

— Je suis désolé. Mais tu dois savoir qu'en t'obstinant tu réussis juste à t'attirer plus d'ennuis. Ça aidera pas ta sœur. Ça l'a jamais aidée.

Lentement, Butch secoua la tête.

— Je le sais, merde !

— Tu es sûr ?

Ouais, il l'était. Il avait pris son pied en foutant une raclée à Billy Riddle, et c'était pour venger Beth. Rien à voir avec sa sœur. Janie était partie. Il y avait de ça très, très longtemps.

Mais le regard triste de José lui donnait l'impression qu'il souffrait d'une maladie incurable.

— Ça va aller, se surprit-il à dire, même s'il n'en croyait pas un traître mot.

— Évite de tenter le diable, inspecteur.

— J'ai jamais rien su faire d'autre, José.

M. X se renversa dans son fauteuil et pensa à la nuit qui l'attendait. Il était prêt à refaire une tentative, même si le centre-ville était sous haute surveillance après l'attentat à la voiture piégée et la découverte du cadavre de la prostituée. Il allait être plus dangereux de patrouiller à proximité du *Screamer's*, mais le risque de se faire prendre rendait le défi encore plus excitant.

Et puis les requins ne se pêchaient pas en eaux claires. Pour traquer les vampires, il devait aller là où ils se trouvaient, il s'en délecta par anticipation.

Il avait fignolé ses techniques de torture. Ce matin même, avant de partir pour l'académie, il avait fait un tour dans l'atelier qu'il avait aménagé dans sa grange. Ses outils, bien

rassemblés, brillaient de tout leur éclat : une roulette de dentiste, des couteaux de différentes tailles, un marteau à panne sphérique, un burin, une scie Sawzall.

Une cuiller à melon. Pour les yeux.

Bien sûr, tout l'art consistait à rester sur la ligne de crête entre souffrance et mort. Il était possible de faire souffrir quelqu'un des heures, des jours durant. La mort était l'interrupteur ultime.

Un coup retentit à la porte.

— Entrez, dit M. X.

La réceptionniste apparut, une femme robuste aux bras aussi massifs que ceux d'un homme et, pour ainsi dire, pas de poitrine. Ses contradictions ne cessaient d'étonner M. X. En dépit du fait qu'une envie aiguë de pénis la poussait à prendre des stéroïdes et à soulever de la fonte comme un gorille, elle persistait à se maquiller. Et à être impeccablement coiffée. Avec son tee-shirt dévoilant son nombril et ses leggings, elle ressemblait à une drag-queen au rabais.

Elle le dégoûtait.

On devrait toujours savoir qui on est, songea-t-il. *Et qui on n'est pas.*

— Y a un type qui demande à vous parler. (Sa voix était trop basse d'environ une octave et demie.) O'Neal, je crois que c'est le nom qu'il a donné. M'a tout l'air d'un flic, mais a pas montré de badge.

— Dites-lui que j'arrive dans une minute. *Espèce d'erreur de la nature*, ajouta-t-il mentalement.

M. X ne put s'empêcher de rire lorsque la porte se referma sur elle. Lui. Peu importe.

Lui, un homme dépourvu d'âme chargé d'éradiquer les vampires, qui la traitait d'erreur de la nature ? Au moins, lui avait une mission. Et un plan. Ce soir, elle allait retourner au *Gold's Gym*. Juste après avoir rasé sa barbe naissante.

Un peu avant 18 heures, Butch arrêta la voiture banalisée devant l'immeuble de Beth. Tôt ou tard, il devrait rendre le véhicule de police, mais sa suspension n'équivalait pas encore à

un renvoi. Il attendrait que le capitaine lui demande de rendre la foutue bagnole.

Il s'était rendu dans les deux académies d'arts martiaux et avait parlé aux directeurs. L'un d'eux s'était montré odieux. Le prototype même du dingue à qui les arts martiaux étaient montés au ciboulot et qui se prenait pour un Asiatique. Même s'il était aussi blanc que Butch.

Quant à l'autre, il avait juste été normalement bizarre. Il ressemblait à un laitier des années 1950, les cheveux blonds manifestement décolorés par une sorte de lotion, et un large sourire énervant qui aurait fait les heures de gloire d'une marque de dentifrice il y a presque cinquante ans. Le type s'était montré on ne peut plus conciliant, mais quelque chose clochait. Le détecteur de conneries de Butch avait flairé quelque chose de pas net à la minute où M. Pommade avait ouvert la bouche.

Et puis le type cocottait comme une vraie poule. Butch monta quatre à quatre les marches du perron et sonna chez Beth.

Il lui avait laissé un message sur sa boîte vocale au bureau pour l'avertir qu'il passerait. Il s'apprêtait à actionner de nouveau la sonnette quand, par la porte vitrée, il l'aperçut qui s'avançait dans l'entrée.

Bordel de Dieu !

Elle portait une robe portefeuille noire qui aurait pu lui refiler la migraine, tant elle lui allait à la perfection. L'échancrure plongeante dévoilait la naissance de ses seins. La taille bien prise mettait merveilleusement en valeur ses hanches minces. La fente laissait apparaître l'éclat de ses cuisses à chacun de ses pas. Ses talons hauts soulignaient la délicatesse de ses chevilles ravissantes.

Elle leva la tête du sac dans lequel elle farfouillait et sembla surprise de le voir.

Elle ouvrit la porte.

— Butch.

— Salut.

Il se sentit aussi intimidé qu'un adolescent.

— J'ai eu tes messages, dit-elle d'une voix douce. Il recula pour qu'elle puisse sortir.

— T'as un peu de temps pour parler ?

Même s'il connaissait déjà la réponse.

— Là, non, désolée.

— Où tu vas ?

— J'ai un rendez-vous.

— Avec qui ?

Elle le regarda avec une calme détermination ; il sut que sa réponse serait un mensonge.

— Personne en particulier.

Ouais, tu parles.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec le type de la nuit dernière, Beth ? Où il est ?

— Je sais pas.

— Tu mens.

Les yeux de Beth restèrent rivés sur les siens.

— Si tu veux bien m'excuser…

Il l'attrapa par le bras.

— Va pas le rejoindre.

Le ronronnement grave d'un moteur emplit le silence qui s'était installé entre eux. Une grande Mercedes aux vitres teintées s'arrêta. Une voiture de caïd de la drogue.

— Ah, putain, Beth ! (Il pressa son bras, cherchant désespérément à attirer son attention.) Fais pas ça. Tu deviens complice d'un suspect.

— Lâche-moi, Butch.

— Il est *dangereux*.

— Pas toi, peut-être ?

Butch relâcha son emprise.

— Demain, ajouta-t-elle. On se verra demain. Viens me voir après le boulot.

Dans une tentative désespérée, Butch se mit en travers de son chemin.

— Beth, je peux pas te laisser…

— Tu comptes m'arrêter ?

Pas comme flic ; ce n'était plus en son pouvoir. Pas à moins d'être réintégré.

— Non, je vais pas t'emmener.

— Merci.

— C'est pas une faveur que je te fais, ajouta-t-il d'un ton amer tandis qu'elle passait devant lui. Beth, *je t'en prie*. Elle s'arrêta.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— J'en sais rien. Pour moi en tout cas, c'est on ne peut plus clair. Tu protèges un tueur, et il y a de fortes chances que tu te retrouves dans une jolie boîte en pin. Tu sais qui c'est, ce type ? J'ai vu son visage de près. Quand d'une main il me serrait le cou et voulait me tuer. Un type comme lui a le meurtre dans le sang. C'est dans sa nature. Comment tu peux aller le rejoindre ? Putain, comment tu peux accepter qu'un mec comme lui soit en liberté ?

— Il est pas comme ça.

Mais ses mots avaient l'intonation d'une interrogation. La portière de la voiture s'ouvrit ; un homme de petite taille vêtu d'un smoking en sortit.

— Maîtresse, y a-t-il un problème ? lui demanda l'homme d'un ton empreint de sollicitude, tout en jetant à Butch un regard noir.

— Non, Fritz. Aucun problème. (Elle esquissa un sourire peu assuré.) Demain, Butch.

— Si tu vis jusque-là.

Elle pâlit, mais se précipita au bas des marches et se glissa dans la voiture.

Quelques instants plus tard, Butch monta dans la sienne. Et les fila.

Lorsque Havers entendit des pas se diriger vers la salle à manger, il leva les yeux de son assiette, sourcils froncés. Il avait espéré pouvoir dîner sans être interrompu.

Mais ce n'était pas un *doggen* venant l'informer qu'un patient réclamait son assistance.

— Marissa !

Il se leva de son siège.

Elle esquissa un timide sourire à son intention.

— Je me suis dit que je ferais mieux de descendre. J'en ai assez de passer tant de temps dans ma chambre.

— Je suis ravi que tu me fasses l'honneur de ta compagnie.

Il lui tira une chaise tandis qu'elle s'approchait de la tête. Il se félicitait d'insister pour que le couvert de Marissa soit toujours dressé, même après avoir perdu l'espoir qu'elle viendrait prendre ses repas avec lui. Ce soir-là, l'effort ne semblait pas porter uniquement sur le fait de descendre dîner. Elle portait une magnifique robe de soie noire sous une veste au col officier. Ses cheveux étaient lâchés sur ses épaules et se tissaient de fils d'or à la lueur des bougies. Elle était magnifique ; Havers sentit l'animosité le gagner. Quelle insulte que Kolher ne sache pas apprécier tout ce qu'elle avait à offrir, que cette femelle exquise de sang noble ne soit pas assez bien pour lui.

Juste bonne à le nourrir.

— Comment va ton travail ? demanda-t-elle tandis qu'un *doggen* lui versait du vin.

Un autre plaça devant elle une assiette de nourriture.

— Merci, Philipp. Karolyn, ça a l'air délicieux.

Elle prit une fourchette et repoussa doucement le rôti de bœuf.

Grands dieux, songea Havers. Tout était presque normal.

— Mon travail ? Bien. On ne peut mieux, même. Comme je te l'ai dit, j'entrevois une avancée. Boire du sang appartiendra peut-être bientôt au passé.

Il leva son verre et but. Le bourgogne aurait dû se marier à la perfection avec le bœuf, mais il ne le trouva pas à son goût. Tout dans son assiette prenait un goût aigre sur sa langue.

— Je me suis transfusé du sang stocké cet après-midi et je me sens merveilleusement bien.

En réalité, cette affirmation tenait quelque peu de l'exagération. Il ne se sentait pas malade, mais quelque chose clochait. Il n'avait pas encore ressenti l'afflux normal de force.

— Oh, Havers, dit-elle d'une voix douce. Evangaline te manque toujours, n'est-ce pas ?

— Atrocement. Et boire du sang… ne m'est tout simplement pas agréable.

Non, il était résolu à ne plus rester en vie à la manière ancienne. Désormais, le procédé serait clinique. Une aiguille stérilisée reliée à une poche et perfusée.

— Je suis tellement désolée, répondit Marissa. Havers tendit la main, paume retournée.

— Merci.

Elle mit sa main dans la sienne.

— Je suis désolée de m'être montrée aussi… préoccupée. Mais les choses vont aller mieux maintenant.

— Oui, répliqua-t-il avec conviction.

Kolher était tout à fait le genre de barbare qui s'obstinerait à boire du sang à la veine, mais au moins Marissa n'aurait plus à subir cet outrage.

— Toi aussi, tu pourrais essayer la transfusion. Tu retrouverais ta liberté.

Elle retira sa main et prit son verre de vin. Elle porta le bourgogne à ses lèvres mais en renversa un peu sur sa veste.

— Oh, zut ! murmura-t-elle, essuyant le vin qui tachait la soie. J'ai de terribles problèmes de coordination.

Elle retira sa veste et la déposa sur la chaise vide à côté d'elle.

— Tu sais, Havers, je crois que j'aimerais essayer. Boire du sang n'est plus à mon goût non plus.

Une délicieuse sensation de soulagement, comme l'esquisse d'une ouverture, le submergea. La sensation lui semblait légèrement étrangère ; il ne l'avait plus ressentie depuis si longtemps. L'idée même d'une amélioration possible lui était devenue un concept étranger.

— Vraiment ? murmura-t-il.

Elle acquiesça, repoussa ses cheveux par-dessus son épaule et prit sa fourchette.

— Oui, vraiment.

C'est alors qu'il vit les marques à son cou.

Deux trous enflammés. Une traînée rouge à l'endroit de la succion. Des contusions violettes sur la peau de sa clavicule où elle avait été agrippée par une main vigoureuse.

L'horreur lui coupa l'appétit et lui brouilla la vue.

— Comment peut-il te traiter ainsi ? murmura Havers dans un souffle.

Marissa porta la main à son cou et, d'un geste vif, ramena ses cheveux vers l'avant.

— Ce n'est rien. Vraiment, ce n'est rien.

Havers regardait toujours l'endroit désormais recouvert comme s'il continuait à voir ce qu'elle s'évertuait à cacher.

— Havers, je t'en prie. Dînons. (Elle reprit sa fourchette comme si elle s'apprêtait à lui faire une démonstration.) Je t'en prie. Dînons.

— Comment le pourrais-je ?

Il jeta ses couverts sur la table.

— Parce que c'est terminé.

— Qu'est-ce qui l'est ?

— J'ai rompu mon engagement avec Kolher. Je ne suis plus sa *shellane*. Je ne le reverrai plus.

Havers la regarda fixement pendant un instant, avant de demander :

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui a changé ?

— Il a trouvé une femelle qu'il désire.

Sous l'effet de la colère, le sang de Havers se figea.

— Et qui ose-t-il te préférer ?

— Tu ne la connais pas.

— Je connais toutes les femelles de notre milieu. Qui est-ce ?

— Elle n'est pas de notre milieu.

— Alors, c'est une des Élues de la Vierge scribe ?

Dans la hiérarchie sociale des vampires, elles seules avaient un rang plus élevé qu'une femelle de l'aristocratie.

— Non, elle est humaine. Ou tout du moins à demi humaine, d'après ce que j'ai pu en déduire en lisant les images mentales de Kolher.

Havers se figea. Humaine. Une *humaine* ?

Marissa avait été délaissée pour une… *Homo sapiens* ?

— La Vierge scribe a-t-elle été contactée ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— C'est son devoir, pas le mien. Mais sois sûr qu'il va aller la trouver. Tout est… terminé.

Marissa prit un petit morceau de bœuf et le porta à sa bouche. Elle mâcha soigneusement, comme si elle avait oublié comment faire. Ou peut-être que l'humiliation qu'elle ressentait rendait la déglutition difficile.

Havers se cramponna aux bras de son siège. Sa sœur, sa sœur magnifique et pure, avait été ignorée. Utilisée.

Mais aussi brutalisée.

Et tout ce qui subsistait de son union avec leur roi était la honte d'être rejetée au profit d'une humaine.

L'amour de Marissa n'avait jamais eu la moindre signification pour Kolher. Ni son corps ni sa lignée immaculée.

Et désormais, ce guerrier avait sali son honneur. Non, les choses bien étaient loin d'être terminées.

CHAPITRE 24

Kolher enfila la veste qui venait de chez Brooks. Elle était un peu serrée aux épaules, mais il avait du mal à trouver des vêtements à sa taille et il n'avait donné aucune indication à Fritz.

Même si la veste avait été taillée sur mesure, il se serait néanmoins senti à l'étroit. Il était mille fois plus à son aise dans son blouson de cuir avec ses armes que dans ce vêtement de laine peignée.

Il se dirigea vers la salle de bains et cligna des yeux pour se voir dans le miroir. Le costume était noir. Tout comme la chemise. C'était tout ce qu'il pouvait distinguer.

Grands dieux, il avait probablement l'air d'un avocat.

Il retira vivement sa veste et la posa sur le comptoir en marbre. D'un geste impatient, il tira ses cheveux en arrière et les noua au moyen d'un lien en cuir.

Où était Fritz ? Ça faisait au moins une heure que le *doggen* était parti chercher Beth. Beth et lui auraient dû être rentrés maintenant mais, au-dessus, la maison semblait vide.

Ah, merde !

Kolher aurait été au comble de l'agitation même si le majordome ne s'était absenté que depuis une minute. Il brûlait d'impatience de voir Beth, ne tenait pas en place et avait du mal à se concentrer. Tout ce à quoi il pensait, c'était enfouir son visage dans les cheveux de Beth et introduire la partie la plus dure de son anatomie au plus profond d'elle.

Bon Dieu, les cris qu'elle poussait lorsqu'elle jouissait.

Il jeta un coup d'œil à son reflet. Et remit sa veste.

Mais le sexe n'était pas tout. Il voulait la traiter avec respect, pas seulement la mettre dans son pieu. Il voulait aller doucement. Lui parler. Bordel, lui offrir tout ce que les femelles désiraient : un peu d'amour et de tendresse.

Il mima un sourire. L'accentua. Il avait l'impression que ses joues étaient sur le point de craquer.

Ouais, le romantisme à deux balles n'était pas sa spécialité. Mais il pouvait apprendre. Pas vrai ?

Il se frotta la joue. Putain, qu'est-ce qu'il y connaissait en romance ?

Soudain, il se sentit ridicule.

Non, c'était pire encore. Ce nouveau costume l'exposait et lui donnait à voir une vérité qui ne lui plaisait pas.

Il changeait pour une femelle. Simplement pour essayer de la satisfaire.

Un lien se formait, pensa-t-il. Raison pour laquelle il n'aurait jamais dû la marquer, et jamais, au grand jamais, se laisser aller à une telle intimité avec elle.

Il se redit qu'une fois la transition de Beth terminée tout serait fini entre eux. Il retournerait à sa vie. Quant à elle…

Mon Dieu, cette douleur intense, comme s'il avait été frappé en pleine poitrine…

— Kolher, mec ? La voix de Tohrment retentit dans la pièce.

La voix de baryton de son frère d'armes était un soulagement qui arrivait à point nommé et l'aidait à se recentrer.

Il passa dans la chambre et grimaça lorsqu'il entendit son frère siffler tout bas.

— Hé ben, regardez-moi ça ! s'exclama Tohr.

Il tourna autour de Kolher.

— Va te faire foutre.

— Merci, mais non. Je préfère les femelles. (Il éclata de rire.) Mais je dois admettre que t'as un sacré style.

Kolher croisa les bras sur sa poitrine, mais la veste le serrait tellement aux entournures qu'il craignit de faire craquer la couture dans le dos. Il relâcha les bras.

— Pourquoi t'es là ?

— J'ai appelé sur ton portable mais t'as pas décroché. T'as dit que tu voulais qu'on se retrouve tous ce soir. À quelle heure ?

— Je suis occupé jusqu'à une heure du matin.

— Une heure ? répéta Tohr d'une voix traînante.

Kolher posa ses mains sur ses hanches. Il ressentit un profond sentiment de malaise, comme si quelqu'un s'était introduit chez lui.

Quelle boulette, pensa-t-il, *ce rendez-vous avec Beth*. Mais c'était trop tard pour tout annuler.

— OK, on a qu'à dire minuit, répondit-il.

— Je préviens les autres.

Il avait l'impression que Tohr affichait un sourire amusé, mais sa voix ne trahit rien. Il y eut un silence.

— Hé, Kolher ?

— Quoi ?

— Elle est aussi belle que tu le penses. Juste pour que tu saches.

Si n'importe quel autre mâle avait osé dire ça, il aurait été bon pour se faire refaire le nez. Mais même si la remarque venait de Tohr, Kolher sentit l'agacement le gagner. Il n'aimait pas qu'on lui rappelle à quel point Beth était irrésistible. Il ne pouvait alors s'empêcher de penser au mâle auquel elle s'unirait pour la vie.

— Tu veux en venir quelque part ou c'est juste pour parler ?

Il ne s'agissait nullement d'une invitation à poursuivre, mais Tohr s'engagea néanmoins dans la brèche.

— T'es vraiment accro à elle.

Kolher pensa qu'il aurait dû s'en tenir à « Va te faire foutre ».

— Et je crois qu'elle ressent la même chose, ajouta Tohr.

Ouais, génial. Il se sentait mieux. Comme ça, il risquait en plus de lui briser le cœur.

Bordel, ce rendez-vous était vraiment une mauvaise idée. Mais qu'est-ce qu'il imaginait avec son romantisme à deux balles ?

Kolher dénuda ses canines.

— Je reste près d'elle le temps de la transition. C'est tout.

— Ouais, tu parles.

Kolher émit un grondement sourd, mais l'autre vampire haussa les épaules.

— Je t'ai jamais vu avant te mettre sur ton trente et un pour une femelle.

— C'est la fille de Audazs. Tu veux que je sois comme Zadiste avec ses putes ?

— Bon Dieu, non ! Si seulement il pouvait arrêter ses conneries, celui-là. Mais ça me plaît que tu sois avec Beth. T'es resté seul trop longtemps.

— C'est ton opinion.

— Et celle de certains autres.

Kolher sentit la sueur perler sur son front.

La franchise de Tohr lui donnait l'impression d'être piégé. Tout comme le fait qu'il n'était censé que protéger Beth, alors qu'il s'évertuait à lui donner l'impression qu'elle avait une importance spéciale pour lui.

— T'as rien d'autre à faire ?

— Non.

— C'est bien ma veine.

Sentant l'impatience le gagner, Kolher se dirigea vers le sofa et prit son blouson de motard. Il devait refaire son stock d'armes et, puisque Tohr ne semblait pas du tout pressé de partir, cette distraction avait le mérite de lui Changer les idées.

— La nuit où il est mort, déclara Tohr, Audazs m'a dit que t'avais refusé de t'occuper de sa fille.

Kolher ouvrit le placard et atteignit le coffre qui renfermait les *shuriken*, les dagues et les chaînes. Il fit son choix.

— Et ?

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

Kolher serra la mâchoire de toutes ses forces, à deux doigts d'exploser.

— Il est mort. Je le lui dois.

— Tu lui devais aussi de son vivant.

Kolher fit volte-face.

— Y a autre chose que tu veux voir avec moi ? Sinon, dégage !

Tohr leva les mains.

— Tout doux, mon frère.

— Va te faire foutre ! J'ai pas l'intention de parler d'elle, ni avec toi ni avec personne. Compris ? Et ferme-la devant les autres.

— C'est bon, c'est bon. (Tohr se replia vers la porte.) Mais accorde-toi une faveur. Reconnais ce qui se passe avec cette femelle. Une faiblesse qu'on nie est fatale.

Kolher grogna et adopta une posture offensive, la partie supérieure du corps inclinée vers l'avant.

— Une faiblesse ? Et c'est un mâle assez con pour tomber amoureux de sa *shellane* qui me fait la leçon ? Tu te fous de moi !

Il y eut un long silence.

— Je suis heureux d'avoir trouvé l'amour, reprit Tohr d'une voix douce. Tous les jours, je remercie la Vierge scribe que Wellsie fasse partie de ma vie.

Kolher ne put retenir sa colère, déclenchée par quelque chose qu'il ne parvenait pas à identifier.

— T'es *pathétique*.

Tohr émit un chuintement.

— Et toi, t'es mort depuis des siècles. T'es juste trop minable pour trouver une tombe et te coucher.

Kolher jeta son blouson de cuir.

— Au moins, je ne suis pas à la botte d'une femelle.

— Tu l'auras voulu. Approche.

En deux enjambées, Kolher franchit la distance qui les séparait. L'autre vampire se campa, tête baissée. Tohrment était un mâle énorme, aux épaules larges et aux bras robustes. Une atmosphère de menace circulait entre les deux vampires.

Kolher esquissa un sourire froid et ses canines s'allongèrent.

— Si tu passais moitié moins de temps à courir après ta femelle et deux fois plus à défendre l'espèce, on aurait peut-être pas perdu Audazs. T'y as déjà pensé ?

La souffrance de Tohr, aussi palpable que le sang qui s'écoulait d'une plaie en plein cœur, emplit l'air. Kolher en inspira l'effluve, laissa la détresse pénétrer en profondeur ses poumons et son âme. Il se haïssait d'avoir porté un coup aussi bas à un mâle aussi honorable et courageux. Alors qu'il attendait que Tohr porte son attaque, il accueillit la haine pour lui-même comme une vieille connaissance.

— J'arrive pas à croire que t'aies dit ça, déclara Tohr, la voix vibrante d'émotion. Tu devrais…

— Garde ton putain de conseil.

— Va te faire foutre. (Tohr lui assena un coup vigoureux à l'épaule.) Tu l'entendras quand même. Tu ferais mieux d'apprendre qui sont tes véritables ennemis, espèce de connard arrogant. Avant de te retrouver tout seul.

Kolher entendit à peine la porte claquer. La voix qui, dans sa tête, lui hurlait qu'il était la dernière des merdes était plus forte que le reste.

Il prit une profonde inspiration et vida ses poumons dans un cri puissant. Le son vibra dans toute la pièce, résonna contre les portes, les armes au sol, le miroir de la salle de bains. Les bougies flamboyèrent furieusement, leurs longues langues de feu léchant les murs, avides de liberté et de destruction. Kolher hurla jusqu'à ce qu'il sente que sa gorge allait exploser et que sa poitrine le brûle.

Lorsqu'il referma la bouche, il ne ressentit pas de soulagement. Juste du remords.

Il se dirigea vers le placard et sortit le Beretta neuf millimètres. Après l'avoir chargé, il le plaça dans la ceinture de son pantalon, dans le dos. Puis il se dirigea vers la porte et monta les marches deux par deux pour gagner le premier étage.

Il entra dans le salon et écouta. Le silence était probablement une bonne chose pour tout le monde. Il devait se ressaisir.

Il arpenta la demeure et s'arrêta devant la table de la salle à manger. Elle avait été dressée comme il l'avait demandé. Deux couverts. Cristal et argenterie. Bougies.

Et il avait traité son frère d'armes de mâle pathétique ? Si ça n'avait pas été à Audazs, il aurait tout bazardé d'un geste du bras. Il tendit la main comme s'il était sur le point de passer à l'acte, mais la veste le serrait. Il en saisit les revers, prêt à la déchirer et à la brûler, quand la porte de la maison s'ouvrit. Il se retourna.

Elle venait d'arriver. Elle était sur le seuil et s'engageait dans le vestibule.

Kolher laissa retomber ses bras le long du corps.

Elle était vêtue de noir. Les cheveux remontés. Elle sentait… la rose de nuit épanouie. Il huma le délicat parfum, son corps se

raidit, ses pulsions lui ordonnant une seule chose, se coucher sur elle.

Puis il perçut les émotions de Beth. Elle était sur ses gardes, nerveuse. Il ressentit clairement sa méfiance, ainsi qu'une satisfaction perverse à la voir hésiter à le regarder.

Sa colère le reprit, vive et intense.

Fritz était occupé à refermer la porte, mais le contentement du *doggen* était perceptible dans l'air autour de lui, brillant comme le soleil.

— J'ai préparé du vin dans le salon. Je servirai le premier plat dans une demi-heure, si cela vous convient.

— Non, ordonna Kolher. Nous dînerons tout de suite.

Fritz sembla troublé, puis perçut l'état émotionnel de Kolher.

— À votre convenance, maître. Tout de suite.

Le majordome disparut comme si quelque chose brûlait dans la cuisine.

Kolher regarda fixement Beth.

Elle recula. Probablement à cause de son regard noir.

— Tu as l'air… différent, déclara-t-elle. Dans ces vêtements.

— Va pas croire que je suis devenu civilisé.

— C'est pas ce que je crois.

— Tant mieux. Finissons-en alors.

Kolher se dirigea vers la salle à manger, pensant qu'elle le suivrait si elle le voulait. Et dans le cas contraire, bordel, C'était probablement mieux. Il n'était pas du tout pressé de se sentir piégé autour d'une table.

CHAPITRE 25

Beth regarda Kolher s'éloigner d'un pas nonchalant comme s'il se foutait royalement de savoir si elle allait dîner avec lui.

Si elle ne se le demandait pas déjà elle-même, elle se serait sentie complètement insultée. Il l'avait invitée. Pourquoi, alors, tout ce cinéma quand elle se pointait ? Elle eut envie de prendre ses cliques et ses claques et de le planter là.

Mais elle le suivit, sentant qu'elle n'avait pas le choix. Elle avait tant de questions auxquelles lui seul pouvait répondre.

S'il avait été possible d'obtenir les informations de quelqu'un d'autre, Dieu lui en était témoin, elle l'aurait fait.

Tandis qu'il la précédait, elle regarda fixement sa nuque et s'efforça de ne pas tenir compte de la hâte avec laquelle il avançait. Ce qui venait de se passer était un raté. Il était magnifique à voir. L'impact vigoureux de ses talons sur le sol faisait vibrer ses épaules sous sa luxueuse veste pour contrebalancer la poussée de ses jambes. Ses bras se balançaient légèrement et elle savait que ses cuisses se contractaient et se relâchaient à chacun de ses pas. Elle l'imagina nu, les muscles bandés.

La voix de Butch résonna dans sa tête. *« Un homme comme lui a le meurtre dans le sang. C'est dans sa nature. »*

Pourtant, Kolher l'avait renvoyée chez elle la nuit précédente quand il était devenu un danger pour elle.

Elle se dit qu'elle ferait mieux de renoncer à concilier les contradictions. C'était comme tenter de lire dans du marc de café. Elle devait se fier à ses tripes et celles-ci lui disaient que Kolher était son seul recours.

Lorsqu'elle entra dans la salle à manger, elle fut surprise par la magnifique table dressée pour eux, avec des fleurs en son centre, des tubéreuses et des orchidées. Des bougies ivoire. De la porcelaine étincelante et de l'argenterie.

Kolher fit le tour de la table et tira une chaise, attendant qu'elle prenne place. Le regard menaçant.

Mon Dieu, comme il était sexy dans ce costume ! Le col ouvert de sa chemise dévoilait son cou, la soie noire donnant à sa peau un léger hâle. Dommage qu'il soit d'une humeur de chien. Son visage était aussi fermé que son humeur était massacrante et, avec ses cheveux tirés en arrière, le contour agressif de sa mâchoire ressortait d'autant plus.

Quelque chose avait dû le mettre dans cet état. Un gros truc.

Super rencard, pensa-t-elle. Un vampire dans un état de fureur, prêt à tout casser.

Prudemment, elle s'approcha. Pendant qu'il rapprochait le siège, elle aurait juré qu'il s'était penché vers ses cheveux pour les humer profondément.

— Pourquoi t'es tant en retard ? demanda-t-il tandis qu'il prenait place en bout de table.

Comme elle gardait le silence, il lui jeta un coup d'œil, l'arc brun de son sourcil haussé visible au-dessus des lunettes de soleil.

— Fritz a dû te persuader de venir ?

Pour se donner une contenance, Beth prit sa serviette et la déplia sur ses genoux.

— Non, c'est pas ça.

— Alors dis-moi.

— Butch nous a suivis. On a dû le semer.

Elle sentit l'espace autour de Kolher s'assombrir comme si sa colère absorbait la lumière.

Fritz entra. Il portait deux petites assiettes de salade qu'il posa devant eux.

— Du vin ? demanda-t-il.

Kolher acquiesça.

Lorsque le majordome eut rempli les verres et se fut retiré, Beth prit sa lourde fourchette en argent et se força à manger.

— Pourquoi t'as peur de moi maintenant ? demanda Kolher avec, sembla-t-il, une pointe de sarcasme dans la voix, comme si la peur de Beth l'agaçait.

De sa fourchette, Beth piqua la salade.

— Hmm ? Peut-être parce qu'on dirait que t'es prêt à étrangler quelqu'un ?

— T'avais déjà peur quand t'es arrivée. Avant même de me voir. Je veux savoir pourquoi.

Elle garda les yeux rivés sur son assiette.

— Peut-être parce qu'on m'a rappelé que t'as failli tuer un de mes amis la nuit dernière.

— Putain, tu vas pas remettre ça !

— T'as voulu savoir, non ? rétorqua-t-elle. T'en prends pas à moi si la réponse te plaît pas.

Kolher s'essuya la bouche d'un geste impatient.

— Je l'ai pas tué, pas vrai ?

— Juste parce que je t'en ai empêché.

— Et c'est ça qui te travaille ? Les gens, en général, aiment jouer les héros.

Elle reposa sa fourchette.

— Tu sais quoi ? J'ai pas du tout envie d'être avec toi là maintenant.

Il continua à manger.

— Alors pourquoi t'es venue ?

— Parce que tu m'as invitée !

— Crois-moi, je peux supporter un refus.

Comme si elle ne comptait pas pour lui.

— C'était une erreur.

Elle posa sa serviette à côté de son assiette et se leva. Il jura.

— Assieds-toi.

— Me dis pas ce que j'ai à faire.

— Je reprends : assieds-toi et boucle-la.

Elle le regarda bouche bée.

— Espèce de connard arrogant !

— T'es la deuxième à me dire ça ce soir, merci beaucoup.

Fritz choisit ce moment-là pour faire son entrée avec des petits pains chauds.

Beth jeta un regard furieux à Kolher et fit semblant de s'être levée pour prendre la bouteille de vin. Elle n'avait pas l'intention de partir devant Fritz. Et puis elle avait soudain envie de rester.

Pour s'engueuler encore un peu avec Kolher.

— Tu cherches quoi, à me traiter comme ça ? reprit-elle quand ils se furent de nouveau seuls.

Il termina sa salade, reposa la fourchette sur le bord de son assiette et, de sa serviette, se tamponna les commissures des lèvres. Comme s'il avait pris des cours de maintien.

— On va jouer franc-jeu, répondit-il. T'as besoin de moi. Alors arrête de gamberger sur ce que *j'aurais pu* faire à ce flic. Ton pote Butch est toujours en vie, pas vrai ? Alors c'est quoi le problème ?

Beth le regarda d'un air furieux. Elle s'efforçait de lire son regard derrière ses lunettes de soleil, cherchait un peu de douceur, quelque chose à quoi se raccrocher. Mais les verres sombres dissimulaient complètement ses yeux tandis que ses traits tendus ne laissaient rien paraître.

— Comment la vie peut avoir si peu d'importance pour toi ? se demanda-t-elle à voix haute.

Il lui décocha un sourire froid.

— Pourquoi la mort en a tant pour toi ?

Beth s'enfonça dans son siège. Elle voulait être le plus loin possible de lui. Comment avait-elle pu faire l'amour – non, couché – avec lui ? Il n'avait pas de cœur.

Soudain, elle se sentit blessée. Non parce qu'il se montrait dur vis-à-vis d'elle, mais parce qu'elle était déçue. Elle avait vraiment voulu qu'il soit différent de ce qu'il semblait être. Elle avait voulu croire que les élans de tendresse faisaient autant partie de lui que ses côtés durs.

Elle frotta la rougeur qui lui était apparue sur le sternum.

— Si ça te fait rien, je préférerais rentrer.

Il y eut un long silence.

— Ah, merde…, murmura-t-il dans un souffle. C'est pas comme ça que ç'aurait dû se passer.

— Non, en effet.

— J'avais pensé que tu méritais… je sais pas… une sorte de rendez-vous. Un truc normal. (Il éclata d'un rire dur tandis qu'elle le regardait avec surprise.) C'est con, hein ? Il vaudrait mieux que je m'en tienne à ce que je sais faire. Je m'en tirerai mieux en t'apprenant à tuer.

Au-delà de la fierté apparente, elle sentit autre chose. De l'insécurité ? Non, pas ça. Comme il fallait s'y attendre avec lui, c'était quelque chose de plus intense.

De la haine de soi.

Fritz entra, débarrassa les assiettes de salade et réapparut avec de la soupe, de la vichyssoise froide. *Tiens donc*, pensa-t-elle l'air absent. *En général, on sert d'abord la soupe, puis la salade*. Mais peut-être que les vampires avaient d'autres mœurs. Comme cette coutume, pour un homme, d'avoir plusieurs femmes.

Son estomac se contracta. Non, elle n'allait pas y penser. Elle refusait simplement d'y penser.

— Écoute, juste pour que tu saches, déclara Kolher en prenant sa cuiller, je me bats pour protéger, non parce que je prends mon pied à tuer. Mais j'ai tué des milliers de gens. Des milliers, Beth. Tu comprends ? Je peux pas faire comme si la mort me touchait. Je peux pas.

— Des milliers ? répéta-t-elle, abasourdie.

Il acquiesça.

— Et tu te bats contre qui ?

— Des salauds qui te tueraient juste après ta transition.

— Des chasseurs de vampire ?

— Des éradiqueurs. Des humains qui ont vendu leur âme à l'Oméga en échange d'un règne de terreur.

— L'Oméga, c'est qui, ou quoi ?

Lorsqu'elle prononça le nom, les bougies se mirent à flamboyer furieusement, comme si elles étaient tourmentées par des mains invisibles.

Kolher hésita. Le sujet semblait le mettre mal à l'aise. Lui qui n'avait peur de rien.

— Tu veux dire le diable ? reprit-elle.

— Pire. C'est pas comparable. Le premier est une métaphore. L'autre est réel. Très réel. Heureusement, l'Oméga a un homologue, la Vierge scribe. (Il esquissa un sourire ironique.) Peut-être « qu'heureusement » est trop fort. Mais il y a un équilibre.

— Dieu et Lucifer.

— Peut-être dans ton langage. D'après notre légende, les vampires ont été créés par la Vierge scribe comme seule et unique descendance. L'Oméga lui enviait le pouvoir qu'elle avait de donner la vie et méprisait les pouvoirs qu'elle avait donnés aux vampires. Alors il inventa la Société des éradiqueurs. Il se sert d'humains car il est incapable de créer et les humains ont un potentiel de violence facilement mobilisable.

Tout ça est vraiment trop bizarre, pensa-t-elle. Vendre son âme. Les morts-vivants. Tout ça n'existait pas dans le monde réel.

Pourtant, elle dînait bel et bien avec un vampire. Tout ça était-il réellement impossible ?

Elle pensa au bel homme blond qu'elle avait vu se recoudre.

— Vous êtes plusieurs à vous battre, pas vrai ?

— Mes frères. (Il but une gorgée de vin.) Quand les vampires ont pris conscience qu'ils étaient menacés, ils ont fait appel aux mâles les plus robustes et les plus vigoureux. Entraînés à se battre. Entraînés à combattre les éradiqueurs. Pendant des générations, ces guerriers ont été unis aux femelles les plus fortes jusqu'à l'émergence d'une sous-espèce distincte de vampires. Les plus puissants ont été enrôlés dans la Confrérie de la dague noire.

— Vous êtes des frères de sang ?

Il eut un petit sourire.

— Façon de parler.

Son visage se referma, comme si la question était personnelle. Elle sentit qu'il n'était pas disposé à en dire plus sur la Confrérie ; mais la guerre qu'ils livraient suscitait beaucoup de curiosité chez elle.

Surtout parce qu'elle était sur le point de devenir l'une de ceux qu'il protégeait.

— Donc, tu tues des humains.

— Oui, même si en fait ils sont quasiment déjà morts. Pour donner à ses combattants la longévité et la force dont ils ont besoin pour combattre, l'Oméga leur prend leur âme. (Une expression de dégoût se forma sur son visage.) Même si avoir une âme n'a jamais empêché un humain de nous pourchasser.

— Tu… ne nous aimes pas, hein ?

— Premièrement, la moitié de ce qui coule dans tes veines vient de ton père. Deuxièmement, pourquoi je devrais aimer les humains ? Ils m'ont battu comme un chien avant ma transition et, s'ils me cherchent pas d'embrouilles, c'est parce qu'ils sont morts de trouille devant moi. À ton avis, qu'est-ce qui se passerait si le monde connaissait l'existence des vampires ? Les humains nous pourchasseraient même sans appartenir aux éradiqueurs. Les humains se sentent menacés par tout ce qui est différent et ils cherchent à l'éliminer. Ce sont de grosses brutes qui s'en prennent aux faibles et chient dans leur froc devant les puissants. (Kolher secoua la tête.) Et puis ils m'énervent. Il suffit de voir la façon dont leur espèce décrit la mienne. Il y a Dracula, ce suceur de sang impitoyable qui s'en prend aux faibles. Il y a les films de série B et les pornos. Sans parler de tout ce cirque autour de Halloween : canines en plastique, capes noires. Les seules choses sur lesquelles ces crétins ont vu juste, c'est qu'on boit du sang et qu'on ne peut pas s'exposer à la lumière du jour. Tout le reste n'est qu'un amas de conneries concocté pour nous aliéner et susciter la peur parmi les masses. Sans compter que tous ces mythes sont propagés par des humains lassés de vivre qui s'imaginent que les ténèbres c'est l'éclate.

— Mais vous ne nous chassez pas vraiment, hein ?

— Arrête avec ce mot. C'est *eux*, Beth. Pas *nous*. Pour le moment, t'es pas complètement humaine, et bientôt tu le seras plus du tout. (Il marqua une pause.) Et non, je les chasse pas. Mais s'ils se mettent en travers de mon chemin, là ils ont de gros problèmes.

Elle réfléchit à ce qu'il venait de dire en s'efforçant d'ignorer la panique qui s'emparait d'elle chaque fois qu'elle songeait à la transition qui l'attendait.

— Lorsque tu t'en es pris à Butch comme ça… C'est quand même pas un… euh… éradiqueur ?

— Il a essayé de m'éloigner de toi. (La mâchoire de Kolher se serra.) Je ferai tout pour que ça arrive pas. Et même s'il est ton amant, s'il essaie encore…

— Tu m'as promis de ne pas le tuer.

— Je le tuerai pas. Mais je le ménagerai pas.

Dur-à-cuire avait du souci à se faire, pensa-t-elle.

— Pourquoi tu manges pas ? demanda Kolher. Il faut que tu manges.

Elle baissa les yeux sur son assiette. Manger ? Sa vie ressemblait soudain à un roman de Stephen King et il s'inquiétait de son alimentation ?

— Mange. (Il fit un signe de tête en direction de son bol de soupe.) Il faut que tu sois aussi forte que possible pour le changement.

Beth prit sa cuiller, juste pour qu'il lui foute la paix. La soupe avait un goût de colle, même si elle devait être parfaite et parfaitement assaisonnée.

— T'es armé en ce moment même, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Tu gardes toujours tes armes ?

— Oui.

— Et quand on a…

Elle se tut avant que les mots « fait l'amour » lui échappent.

Il se pencha en avant.

— J'ai toujours une arme à portée de main. Même quand je te prends.

Beth déglutit. Les images érotiques s'évanouirent quand elle prit conscience qu'elle se demandait toujours si elle avait affaire à un vrai parano ou un vrai tueur.

Ah bordel, pensa-t-elle. Kolher était tout sauf simple. Mais sûrement pas hystérique.

Un long silence s'installa entre eux, jusqu'à ce que Fritz débarrasse les bols de soupe et apporte les assiettes d'agneau. Elle remarqua que la viande destinée à Kolher avait été coupée en petits morceaux. *Bizarre*, se dit-elle.

— Il y a quelque chose que je veux te montrer après le dîner.

Il prit sa fourchette et dut s'y prendre à deux fois avant d'arriver à piquer quelques bouchées de viande.

C'est à ce moment-là qu'elle remarqua qu'il ne s'était pas même donné la peine de jeter un coup d'œil à son assiette. Son regard était dirigé vers la table.

Un frisson la parcourut. Un truc clochait vraiment. Elle regarda attentivement les lunettes de soleil qu'il portait.

Elle se souvint de ses doigts qui exploraient son visage lors de leur première nuit, comme s'il essayait de la voir par le toucher. Puis elle prit conscience qu'il n'enlevait jamais ses lunettes, comme si elles ne servaient pas uniquement à bloquer la lumière mais à lui recouvrir les yeux.

— Kolher ? dit-elle d'une voix douce.

Il tendit le bras vers son verre de vin ; sa main ne se referma que lorsqu'il toucha le cristal de sa paume.

— Quoi ? (Il porta le verre à ses lèvres, mais le reposa.) Fritz, apportez-nous du vin rouge.

— Tout de suite, maître. (Fritz apporta une autre bouteille.) Maîtresse ?

— Oui, merci.

— Tu voulais me poser une question ? demanda Kolher quand la porte de la cuisine se fut refermée.

Elle s'éclaircit la voix. Elle devait décoder les choses. Cherchant désespérément une faille en lui, elle essayait maintenant de se convaincre qu'il était aveugle.

Si elle était maligne, ce qui restait encore à démontrer, elle ferait mieux de lui poser toutes ses questions. Puis de rentrer chez elle.

— Beth ?

— Oui… c'est vrai que vous ne pouvez pas sortir pendant la journée ?

— Les vampires ne supportent pas la lumière du jour.

— Qu'est-ce qui se passe dans ce cas ?

— Des brûlures du second ou du troisième degré dès l'exposition. La combustion se produit peu après. Vaut mieux pas jouer avec ça.

— Mais moi, je peux sortir pendant la journée.

— Le changement ne s'est pas encore produit. Et puis, va savoir ! Peut-être que tu pourras encore le faire après. C'est différent pour ceux qui ont un parent humain. Les caractéristiques vampires sont diluées. (Il but une gorgée, humectant ses lèvres.) Mais tu vas passer par la transition, ce qui signifie que le sang de Audazs est fort dans tes veines.

— Tous les combien je devrai… me nourrir ?

— Au début, assez souvent. Peut-être deux ou trois fois par mois. Même si, là encore, pas moyen de le savoir à l'avance.

— Après la première fois, où tu seras là, je ferai comment…

Kolher émit un grognement qui la fit taire. Elle leva les yeux et se tassa sur sa chaise. De nouveau, il avait l'air furax.

— Je me chargerai de te trouver quelqu'un, déclara-t-il, son accent plus marqué que de coutume. Jusqu'à ce que ce moment arrive, tu te serviras de moi.

— J'espère que ça durera pas trop longtemps, murmura-t-elle en pensant qu'il n'avait pas l'air ravi à l'idée de l'avoir sur les bras.

Un rictus se dessina sur les lèvres de Kolher lorsqu'il regarda dans sa direction.

— T'as hâte de trouver quelqu'un d'autre ?

— Non, je pensais juste que…

— Quoi ? Tu pensais quoi ?

Son ton était dur, aussi dur que le regard qu'il lui jetait derrière ses lunettes de soleil.

Difficile de dire clairement qu'elle avait l'impression qu'il n'était pas ravi de se retrouver avec elle. Le rejet la blessait même si elle pensait qu'elle serait sûrement mieux sans lui.

— Je… Tohr a dit que tu étais le roi des vampires. Je me disais que tu devais être très occupé.

— Mes gars feraient mieux de la boucler.

— C'est vrai ? C'est toi le roi ?

— Non ! Aboya-t-il.

Si ça ce n'était pas une porte qu'il lui claquait en pleine figure…

— T'es marié ? Je veux dire, t'as une femme ? Deux, peut-être ? demanda-t-elle.

Les mots se précipitaient hors de sa bouche et elle se dit qu'elle ferait mieux de vider son sac. Il était de nouveau d'humeur massacrante. Ce n'était pas comme si elle risquait d'empirer les choses.

— Bordel, non !

Sa réponse lui procura une sorte de soulagement. Bien qu'elle soit sans ambiguïté sur ce qu'il pensait des relations.

Elle but une gorgée de vin.

— Il y a une femme dans ta vie ?

— Non.

— Alors comment tu fais pour te nourrir ?

Un long silence. Qui n'avait rien d'encourageant.

— Il y a eu quelqu'un.

— Eu ?

— Oui.

— Jusqu'à quand ?

— Dernièrement. (Il haussa les épaules.) On a jamais été proches. On allait pas très bien ensemble.

— Tu fais comment maintenant ?

— Putain ! T'es une vraie journaliste, toi !

— Comment ?

Il la regarda pendant un long moment. Puis son visage changea, comme si l'agressivité le quittait. Il reposa doucement sa fourchette à côté de son assiette et plaça son autre main sur la table, paume retournée.

— Et merde !

En dépit de son juron, l'air autour de lui semblait plus doux.

Tout d'abord, elle ne crut pas à son changement d'humeur, mais il retira ses lunettes de soleil et se frotta les yeux. Lorsqu'il les remit, elle remarqua que sa poitrine s'élargissait, comme s'il cherchait à reprendre le contrôle.

— Beth, je crois que je voulais que ce soit toi. Même si je resterai pas longtemps dans les parages après ta transition. (Il secoua la tête.) Putain, je suis vraiment qu'un pauvre crétin !

Beth cligna des yeux. Elle ressentait une sorte d'excitation sexuelle à l'idée qu'il pourrait boire son sang pour survivre.

— Mais t'inquiète pas, dit-il. Ça arrivera pas. Et je te trouverai rapidement un autre mâle.

Il repoussa son assiette en porcelaine encore à moitié remplie.

— Tu t'es nourri quand pour la dernière fois ? demanda-t-elle.

Elle repensait à la terrible pulsion dont elle avait été témoin.

— La nuit dernière.

Beth ressentit comme une pression dans la poitrine, comme si ses poumons étaient congestionnés.

— Mais tu m'as pas mordue.

— Ça s'est passé après ton départ.

Elle imagina une autre femme dans ses bras. Lorsqu'elle prit son verre de vin, sa main tremblait.

Ouah ! Ses émotions battaient toutes sortes de records, ce soir. Terreur, colère, jalousie maladive…

Et maintenant ?

Du bonheur ? Elle n'y croyait pas trop.

CHAPITRE 26

Beth reposa son verre de vin, souhaitant être en mesure de mieux se contrôler.

— Ça te plaît pas, hein ?

— Quoi ?

— Que je boive le sang d'une autre femelle.

Elle éclata d'un rire sinistre. Elle se méprisait. Le méprisait. Méprisait toute la situation.

— Tu cherches à enfoncer le clou ?

— Non. (Il s'interrompit.) L'idée qu'un jour tu marqueras de tes dents la peau d'un autre mâle et que tu prendras son sang en toi me donne envie de jouer du couteau.

Beth le regarda fixement.

Dans ce cas, pourquoi tu restes pas avec moi ?

Kolher secoua la tête.

— Mais j'ai pas le droit de penser comme ça.

— Pourquoi ?

— Parce que tu peux pas être à moi. Peu importe ce que j'ai dit auparavant.

Fritz entra, débarrassa puis servit le dessert. Des fraises sur des assiettes en argent. Accompagnées d'une sauce au chocolat et d'un petit biscuit.

En temps normal, Beth aurait tout avalé à vitesse grand V, mais elle était trop chamboulée pour manger.

— T'aimes pas les fraises ? demanda Kolher alors qu'il en portait une à sa bouche.

Ses dents d'un blanc éclatant mordirent la chair rouge. Elle frissonna et se força à détourner le regard.

— Si.

— Tiens. (Il prit une fraise dans son assiette et se pencha vers elle.) Laisse-moi te donner à manger.

De ses doigts effilés, Kolher maintenait fermement la queue du fruit, le bras suspendu en l'air.

Elle voulait prendre ce qu'il lui offrait.

— Je suis capable de manger toute seule.

— Je sais, dit-il d'une voix douce. Mais c'est pas la question.

— T'as couché avec elle ?

Kolher cilla.

— La nuit dernière ?

Elle acquiesça.

— Quand tu bois du sang, est-ce que tu fais l'amour avec elle ?

— Non. Et laisse-moi répondre à ta prochaine question. Je couche avec personne d'autre que toi à l'heure actuelle.

À l'heure actuelle, se répéta-t-elle.

Beth baissa les yeux en direction de ses mains. Elle se sentait bêtement blessée.

— Laisse-moi te donner à manger, murmura-t-il. Je t'en prie.

Bon sang, grandis un peu ! se sermonna-t-elle.

Ils étaient adultes. Au lit, c'était génial entre eux, ce qui ne lui était jamais arrivé avec un homme avant. Allait-elle vraiment partir juste parce qu'elle allait le perdre ?

Quand bien même il lui aurait promis un avenir radieux, un homme comme lui n'était pas du genre à se poser. C'était un guerrier qui battait le pavé avec des types de sa trempe. Dans la douceur d'un foyer, il s'ennuierait comme un rat mort.

Pour le moment, il était là. Pour le moment, elle le voulait.

Beth se pencha en avant, entrouvrit les lèvres et prit le fruit entier dans sa bouche. Kolher la regarda faire. Ses narines se dilatèrent. Lorsque le jus du fruit coula le long du menton de Beth, il chuinta.

— J'ai envie de lécher ça, murmura-t-il dans un souffle.

Il se pencha en avant et saisit la mâchoire de Beth dans le creux de sa paume. Il prit sa serviette.

Beth posa sa main sur la sienne.

— Avec la langue.

Un son grave et profond qui venait de la poitrine de Kolher enfla dans la pièce.

Kolher se pencha vers elle et inclina la tête. Beth aperçut ses canines lorsqu'il ouvrit la bouche et sortit la langue. Il lécha le jus à même la peau puis s'écarta.

Ils échangèrent un long regard. Les bougies vacillèrent.

— Viens avec moi, dit-il en lui prenant la main.

Beth n'hésita pas. Elle posa sa main dans la sienne et le laissa l'entraîner loin de la table. Il la conduisit dans le salon, vers le portrait et à travers le mur. Ils descendirent l'escalier, l'obscurité emplie par l'immensité de la présence de Kolher.

Lorsqu'ils atteignirent le bas des marches, Kolher conduisit Beth dans ses appartements. Beth regarda le lit. Il avait été fait ; les oreillers étaient bien alignés contre la tête du lit, les draps de satin semblaient aussi vaporeux qu'une eau calme. Beth sentit tout son corps vibrer au souvenir de ce qu'elle avait ressenti lorsqu'il était sur elle et qu'il allait et venait à l'intérieur d'elle.

Ils se dirigeaient de nouveau vers le lit, constata-t-elle. Et elle mourait d'impatience.

Un grondement rauque lui fit lever la tête et regarder par-dessus son épaule. Kolher la fixait de son regard comme si elle était une cible.

Il avait lu dans ses pensées. Il savait ce qu'elle voulait. Et était tout disposé à la satisfaire.

Il s'avança vers elle. Elle entendit la porte se fermer et se verrouiller. Elle regarda autour d'elle, se demandant s'il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce. Ils étaient seuls.

Kolher posa sa main sur son cou et, de son pouce, l'inclina vers l'arrière.

— J'ai eu envie de t'embrasser toute la soirée.

Elle s'était préparée à une étreinte vigoureuse, à prendre tout ce qu'il lui donnerait. Or, ses lèvres effleurèrent sa peau dans un baiser langoureux. Elle sentait son désir dans tous ses muscles tendus, mais manifestement il voulait prendre son temps. Il releva la tête et lui sourit.

Elle s'était totalement habituée aux canines, pensa-t-elle.

— Ce soir, on va prendre notre temps, déclara-t-il. Elle l'arrêta avant qu'il l'embrasse de nouveau.

— Attends. J'ai quelque chose à te… T'as des préservatifs ?

Il fronça les sourcils.

— Non, pourquoi ?

— Pourquoi ? T'as pas entendu parler des MST ?

— Je suis pas porteur de ces maladies ; et toi, tu peux rien me refiler.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— Les vampires ne sont pas réceptifs aux virus humains.

— Ce qui veut dire que tu peux avoir tous les rapports sexuels que tu veux ? Sans rien risquer ?

Il acquiesça, et elle se sentit saisie d'un léger malaise. Mon Dieu, avec combien de femmes il avait dû…

— En plus, t'es pas fertile, ajouta-t-il.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— Crois-moi. On le saurait tous les deux si c'était le cas. Et puis t'auras pas tes premières chaleurs avant cinq ans environ après la transition. Et même à ce moment-là, la conception n'est pas garantie car…

— Attends. C'est quoi encore cette histoire de chaleurs ?

— Les femelles sont fertiles à peu près tous les dix ans. C'est une vraie chance.

— Pourquoi ?

Il se racla la gorge. Sembla même un peu gêné.

— C'est une période dangereuse. Tous les mâles sont réceptifs à différents stades quand ils se trouvent près d'une femme pendant cette période. Ils sont incapables de se contrôler. Il peut y avoir des bagarres. Et la femelle, elle… euh… les pulsions sont très intenses. C'est ce que l'ai entendu dire.

— T'as pas d'enfants ?

Il secoua la tête. Puis fronça les sourcils.

— Mon Dieu !

— Quoi ?

— Je t'imaginais pendant cette période. (Son corps vacilla comme s'il avait fermé les yeux.) Je m'imaginais être l'un de ceux que tu utiliserais.

Un désir sexuel intense émana de lui. Elle sentit comme une bourrasque dans l'air.

— Ça dure combien de temps ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— Deux jours. Si la femelle est… bien satisfaite et bien nourrie, elle récupère vite.

— Et l'homme ?

— Le mâle est totalement épuisé à la fin. Comme asséché. Vidé de son sang aussi. Il lui faut plus de temps pour récupérer, mais j'ai jamais entendu personne s'en plaindre. Jamais. (Il marqua une pause.) Ça me plairait d'être celui qui te soulage.

Il recula brusquement. Elle sentit comme un courant d'air froid quand son humeur changea et que s'évanouit la chaleur du désir.

— Mais ce sera le devoir d'un autre mâle. Et son privilège.

Son téléphone portable se mit à sonner.

Alors qu'il le sortait de sa poche intérieure dans un grondement féroce, elle se sentit désolée pour la personne qui se trouvait au bout du fil.

— *Quoi* ?

Il y eut une pause.

Elle se dirigea vers la salle de bains pour lui laisser un peu d'intimité. Et aussi parce qu'elle en avait besoin également. Les images qui se succédaient dans sa tête lui donnaient une sorte de vertige. Deux jours. De rien d'autre que lui ?

Quand elle regagna la chambre, Kolher était assis sur le sofa, les coudes sur les genoux, à ruminer. Il avait enlevé sa veste et ses épaules paraissaient très larges dans la chemise noire qu'il portait. Elle s'approcha et entraperçut l'éclat d'un revolver sous la veste. Elle frissonna un peu.

Il releva la tête quand elle prit place à ses côtés. Elle aurait aimé pouvoir mieux lire en lui et regretta qu'il porte ses lunettes de soleil. Elle tendit la main vers son visage, caressa la ligne dure de sa joue, sa mâchoire vigoureuse. Il entrouvrit les lèvres comme si la caresse de Beth lui coupait le souffle.

— Je veux voir tes yeux, dit-elle.

Il se recula un peu.

— Non.

— Pourquoi ?

— À quoi bon ?

Elle fronça les sourcils.

— Avec ces lunettes, c'est dur de savoir ce que tu penses. Et là, maintenant, j'aimerais savoir ce que tu penses.

Ou ce que tu sens, ce qui est encore plus important.

Il haussa les épaules.

— Comme tu voudras.

Comme il n'esquissait aucun geste pour les retirer, elle approcha la main et fit glisser les lunettes sur son visage. Il avait les paupières baissées et ses cils noirs contrastaient fortement avec la blancheur de sa peau. Il n'ouvrit pas les yeux.

— Tu veux pas que je les voie ?

Il contracta sa mâchoire.

Elle regarda les lunettes. Lorsqu'elle les leva devant la flamme d'une bougie, elle ne voyait quasiment rien à travers, tant elles étaient foncées.

— T'es aveugle, c'est ça ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Ses lèvres se retroussèrent, mais pas dans un sourire.

— Tu te demandes maintenant si je pourrais prendre soin de toi ?

Son hostilité ne la surprit nullement. Elle imaginait qu'un homme comme lui devait détester la moindre de ses faiblesses.

— Non, c'est pas ça du tout. Je voudrais juste voir tes yeux.

D'un geste soudain, Kolher l'attira contre lui. Elle fut déséquilibrée et seule la force des bras du vampire l'empêcha de tomber au sol. Elle remarqua le rictus sinistre de sa bouche.

Lentement, il souleva les paupières.

Beth en eut le souffle coupé.

Les iris de Kolher étaient d'une couleur exceptionnelle, d'un vert pâle luminescent, si pâles qu'ils en étaient presque blancs. Bordés par ses cils noirs et épais enfoncés dans leurs orbites, ses yeux étincelaient comme s'ils étaient allumés de l'intérieur de son crâne.

Puis elle remarqua ses pupilles. Mal formées. De minuscules taches noires en tête d'épingle.

Elle lui caressa le visage.

— Tes yeux sont magnifiques.

— Ils sont inutiles.

— *Magnifiques*.

Elle le regarda tandis qu'il examinait son visage. Il plissa fortement les yeux, comme s'il essayait de toutes ses forces de voir.

— Ça a toujours été comme ça ? murmura-t-elle.

— Mon handicap visuel remonte à ma naissance. Ma vue a empiré après la transition et va probablement devenir encore plus mauvaise au fil du temps.

— Donc tu peux voir ?

— Oui. (Il passa sa main dans les cheveux de Beth. Quand les boucles roulèrent sur ses épaules, elle prit conscience qu'il retirait une à une les épingles de son chignon.) J'aime quand tes cheveux sont lâchés, par exemple. Et je sais que tu es très belle.

De ses doigts, Kolher suivit les contours du visage de Beth, puis descendit légèrement le long de son cou et de sa clavicule. Ses doigts continuèrent leur exploration et ouvrirent un chemin entre ses seins.

Beth sentit son cœur battre à tout rompre. Ses pensées ralentirent. Le monde s'évanouit et il n'y eut plus que Kolher.

— On fait tout un plat autour de la vue, murmura-t-il tandis qu'il posait sa paume contre le sternum de Beth. (Elle en ressentit tout le poids. Sa chaleur. Un avant-goût du poids de son corps lorsqu'il serait allongé sur elle.) Le toucher, le goût, l'odorat, l'ouïe. Les quatre autres sens sont tout aussi importants.

Il se pencha vers elle et plaqua sa bouche dans son cou. Elle ressentit comme une légère égratignure. *Ses canines,* pensa-t-elle. Qui couraient le long de sa gorge.

Elle voulait qu'il la morde.

Kolher inspira profondément.

— Le parfum de ta peau me fait bander. Instantanément. Il me suffit de sentir ton odeur.

Elle se cabra dans ses bras, se frotta contre ses cuisses, poitrine dressée. Elle laissa tomber sa tête en arrière et émit un petit grognement.

— Ah, j'aime ce son, dit-il. (Il remonta sa main et la posa sur la base de sa gorge.) Encore, Beth.

Il lui lécha le cou. Elle gémit de nouveau.

— Ouais, c'est ça. C'est ça.

De nouveau, il laissa courir ses doigts, cette fois sur le nœud de sa robe, qu'il défit.

— J'ai pas voulu que Fritz change les draps.

— Quoi ? murmura-t-elle.

— Du lit. Après ton départ. Je voulais sentir ton odeur quand j'y étais couché.

Sa robe s'ouvrit. Elle ressentit de l'air frais sur sa peau tandis que la main de Kolher remontait le long de son buste. Au niveau du soutien-gorge, il décrivit des cercles autour du bonnet en dentelle, de plus en plus petits, jusqu'à caresser son mamelon.

Beth, le corps agité d'une secousse, agrippa les épaules de Kolher. Ses muscles étaient tendus à l'extrême à force de la maintenir dans cette position. Elle regarda son visage terrible et magnifique.

Ses yeux étincelaient littéralement et la lumière se reflétait sur la poitrine de Beth. La promesse d'un rapport sexuel aussi passionné qu'intense et la faim qu'il avait de la posséder étaient manifestes dans la crispation de sa mâchoire. Dans la chaleur de son corps. Dans la tension qui saisissait ses jambes et sa poitrine.

Mais il restait pleinement maître de lui-même. Et d'elle.

— Tu sais, j'ai été trop pressant avec toi, dit-il.

Il baissa la tête vers la clavicule de la jeune femme. Il la mordit légèrement, sans écorcher sa peau. Puis il passa sa langue à l'endroit délicat où il l'avait mordue. Il descendit vers son sternum.

— Je t'ai pas encore prise comme il faut.

— J'en suis pas si sûre, répondit-elle d'un ton brusque.

Il éclata de rire, un long grondement, son souffle chaud et humide sur la peau de Beth. Il lui embrassa les seins, puis saisit son mamelon dans sa bouche à travers la dentelle. De nouveau, elle s'arc-bouta, avec la sensation qu'un barrage avait rompu entre ses jambes.

Kolher releva la tête, un sourire d'anticipation sur les lèvres.

D'un geste doux, il fit glisser la bretelle de son soutien-gorge et retira la dentelle. Son mamelon devint plus dur encore. Elle le

regarda enfouir sa tête brune contre sa peau blanche. Sa langue, brillante et rose, commença à la lécher.

Ses jambes s'écartèrent d'elles-mêmes, et il rit de nouveau, un rire masculin de satisfaction.

Il glissa la main dans les plis de sa robe, caressa sa hanche et progressa vers son ventre. Il trouva la ceinture de sa culotte et glissa son doigt sous la dentelle. Un peu.

Il imprima à son doigt un mouvement d'aller et retour, chatouillement sensuel à quelques centimètres de l'endroit où elle désirait qu'il aille. Où elle avait besoin qu'il aille.

— Encore, dit-elle. Encore.

La main de Kolher disparut entièrement sous la dentelle noire. Beth poussa un cri lorsque sa main toucha son sexe chaud et humide.

— Beth ?

Elle était à peine consciente. Consumée totalement par sa caresse.

— Hmm ?

— Tu veux savoir quel goût tu as ? murmura-t-il, la tête contre ses seins.

Son long doigt s'introduisit dans son corps. Comme s'il voulait qu'elle sache qu'il ne parlait pas de sa bouche.

Elle l'agrippa à travers sa chemise en soie, le griffant de ses ongles.

— La pêche, dit-il. (De sa bouche, il descendait le long de son ventre et embrassait sa peau.) C'est comme goûter une pêche. De la chair soyeuse sur mes lèvres et ma langue quand je te lèche. Douce et sucrée dans ma gorge lorsque j'avale.

Proche de l'orgasme, elle émit un gémissement, comme si elle perdait la raison.

D'un geste rapide, il la prit dans ses bras et l'entraîna vers le lit. Lorsqu'il l'allongea, il écarta ses jambes de sa tête et posa la bouche contre la dentelle noire entre ses cuisses.

Elle gémit et enfouit ses mains dans la chevelure de Kolher. Kolher retira le lien de cuir. Des vagues noires roulèrent sur le ventre de Beth, comme le battement des ailes d'un faucon.

— La pêche, répéta-t-il. (Il lui enleva sa culotte.) Et j'adore ce fruit.

L’éclat terrible et magnifique de ses yeux parcourut tout le corps de Beth. Puis Kolher baissa de nouveau la tête.

CHAPITRE 27

Havers descendit dans son laboratoire et fit les cent pas, ses pantoufles claquant contre le linoléum blanc.

Après avoir fait deux fois le tour de la pièce, il s'arrêta devant son poste de travail. Il caressa le cou émaillé et gracieux de son microscope. Jeta un regard à l'armée de vases en verre et aux bataillons de fioles sur les étagères. Il entendit le ronronnement des réfrigérateurs, le bourdonnement de l'unité de ventilation au plafond. Capta l'odeur aseptisée du désinfectant.

Cet environnement scientifique lui rappela ses objectifs de recherche.

La fierté qu'il retirait de ses capacités intellectuelles.

Il se considérait comme un être civilisé. Capable de gérer ses émotions. De réagir de façon logique aux stimuli. Mais cette haine, cette colère, ne pouvait pas être ainsi régentée. L'émotion était trop violente, trop énergisante.

Il échafaudait des plans dans sa tête, des plans violents.

Mais qu'est-ce qu'il croyait ? S'il osait brandir ne serait-ce qu'un couteau suisse sous le nez de Kolher, c'est bien lui, Havers, qui se retrouverait à pisser le sang.

Il avait besoin de quelqu'un rompu à tuer. Quelqu'un susceptible d'approcher le guerrier.

La solution s'imposa à lui dans toute son évidence. Il sut vers qui se tourner et comment le trouver.

Havers se dirigea vers la porte, un sourire de contentement sur les lèvres.

Mais lorsqu'il aperçut son reflet dans le miroir qui surplombait le lavabo évasé du laboratoire, il se figea instantanément. Ses yeux fuyants brillaient d'un éclat trop vif et trop intense. Le sourire mauvais qu'il affichait lui était totalement étranger. L'échauffement sur son visage était l'anticipation d'une issue terrible.

Il ne se reconnut pas sous ce masque de vengeance. Il haïssait ce qu'il voyait.

Oh, mon Dieu !

Comment pouvait-il ne serait-ce que nourrir de telles pensées ? Il était médecin. Soignant. Il se consacrait à sauver des vies, pas à les prendre.

Marissa avait dit que tout était fini. Elle avait rompu l'engagement. Elle ne reverrait plus Kolher.

Pourtant, ne méritait-elle pas d'être vengée pour la façon dont elle avait été traitée ?

Le moment était venu de frapper. L'action à l'encontre de Kolher devait être pensée indépendamment des éventuelles répercussions sur Marissa.

Havers sentit un frisson le parcourir et supposa que c'était de l'horreur face à l'ampleur de ce qu'il envisageait. Puis son corps vacilla, et il dut se retenir pour ne pas tomber. Le vertige qui le saisissait chamboulait tout autour de lui ; Havers tituba et s'effondra sur une chaise.

Le souffle court, il défit son nœud papillon pour mieux respirer.

Le sang, songea-t-il, *la transfusion*.

Ça ne fonctionnait pas.

Saisi de désespoir, il tomba à genoux. Terrassé par son échec, il ferma les yeux et se laissa sombrer dans le néant.

Kolher roula sur le côté, sans cesser d'enlacer Beth, leurs deux corps unis. Tandis que son sexe en érection était encore en elle, il repoussa vers l'arrière les cheveux de son amante, humides de sa sueur délicate.

Elle est à moi.

Il embrassa ses lèvres et constata avec plaisir qu'elle continuait à respirer fort.

Il lui avait fait l'amour comme il fallait, pensa-t-il, lentement et de façon déterminée.

— Tu vas rester ? demanda-t-il.

Elle éclata d'un rire rauque.

— Je suis pas sûre de pouvoir bouger pour le moment. Alors oui, je crois que rester couchée ici est une bonne option.

Il appuya ses lèvres contre le front de Beth.

— Je serai de retour juste avant l'aube.

Alors qu'il se retirait du cocon chaud de son corps, elle releva la tête.

— Où tu vas ?

— J'ai un rendez-vous avec mes frères ; puis on doit sortir.

Il sortit du lit et se dirigea vers le placard, s'habilla de cuir et fixa son holster autour de ses épaules. Il glissa une dague de chaque côté et prit son blouson.

— Fritz reste ici, ajouta-t-il. Si t'as besoin de quelque chose, décroche le combiné et compose le 40. Ça sonne en haut.

Beth enroula le drap autour de son corps et se leva.

— Kolher, dit-elle en lui touchant le bras. Reste. Il se pencha pour lui donner un rapide baiser.

— Je vais revenir.

— Tu vas te battre ?

— Oui.

— Mais comment c'est possible ? T'es… Elle s'interrompit.

— Je suis aveugle depuis trois cents ans.

Beth en eut le souffle coupé.

— T'es si vieux que ça ?

Kolher éclata de rire.

— Ouais !

— Je dois admettre que t'es bien conservé ! (Le sourire de Beth s'évanouit.) Et moi, combien de temps je vais vivre ?

Kolher sentit le froid l'envahir et son cœur manqua un battement.

Et si elle ne survivait pas à la transition ?

Il sentit son estomac se retourner. Lui, qui était comme cul et chemise avec la Grande Faucheuse, éprouvait soudain des nœuds à l'estomac et une peur de la mort.

Mais elle s'en sortira, pas vrai ? Pas vrai ?

Il prit conscience qu'il avait levé les yeux vers le plafond et se demanda à qui il s'adressait. La Vierge scribe ?

— Kolher ?

Il attira Beth contre lui et la serra fort, comme s'il pouvait physiquement la protéger d'un destin funeste.

— Kolher, dit-elle dans le creux de son épaule. Kolher, mon cœur, je peux plus… je peux plus respirer.

Immédiatement, il desserra son étreinte et baissa les yeux sur elle, essayant de fixer son regard sur elle. L'effort fit saillir ses tempes.

— Kolher, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien.

— T'as pas répondu à ma question.

— Parce que j'ai pas la réponse.

Elle sembla décontenancée, mais se reprit et se hissa sur la pointe des pieds. Elle lui déposa un baiser sur les lèvres.

— Quel que soit le temps que j'aie, j'aimerais que tu restes avec moi cette nuit.

On frappa à la porte.

— Hé, Kolher ? (La voix de Rhage se propagea à travers l'acier.) On est tous là.

Beth recula et serra les bras autour d'elle. Il sentit que, de nouveau, elle se refermait.

Il était tenté de l'enfermer dans la pièce, mais ne pouvait supporter l'idée de la traiter comme une prisonnière. Et son intuition lui disait que, même si elle souhaitait vivement que les choses soient autrement, elle était résignée à son destin, tout comme au rôle que Kolher y jouait. À ce stade, les éradiqueurs ne constituaient pas un danger pour elle, car ils la percevaient comme une humaine.

— Tu seras là quand je rentrerai ? demanda-t-il en passant son blouson.

— Je sais pas.

— Si tu pars, j'ai besoin de savoir où te trouver.

— Pourquoi ?

— Le changement, Beth. Le changement. Écoute, tu serais plus en sécurité si tu restais.

— Peut-être.

Il garda pour lui le juron qui lui montait aux lèvres. Il n'allait pas la supplier.

— L'autre porte dans le couloir, dit-il. Elle mène à la chambre de ton père. Peut-être que tu aimerais y jeter un coup d'œil.

Kolher partit avant de se ridiculiser.

Les guerriers ne suppliaient pas. Ils demandaient même rarement. Ils prenaient ce qu'ils voulaient et tuaient s'ils le devaient.

Mais il espérait vraiment qu'elle serait là à son retour. Il aimait l'idée qu'elle reste dormir dans son lit.

Beth se rendit dans la salle de bains et prit une douche, laissant l'eau chaude calmer ses nerfs à vif Lorsqu'elle en sortit, elle se sécha et remarqua un peignoir noir suspendu. Elle le passa.

Elle renifla les revers et ferma les yeux. L'odeur de Kolher l'imprégnait complètement, un mélange de savon, d'après-rasage et de…

Un vampire mâle.

Mon Dieu. Tout ça était vraiment réel ?

Elle regagna la chambre. Kolher avait laissé le placard ouvert ; elle s'y dirigea pour jeter un coup d'œil à ses vêtements. Elle découvrit à la place une cachette d'armes qui la saisit d'effroi.

Elle regarda la porte qui menait à l'escalier. Elle pensait s'en aller mais, même si elle le souhaitait vivement, elle savait que Kolher avait raison. Elle était plus en sécurité ici.

Sans compter que la chambre de son père constituait un attrait indéniable.

Elle irait y faire un tour, en espérant que ce qu'elle y découvrirait ne lui donnerait pas de palpitations. Avec son amant, elle avait déjà plus que son compte de chocs.

Arrivée sur le palier du bas, elle resserra les revers du peignoir. Les lanternes à gaz tremblotaient et donnaient l'impression que les murs étaient vivants. Elle regarda la porte en face. Avant de perdre tout contrôle d'elle-même, elle se dirigea vers elle, en saisit la poignée et l'ouvrit.

De l'autre côté, elle fut accueillie par l'obscurité ; un mur noir semblable à un puits sans fond ou l'espace infini. Elle franchit le montant et toucha la paroi, espérant trouver un commutateur et non une bête qui la mordrait.

Pas de chance côté lumière. Mais une minute plus tard, sa main était toujours à l'extrémité de son bras.

Elle avança dans le vide, se déplaçant lentement sur la gauche, puis son corps heurta un objet volumineux. Avec les poignées en laiton et l'odeur de cire citronnée, elle en déduisit qu'il devait s'agir d'une commode. Elle poursuivit son exploration, à tâtons, jusqu'à ce qu'elle trouve une lampe.

Celle-ci s'alluma en produisant un cliquetis ; la lueur lui fit cligner des yeux. La base de la lampe était en fine porcelaine orientale ; la table sur laquelle elle était posée, en acajou, présentait de riches ornements. Nul doute que l'appartement de son père était meublé dans le même style luxueux que les pièces à l'étage.

Lorsque ses yeux se furent adaptés à l'obscurité, Beth regarda autour d'elle.

Oh… Mon… Dieu…

Partout, des photos d'elle. Noir et blanc, portraits, photos couleur. Dessus, elle avait tous les âges, de l'enfance à la vingtaine, à l'université. Une des photos était très récente et devait avoir été prise alors qu'elle quittait les locaux *du Caldwell Courier Journal*. Elle se souvenait de ce jour-là. Il neigeait pour la première fois de l'hiver et elle riait, les yeux levés vers le ciel.

La photo datait de huit mois.

La pensée qu'elle aurait pu rencontrer son père quelques mois auparavant la frappa dans toute sa vérité tragique. *Quand était-il mort ? Quelle vie avait-il eue ?*

Une chose était claire : il avait un goût sûr. Du style. Et, de toute évidence, il appréciait le raffinement. La chambre de son père était resplendissante. Sur les murs d'un rouge profond était exposée une autre collection spectaculaire de paysages de l'école d'Hudson River dans des cadres dorés. Au sol, des tapis orientaux bleu, rouge et or, qui rayonnaient comme des vitraux. Mais le joyau de la pièce était sans conteste le lit. Sa structure massive, sculptée à la main, était ornée de tentures en velours d'un rouge profond qui pendaient d'un baldaquin. Sur le chevet à côté du lit se trouvaient une lampe et une autre photo d'elle. Sur la droite, un réveil, un livre et un verre.

Il avait dormi de ce côté-là.

Beth s'approcha et saisit le livre relié. Il était en italien. Sous le livre était placé un magazine. *Forbes*.

Elle remit le livre et le magazine en place et regarda le verre. Il contenait encore un peu d'eau.

Elle inspecta la pièce autour d'elle, à la recherche de vêtements ou d'une valise qui auraient pu suggérer la présence d'un invité. Son regard fut attiré par le bureau d'acajou de l'autre côté de la pièce. Elle s'y dirigea et prit place dans une chaise à l'allure de trône, dont les bras massifs l'enveloppèrent. Près du sous-main en cuir se trouvait une petite pile de papiers. Des factures pour la maison. L'électricité. Le téléphone. Le câble. Toutes au nom de Fritz.

Tout était si… normal. Le bureau de Beth était lui aussi encombré de factures similaires.

Beth jeta un coup d'œil au verre posé sur la table de chevet.

Sa vie avait pris fin brutalement, songea-t-elle.

Se faisant l'effet d'une intruse, mais incapable de résister, elle ouvrit le mince tiroir sous le bureau. Des stylos Montblanc, des attache-lettres, une agrafeuse. Elle referma le tiroir, puis en inspecta un autre, plus grand. Il était rempli de dossiers. Elle en prit un. Il s'agissait de dossiers financiers…

Bordel de Dieu ! Son père était plein aux as. Blindé. Elle jeta un coup d'œil à une autre page. Blindé ; des millions de millions de millions.

Elle remit le dossier en place et referma le tiroir. L'état de ses finances expliquait la maison. Les œuvres d'art. La voiture. Le majordome.

Près du téléphone se trouvait une photo d'elle dans un cadre en argent. Elle la prit en essayant d'imaginer son père en train de la regarder.

Y avait-il quelque part une photo de lui ? se demanda-t-elle.

Est-il seulement possible, techniquement parlant, de prendre un vampire en photo ?

Elle refit le tour de la pièce et regarda chacun des cadres. Elle. Elle n'y avait qu'elle.

Beth se rapprocha.

D'une main tremblante, elle saisit un cadre doré.

Il contenait une photo en noir et blanc d'une femme aux cheveux noirs qui regardait timidement en direction de

l'appareil. Elle avait la main portée à son visage, comme si elle était gênée.

Ces yeux, songea Beth avec perplexité. Tous les jours de sa vie, elle avait regardé les mêmes dans le miroir.

Sa mère.

Elle passa le doigt sur le verre du cadre.

Elle s'assit machinalement sur le lit et leva la photo aussi près que possible sans que sa vue se brouille. Comme si la proximité avec cette photo avait pu abolir la distance, le temps, la conduire auprès de la femme sur la photo.

Sa mère.

CHAPITRE 28

Voilà qui était mieux, songea M. X en portant sur son épaule un vampire civil inconscient. Il avançait à pas rapides dans la ruelle, puis ouvrit l'arrière du minivan et y déposa sa proie comme un sac de pommes de terre. Il jeta une couverture en laine sur le corps.

Il savait que son système d'approvisionnement fonctionnait et qu'opter pour un tranquillisant plus fort (l'acépromazine au lieu du Demosedan) faisait toute la différence. Son intuition avait été bonne, à savoir privilégier les tranquillisants pour chevaux au lieu des sédatifs mis au point pour les humains. Il avait néanmoins fallu deux fléchettes d'acépromazine avant que le vampire s'effondre au sol.

M. X jeta un coup d'œil par-dessus son épaule avant de s'installer derrière le volant. La prostituée qu'il avait tuée gisait dans un collecteur d'eaux pluviales, son sang saturé d'héroïne s'infiltrant dans les eaux usées. La fille avait même poussé la gentillesse jusqu'à lui filer un coup de main pour l'injection. Bien sûr, elle s'attendait à une dose d'héroïne pure.

Ou tout du moins à une dose suffisante pour endormir un élan.

La police la retrouverait au petit matin. Comme toujours, M. X avait fait les choses proprement : gants en latex, chapeau rivé sur la tête qui dissimulait ses cheveux, vêtements en nylon dense qui ne laisseraient pas de fibres.

Et, Dieu lui en était témoin, la fille ne s'était pas du tout débattue.

Calmement, M. X mit le moteur en marche et rejoignit Trade Street.

Par anticipation, de la sueur perla au-dessus de sa lèvre supérieure. L'excitation, la décharge d'adrénaline qu'il avait ressentie dans son corps lui faisait regretter l'époque où il pouvait encore avoir des rapports sexuels. Même si le vampire

ne lui donnait aucune information, le reste de la soirée s'annonçait plaisant.

Il commencerait par le marteau, pensa-t-il.

Non, la fraise de dentiste serait plus appropriée. Sous les ongles.

Le mâle reviendrait immédiatement à lui. Ça ne rimait à rien de le torturer alors qu'il était inconscient. C'était comme donner des coups de pieds dans un cadavre ; ce ne serait qu'un échauffement. Des plus légers. Il le savait pertinemment, compte tenu de ce qu'il avait infligé au corps de son père quand il l'avait découvert.

Il entendit un son à l'arrière. Il regarda par-dessus son épaule. Sous la couverture, le vampire bougeait.

Bien. Il était vivant.

M. X dirigea de nouveau son regard sur la route et fronça les sourcils. Il se pencha vers l'avant et agrippa le volant.

Devant, des feux stop s'étaient allumés.

Les véhicules étaient à l'arrêt, l'un derrière l'autre. Des cônes orange étaient disposés sur la route. Des éclairs bleus et blancs annonçaient une présence policière.

Un accident ?

Non. Un barrage routier. Deux flics, lampes torches à la main, inspectaient les voitures. Un panneau avec la mention « POINT DE CONTRÔLE DE L'ALCOOLÉMIE ».

M. X écrasa la pédale de frein. Il fouilla dans son sac noir, en sortit le pistolet à fléchettes et décocha une autre flèche au vampire pour le réduire au silence. Avec les vitres foncées et la couverture noire, les flics auraient du mal à le découvrir. Tant que le mâle ne bougeait pas.

Quand ce fut à son tour, M. X abaissa la vitre tandis que le policier approchait. Sa lampe torche éclaira le tableau de bord.

— Bonsoir, officier, dit M. X d'un ton aimable.

— Vous avez bu ce soir, monsieur ?

Le flic était un quidam d'âge moyen. Autour de la cinquantaine. Avec une moustache qui aurait mérité des soins plus soutenus. Des cheveux gris qui jaillissaient de sous son chapeau comme de la mauvaise herbe. Si ce n'était le collier antipuces et la queue, il avait tout du chien de berger.

— Non, officier.

— Mais je vous connais !

— Ah bon ?

Le sourire de M. X s'élargit tandis que son regard se rivait sur la gorge de l'homme. La frustration lui fit songer au couteau qu'il dissimulait dans la portière de la voiture. Il tendit le bras et, du doigt, effleura la poignée de la portière pour se calmer.

— Oui, vous enseignez le jujitsu à mon fils.

Quand le policier se pencha en arrière, la lueur de sa lampe torche se déporta sur le côté et vint éclairer le sac noir posé sur le siège passager.

— Darryl, approche que je te présente le *sensei* de Phillie.

Tandis que l'autre policier s'approchait d'un pas tranquille, M. X s'assura que le sac était bien fermé. Ce n'était pas la peine de laisser voir le pistolet à fléchettes ou le Glock neuf millimètres qu'il renfermait.

Pendant cinq bonnes minutes, il échangea des amabilités avec les hommes en bleu tout en imaginant les multiples façons de les faire taire.

Lorsque enfin il redémarra, il se rendit compte qu'il tenait le couteau dans la main, quasiment sur ses genoux. Il avait son compte d'agressivité à évacuer.

Kolher fixa le contour flou du bâtiment commercial à un étage. Depuis deux heures, Rhage et lui étaient en planque devant l'académie des arts martiaux de Caldwell, pour repérer une éventuelle activité nocturne. L'académie occupait l'extrémité d'un petit centre commercial, devant une rangée d'arbres. Rhage, qui avait surveillé les lieux la nuit précédente, en estimait la taille à quelque six cents mètres carrés.

Largement de quoi abriter un centre d'éradiqueurs.

Le parking avait été aménagé à l'avant du bâtiment, sur toute la longueur, et offrait de chaque côté entre dix et quinze places de stationnement. Une double porte vitrée à l'entrée. Une entrée latérale à deux portes. De leur poste d'observation dans les bois, Kolher et Rhage avaient vue sur le parking et les entrées du bâtiment.

Les autres sites avaient mené à des impasses. Dans la salle de *fitness Gold's Gym* se regroupaient des férus de gonflette. Le club fermait à minuit, rouvrait à 5 heures du matin et n'avait connu aucune activité suspecte au cours des nuits précédentes. Idem pour le club de paint-ball, où un calme plat régnait dès la fermeture des portes. Les académies d'arts martiaux constituaient les pistes les plus sérieuses ; Viszs et les jumeaux surveillaient la seconde.

Bien que les éradiqueurs puissent s'exposer à la lumière du jour, ils chassaient la nuit, car c'était à ce moment-là que sortaient leurs cibles. À mesure que l'aube approchait, les centres de recrutement et d'entraînement de la Société étaient souvent utilisés comme lieux de rassemblement, mais pas toujours. En outre, comme les éradiqueurs changeaient fréquemment d'endroit, un lieu pouvait être très actif pendant un mois, une saison ou une année et totalement déserté par la suite.

La mort de Audazs ne remontait qu'à quelques jours, et Kolher espérait que la Société n'avait pas encore déménagé.

Il toucha sa montre.

— Bon sang, il est presque 3 heures.

Rhage bougea derrière l'arbre où il se cachait.

— J'imagine que ça veut dire que Tohr ne viendra pas ce soir.

Kolher haussa les épaules et espéra vivement que Rhage change de sujet.

Ce qu'il ne fit pas.

— Ça lui ressemble pas. (Rhage marqua une pause.) Mais ça a pas trop l'air de te surprendre.

— Non.

— Pourquoi ?

Kolher fit craquer ses articulations.

— Je lui ai cherché des embrouilles. J'aurais pas dû.

— J'ai pas besoin de savoir.

— C'est mieux comme ça. (Puis, pour quelque raison obscure, il poursuivit.) Je dois m'excuser auprès de lui.

— Ça serait une première.

— Je suis si terrible que ça ?

— Non, répondit Rhage sans fanfaronner comme à son habitude. C'est juste que tu te trompes rarement.

— Mais j'ai carrément merdé avec Tohr.

Rhage lui administra une tape dans le dos.

— Pour être celui qui s'embrouille souvent avec les autres, laisse-moi te dire un truc : presque tout peut s'arranger.

— J'ai parlé de Wellsie…

— C'était peut-être pas une bonne idée.

— Et de ce qu'il ressent pour elle.

— Merde !

— Ouais, tu l'as dit. T'imagines pas à quel point.

— Pourquoi ?

— Parce que je…

Parce qu'il se sentait stupide à l'idée de détruire ne serait-ce qu'une miette de ce que Tohr avait réussi à faire depuis deux siècles. En dépit de sa mission de guerrier, Tohr avait établi une relation avec une femelle de valeur. Leur union était forte et aimante. Il était le seul de la Confrérie à y être parvenu.

Kolher pensa à Beth. L'imagina qui s'avançait vers lui, lui demandant de rester.

Ah, il espérait vraiment la retrouver dans son lit à son retour. Et pas parce qu'il voulait la posséder. Pour dormir à ses côtés. Goûter un peu de repos en sachant qu'elle était en sécurité et avec lui.

Ah, bordel ! Il avait la terrible impression qu'il allait devoir rester aux côtés de cette femelle. Pour un temps.

— Parce que ? demanda Rhage.

Kolher sentit un chatouillement dans ses narines. Une légère odeur acidulée, comme du talc pour bébé, flottait dans l'air.

— Sors le matos de bienvenue, dit-il en ouvrant son blouson.

— Combien ? demanda Rhage en se retournant. Ils entendirent des brindilles craquer et des feuilles bruisser. Le bruit s'amplifia.

— Trois. Au moins.

— Yipiii !

Les éradiqueurs arrivaient droit sur eux par une clairière du bois. Bruyants, ils parlaient et marchaient sans prendre de précautions. Puis l'un d'eux s'arrêta, devenant silencieux. Les deux autres l'imitèrent.

— Bonsoir, les gars, dit Rhage en se montrant à découvert.

Kolher opta pour une approche plus discrète. Tandis que les éradiqueurs, corps incliné et couteaux tirés, encerclaient son frère d'armes, Kolher longea l'orée des bois.

Puis il surgit de l'ombre, souleva du sol l'un des éradiqueurs et engagea le combat. Il lui trancha la gorge, mais n'avait pas le temps de l'achever. Rhage se battait contre le deuxième, mais le troisième était sur le point de frapper le vampire à la tête avec une batte de base-ball.

Kolher se jeta sur le mort-vivant Sammy Sousa, l'entraîna au sol et le poignarda à la gorge. Des sons étranglés montèrent dans l'air. Kolher regarda aux alentours, au cas où d'autres seraient arrivés ou que son frère ait eu besoin d'aide.

Rhage se débrouillait comme un chef.

Même pour des yeux aussi faibles que ceux de Kolher, Rhage était magnifique à voir au combat. Coups de poing. Coups de pied. Mouvements rapides. Réflexes animaux. Puissance et endurance. Il était expert du combat à main nue. Sans cesse, il envoyait les éradiqueurs à terre, qui mettaient de plus en plus de temps à se relever.

Kolher retourna auprès du premier éradiqueur et s'agenouilla près du corps. Celui-ci était saisi de convulsions. Kolher fouilla dans ses poches et prit tous les papiers qu'il trouva.

Il s'apprêtait à le poignarder en pleine poitrine lorsqu'il entendit un coup de feu.

CHAPITRE 29

— Alors, Butch, tu comptes rester jusqu'à la fin de mon service, ce soir ?

Abby sourit tandis qu'elle lui versait un autre scotch.

— Possible.

Il n'en avait pas envie mais, après quelques verres de plus, il pourrait changer d'avis. À condition qu'il réussisse à se lever quand il serait saoul.

La serveuse se déporta vers la gauche pour regarder, par-dessus l'épaule de Butch, un autre client. Elle lui adressa un clin d'œil tout en montrant son décolleté.

Elle assurait ses arrières. C'était probablement une bonne idée.

Le téléphone portable de Butch vibra contre sa ceinture. Il le prit.

— Ouais ?

— *On a retrouvé une autre prostituée morte,* annonça José. *J'ai pensé que ça t'intéresserait.*

— *Où ?* (Il sauta de son tabouret de bar comme s'il avait un endroit où aller. Puis, lentement, se rassit.)

— *À l'intersection de Trade Street et de la 5e. Mais viens pas. Tu es où ?*

— *McGrider's.*

— *Dix minutes ?*

— Ça marche.

En proie à une grande frustration, Butch repoussa son verre de scotch.

Alors c'est comme ça qu'il allait finir ? À se saouler tous les soirs ? Peut-être se dégotterait-il un boulot de détective privé ou d'agent de sécurité jusqu'à ce qu'on le vire quand il ne serait plus qu'une épave ? À vivre seul dans son deux-pièces jusqu'à ce que son foie le lâche ?

Il n'avait jamais été du genre à faire des projets, mais peut-être qu'il était temps de s'y mettre.

— C'était pas bon ? demanda Abby en encadrant le verre de ses seins.

D'un geste absent, il tendit la main en direction du verre, le porta à ses lèvres et le reposa.

— Ça, c'est le Butch que je connais.

Mais, alors qu'elle s'apprêtait à remplir de nouveau le verre, il posa sa main dessus.

— Je crois que j'ai mon compte pour ce soir.

— OK. (Elle sourit tandis qu'il secoua la tête.) Mais tu sais où me trouver.

Ouais, malheureusement.

Il fallut plus de dix minutes à José. Une bonne demi-heure s'était écoulée lorsque Butch vit l'inspecteur se frayer un chemin parmi les buveurs, silhouette sinistre dans ses vêtements décontractés.

— On la connaissait ? demanda Butch avant même que l'inspecteur se soit assis.

— Une autre fille de Big Daddy. Carla Rizzoli. Pseudo : Candy.

— Même mode opératoire ?

José commanda immédiatement une vodka.

— Oui. Gorge tranchée. Du sang partout. Des traces sur les lèvres comme si elle avait bavé.

— De l'héroïne ?

— Probable. Le médecin légiste fera l'autopsie demain en arrivant.

— Des indices sur la scène de crime ?

— Une fléchette. Comme celles avec lesquelles on anesthésie les animaux. Elle est en cours d'analyse. (José avala la vodka d'un trait, tête rejetée en arrière.) Et on m'a dit que Big Daddy est furax. Il veut se venger.

— Ouais, ben espérons qu'il s'en prendra au petit ami de Beth. Peut-être qu'une guerre le fera sortir de sa cachette. (Butch posa ses coudes sur le bar et frotta ses yeux douloureux.) Bon sang, j'arrive pas à croire qu'elle le protège.

— Ouais, si je m'attendais à ça. Que finalement elle se trouve quelqu'un…

— Un caïd.

José leva la tête.

— On va devoir la convoquer.

— Ouais, je sais. (Butch plissa les yeux pour mieux, voir.) Écoute, je dois la voir demain. Laisse-moi d'abord tenter le coup, d'accord ?

— Je peux pas, O'Neal. Tu n'es pas…

— Si, tu peux. Tu as qu'à l'interroger le lendemain.

— L'enquête avance…

— S'il te plaît. (Butch n'arrivait pas à croire qu'il en était arrivé à supplier.) Allez, José. Je suis le mieux placé pour la faire parler.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle était là lorsqu'il a failli me tuer. José baissa les yeux sur la surface sale du comptoir.

— Je te donne un jour. Et que ça reste entre nous, sinon le capitaine aura ma tête. Après, quoi qu'il arrive, il faudra que je l'interroge au poste.

Butch acquiesça tandis qu'Abby revenait vers eux d'un pas dansant, une bouteille de scotch dans une main et une bouteille de vodka dans l'autre.

— Vous avez l'air à sec, les gars, dit-elle en gloussant.

Dans son large sourire et ses yeux vides, le message se faisait plus fort, plus désespéré, à mesure que la nuit avançait.

Butch pensa à son portefeuille vide. À son holster vide. À son appartement vide.

— Il faut que je sorte d'elle, murmura-t-il en descendant du tabouret. D'ici, je veux dire.

Le bras de Kolher absorba le choc du coup de feu. Le torse du vampire se tordit comme de la corde. La force du coup le fit basculer en avant, mais il se releva vite. D'un mouvement rapide, il se mit à l'abri, pour ne pas laisser au tireur une deuxième chance.

Le quatrième éradiqueur avait surgi de nulle part. Quant à son fusil à canon scié, il était chargé à bloc.

Derrière un pin, Kolher inspecta rapidement sa blessure. Elle n'était pas trop profonde. De la peau et du muscle arrachés de son biceps. L'os était intact. Il pouvait continuer à se battre.

Il tira une étoile de jet et sortit à découvert.

Puis une lumière intense illumina la clairière. Il battit en retraite dans le bois.

Ah, merde !

Désormais, tous allaient y passer. La bête sortait de Rhage. Et allait leur péter à la gueule.

Les yeux de Rhage lançaient une lueur aussi blanche que des phares tandis que son corps se métamorphosait dans des déchirements et des ruptures. Une chose horrible prit sa place, les écailles luisant sous la lune, les griffes déchirant l'air. Les éradiqueurs ne comprirent pas ce qui les frappa quand la créature les attaqua, tous crocs dehors, les pourchassant jusqu'à ce que leur sang coule à flots.

Kolher resta en arrière. Il avait déjà assisté à ce type de combat et savait que la bête n'avait nullement besoin d'aide. S'il s'approchait trop près, il risquait lui aussi d'y laisser des plumes.

Quand tout fut terminé, la créature émit un grognement si sonore que les arbres se penchèrent, les branches secouées par le souffle animal.

C'était un véritable carnage. Il n'y avait aucune chance d'identifier les éradiqueurs car il n'y avait même plus de corps. Même leurs vêtements avaient été dévorés.

Kolher s'avança dans la clairière.

La créature, haletante, fit volte-face.

Kolher parla d'une voix basse, en veillant à garder ses mains le long du corps. Rhage se trouvait quelque part à l'intérieur mais, jusqu'à ce qu'il refasse son apparition, on ne pouvait pas trop compter sur le fait que la bête se souvienne des membres de la Confrérie.

— Tout va bien, déclara Kolher. Toi et moi, on a déjà connu ça.

Le poitrail de la bête se levait et s'abaissait et ses narines s'élargissaient quand elle prenait de l'air. Ses yeux luisants

étaient rivés sur le sang qui coulait le long du bras de Kolher. Elle laissa échapper un grognement, toutes griffes dehors.

— Laisse tomber. T'as eu ce que tu voulais. T'es repue. Maintenant, laisse revenir Rhage.

La créature secoua d'avant en arrière sa tête immense, mais ses écailles commencèrent à vibrer. Un cri aigu de protestation s'éleva de sa gorge, puis il y eut une autre illumination.

Rhage retomba nu au sol, face contre terre.

Kolher se précipita et s'agenouilla, main tendue. La peau du guerrier ruisselait de sueur et il tremblait comme un nouveau-né dans le froid.

Le contact provoqua un mouvement chez Rhage. Il essaya de lever la tête. En vain.

Kolher prit la main du guerrier et la serra. La douleur de la réintégration était toujours intense.

— Détends-toi, Hollywood. Tout va bien. Tout va bien.

Il retira son blouson, dont il recouvrit le vampire.

— Tu vas rester ici et de me laisser m'occuper de tout.

Rhage murmura quelque chose et se recroquevilla. Kolher ouvrit son téléphone portable et composa un numéro.

— Viszs ? On a besoin d'une voiture. Tout de suite. Tu te fous de moi ? Non, il faut que je ramène Rhage. On vient d'avoir une visite de l'autre camp. Mais dis à Zadiste de ne pas faire n'importe quoi.

Il raccrocha et regarda Rhage.

— Je déteste ça, déclara le vampire.

— Je sais. (Kolher écarta les cheveux détrempés de sang du visage du vampire.) On va te ramener à la maison.

— J'ai pas aimé voir qu'on te dirait dessus.

Kolher sourit doucement.

— C'est ce qu'on dirait.

Beth remua. Elle enfonça sa tête plus profondément dans l'oreiller.

Quelque chose clochait.

Elle ouvrit les yeux tandis qu'une voix masculine et grave brisait le silence.

— Hé, hé, voyons voir qui est là…

Beth se releva d'un bond. Et, saisie de panique, regarda en direction du son.

L'homme près d'elle avait des yeux noirs sans vie. Un visage dur avec une cicatrice qui le barrait tout du long. Des cheveux si courts qu'ils semblaient ras. Et de longues canines dénudées.

Beth poussa un hurlement.

Il sourit.

— Le son que j'aime le plus au monde.

Elle posa une main sur sa bouche.

Mon Dieu, cette cicatrice. Elle courait le long de son front, sur son nez, sur sa joue et tout autour de sa bouche. Le jambage du « S » déformait sa lèvre supérieure, soulevant l'un des côtés dans un rictus permanent.

— T'admires le chef-d'œuvre ? demanda-t-il d'une voix traînante. Et encore t'as pas vu le reste.

Beth jeta un regard à son torse massif. Il portait un tee-shirt noir moulant à manches longues. Au niveau de ses pectoraux, de petits anneaux étaient visibles sous le tissu, comme si ses mamelons étaient percés. Quand elle releva la tête vers son visage, elle remarqua qu'il avait un anneau noir tatoué autour du cou et un élargisseur dans le lobe de son oreille gauche.

— Je suis pas mal, non ?

Son regard froid était comme la réminiscence d'un cauchemar, froid comme des endroits obscurs d'où l'espoir était banni, froid comme l'enfer lui-même.

Oublie la cicatrice, pensa-t-elle. Ses yeux étaient bien plus effrayants.

Ils étaient rivés sur elle comme s'il la jaugeait pour son cercueil. Ou pour coucher avec elle.

Beth s'écarta de lui. Et commença à regarder tout autour d'elle à la recherche d'un objet susceptible de faire office d'arme.

— Quoi, je te plais pas ?

Beth jeta un coup d'œil vers la porte ; il éclata de rire.

— Tu crois que tu pourrais courir assez vite ? dit-il. (Il sortit le bas de son tee-shirt de son pantalon de cuir. Il porta ses mains à sa braguette.) Je suis prêt à parier que tu peux pas.

— Éloigne-toi d'elle, Zadiste.

La voix de Kolher retentit aux oreilles de Beth comme un soulagement bienvenu. Jusqu'à ce qu'elle remarque qu'il ne portait pas de chemise et qu'il avait le bras en écharpe.

Il lui jeta à peine un regard.

— Il est temps de partir, Z.

Zadiste lui décocha un sourire froid.

— Tu veux pas partager la femelle ?

— Tu préfères les rapports tarifés, Z.

— Je lui laisserai vingt dollars. Si elle survit.

Kolher n'avait cessé d'avancer en direction de l'autre vampire, jusqu'à ce que tous deux se retrouvent nez à nez. L'air craqua autour d'eux, surchargé d'agressivité.

— Tu la touches pas, Z. Tu la regardes même pas. Tu vas dire au revoir et foutre le camp d'ici.

Kolher dégagea son bras de l'écharpe, dévoilant un bandage autour de son biceps. Il y avait une tache rouge au centre, comme s'il saignait, mais il semblait disposé à faire son affaire de l'autre vampire.

— Je suis sûr que ça t'a foutu les boules de demander qu'on te ramène ce soir, dit Zadiste. Et que ce soit moi le plus près.

— Me le fais pas regretter davantage.

Zadiste se déporta sur la gauche. Kolher l'imita, protégeant Beth de son corps.

Zadiste eut un petit rire, profond et mauvais.

— Tu veux te battre pour une humaine ?

— C'est la fille de Audazs.

Zadiste pencha la tête, examinant les traits de Beth de ses yeux noirs comme un puits. Au bout d'un instant, son visage brutal s'adoucit légèrement et son rictus s'effaça. Il rentra son tee-shirt dans son pantalon sans la quitter des yeux. Comme s'il s'excusait.

Mais Kolher ne s'écarta pas.

— Tu t'appelles comment ? demanda Zadiste à Beth.

— Elle s'appelle Beth. (Kolher se plaça dans le champ de vision de Zadiste.) Dis au revoir à la dame.

Il y eut un long silence.

— C'est bon. Comme tu veux.

Zadiste se dirigea vers la porte, de la même démarche meurtrière que Kolher. Avant de sortir, il s'arrêta et se retourna.

Il avait dû être très beau avant, songea Beth. Bien que son manque de séduction ne soit pas à imputer directement à sa cicatrice. Mais aux flammes qui le consumaient à l'intérieur.

— Enchanté, Beth.

Beth soupira quand la porte se referma et que les verrous furent actionnés.

— Tout va bien ? demanda Kolher. (Elle sentait le regard de Kolher courir sur tout son corps, puis le vampire posa la main sur la sienne.) Il t'a pas… touchée, au moins ? Je t'ai entendue crier.

— Non, non, j'ai juste eu peur. Je me suis réveillée et il était là.

Kolher s'assit sur le lit, ne cessant de la caresser de la main comme s'il avait du mal à croire qu'elle était saine et sauve. Un tremblement agitait ses mains.

— T'es blessé, dit-elle. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Il plaça son bras autour d'elle et l'attira contra son torse.

— C'est rien.

— Alors pourquoi t'as le bras en écharpe ? Et ce bandage ? Et pourquoi tu saignes encore ?

— Chut…

Il posa son menton sur le front de Beth. Elle sentait trembler le corps de son amant.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle.

— J'ai juste besoin de te serrer contre moi, d'accord ?

— Absolument.

Dès que les tremblements de son corps s'apaisèrent, Beth s'écarta.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Kolher prit le visage de Beth dans ses mains. Appuya ses lèvres contre les siennes.

— Je l'aurais pas supporté… s'il t'avait prise à moi.

— Ce type ? T'inquiète pas, je n'irai nulle part avec lui. (Puis elle comprit que Kolher ne parlait pas d'un rendez-vous.) Tu crois qu'il allait me tuer ?

Non que la possibilité soit à exclure. Si froids. Ses yeux étaient si froids.

Sans répondre, Kolher plaqua sa bouche contre celle de Beth. Elle l'arrêta.

— Qui c'est ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je veux plus te voir près de Z. Jamais.

Il replaça une mèche de cheveux derrière l'oreille de Beth. Son contact était tendre. Mais pas sa voix.

— Tu m'entends ?

Elle acquiesça.

— Mais que…

— S'il entre dans une pièce et que je suis dans la maison, viens me chercher. Si je suis pas là, tu t'enfermes dans l'une des pièces du sous-sol. Les murs sont en acier, et il ne peut s'y matérialiser. Et le touche pas. Jamais. Même par inadvertance.

— C'est un guerrier ?

— Tu comprends ce que je te dis ?

— Oui, mais ça m'aiderait si j'en savais un peu plus.

— C'est l'un des membres de la Confrérie, mais il est quasiment dépourvu d'âme. Malheureusement, on a besoin de lui.

— Pourquoi, s'il est aussi dangereux ? Ou c'est seulement vis-à-vis des femmes ?

— Il hait tout le monde. Sauf peut-être son frère jumeau.

— Oh, génial ! Ils sont deux ?

— Heureusement pour Fhurie. Il est le seul à pouvoir communiquer avec lui, même si, là encore, rien n'est garanti. (Kolher embrassa Beth sur le front.) Je veux pas t'effrayer, mais tu dois prendre les choses au sérieux. Zadiste est un animal, mais je crois qu'il respectait ton père ; il est possible alors qu'il te foute la paix. Mais je veux courir aucun risque avec lui. Ni avec toi. Promets-moi que tu resteras loin de lui.

— Je te le promets.

Elle ferma les yeux et s'appuya contre Kolher. Il passa son bras autour d'elle, puis l'enleva.

— Viens. (Il l'attira pour qu'elle se lève.) Viens dans ma chambre.

Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre de Kolher, Beth entendit la douche s'arrêter. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit.

Le guerrier qu'elle avait rencontré auparavant, celui à la tête de jeune premier qui se recousait tout seul, en sortit lentement. Il avait une serviette autour de la taille et ses cheveux gouttaient. Il se déplaçait comme s'il avait quatre-vingts ans, comme si tous les muscles de son corps étaient douloureux.

Mon Dieu, pensa-t-elle. Il n'avait pas du tout l'air dans son assiette et quelque chose clochait au niveau de son ventre. Celui-ci était gonflé, comme s'il avait avalé un ballon de basket. Elle se demanda si sa blessure était infectée. Il avait l'air d'avoir de la fièvre.

Elle jeta un regard à son épaule et fronça les sourcils quand elle parvint à peine à distinguer une cicatrice. Comme si cette blessure lui avait été infligée des mois auparavant.

— Rhage, comment tu te sens ? demanda Kolher en s'écartant de Beth.

— J'ai mal au ventre.

— Ouais, j'imagine.

Rhage vacilla en regardant tout autour de lui dans la pièce, les yeux à peine ouverts.

— Je rentre chez moi. Mes fringues sont où ?

— Tu les as perdues. (Kolher passa son bras valide autour de l'épaule de son frère d'armes.) Et tu restes ici. Tu vas pieuter dans la chambre de D.

— Non.

— Commence pas. Et c'est pas une valse. Appuie-toi sur moi, bordel !

Le vampire s'affaissa sur lui ; les muscles de Kolher se raidirent pour accuser le poids de son frère d'armes. Les deux mâles progressèrent lentement en direction du palier, puis de la chambre de Audazs. Beth resta en arrière, à une distance raisonnable, et regarda Kolher aider Rhage à se mettre au lit.

Le guerrier posa la tête sur l'oreiller et ferma les yeux. Il plaça sa main sur son ventre, grimaça et la laissa retomber, comme si la moindre pression s'apparentait à une véritable torture.

— Je me sens mal.

— Ouais, l'indigestion, c'est une vraie saloperie.

— Vous voulez des Rennie ? Lâcha Beth. De l'Alka-Seltzer ?

Les deux vampires regardèrent dans sa direction, et elle eut l'impression d'être importune.

De toutes les choses stupides…

— Ouais, murmura Rhage tandis que Kolher acquiesçait.

Beth retourna à l'endroit où elle avait laissé son sac et opta pour l'Alka-Seltzer, qui contenait aussi de l'aspirine. Elle se dirigea vers la salle de bains de Kolher, prit un verre et prépara le médicament.

Lorsqu'elle revint dans la chambre de son père, elle tendit le verre à Kolher. Il secoua la tête.

— T'en renverseras moins que moi.

Elle rougit. Il était si facile d'oublier qu'il ne pouvait pas vraiment voir.

Elle se pencha vers Rhage, mais ne parvint pas à atteindre sa bouche. En maintenant les pans de son peignoir, elle prit place sur le matelas et s'agenouilla près de lui. Elle se sentait mal à l'aise à l'idée d'être aussi proche d'un homme viril et nu en présence de Kolher.

Compte tenu de ce qui était arrivé à Butch.

Mais Kolher n'avait rien à craindre dans ce cas précis. Peu importe que l'autre vampire soit si sexy : elle ne ressentit aucun désir en se glissant auprès de lui.

Et puis il n'allait pas lui faire des avances. Pas dans l'état dans lequel il était.

Doucement, elle souleva la tête de Rhage et porta le verre à ses lèvres exquises. Il lui fallut cinq minutes pour avaler le médicament. Quand il eut fini, Beth s'apprêta à descendre du lit. Elle n'alla pas très loin. Subitement, Rhage se tourna sur le côté et posa la tête sur les genoux de Beth, passant son bras musclé autour d'elle.

Il cherchait du réconfort.

Beth ne savait pas ce qu'elle pouvait faire pour lui ; mais elle reposa le verre et lui caressa le dos, passant la main sur son effroyable tatouage. Elle lui murmura des choses qu'elle aurait

aimé que quelqu'un lui dise quand elle avait été malade. Lui chantonna une chanson.

Au bout d'un moment, la tension se relâcha dans sa peau et ses os. Il commença à respirer profondément.

Lorsqu'elle fut certaine qu'il s'était endormi, elle se dégagea avec précaution de son étreinte. Elle rassembla ses forces pour se tourner vers Kolher. Sûrement qu'il comprendrait qu'il n'y avait rien…

Le choc la saisit sur-le-champ.

Kolher n'était pas furieux. Loin de là.

— Merci, dit-il d'une voix rauque. (La façon dont il inclinait la tête traduisait presque l'humilité.) Merci de prendre soin de mon frère.

Il enleva ses lunettes de soleil.

Et la regarda avec un air de totale vénération.

CHAPITRE 30

M. X jeta la scie Sawzall sur son établi et s'essuya les mains sur une serviette.

Ah, merde ! songea-t-il. Le foutu vampire était mort.

Il avait tout essayé pour lui faire reprendre connaissance, même le burin, et avait mis la grange dans un état épouvantable. Il y avait du sang de vampire partout.

Au moins, ça allait être facile de tout nettoyer.

M. X se dirigea vers les doubles portes et les ouvrit. Devant lui, le soleil se levait au loin sur la crête, illuminant d'or le paysage. Il recula tandis que l'intérieur de la grange s'illuminait.

Le corps du vampire s'enflamma, la mare de sang sous la table se transformant en nuage de fumée. La douce brise matinale emporta au loin la puanteur de la chair calcinée.

M. X sortit dans la lumière du petit matin et observa la brume qui nimbait la prairie. Il n'était pas disposé à se déclarer vaincu. Son plan aurait fonctionné s'il n'était pas tombé sur ces flics et s'il n'avait pas dû se servir de ses fléchettes supplémentaires pour s'assurer de la passivité de son prisonnier. Il lui fallait juste refaire une tentative.

Il brûlait du désir de recommencer à torturer.

Pour le moment, pourtant, il devait se contenter de se calmer avec les prostituées. Ces crétins de flics lui avaient rappelé qu'il ne travaillait pas en vase clos. Qu'il pouvait se faire prendre.

Même si les éventuels démêlés avec la loi ne constituaient qu'une gêne mineure, il tirait une grande fierté du fait que ses opérations se déroulent sans accroc.

Raison pour laquelle il avait choisi les putes comme appât. Tout d'abord, il s'était dit que si une ou deux mouraient, leur mort susciterait peu d'émotion. Il était peu probable qu'elles aient une famille pour les pleurer, et les flics ne subiraient aucune pression pour épingler au plus vite un suspect. Les

suspects, quant à eux, ne manqueraient pas, parmi les souteneurs et les voyous qui arpentaient les rues sombres. La police n'aurait que l'embarras du choix.

Mais ce n'était pas une raison pour qu'il se relâche. Ou qu'il recoure de façon excessive à la vallée des putes.

Il rentra dans la grange, rangea ses outils et se dirigea vers la maison. Il vérifia ses messages avant de prendre une douche.

Il en avait plusieurs.

Le plus important était de Billy Riddle. Manifestement, le jeune homme avait fait une rencontre perturbante la nuit précédente et avait appelé un peu après une heure du matin.

C'était une bonne chose qu'il cherche du réconfort, songea M. X. Le moment était sans doute venu d'avoir avec lui une conversation sur son avenir.

Une heure plus tard, M. X prit sa voiture pour se rendre à l'académie, en ouvrit les portes et les laissa déverrouillées.

Les éradiqueurs sommés au rapport commencèrent à arriver peu de temps après. Il les entendait parler à voix basse dans le couloir qui jouxtait son bureau. Ils étaient vêtus de treillis noirs, le visage austère ; un seul seulement avait encore un teint assez coloré. Les cheveux bruns de M. O se détachaient des autres, comme ses yeux marron.

Plus un éradiqueur restait au sein de la Société, plus il perdait ses caractéristiques individuelles physiques. Les cheveux bruns, noirs ou roux devenaient gris cendré pâle ; les teints jaunes, rouges ou hâlés viraient au blanc. En général, le processus prenait une dizaine d'années, et les premières mèches blondes n'étaient pas encore apparues dans la chevelure de O.

M. X se livra à un rapide calcul. Quand tous les membres des deux escadrons principaux furent arrivés, il verrouilla la porte d'entrée de l'académie et conduisit le groupe au sous-sol. Leurs bottes résonnaient lourdement et bruyamment sur les marches métalliques, en écho à la puissance de leur corps.

M. X n'avait pas agencé de façon particulière la salle des opérations. Il s'agissait d'une ancienne salle de classe équipée d'une douzaine de chaises, d'un tableau noir, d'un poste de télé et d'une estrade.

L'agencement banal ne relevait pas uniquement du subterfuge. M. X ne souhaitait pas incorporer de gadgets high-tech susceptibles de détourner l'attention de l'auditoire. La dynamique de groupe était au centre et au cœur de ces réunions.

— Parlez-moi de la nuit dernière, dit-il en jetant un regard à ses tueurs. Comment cela s'est-il passé ?

M. X écouta les rapports, sans se laisser impressionner par les excuses. Il y avait eu deux assassinats la nuit précédente. Il leur avait fixé un quota de dix.

En outre, quel déshonneur que ce soit O, l'une des dernières recrues, qui ait été l'auteur des deux meurtres. M. X se croisa les bras sur sa poitrine.

— Quel est le problème ?

— On n'en a pas trouvé, répondit M. M.

— J'en ai bien trouvé un, moi, rétorqua M. X. Sans grande difficulté, qui plus est. Quant à M. O, il en a trouvé deux.

— Mais pas nous autres. (M. M regarda les autres.) Les effectifs ont diminué dans cette zone.

— Il ne s'agit pas d'un problème géographique, murmura une voix dans le fond.

Les yeux de M. X balayèrent l'auditoire avant de se fixer sur la chevelure foncée de O dans le fond de la salle. Il n'était pas surpris que ce soit lui qui ait pris la parole.

O était l'un de leurs meilleurs éléments, en dépit de sa qualité de nouvelle recrue. Grâce à ses réflexes et à son endurance extraordinaires, il était un excellent combattant mais, comme tous les éléments au-dessus du lot, il était difficile à contrôler. Raison pour laquelle M. X l'avait mis avec ceux qui avaient des siècles d'expérience. O risquait de dominer tout groupe composé d'individus inférieurs, même légèrement, à lui.

— Pourriez-vous développer, M. O ? M. X n'était pas du tout intéressé par l'opinion de cet homme. Mais il était tout à fait disposé à moucher cette nouvelle recrue devant les autres.

O haussa les épaules et s'exprima sur un ton qui frisait l'affront.

— C'est un problème de motivation. Il n'y a aucune conséquence en cas d'échec.

— Et que proposez-vous ? demanda M. X.

O se pencha en avant, saisit M par les cheveux et lui trancha la gorge avec un couteau.

Les autres éradiqueurs s'écartèrent et adoptèrent une posture d'attaque, alors que O s'était rassis et essuyait calmement de ses doigts la lame de son couteau.

M. X dénuda ses dents. Puis reprit le contrôle de lui-même.

Il traversa la pièce pour se rendre auprès de M. L'éradiqueur était encore en vie, haletant, et essayait de freiner l'hémorragie de ses mains.

M. X s'agenouilla.

— Vous allez tous vous en aller. Sur-le-champ. Nous reprendrons demain matin, lorsque vous aurez de meilleures nouvelles à m'apporter. M. O, vous restez.

Quand O défia l'ordre qui venait de lui être donné et initia un mouvement pour se lever, M. X figea l'homme sur sa chaise, prenant le contrôle des muscles puissants de son corps. Sur le moment, O sembla sous le choc et s'évertua à combattre l'emprise exercée sur ses bras et ses jambes.

Mais cette bataille n'était pas de celles qu'il pouvait gagner. L'Oméga conférait toujours quelques avantages supplémentaires au grand éradiqueur. La capacité de domination mentale sur les autres tueurs en faisait partie.

Dès que la pièce fut vide, M. X prit un couteau et poignarda M. M en pleine poitrine. Il y eut un éclair de lumière, puis un bruit sec lorsque l'éradiqueur se désintégra.

M. X jeta un regard furieux à O.

— Si vous refaites encore quelque chose de ce genre, je vous défère devant l'Oméga.

— Non, vous ne le ferez pas. (Bien qu'il soit à la merci de M. X, M. O n'en avait pas pour autant abandonné son arrogance.) Vous n'aimeriez pas donner l'impression que vous êtes incapable de contrôler vos hommes.

M. X se leva.

— Attention, O. Vous sous-estimez le goût de l'Oméga pour les sacrifices. Si je vous offrais comme présent, il serait des plus reconnaissants. (M. X se dirigea vers M. O et laissa courir un doigt le long de sa joue.) Si je devais vous attacher et l'appeler, il

prendrait le plus grand plaisir à vous déballer. Et moi à regarder.

O pencha la tête en arrière, plus en colère qu'effrayé.

— Ne me touchez pas.

— Je suis votre chef. Je peux faire de vous tout ce qui me chante.

D'une main, M. X saisit la mâchoire de O et enfonça son pouce entre les lèvres et les dents de l'homme. Il tira le visage de l'éradiqueur en avant.

— Alors soignez vos manières, ne tuez plus jamais un membre de la Société sans ma permission expresse et nous serons bons amis.

Les yeux marron de O lancèrent des flammes.

— Et maintenant qu'est-ce que vous me dites ? demanda M. X.

Il tendit la main et la passa sur la chevelure couleur chocolat de l'éradiqueur.

O marmonna quelque chose.

— Je ne vous ai pas entendu.

M. X appuya son pouce contre la cavité rebondie sous la langue de O, jusqu'à ce que des larmes perlent au coin de ses yeux. Lorsqu'il relâcha sa pression, il passa son doigt humide sur la lèvre inférieure de O.

— J'ai dit que je ne vous avais pas entendu.

— Oui, *sensei*.

— Bon garçon.

CHAPITRE 31

Marissa n'arrivait pas à trouver une position confortable dans son lit. Peu importe de quel côté elle se tournait où la façon dont elle disposait les oreillers, rien n'y faisait.

C'était comme si son matelas était en pierre et ses draps en papier de verre.

Elle rejeta les couvertures, se leva et se dirigea vers les fenêtres fermées et dissimulées derrière d'épaisses tentures en satin. Elle avait besoin d'air, mais impossible de les ouvrir. C'était le matin.

Elle s'allongea sur la méridienne et remonta ses pieds nus sous sa chemise de nuit en soie.

Kolher.

Elle ne cessait de penser à lui. Chaque fois qu'une nouvelle image d'eux lui venait à l'esprit, un juron lui montait aux lèvres. Choquant.

Toujours, elle avait été docile. Adorable. La perfection et la douceur faites vampire. La colère était en totale opposition avec sa nature.

À ceci près que plus elle pensait à Kolher, plus elle avait envie de cogner.

À supposer qu'elle sache fermer le poing.

Elle baissa les yeux vers sa main. Oui, elle savait. Même si son poing paraissait ridiculement petit.

Surtout comparé au sien.

Être la *shellane* vieille fille et vierge du plus puissant des vampires était l'enfer sur terre. Son échec comme femelle avait réduit à néant le peu d'estime qu'elle avait d'elle-même. L'isolement mettait en danger sa santé mentale. La honte face à l'obligation de vivre chez son frère car elle n'avait pas d'endroit à elle l'avait piquée au plus profond d'elle-même.

Elle était horrifiée de la façon dont les autres la regardaient et parlaient d'elle derrière son dos. Elle avait parfaitement

conscience d'être un sujet constant de conversation, qu'elle était enviée, plainte, épiée, un personnage de légende. Elle savait que son histoire était racontée aux jeunes femelles, même si elle ignorait – et préférait qu'il en soit ainsi – si c'était en guise d'avertissement ou d'encouragement.

Kolher n'avait pas du tout conscience de la souffrance qu'il lui avait infligée.

Pour part, elle était responsable de cet état de fait. Se couler dans le rôle de la femelle douce et aimante lui avait semblé la chose à faire, la seule façon de se montrer digne, la seule chance de finir par partager sa vie avec lui.

Pour en arriver à quoi ?

À ce qu'il se dégotte une humaine aux cheveux bruns pour laquelle il éprouvait des sentiments.

Mon Dieu, la récompense à tous ses efforts se trouvait quelque part entre injustice et cruauté.

Sans compter qu'elle n'était pas la seule à souffrir. Depuis des siècles, Havers s'angoissait à son sujet.

En revanche, tout allait toujours bien pour Kolher. Comme à cet instant même. En ce moment, il était probablement allongé, nu, auprès de cette femelle. Faisant bon usage de son membre viril.

Marissa ferma les yeux.

Elle pensa à la sensation éprouvée lorsqu'on était plaqué contre son corps, tenu dans ses bras vigoureux, consumé par lui. Elle avait été trop choquée par l'image pour ressentir le moindre désir. Il était si massif, allongé, sur la femelle brune, les mains enfouies dans ses cheveux, sa bouche aspirant vigoureusement à sa gorge. En outre, son membre viril lui faisait un peu peur.

Qu'elle ironie.

Elle avait rêvé pendant si longtemps de ce qu'elle ressentirait à ce moment-là. Quand il la prendrait. Quand elle lui donnerait sa virginité et qu'elle connaîtrait la sensation d'avoir un mâle à l'intérieur de soi.

Toutes les fois qu'elle les avait imaginés ensemble, elle avait ressenti de la chaleur dans tout son corps et un chatouillement sur sa peau. Mais la réalité l'avait submergée. Elle n'y avait pas du tout été préparée ; elle avait souhaité que cela dure un peu

plus longtemps et que cela soit un peu moins intense. Elle avait l'impression qu'un peu plus de douceur lui aurait convenu.

Mais là encore, ce n'était pas à elle qu'il pensait. De nouveau, Marissa serra le poing.

Elle ne voulait pas le récupérer. Elle voulait qu'il goûte un peu de cette douleur qu'il lui avait infligée.

Kolher enlaça Beth et l'attira plus près de lui, regardant Rhage par-dessus la tête de son amante. La voir soulager la souffrance du vampire avait rompu toutes sortes de barrières en lui.

Sollicitude vis-à-vis de ses frères, sollicitude vis-à-vis de lui, pensa-t-il. C'était le code le plus ancien des guerriers.

— Viens me rejoindre au lit, lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle le laissa la prendre par la main et la conduire dans sa chambre. Une fois à l'intérieur, il ferma et verrouilla la porte, puis éteignit toutes les bougies à l'exception d'une seule. Ensuite, il dénoua la ceinture du peignoir qu'elle portait et laissa glisser le satin le long de ses épaules. Sa peau nue luisait à la lueur de la dernière bougie.

Kolher retira son pantalon en cuir. Puis tous deux s'allongèrent l'un contre l'autre.

Il ne voulait pas coucher avec elle. Pas maintenant. Il voulait juste qu'ils se donnent l'un à l'autre du réconfort. Sentir sa peau chaude contre la sienne, son souffle qui venait soulever légèrement le duvet de sa poitrine, son cœur battre à quelques centimètres du sien. Il voulait lui offrir la même sorte d'apaisement.

Il caressa ses longs cheveux soyeux et respira profondément.

— Kolher ?

Sa voix était délicieuse dans le silence de la chambre, et il aima sentir sa gorge vibrer contre ses pectoraux.

— Ouais.

Il l'embrassa sur le haut du crâne.

— Tu as perdu qui ?

Elle changea de position, posant son menton sur la poitrine du vampire.

— Perdu ?

— Qui les éradiqueurs t'ont-ils pris ?

La question semblait totalement incongrue. Mais elle ne l'était pas. Elle avait vu les conséquences d'un combat. Savait plus ou moins qu'il ne combattait pas uniquement pour son espèce, mais pour lui.

Un long moment s'écoula avant qu'il puisse répondre.

— Mes parents.

Il sentit Beth passer de la curiosité à la peine.

— Je suis désolée.

Il y eut un long silence.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

C'était une question intéressante, pensa-t-il. Parce qu'il existait deux versions. Dans les traditions vampires, cette nuit sanglante avait pris toutes sortes d'implications héroïques, y compris l'avènement d'un guerrier d'exception. Mais la fiction n'était pas de son fait. Son peuple devait croire en lui, et il avait créé ce dont celui-ci avait besoin pour soutenir sa foi mal placée.

Lui seul connaissait la vérité.

— Kolher ?

Kolher regarda le beau visage de Beth qui lui apparaissait brouillé. Il était quasiment impossible d'ignorer la douceur avec laquelle elle s'était exprimée. Elle voulait lui offrir de la compassion et, pour une raison misérable, il en voulait.

— Ça s'est passé avant ma transition, murmura-t-il. Il y a très longtemps.

Il posa sa main sur les cheveux de Beth, ses souvenirs lui revenant dans toute la vivacité de leur cruauté.

— En tant que Première famille, on pensait être à l'abri des éradiqueurs. Nos foyers étaient bien défendus, bien cachés en forêt, et on déménageait tout le temps.

Kolher se rendit compte que continuer à caresser les cheveux de Beth lui permettait de poursuivre son récit.

— C'était l'hiver. Une froide nuit de février. L'un de nos domestiques avait révélé l'endroit où nous nous trouvions. Les éradiqueurs arrivèrent à quinze ou vingt et massacrèrent tout sur leur passage avant de franchir nos remparts. Jamais je n'oublierai le bruit de leurs coups contre la porte de nos

appartements personnels. Mon père s'empara de ses armes tout en me forçant à me cacher dans un réduit. Il m'y enferma juste avant qu'ils défoncent la porte avec un bélier. Mon père était habile à l'épée, mais eux étaient nombreux.

Beth porta sa main au visage de Kolher. Vaguement, il entendit les mots doux qu'elle prononçait.

Kolher ferma les yeux et vit les images épouvantables qui avaient toujours le pouvoir de le tirer du sommeil.

— Ils massacrèrent les domestiques avant de tuer mes parents. Je vis tout grâce à un trou dans le bois. Comme je te l'ai déjà dit, ma vue était meilleure à l'époque.

— Kolher…

— Pendant le massacre, ils firent tellement de bruit que personne ne m'entendit hurler. (Il tressaillit.) J'ai essayé de sortir. J'ai actionné le verrou, mais il était robuste et moi, faible. J'ai essayé de creuser le bois jusqu'à ce que mes ongles soient en sang. J'ai donné des coups de pieds… (Son corps réagissait au souvenir horrible d'être confiné, sa respiration s'accélérait, son corps était gagné par une sueur froide.) Une fois les éradiqueurs partis, mon père essaya de me rejoindre. Ils l'avaient poignardé en plein cœur et il… Mon père mourut à deux pas du réduit, alors qu'il venait vers moi. J'ai continué à l'appeler encore et encore jusqu'à ce que je n'aie plus de voix. Je l'ai supplié de vivre alors même que je voyais la vie diminuer puis s'éteindre dans ses yeux. Des heures durant, je restai piégé dans le réduit avec leurs corps, à observer les mares de sang qui s'élargissaient. La nuit d'après, des vampires civils arrivèrent et me firent sortir.

Il sentit une caresse réconfortante sur son épaule ; il porta la main de Beth à ses lèvres et embrassa sa paume.

— Avant de partir, les éradiquèrent enlevèrent toutes les tentures. Quand le soleil se leva et entra dans la pièce, tous les corps brûlèrent. Je n'avais plus rien à enterrer.

Quelque chose toucha son visage. Une larme. Celle de Beth.

Il tendit la main et caressa sa joue.

— Pleure pas.

Mais il chérissait la compassion qu'elle témoignait à son égard.

— Pourquoi ?

— Ça ne change rien. J'ai pleuré en assistant à toute la scène et ils sont morts quand même. (Il se tourna sur le côté et l'attira tout contre lui.) Si seulement j'avais pu… Je continue à rêver de cette nuit-là. J'ai été tellement lâche. J'aurais dû être avec mon père, à me battre.

— Mais tu aurais été tué.

— Comme il convient à un mâle. En protégeant les siens. Ce qui est honorable. Au lieu de rester caché dans un réduit.

Il chuinta de dégoût.

— Tu avais quel âge ?

— Vingt-deux ans.

Elle fronça les sourcils, comme si elle avait pensé qu'il était beaucoup plus jeune.

— C'était avant ta transition ?

— Ouais.

— De quoi avais-tu l'air à l'époque ? (Elle caressa les cheveux de son amant.) C'est difficile d'imaginer que tu pouvais tenir dans un réduit, avec ta taille actuelle.

— J'étais différent.

— T'as dit que tu étais faible.

— C'était le cas.

— Alors peut-être que tu avais besoin d'être protégé.

— *Non !* (Il laissa exploser sa colère.) Un mâle protège. Jamais l'inverse.

D'un geste brusque, elle s'écarta de lui.

Tandis que le silence s'installait entre eux, il sut qu'elle pensait à ce qu'il avait fait. De honte, il retira ses mains du corps de la jeune femme. Il roula de côté pour se retrouver loin d'elle, allongé sur le dos.

Jamais il n'aurait dû lui raconter.

Il pouvait très bien imaginer ce qu'elle pensait de lui maintenant. Après tout, comment aurait-elle pu ne pas être révoltée par sa lâcheté ? Par le fait qu'il s'était montré faible au moment où sa famille avait le plus besoin de lui.

Avec un pincement au cœur, il se demanda si elle allait encore le désirer. Si elle l'accueillerait encore dans la chaleur de

son corps. Ou tout cela était-il désormais révolu ? Maintenant qu'elle savait ?

Il attendit qu'elle se rhabille et s'en aille.

Elle resta couchée.

Naturellement, pensa-t-il. Elle comprenait que sa transition était inévitable, et elle avait besoin de son sang. C'était par nécessité.

Il l'entendit soupirer dans l'obscurité. Comme si elle se résignait.

Il ignorait combien de temps ils restèrent ainsi, allongés côte à côte sans se toucher. Des heures, probablement. Il s'endormit brièvement, et se réveilla quand Beth remua contre lui, posant sa jambe nue par-dessus la sienne.

Une bouffée de désir le parcourut, qu'il refréna avec dureté.

Beth laissa courir sa main sur le torse de Kolher. Descendit le long de son ventre et de sa hanche. Il retint son souffle tandis qu'il avait une érection, la main de Beth s'approchant de la zone délicate de son anatomie.

Beth serra son corps contre le sien, ses seins contre son flanc, son sexe contre ses cuisses.

Peut-être qu'elle dormait encore.

Puis elle le prit dans sa main.

Kolher gémit, le dos arqué.

Elle le caressait de sa main assurée.

Instinctivement, il se tendit vers elle, avide de ce qu'elle semblait lui offrir, mais elle l'arrêta. Elle passa à genoux et, en appuyant sur ses épaules, le força à s'allonger sur le matelas.

— Ce moment est pour toi, murmura-t-elle en l'embrassant tendrement.

Il pouvait à peine parler.

— Tu veux… encore de moi ?

Perplexe, elle fronça les sourcils.

— Pourquoi je ne voudrais plus de toi ?

Avec un gémissement pitoyable de soulagement et de gratitude, Kolher voulut l'attirer plus encore à lui. Mais elle ne le laissa pas faire. Elle le repoussa sur le matelas, saisit ses poignets et ramena ses bras au-dessus de sa tête.

Elle l'embrassa dans le cou.

— La dernière fois que nous avons été ensemble, tu t'es montré très… généreux. Tu mérites le même traitement.

— Mais ton plaisir est le mien. (Il s'était exprimé d'une voix râpeuse.) Tu sais pas à quel point j'aime te faire jouir.

— J'en suis pas si sûre.

Il la sentit remuer, puis sa main enserra son sexe en érection. Il s'arc-bouta sur le matelas et laissa échapper un gémissement grave.

— J'en ai peut-être une petite idée.

— T'es pas obligée de faire ça, ajouta-t-il d'une voix rauque, essayant de nouveau de la toucher.

Elle s'appuya de tout son poids contre ses poignets pour l'immobiliser.

— Détends-toi. Laisse-moi faire.

Kolher, incrédule et le souffle court, la regarda tandis qu'elle appuyait ses lèvres contre les siennes.

— Je veux te faire l'amour, murmura-t-elle.

Dans un froissement soyeux, la langue de Beth s'introduisit dans la bouche de Kolher. La pénétra. Effectua des allers et retours comme si elle le possédait.

Kolher sentit tout son corps se raidir.

À chacune de ses poussées, elle s'enfonçait plus profondément en lui, sous sa peau et dans son cerveau. Dans son cœur. Elle le prenait, prenait possession de lui. Apposait sa marque sur lui.

Quand sa langue quitta sa bouche, elle continua à explorer son corps. Beth lécha son cou. Ses mamelons. Griffa légèrement son ventre. Mordilla son os iliaque.

Kolher saisit la tête de lit et tira, imprimant à tout le lit un mouvement et un craquement de protestation.

Les vagues de chaleur qui le submergeaient lui donnaient l'impression qu'il allait s'évanouir. La sueur perlait sur sa peau. Son cœur battait si vite qu'il commençait à s'emballer.

Des mots se bousculèrent sur ses lèvres, flux de conscience en langue ancienne, expression gutturale de ce qu'elle lui faisait, de la beauté qu'elle avait à ses yeux.

Lorsqu'elle prit son sexe en érection dans sa bouche, il faillit jouir. Il cria, le corps saisi de spasmes. Elle se retira, lui laissant un peu de temps pour récupérer.

Puis elle le soumit à une vraie torture.

Elle savait parfaitement quand agir et quand s'arrêter. Sa bouche humide sur le gland épais de son sexe, ses mains qui s'activaient le long de son pénis lui procuraient des sensations auxquelles il pouvait à peine résister. Elle l'amena encore et encore au bord de la jouissance, jusqu'à ce qu'il la supplie.

Alors elle l'enfourcha. Il baissa la tête et vit que ses cuisses étaient écartées au-dessus de son sexe en érection. Il faillit éjaculer.

— Prends-moi, gémit-il. *Je t'en prie*.

Elle le prit à l'intérieur d'elle ; la sensation se répercuta dans tout le corps de Kolher. Tendue, humide et chaude, elle l'enveloppait. Elle commença à bouger dans un rythme lent. Il ne résista pas longtemps. Lorsqu'il jouit, il eut l'impression d'être coupé en deux, l'énergie libérée créant une onde de choc qui se répercuta dans la pièce, fit trembler les meubles, éteignit les bougies.

Lorsqu'il revint lentement à lui, il prit conscience que c'était la première fois que quelqu'un en avait fait autant pour le satisfaire.

Il avait envie de pleurer de joie qu'elle ait encore voulu de lui.

Dans l'obscurité, Beth sourit en entendant les gémissements de Kolher tandis que son corps bougeait au rythme du sien. L'intensité de l'orgasme de son amant fut sur le point de déclencher le sien. Elle s'appuya contre son torse lorsque les ondes de plaisir la parcoururent.

Comme elle craignait d'être trop lourde, elle ébaucha un mouvement pour s'écarter, mais il l'en empêcha en la maintenant par les hanches. Il prononça des sons merveilleux qu'elle ne comprit pas.

— Quoi ?

— Reste où t'es, répéta-t-il dans sa langue.

Elle reprit place au-dessus de lui et se détendit complètement.

Elle se demandait ce qu'il lui avait dit pendant qu'elle lui faisait l'amour, mais le ton de sa voix, déférent, laudateur, était explicite. Quels qu'aient été ses mots, c'étaient les mots d'un amant.

— La langue que tu parles est magnifique, dit-elle.

— Aucun mot n'est digne de toi.

Sa voix semblait différente. Il avait l'air différent avec elle.

Pas de barrières, pensa-t-elle. Il n'y avait plus de barrières entre eux à cet instant même. Cette méfiance implacable, cette attitude de prédateur toujours sur ses gardes avait disparu.

De façon étonnante, elle se sentit devenir protectrice à son égard.

C'était bizarre d'éprouver ces sentiments pour quelqu'un de tellement plus puissant physiquement. Mais il avait besoin de protection. À cet instant où il se laissait aller, elle sentait sa vulnérabilité. Son cœur était à portée de sa main.

Mon Dieu, cette histoire horrible sur la mort de ses parents.

— Kolher ?

— Hmm ?

Elle voulait le remercier de lui avoir dit. Mais elle ne voulait pas anéantir la fragile communion qui s'était établie entre eux.

— Quelqu'un t'a déjà dit à quel point tu es beau ? dit-elle.

Il haussa les épaules.

— Les guerriers ne sont pas beaux.

— Tu l'es. Pour moi. D'une beauté à couper le souffle.

Il cessa de respirer. Puis il l'écarta d'elle. D'un mouvement rapide, il sortit du lit et, quelques instants plus tard, la lumière s'alluma dans la salle de bains. Elle entendit l'eau couler.

Elle aurait dû savoir que ça n'allait pas durer. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir envie de pleurer sa perte.

Beth chercha ses vêtements, les trouva et les passa.

Lorsque Kolher sortit de la salle de bains, elle se dirigeait vers la porte.

— Où tu vas ? demanda-t-il.

— Travailler. Je sais pas quelle heure il est, mais j'arrive généralement vers 9 heures. Je dois déjà être en retard.

Elle ne parvenait pas à distinguer la pièce autour d'elle, mais elle finit par trouver la porte.

— Je veux pas que tu partes.

Kolher se trouvait tout près d'elle et sa voix la fit sursauter.

— J'ai une vie. Je dois la reprendre.

— Ta vie est ici.

— Non.

Beth tâtonna pour trouver les verrous, mais elle ne parvint pas à les actionner, même lorsqu'elle y mit toutes ses forces.

— Tu vas me laisser sortir d'ici ? murmura-t-elle.

— Beth. (Il prit sa main dans la sienne, forçant la jeune femme à s'arrêter. Les bougies s'allumèrent comme s'il désirait qu'elle le voie.) Je suis désolé de ne pas être… plus facile.

Elle s'écarta de lui.

— Je voulais pas te mettre mal à l'aise. Je voulais que tu saches ce que je ressentais. C'est tout.

— C'est dur pour moi de croire que je te dégoûte pas. Beth le regarda, incrédule.

— Mon Dieu, mais pourquoi ?

— Parce que tu sais ce qui s'est passé.

— Avec tes parents ? (Elle le regarda bouche bée.) Je vais être claire. Tu crois me dégoûter parce que tu as été forcé d'assister au massacre de ta mère et de ton père ?

— J'ai rien fait pour les sauver, aboya-t-il.

— Tu étais enfermé.

— J'ai été lâche.

— Non, c'est faux. (Elle avait probablement tort de se mettre en colère après lui, mais pourquoi n'arrivait-il pas à voir le passé plus clairement ?) Comment tu peux dire…

— J'ai arrêté de crier !

Sa voix ricocha dans toute la pièce, la faisant sursauter.

— Quoi ? murmura-t-elle.

— J'ai arrêté de crier. Quand ils en eurent fini avec mes parents et le *doggen*, j'ai arrêté de crier. Les éradiqueurs fouillaient nos appartements. Ils étaient à ma recherche. Je suis resté silencieux. J'ai mis ma main sur ma bouche pour m'empêcher de crier. J'ai prié pour qu'ils me trouvent pas.

— Bien sûr, dit-elle d'une voix douce. Tu voulais vivre.

— Non, rétorqua-t-il. J'avais *peur* de mourir.

Elle voulut le toucher, mais elle était certaine qu'il s'écarterait.

— Kolher, tu ne comprends pas ? Tu es une victime, tout comme eux. La seule raison pour laquelle tu es encore là aujourd'hui est que ton père t'aimait suffisamment pour te mettre en sécurité. Tu t'es tu car tu voulais survivre. Il n'y a pas de honte à ça.

— J'ai été lâche.

— Ne sois pas ridicule ! Tu venais de voir tes parents massacrés sous tes yeux ! (Beth, qui avait parlé d'une voix durcie par la frustration, secoua la tête.) Tu ferais mieux de repenser ta façon de voir ces événements. Ces heures terribles t'ont marqué, ce qui est compréhensible, mais tu prends tout de travers. *Tout de travers !* Laisse tomber ton laïus sur l'honneur du guerrier et fous-toi un peu la paix.

Silence.

Ah, bordel ! Il manquait plus que ça. Le type s'ouvre à elle et elle lui renvoie sa honte en pleine figure. Super, pour encourager l'intimité.

— Kolher, je suis désolée. J'aurais pas dû…

Il lui coupa la parole. Sa voix comme son visage étaient aussi durs que de la pierre.

— Personne m'a jamais parlé sur ce ton.

Et merde !

— Je suis vraiment désolée. Je comprends pas…

Kolher la prit dans ses bras et la serra fort contre lui, en lui parlant de nouveau dans cette langue étrange. Lorsqu'il s'écarta, il termina son monologue par un mot qui ressemblait à *« leelane »*.

— C'est comme ça qu'on dit « salope » en langue vampire ?

— Non, pas du tout. (Il l'embrassa.) C'est juste une façon de dire que j'ai vachement de respect pour toi. Même si je ne suis pas d'accord avec ta façon de voir mon passé.

Beth posa sa main sur le cou de son amant et le secoua légèrement.

— Mais tu peux au moins accepter l'idée que ce qui s'est passé ne change pas l'opinion que j'ai de toi. Même si j'ai

énormément de peine pour toi et ta famille et pour ce que vous avez dû endurer.

Il y eut un long silence.

— Kolher, répète après moi : oui, Beth, je comprends et j'ai confiance en la sincérité de tes sentiments pour moi. (De nouveau, elle lui secoua le cou.) Allez, répète après moi. (Un autre silence.) Maintenant.

— Oui, dit-il, lèvres serrées.

Mon Dieu, s'il serait encore plus ses lèvres, il allait faire sauter ses dents de devant.

— Oui, quoi ?

— Oui, Beth.

— J'ai confiance en la sincérité de tes sentiments pour moi.

Il marmonna les mots.

— Bien.

— T'es dure, tu sais ça ?

— Il vaut mieux si je dois rester avec toi.

Soudain, il prit le visage de Beth dans ses mains.

— Je le veux, déclara-t-il avec fougue.

— Quoi ?

— Que tu restes avec moi.

Elle en eut le souffle coupé. Un espoir ténu s'enflamma dans son cœur.

— C'est vrai ?

Il ferma les yeux et secoua la tête.

— Ouais. Et c'est complètement stupide. C'est dingue. Et dangereux.

— Ça doit pas te changer beaucoup.

Il éclata de rire et la regarda.

— Ouais, t'as raison !

Mon Dieu ! La tendresse qu'elle lisait dans les yeux de Kolher lui brisait le cœur.

— Beth, je veux rester avec toi. Mais tu dois comprendre que tu vas devenir une cible. Et je sais pas comment te protéger. Je sais pas comment…

— On trouvera, répondit-elle. On y arrivera ensemble. Il l'embrassa. Un baiser long. Langoureux. Amoureux.

— Tu restes alors ? demanda-t-il.

— Non. Il faut vraiment que j'aille travailler.

— Je veux pas que tu partes. (Il prit le menton de Beth dans sa main.) Je déteste l'idée de pas pouvoir être avec toi dehors pendant la journée.

Mais les verrous s'actionnèrent et la porte s'ouvrit.

— Comment tu fais ça ? demanda-t-elle.

— Tu seras rentrée avant le crépuscule.

Ce n'était pas une requête. Loin de là.

— Je serai de retour un peu après le coucher du soleil. Il grogna.

— Je promets d'appeler s'il y a le moindre truc bizarre. (Elle fit les yeux ronds. Bon sang, il allait falloir qu'elle redéfinisse ce mot.) Je veux dire de plus bizarre.

— J'aime pas ça.

— Je serai prudente.

Elle l'embrassa puis monta les escaliers. Elle sentait encore ses yeux sur elle lorsqu'elle ouvrit le tableau et entra dans le salon.

CHAPITRE 32

Beth se rendit à son appartement, donna à manger à Bouh et arriva au bureau juste après midi. Pour une fois, elle n'était pas affamée et travailla pendant l'heure du déjeuner. Plus ou moins. Elle ne parvenait pas vraiment à se concentrer et se livra surtout à une rotation des piles de documents qui encombraient son bureau.

Butch lui laissa deux messages pendant la journée, confirmant leur rendez-vous à l'appartement de Beth vers 20 heures.

À 16 heures environ, elle décida d'annuler son rendez-vous avec lui.

Rien de bien n'en sortirait. En aucun cas, elle ne dénoncerait Kolher à la police et, si elle s'imaginait que Dur-à-cuire prendrait des gants avec elle parce qu'il l'aimait bien et qu'ils se trouvaient dans son appartement, elle ne faisait que se mentir à elle-même.

Néanmoins, elle n'avait nulle envie de jouer les autruches. Elle savait qu'elle allait être convoquée pour un interrogatoire. Comment pourrait-il en être autrement ? Tant que Kolher restait suspect, elle serait dans le collimateur de la police. Elle devait prendre un bon avocat et attendre d'être convoquée au poste.

En revenant de la photocopieuse, elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le ciel de fin d'après-midi était couvert, annonciateur d'orages dans l'air épais et lourd. Elle dut détourner le regard. Ses yeux lui faisaient mal et l'inconfort ne disparaissait pas quand elle clignait des yeux.

Revenue à son bureau, elle avala deux aspirines et appela le poste de police pour parler à Butch. Lorsque Ricky l'informa qu'il était en congé administratif, elle demanda à parler à José. Il prit immédiatement le combiné.

— La suspension de Butch. C'est arrivé quand ? demanda-t-elle.

— Hier après-midi.

— Il va être viré ?

— Officieusement ? Probablement.

Butch n'allait donc pas passer à son appartement, après tout.

— Où tu es, mam'zelle B ? demanda José.

— Au bureau.

— C'est vrai ?

Sa voix était plus triste qu'agressive.

— Vérifie le numéro d'appel.

José soupira longuement.

— Je dois te convoquer.

— Je sais. Tu peux me laisser le temps de prendre un avocat ?

— Tu crois que tu vas en avoir besoin ?

— Ouais.

José jura.

— Tu devrais rester loin de cet homme.

— Je te rappelle plus tard.

— Une autre prostituée a été tuée la nuit dernière. Même mode opératoire.

Il lui fallut quelques instants pour digérer l'information. Elle ne savait pas ce que Kolher avait fait lorsqu'il était sorti. Mais pourquoi aurait-il tué une prostituée ?

À fortiori, deux prostituées.

L'angoisse la gagna et battit à ses tempes.

Mais elle ne pouvait simplement pas imaginer Kolher trancher la gorge d'une pauvre femme sans défense et la laisser agoniser dans une ruelle. C'était un guerrier, pas un tueur. Et même s'il agissait en dehors du cadre de la loi, elle ne pouvait pas l'imaginer tuer quelqu'un qui ne l'avait pas menacé. Surtout après ce qui était arrivé à ses parents.

— Écoute-moi bien, Beth, reprit José. J'ai pas besoin de te dire à quel point la situation est grave. Cet homme est notre suspect principal dans trois meurtres, et faire obstruction à la

justice est un délit sérieux. Même si ça doit me déchirer le cœur, je t'arrêterai.

— Il a tué personne la nuit dernière.

Son estomac se retourna.

— Tu admets savoir où il est.

— Je dois y aller, José.

— Beth, je t'en prie. Arrête de le protéger. Il est dangereux…

— Il a pas tué ces femmes.

— C'est ce que tu crois.

— T'étais un vrai ami, José.

— Bordel ! (Il ajouta quelques mots en espagnol.) Grouille-toi de prendre un avocat, Beth.

Elle raccrocha, prit son sac et éteignit son ordinateur. La dernière chose qu'elle souhaitait était que José vienne lui passer les menottes au bureau. Elle devait repasser chez elle, prendre des vêtements, et aller chez Kolher aussi vite que possible.

Peut-être pouvaient-ils disparaître purement et simplement tous les deux. Peut-être était-ce leur seule option. Car tôt ou tard, la police les trouverait à Caldwell.

Dans Trade Street, elle fut saisie de crampes d'estomac et la chaleur lui pompait toute son énergie. Dès qu'elle fut arrivée chez elle, elle se versa un verre d'eau glacée mais, quand elle essaya de le boire, ses intestins se retournèrent. Elle s'était peut-être chopé une gastro. Elle avala deux Rennie et pensa à Rhage. Il lui avait peut-être refilé quelque chose.

Mon Dieu, ses yeux la faisaient atrocement souffrir.

Elle savait qu'elle devait commencer à faire son sac, mais elle retira ses vêtements, passa un tee-shirt et un short et s'assit sur le futon. Elle voulait juste se reposer un petit moment mais, une fois assise, elle n'arriva plus à se remettre en mouvement.

Au radar, comme si ses neurones se bouchaient dans son cerveau, elle revit la blessure de Kolher. Il ne lui avait pas dit comment il s'était fait ça. Et s'il avait attaqué une prostituée et que la femme s'était défendue ?

De ses doigts, Beth commença à se masser les tempes tandis que la nausée la saisissait et faisait remonter de la bile dans sa gorge. Des lumières dansèrent devant ses yeux.

Non, ce n'était pas une gastro. Elle se payait une migraine infernale.

Kolher recomposa le numéro.

Manifestement, Tohrment visualisait le numéro de l'appelant et l'évitait comme la peste.

Merde ! Kolher détestait avoir à s'excuser, mais il voulait vraiment régler cette histoire. Sinon les choses allaient dégénérer.

Il prit le téléphone portable avec lui dans le lit et s'appuya contre la tête du lit. Il voulait appeler Beth. Juste pour entendre sa voix.

Ouais, tu parles qu'il disparaîtrait après sa transition ! Il supportait à peine d'être loin d'elle pendant deux petites heures.

Bon sang, il était drôlement accro à cette femelle. Il n'arrivait pas à croire ce qu'il avait dit pendant qu'elle lui faisait l'amour. Puis il avait décroché le gros lot en l'appelant *leelane* au moment où elle partait.

Il ferait mieux de l'admettre. Il était probablement en train de tomber amoureux.

Et comme si ça ne suffisait pas, elle était à demi humaine.

En plus d'être la fille de Audazs.

Mais comment ne pas l'adorer ? Elle était si forte, la même volonté que la sienne. Il pensa à la façon dont elle lui avait tenu tête à propos de son passé. Peu auraient osé, et il savait de qui elle tenait son courage. Son père aurait probablement fait la même chose.

Son téléphone portable sonna et il décrocha.

— Ouais ?

— *On a des problèmes*. (C'était Viszs.) *Je viens de lire le journal. Une autre prostituée a été retrouvée morte. Dans une ruelle. Vidée de son sang*.

— Et ?

— *J'ai piraté la base de données du légiste. Dans les deux cas, les femmes avaient des blessures au cou.*

— Merde, Zadiste !

— *C'est ce que je pense. J'arrête pas de lui dire d'arrêter ses conneries. Faut que tu lui parles*.

— Ce soir. Dis aux frères de venir ici d'abord. Je vais le confronter devant tout le monde.

— *Bonne idée. Et nous, on enlèvera tes mains de sa gorge quand il l'ouvrira.*

— Tu sais où est Tohr ? J'arrive pas à le joindre.

— *Aucune idée, mais si tu veux je peux passer chez lui en allant chez D.*

— D'accord. J'ai besoin qu'il soit là ce soir.

Kolher raccrocha.

Merde ! Quelqu'un allait devoir mettre une muselière à Zadiste.

Ou lui enfoncer une dague dans la poitrine.

Butch laissa la voiture s'arrêter doucement. Il n'espérait pas vraiment trouver Beth chez elle, mais se dirigea quand même vers la porte et sonna. Pas de réponse.

Surprise, surprise.

Il fit le tour du bâtiment et pénétra dans la cour. La nuit était tombée depuis longtemps, mais tout était éteint chez elle, ce qui n'était pas encourageant. Il posa ses mains contre la porte vitrée pour tenter de voir à l'intérieur.

Beth ! Mon Dieu !

Elle gisait sur le sol, face contre terre, le bras tendu devant elle vers un téléphone qui restait hors de portée. Elle avait les jambes écartées, comme si elle s'était tordue de douleur.

Non !

Il cogna contre la vitre.

Elle remua légèrement, comme si elle l'avait entendu.

Butch se dirigea vers une fenêtre, enleva l'une de ses chaussures et passa son poing dedans. Il frappa la vitre avec jusqu'à ce que celle-ci se fissure et se brise. En tentant d'atteindre le verrou, il se coupa, mais se foutait royalement de même perdre un bras pour la sauver. Il s'engagea dans l'ouverture et renversa une table en plongeant.

— Beth, tu m'entends ?

Elle ouvrit la bouche. La remua lentement. Sans réussir à articuler un son.

Il chercha du sang mais n'en trouva pas, alors il la fit rouler sur le dos. Elle était aussi pâle qu'une épitaphe de pierre tombale, moite et à peine consciente. Elle ouvrit les yeux : ses pupilles étaient complètement dilatées.

Il lui étendit les bras, à la recherche de traces de piqûres. Il n'en vit aucune, mais n'allait pas perdre plus de temps à lui enlever ses chaussures pour regarder entre ses orteils.

Butch ouvrit son téléphone portable et appela les urgences.

Lorsqu'il obtint une réponse, il n'attendit pas les formules de politesse.

— J'ai une overdose probable.

Beth tenta de lever le bras et secoua la tête. Elle essayait de lui enlever le téléphone des mains.

— Du calme, ma belle. Je vais m'occuper de… La voix de l'opérateur l'interrompit.

— *Monsieur ? Allô ?*

— Conduis-moi chez Kolher, gémit Beth.

— Qu'il aille se faire foutre.

— *Pardon ?* dit l'opérateur. *Monsieur, vous pouvez me dire ce qui se passe ?*

— Overdose. Je crois que c'est à l'héroïne. Ses pupilles sont fixes et dilatées. Elle n'a pas encore vomi…

— Kolher, il faut que j'aille chez Kolher.

— … mais ne cesse de perdre et de reprendre connaissance…

Beth se releva brusquement et lui fit tomber le téléphone des mains.

— Je vais mourir…

— Non, putain ! hurla-t-il.

Elle saisit Butch par la chemise. Tout son corps tremblait, de la sueur maculant son tee-shirt.

— J'ai besoin de lui.

Butch la fixa droit dans les yeux.

Il s'était gouré. Sur toute la ligne. C'était pas une overdose. C'était une crise de manque.

Il secoua la tête.

— Non, ma belle.

— *Je t'en prie*. J'ai besoin de lui. Je vais mourir.

Soudain, elle passa en position fœtale, comme si une vague de douleur venait de la couper en deux. Le téléphone lui échappa, hors de portée.

— Butch, je t'en prie.

Putain ! Elle avait l'air mal en point. Comme si elle allait y rester.

S'il la conduisait aux urgences, elle risquait de mourir pendant le transport. La méthadone était censée soulager les crises de manque, pas provoquer des descentes comme ça.

Putain.

— *Aide-moi.*

— *Ah putain !* s'exclama Butch. C'est loin ?

— Wallace.

— Avenue ?

Elle acquiesça.

Butch ne se laissa pas le temps de penser. Il la prit dans ses bras et traversa la cour.

Il allait foutre une belle raclée à ce fils de pute.

Kolher croisa les bras et s'appuya contre le mur du salon. Autour de lui, les membres de la Confrérie attendaient qu'il prenne la parole.

Tohr, lui aussi, était là mais, dès l'instant où il avait passé la porte, il s'était refusé à croiser le regard de Kolher. *Parfait*, songea Kolher. *On va faire ça en public.*

— Mes frères, on a deux choses à régler. (Il fixa le visage de Tohr.) J'ai gravement offensé l'un de vous. C'est pourquoi j'octroie un *honoris* à Tohrment.

Tohrment fut saisi de surprise. Tout comme le reste de l'assemblée.

C'était une action sans précédent, et il le savait. Un *honoris* était avant tout un coup porté en représailles, et celui à qui il était accordé avait le choix de l'arme. Poing, dague, pistolet, chaînes. Ce rituel avait pour objectif de laver l'honneur de l'offensé aussi bien que de l'offenseur.

Le choc perceptible dans la pièce n'était pas dû à l'acte en soi. Les membres de la Confrérie avaient l'habitude de ce rituel.

Compte tenu de leur nature agressive, chacun d'entre eux avait à un moment offensé gravement l'un des frères.

Mais Kolher, en dépit de toutes ses actions, n'avait jamais accordé *d'honoris* à ce jour. Car selon la loi vampire, quiconque levait la main sur lui ou le menaçait d'une arme était passible de la peine de mort.

— Devant ces témoins, écoute-moi, dit-il d'une voix forte et claire. Je t'absous de toutes les répercussions. Tu acceptes ?

Tohr baissa la tête. Les mains dans les poches de son pantalon de cuir, il secoua lentement la tête.

— Je peux pas te frapper, Seigneur.

— Et tu peux pas non plus me pardonner ?

— Je sais pas.

— Je peux pas t'en vouloir.

Mais, bon sang, il aurait aimé que Tohr accepte. Ils avaient tous les deux besoin de dépasser ça.

— Je referai ma proposition à un autre moment.

— Et je continuerai à la décliner.

— Qu'il en soit ainsi. (Puis Kolher jeta un regard furieux à Zadiste.) Passons maintenant à ta putain de vie amoureuse.

Z. qui se tenait derrière son frère jumeau, avança d'un pas nonchalant.

— Si quelqu'un s'est tapé la fille de Audazs, c'est toi, pas moi. C'est quoi le problème ?

Des frères laissèrent échapper des jurons.

Kolher dénuda ses canines.

— Je vais pas relever, Z. Mais juste parce que je sais à quel point tu aimes les coups et que je suis pas d'humeur à te faire ce plaisir. (Il se redressa, pour parer un éventuel mouvement de Z.) Je veux que tu te calmes avec les putes. Ou, au moins, que tu nettoies après toi.

— De quoi tu parles ?

— On a pas besoin de toute cette pub.

Zadiste regarda Fhurie, qui déclara :

— Les corps. Les flics les ont trouvés.

— Quels corps ?

Kolher secoua la tête.

— Bordel, Z. ! Tu crois vraiment que les flics vont pas chercher à résoudre le meurtre de deux femmes qu'on a laissé se vider de leur sang dans une ruelle ?

Zadiste avança si près que leurs torses se touchèrent.

— Je sais pas de quoi tu parles. Sens-moi. Je dis la vérité.

Kolher inspira profondément. Il huma l'odeur de l'outrage, une odeur acidulée semblable à celle d'un déodorant citronné. Mais il ne sentit ni angoisse ni subterfuge.

Le hic, c'était que Z. n'était pas seulement un tueur assoiffé de sang, mais aussi un fieffé menteur.

— Je te connais trop bien, déclara Kolher d'une voix calme, pour croire un traître mot de ce que tu dis.

Z. commença à grogner. Fhurie s'avança rapidement, entourant de son avant-bras puissant le cou de son frère jumeau et tirant le vampire en arrière.

— Tout doux, Z., dit Fhurie.

Zadiste saisit le poignet de son jumeau et se dégagea. Son regard brûlait de haine.

— Un de ces quatre, Seigneur, je vais…

Un bruit semblable à un tir de canon l'interrompit. Quelqu'un cognait de toutes ses forces à la porte d'entrée.

Ensemble, les frères sortirent du salon et se dirigèrent vers le vestibule, leurs pas lourds accompagnés du cliquetis de leurs armes.

Kolher contrôla le moniteur installé dans le mur.

Lorsqu'il vit Beth dans les bras du flic, il en eut le souffle coupé. Il ouvrit la porte et saisit le corps tandis que l'homme se précipitait à l'intérieur.

C'est le moment, pensa-t-il. *Le moment de la transition.*

Le flic vibrait tout entier de colère quand il laissa passer Beth de ses bras à ceux de Kolher.

— Espèce de fils de pute ! Comment tu peux lui faire ça ?

Kolher ne se donna pas la peine de répondre. Beth dans les bras, il se dirigea d'un pas rapide vers ses frères. Il sentait leur étonnement, mais ce n'était pas le moment de donner des explications.

— Qu'on me laisse tuer cet humain, aboya-t-il. Je veux pas qu'il quitte la maison tant que je serai pas revenu.

Kolher traversa le salon à toute vitesse. Poussa le tableau. Descendit les escaliers aussi vite qu'il le put.

Le temps était compté.

Butch regarda le dealer de drogue disparaître avec Beth. La tête de la jeune femme se balançait tandis qu'ils s'éloignaient tous les deux, ses cheveux flottant dans l'air comme un drapeau soyeux.

Pendant un instant, il fut comme paralysé, tiraillé entre son envie de crier et son besoin de pleurer.

Quel gâchis. Quel terrible gâchis.

Puis il entendit la porte se refermer et se verrouiller derrière lui. Et se rendit compte qu'il était entouré par les cinq fils de pute les plus menaçants qu'il ait jamais vus.

Une main atterrit sur son épaule, aussi lourde qu'une enclume.

— Ça te dirait de rester dîner ?

Butch leva les yeux. Le type portait une casquette de base-ball et avait une sorte de marque – un tatouage ? – sur le visage.

— Ça te dirait *d'être* le dîner ? demanda un autre, aux allures de top-modèle.

De nouveau, Butch sentit la colère le gagner, épaissir ses muscles et tendre ses os.

Il remonta son pantalon.

Ces gars avaient envie de s'amuser ? pensa-t-il. Parfait. C'est parti pour une putain de danse !

Pour montrer qu'il n'avait pas peur, Butch les fixa l'un après l'autre dans les yeux. Les deux qui venaient de parler. Puis le type à l'allure relativement normale qui se tenait derrière eux. Ainsi qu'un autre type avec une tignasse pour laquelle des femmes auraient payé sans hésiter des centaines de dollars dans un salon chicos.

Puis le dernier.

Butch fixa le visage balafré. Des yeux noirs lui rendirent son regard.

Ce type, pensa Butch, *c'est de lui qu'il fallait se méfier.*

D'un haussement d'épaules, il se dégagea de l'emprise.

— Dites-moi un truc, les gars, commença-t-il d'une voix traînante. Vous portez du cuir parce que ça vous excite ? Vous trempez votre queue entre vous ?

Butch heurta si violemment la porte que ses dents du fond s'entrechoquèrent.

Le top-modèle plongea son visage parfait dans celui de Butch.

— À ta place, je ferais gaffe à ce que je dis.

— Pourquoi, mec, quand tu gardes un œil dessus ? Tu vas me rouler une pelle maintenant ?

Un grognement comme Butch n'en avait jamais entendu sortit de la gorge du type.

— C'est bon, c'est bon. (Celui qui semblait le plus normal s'avança.) Recule, Rhage. C'est bon. On se calme.

Il fallut au top-modèle près d'une minute pour lâcher Butch.

— C'est bon. On reste cool, murmura M. Normal, tapotant son pote dans le dos avant de regarder Butch. Toi, rends-toi service et boucle-la.

Butch haussa les épaules.

— Qu'est-ce que j'y peux, moi, si le blond rêve de me tripoter ?

Le type s'élança de nouveau et M. Normal, cette fois, ne chercha pas à retenir son ami.

Le poing qui vint heurter la mâchoire de Butch résonna dans toute sa tête. Sous l'effet de la douleur, Butch laissa libre cours à la rage qui l'animait. La peur de ce qui pouvait arriver à Beth, la haine refoulée de ces voyous, la frustration relative à son boulot, tout sortit de lui. Il plaqua le plus grand des hommes au sol.

Sur le moment, le gars fut surpris, comme s'il ne s'attendait pas à autant de vitesse ou de force chez Butch, qui en profita. En guise de représailles, il frappa le blond au visage, puis le saisit par la gorge.

L'instant d'après, Butch était allongé sur le dos, l'homme, à califourchon sur sa poitrine, l'immobilisant fermement au sol.

Le type prit le visage de Butch dans sa main et le pressa comme un citron. Butch avait les plus grandes difficultés à respirer ; il haletait.

— Peut-être bien que je vais rendre une petite visite à ta femme, déclara le type, et me la faire plusieurs fois. Qu'est-ce que t'en dis ?

— J'ai pas de femme.

— Ta copine, alors.

Butch aspira un peu d'air.

— J'en ai pas non plus.

— Si les nanas veulent pas de toi, qu'est-ce qui te fait croire que tu pourrais me brancher ?

— Je voulais te foutre la haine.

Le type plissa ses yeux bleus électriques.

Il devait porter des lentilles, pensa Butch. Personne n'avait les yeux de cette couleur.

— Ah ouais ? demanda le blond.

— Si j'avais attaqué le premier (Butch inspira plus profondément encore) tes gars seraient intervenus tout de suite. Ils m'auraient réglé mon compte. Sans que j'aie la moindre chance de t'atteindre.

Le blond relâcha un peu son emprise et éclata de rire tandis qu'il délestait Butch de son portefeuille, de ses clés et de son téléphone portable.

— Hé les mecs, je crois que ce type me plaît bien ! s'exclama le blond.

Quelqu'un se racla la gorge. Discrètement.

Le blond se remit debout. Butch, haletant, roula sur le côté. Lorsqu'il leva les yeux, il crut halluciner.

Debout dans le vestibule se trouvait le petit homme âgé en livrée. Il portait un plateau d'argent.

— Excusez-moi, messieurs. Le dîner sera servi dans environ un quart d'heure.

— Dites, ce sont des crêpes aux épinards ? demanda le blond en se dirigeant vers le plateau.

— Oui, Monsieur.

— Génial !

Les autres hommes se regroupèrent autour du majordome et se servirent. Et prirent des serviettes à cocktail. Comme s'ils ne voulaient pas risquer de renverser quoi que, ce soit.

Putain, mais qu'est-ce que c'est que tout ce cirque ?

— Puis-je vous demander une faveur ? dit le majordome.

M. Normal acquiesça vigoureusement.

— Apportez un autre plateau et on tuera tout ce que vous voudrez.

Ouais, finalement, ce type est peut-être pas si normal que ça.

Le majordome sourit comme si la réponse le touchait.

— Si vous envisagez de saigner l'humain, seriez-vous assez aimable de le faire dans la cour arrière ?

— Aucun problème, répondit M. Normal en enfournant une autre crêpe dans la bouche. Bon sang, Rhage, t'as raison ! Ces crêpes sont trop bonnes !

CHAPITRE 33

Kolher sentait le désespoir le gagner. Il n'arrivait pas à faire reprendre connaissance à Beth.

Sa peau ne cessait de refroidir.

De nouveau, alors qu'elle était allongée sur le lit, il la secoua.

— Beth, Beth ! Tu m'entends ?

Beth remua les mains, mais Kolher eut l'impression qu'il s'agissait d'un spasme involontaire. Il colla son oreille contre sa bouche. Beth continuait à respirer, même si les intervalles entre deux expirations étaient d'une longueur alarmante. Alarmante, aussi, la faiblesse de son souffle.

Merde !

Il dénuda son poignet et était sur le point de s'ouvrir une veine lorsqu'il prit conscience qu'il voulait la tenir dans ses bras si elle était capable de boire.

Quand elle serait capable de boire.

Il retira son holster, en tira une dague et enleva sa chemise. Il tâta son cou jusqu'à ce qu'il trouve la jugulaire. Il plaça la pointe de la dague contre sa peau et se coupa. Le sang gicla.

Il passa son doigt sur l'entaille et le porta aux lèvres de Beth. Lorsqu'il l'enfonça dans sa bouche, la langue de la jeune femme resta inerte.

— Beth, murmura-t-il, reviens.

Il lui donna encore de son sang.

— Bordel, meurs pas ! (Les bougies s'illuminèrent dans la pièce.) Je t'aime, *bordel ! Lâche pas !*

La peau de Beth commençait à virer au bleu, même lui pouvait percevoir le changement de couleur.

Il se mit à prier avec frénésie, des prières anciennes dans la vieille langue des vampires. Des prières qu'il croyait avoir oubliées.

Beth ne remuait pas. Elle était beaucoup trop immobile. L'Estompe planait sur elle.

Saisi de furie, Kolher se mit à hurler et agrippa le corps de Beth. Il le secoua si fort que les longs cheveux de la jeune femme s'emmêlèrent. Il berçait son corps, fixant de ses yeux aveugles le mur noir devant lui.

Marissa accorda le plus grand soin à sa toilette, résolue à paraître à son avantage lorsqu'elle descendrait pour le premier repas de la nuit. Après avoir inspecté sa garde-robe, elle opta pour une longue robe de mousseline de soie ivoire. Elle l'avait achetée la saison précédente chez Givenchy, mais ne l'avait encore jamais portée. Le corsage était plus moulant et plus échancré que ce qu'elle portait habituellement, mais la forme empire garantissait un effet général des plus décents.

Elle se brossa les cheveux, qu'elle laissa détachés. Ils étaient si longs désormais qu'ils lui arrivaient aux hanches.

En les regardant, elle pensa à Kolher. Une fois, il lui avait dit à quel point ils étaient soyeux. Elle les avait laissé pousser en supposant qu'il apprécierait. Et qu'il ne l'apprécierait elle que davantage.

Peut-être allait-elle couper ses ondulations blondes. Les tailler à grands coups de ciseaux.

La colère, qui s'était calmée, bouillonna de nouveau en elle.

Soudain, Marissa prit une décision. C'en était terminé de garder tout pour elle. Il était temps de partager.

Puis l'image de Kolher lui revint. Sa haute stature. Ses traits froids et durs. Sa présence terrifiante. Serait-elle vraiment capable de l'affronter ?

Jamais elle ne le saurait si elle n'essayait pas. Et puis elle n'avait nullement l'intention de le laisser voguer vers son avenir quel qu'il soit sans lui dire ce qu'elle avait sur le cœur.

Elle jeta un coup d'œil à son réveil. Si elle ne descendait pas pour le dîner et n'aidait pas son frère à la clinique comme elle le lui avait promis, Havers aurait des soupçons. Elle ferait mieux d'attendre un peu avant de se rendre chez Kolher. Elle avait senti qu'il demeurait chez Audazs ; elle irait plus tard.

Et attendrait qu'il revienne.

Certaines choses valaient la peine qu'on attende.

— Merci d'avoir accepté de me voir, *sensei*.

— Billy, comment vas-tu ? (M. X posa le menu qu'il avait lu pour passer le temps.) Ton appel m'a inquiété. Et je ne t'ai pas vu au cours.

Riddle prit place dans le box ; il avait l'air plus calme. Ses yeux étaient toujours bleus et noirs et l'épuisement se lisait sur ses traits.

— Quelqu'un m'en veut, *sensei*.

Billy croisa les bras sur sa poitrine. Il marqua une pause, comme s'il n'était pas sûr de ce qu'il devait raconter.

— Ça a un rapport avec ton nez ?

— Possible. Sais pas.

— En tout cas, je suis content que tu sois venu me trouver, mon garçon. (Autre silence.) Tu peux me faire confiance, Billy.

Riddle prit une profonde inspiration, comme s'il s'apprêtait à plonger dans une piscine.

— Mon père est à Washington, comme d'habitude. Alors hier soir, j'ai fait une petite fête avec des potes. On a fumé quelques joints…

— Tu ne devrais pas. Les drogues illicites ne sont pas une bonne chose.

Mal à l'aise, Billy remua sur son siège et commença à jouer avec la chaîne en platine qu'il portait autour du cou.

— Je sais.

— Continue.

— Mes potes et moi, on était près de la piscine. Il y en avait un qui voulait passer un petit moment seul avec sa copine. Je leur ai dit d'aller dans la cabine, mais elle était fermée. Je me suis levé pour aller chercher la clé et, quand je suis revenu, un type, surgi de nulle part, se tenait devant moi. Il était immense, bordel. De longs cheveux noirs. Vêtu de cuir.

La serveuse s'approcha.

— Que désirez-vous ?

— Plus tard, aboya M. X.

Tandis qu'elle s'éloignait, M. X fit un signe à Billy. Riddle prit le verre d'eau de M. X et le but.

— Il m'a foutu la trouille de ma vie. Il m'a regardé comme s'il voulait me bouffer tout cru. Puis mon pote s'est pointé ; il se demandait où j'étais passé avec la clé. Le type a dit mon nom et s'est volatilisé, juste au moment où mon pote arrivait. (Billy secoua la tête.) Sauf que je me demande encore comment il a fait pour passer à travers le mur. Mon père en a fait poser un l'année dernière tout autour du terrain parce qu'il avait reçu des menaces terroristes ou un truc du genre. Le mur doit faire, je sais pas, près de quatre mètres de haut. Et la maison était fermée et le système de sécurité branché.

M. X baissa les yeux vers les mains de Billy. Elles étaient pressées l'une contre l'autre.

— J'ai… je dois reconnaître que j'ai un peu les jetons, *sensei*.

— Il y a de quoi.

Le malaise de Riddle sembla s'accroître à mesure qu'il voyait ses craintes confirmées.

— Billy, dis-moi. J'ai besoin de savoir. Tu as déjà tué un animal ?

Le changement brusque de conversation suscita chez Riddle un froncement de sourcils.

— De quoi vous parlez ?

— Tu sais. Un oiseau. Un écureuil. Peut-être un chat ou un chien ?

— Non, *sensei*.

— Non ? (M. X regarda Billy dans les yeux.) Je n'ai pas de temps à perdre avec les mensonges, mon garçon. Billy se racla la gorge.

— Ouais, peut-être. Quand j'étais plus jeune.

— Qu'est-ce que tu as ressenti ?

Billy sentit de la chaleur gagner sa nuque. Il desserra les mains.

— *Nada*. J'ai rien ressenti.

— Allons, Billy. Tu dois me faire confiance.

Les yeux de Billy étincelèrent.

— D'accord. Peut-être que ça m'a bien plu.

— Ouais ?

— Ouais.

Riddle avait péniblement articulé sa réponse.

— Bien. (M. X leva la main pour attirer l'attention de la serveuse. Elle prit son temps pour venir.) On reparlera de cet homme plus tard. D'abord, j'aimerais que tu me parles de ton père.

— Mon père ?

— Vous êtes prêts à passer commande ? demanda la serveuse d'un ton snob.

— Qu'est-ce que tu veux, Billy ? C'est pour moi. Riddle récita la moitié du menu.

Quand la serveuse se fut éloignée, M. X reposa la question.

— Ton père ?

Billy haussa les épaules.

— Je le vois pas beaucoup. Mais… c'est… vous savez. Un paternel. Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Écoute-moi bien, Billy. (M. X se pencha vers lui.) Je sais que tu as fugué trois fois de chez toi avant l'âge de douze ans. Je sais que ton père t'a envoyé en internat à la minute même où ta mère a été enterrée. Et je sais que, quand tu t'es fait renvoyer de Northfield Mount Hermon, il t'a envoyé à Groton. Quand là encore tu t'es fait renvoyer, il t'a placé dans une académie militaire. J'ai l'impression qu'il a surtout essayé de se débarrasser de toi ces dix dernières années.

— Il est super occupé.

— Et tu n'as pas été facile, pas vrai ?

— Possible.

— On dirait que les relations ne sont pas idylliques entre toi et ton cher père adoré. (M. X marqua une pause.) Dis-moi la vérité.

— Je le hais, lâcha Riddle.

— Pourquoi ?

De nouveau, Billy croisa les bras sur sa poitrine. Ses yeux perdirent toute chaleur.

— Pourquoi est-ce que tu le hais, mon garçon ?

— Parce qu'il respire.

CHAPITRE 34

Beth fixait une sorte de néant vaporeux qui s'étendait devant elle. Elle se trouvait dans un paysage onirique, aux contours nébuleux qui suggéraient que ce qu'elle avait devant les yeux était infini.

Une silhouette, éclairée par l'arrière, émergea de la brume et s'approcha. Elle sentit qu'il s'agissait d'un être masculin, quel qu'il soit, et ne se sentait pas menacée. Elle avait l'impression de le connaître.

— Père ? murmura-t-elle, sans réellement savoir si elle s'adressait à son père ou à Dieu lui-même.

L'homme était encore assez loin, mais il leva la main pour la saluer, comme s'il l'avait entendue.

Beth avança, la bouche soudain emplie d'un goût qu'elle ne parvint pas à identifier. Elle porta le doigt à ses lèvres. Quand elle le leva, elle vit du rouge.

La silhouette baissa la main. Comme s'il savait ce que la tache signifiait.

Beth réintégra son corps. C'était comme être catapultée et atterrir sur du gravier. Tout son corps était douloureux.

Elle hurla. Quand elle ouvrit la bouche, elle sentit de nouveau ce goût dans sa bouche. Par réflexe, elle avala.

Quelque chose de miraculeux se produisit. Comme un ballon qu'on regonflait, sa peau se gorgea de vie. Ses sens devinrent vivants.

Sans rien distinguer, elle agrippa quelque chose de dur. Et fit sienne la source du goût.

Kolher sentit le corps de Beth saisi de secousses comme si elle avait été électrocutée. Puis elle se mit à boire au cou de Kolher avec frénésie, avec des mouvements intenses de la

bouche. Elle passa les bras autour des épaules du vampire et planta ses ongles dans sa chair.

Avec un grognement de triomphe, il l'étendit de nouveau sur le lit pour faciliter la circulation du sang. Il inclina la tête pour lui donner libre accès à son cou. Elle se hissa sur sa poitrine, sa masse de cheveux inondant la poitrine de Kolher. Le bruit mouillé de la succion ainsi que le fait de savoir qu'il lui donnait la vie provoquèrent chez lui une érection phénoménale.

Il la tint serrée tout contre lui, lui caressant les bras. L'encourageant à prendre plus de lui. À prendre tout ce dont elle avait besoin.

Très longtemps après, Beth leva la tête. Passa la langue sur ses lèvres. Ouvrit les yeux.

Kolher avait les yeux rivés sur elle.

Il avait un trou béant dans le cou.

— Oh, mon Dieu… qu'est-ce que je t'ai fait ?

Elle tendit la main pour arrêter le sang qui s'écoulait de sa veine.

Kolher saisit les mains de Beth et les porta à ses lèvres.

— Veux-tu de moi comme *hellren* ?

— Quoi ?

Elle avait du mal à penser.

— Épouse-moi.

Elle regarda le trou dans sa gorge et sentit son estomac se nouer.

La douleur la saisit brusquement dans toute son intensité. La submergea. La mena aux portes de l'agonie. Elle se courba et roula sur le matelas.

Kolher se leva d'un bond et posa la tête de Beth sur ses genoux.

— Je suis en train de mourir ? murmura-t-elle.

— Non, *leelane*. Tu vas pas mourir. Ça va passer, répondit-il. Mais ça ne va pas être une partie de plaisir.

Par vagues, tout son système digestif était saisi de convulsions ; elle se retourna d'un mouvement brusque, pour se retrouver sur le dos. La douleur l'empêchait quasiment de distinguer le visage de Kolher, mais ses yeux étaient élargis par

l'angoisse. Il prit sa main dans la sienne et la serra fort lorsque la vague suivante de torture la saisit.

Sa vue baissa. Revint. Baissa encore.

Tout son corps était en sueur et mouillait les draps. Elle serra les dents et s'arc-bouta. Se tourna d'un côté puis de l'autre. Essaya de fuir.

Elle ne savait pas combien de temps tout ça dura. Des heures. Des jours.

Kolher resta tout le temps à ses côtés.

Kolher soupira de soulagement pour la première fois un peu après 3 heures du matin.

Beth avait fini par s'apaiser.

Elle s'était montrée si courageuse. Elle avait supporté la douleur sans gémir ni pleurer. Même lui avait supplié que sa transition prenne fin.

Elle émit un son rauque.

— Quoi, ma *leelane* ?

Il approcha son oreille des lèvres de Beth.

— Douche.

— D'accord.

Il sortit du lit, fit couler l'eau et revint la chercher. Il la souleva doucement et la porta dans ses bras jusqu'à la salle de bains. Elle ne pouvait pas tenir debout, alors il l'assit sur le comptoir en marbre, lui enleva ses vêtements puis la reprit dans ses bras.

Il entra dans la douche, protégeant le corps de Beth de son dos. Il voulait s'assurer que le changement de température et d'humidité ne lui serait pas désagréable. Comme elle ne protestait pas, il laissa l'eau couler sur ses pieds, au cas où la sensation serait trop forte. Peu à peu, il la plaça sous le jet d'eau.

Elle sembla aimer la sensation de l'eau, puisqu'elle tendit le cou et ouvrit la bouche.

Il vit ses canines : il les trouva magnifiques. D'un blanc lumineux. Acérées. Il se rappela ce qu'il avait ressenti tandis qu'elle s'abreuvait à lui.

Kolher la ramena contre lui un court moment, la tenant dans ses bras. Puis il déposa ses pieds au sol et la soutint d'un

seul bras. De sa main libre, il prit la bouteille de shampoing et en versa un peu sur le haut de sa tête. Il fit mousser puis rinça. Il prit ensuite le savon et massa doucement sa peau du mieux qu'il put sans la lâcher et en veillant bien à rincer toute la mousse.

Il la reprit dans ses bras, arrêta l'eau, sortit de la douche et attrapa une serviette. Il l'enveloppa dedans et l'adossa contre le comptoir, l'appuyant contre le mur et le miroir. Avec précaution, il essuya ses cheveux, son visage, son cou, ses bras. Puis ses pieds, ses mollets, ses genoux.

Sa peau serait ultrasensible pendant un moment. Ainsi que sa vue et son ouïe.

Pendant la transition, il avait cherché les signes que son corps changeait, mais n'en avait vu aucun. Elle avait la même taille qu'auparavant. Elle lui arrivait à la même hauteur. Il se demandait si elle pourrait toujours s'exposer à la lumière du jour.

— Merci, murmura-t-elle.

Il l'embrassa et la porta sur le sofa. Puis il retira les draps mouillés et l'alèse. Il eut du mal à refaire le lit. Il lui fallut du temps pour trouver l'autre parure et il eut toutes les difficultés du monde à les mettre correctement. Lorsque enfin il eut terminé, il déposa Beth sur les draps de satin propres.

Son profond soupir fut le plus grand compliment qu'on lui ait jamais adressé.

Kolher s'agenouilla à côté du lit et prit soudain conscience que son pantalon en cuir et ses bottes étaient trempés.

— Oui, murmura-t-elle.

Il l'embrassa sur le front.

— Oui, quoi, ma *leelane* ?

— Je veux t'épouser.

CHAPITRE 35

De nouveau, Butch fit les cent pas dans le salon et s'arrêta devant la cheminée. Il regarda les bûches dans l'âtre. Il imaginait la douceur d'un feu dans cette pièce en hiver Le plaisir à regarder les flammes assis sur le sofa en soie. Le majordome servant des grogs ou d'autres douceurs.

Qu'est-ce cette bande de brutes pouvait bien foutre dans un endroit pareil ?

Butch entendait le bruit des hommes dans le vestibule. Ils avaient passé des heures dans ce qu'il supposait être une salle à manger, à actionner leurs mâchoires. Au moins, ils avaient bon goût en matière de musique. Du rap hardcore résonnait dans toute la maison : 2Pac, Jay-Z, D-12. De temps en temps, il percevait des éclats de rire par-dessus la musique. Des vannes de macho.

Pour la millionième fois au moins, il jeta un coup d'œil à la porte principale.

Lorsque ces hommes l'avaient poussé dans le salon avant de se diriger vers la salle à manger, il y avait de cela une éternité, Butch avait tout d'abord pensé à s'enfuir même s'il devait pour ça briser une vitre avec une chaise. Il appellerait José. Rameuterait toute la brigade.

Mais avant qu'il esquisse le moindre mouvement, il entendit une voix à son oreille.

— J'attends que ça, que tu essaies de prendre la tangente.

Butch avait fait volte-face. Le balafré au crâne rasé était campé à ses côtés, mais le policier ne l'avait pas entendu approcher.

— Vas-y, mec. (Ce barge aux yeux noirs fixait Butch avec l'intensité d'un requin.) Défonce la porte. Pars, cours ! Va chercher de l'aide. Mais tu peux être sûr d'une chose : je te lâcherai pas. Comme un corbillard.

— Zadiste, laisse-le tranquille. (Le type avec la chevelure abondante venait de passer la tête par l'encadrement de la porte.) Kolher veut qu'on garde l'humain en vie. Pour le moment.

Le balafré avait jeté un dernier regard à Butch.

— Essaie. Essaie, juste pour voir. Je préfère te traquer que dîner avec eux.

Puis il sortit d'un pas nonchalant.

Malgré les menaces, Butch avait cherché à observer le plus de choses possible. Il n'avait aperçu aucun téléphone et, à en juger par le panneau de sécurité qu'il avait vu dans le vestibule, toutes les fenêtres et les portes devaient être surveillées. Impossible de se faire la malle sans se faire remarquer.

Et puis il ne voulait pas abandonner Beth.

Mon Dieu, si jamais elle mourait…

Butch inhala. Fronça les sourcils.

Bordel, qu'est-ce que c'était encore que ça ?

Les tropiques. Il sentait l'océan.

Il se retourna.

Une femme d'une extraordinaire beauté se tenait dans l'embrasure de la porte. Élégante et racée, elle portait une robe vaporeuse et ses magnifiques cheveux blonds lui descendaient par vagues jusque dans le bas du dos. Son visage était d'une perfection remarquable ; ses yeux avaient la couleur bleu pâle du verre roulé.

Elle recula, comme si elle avait eu peur de lui.

— Non, dit-il. (Il s'avança, pensant aux hommes dans la pièce au bout du vestibule.) N'y retournez pas.

Elle regarda autour d'elle, comme si elle voulait appeler à l'aide.

— Je ne vous ferai aucun mal, ajouta-t-il.

— Comment pourrais-je le savoir ?

Elle avait un léger accent. Comme tous les autres. Russe, peut-être ?

Il tendit les mains, paumes vers le haut, pour lui montrer qu'il n'avait pas d'armes.

— Je suis flic.

Ouais, c'était plus tout à fait vrai, mais il voulait la rassurer.

Elle releva le bas de sa robe, comme si elle s'apprêtait à décoller.

Putain, il n'aurait jamais dû dire ça ! Si elle était la nana d'un des mecs, elle allait sûrement se tirer, maintenant qu'elle savait qu'il appartenait à la police.

— Je ne suis pas en service, dit-il. Pas d'arme, pas de badge.

Brusquement, elle lâcha le bas de sa robe. Ses épaules se raidirent comme si elle cherchait à rassembler son courage. Elle s'avança un peu, se déplaçant de manière fluide et gracieuse. Butch garda le silence et essaya de se faire plus petit qu'il l'était, moins menaçant.

— En général, on ne me laisse pas approcher ceux de votre espèce, dit-elle.

Ouais, il pouvait tout à fait imaginer que les flics n'étaient pas les hôtes habituels de la demeure.

— J'attends… une amie.

Elle pencha la tête. Alors qu'elle s'approchait, il se sentit presque aveuglé par sa beauté. Son visage était fait pour les unes des magazines de mode, son corps long et admirable, fait pour arpenter les podiums. Quant à son parfum… Il s'insinuait par ses narines, dans son cerveau. Elle sentait si bon que des larmes lui montèrent aux yeux.

Elle était irréelle, pensa-t-il. Si pure, si propre.

Il avait l'impression de devoir se laver les dents et se raser pour pouvoir lui dire un mot de plus.

Qu'est-ce qu'une nana comme elle faisait à traîner avec cette bande ?

Le cœur de Butch se serra à l'idée de ce à quoi elle pouvait bien leur servir. *Mon Dieu*. Sur le marché du sexe, juste une heure avec une femme comme elle pouvait apporter des milliers et des milliers de dollars.

Pas étonnant que cette maison ressemble à un musée.

Marissa se méfiait de l'humain, surtout en raison de sa taille. Elle avait entendu tant d'histoires sur eux. Qu'ils haïssaient les vampires. Qu'ils pourchassaient ceux de son espèce.

Mais celui-ci semblait tout faire pour ne pas l'effrayer. Il ne bougeait pas ; il respirait à peine. Il se bornait à la regarder.

Ce qui était perturbant, et pas seulement parce qu'elle n'avait pas l'habitude d'être regardée. Ses yeux noisette brillaient dans son visage dur, ne laissant rien passer, observant tout d'elle.

Celui-ci était intelligent. Intelligent et… triste.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il doucement.

Elle aimait sa voix. Profonde et grave. Un peu dure, comme s'il était en permanence un peu enroué.

Elle se trouvait maintenant très près de lui, à quelques pas. Alors elle s'arrêta.

— Marissa. Je m'appelle Marissa.

— Butch. (Il porta la main à sa large poitrine.) Euh… Brian. O'Neal. Mais on m'appelle Butch.

Il lui tendit la main, puis la retira, l'essuya vigoureusement contre la jambe de son pantalon, puis la tendit de nouveau.

Elle perdit contenance. Le toucher était trop pour elle et elle recula.

Il baissa lentement la main, sans sembler du tout surpris qu'elle l'ait rejeté.

Pourtant, il ne cessait de la fixer.

— Que regardez-vous ?

Elle ramena ses mains le long du corset de sa robe, comme pour se couvrir.

Butch sentit l'embarras monter le long de sa nuque et lui faire rougir les joues.

— Désolé. Vous en avez probablement marre de tous ces mecs qui vous reluquent avec des yeux de merlans frits. Marissa secoua la tête.

— Aucun mâle ne me regarde.

— J'ai beaucoup de mal à le croire.

C'était vrai. Tous étaient terrifiés de ce que Kolher pourrait leur faire s'ils posaient les yeux sur elle.

Mon Dieu, si tous avaient su comme elle avait été peu désirée.

— Parce que… (La voix de l'humain se brisa.) Mon Dieu, vous êtes si… tellement… belle.

Il se racla la gorge comme s'il était désireux de retirer ce qu'il venait de dire.

Elle pencha la tête et l'étudia. Le ton de sa voix avait un je-ne-sais-quoi qu'elle ne pouvait déchiffrer. Une note douloureuse.

Il se passa la main dans ses cheveux bruns épais.

— Je ferais mieux de me taire. Avant de vous mettre encore plus mal à l'aise.

Les yeux de Butch ne quittaient pas son visage.

Il avait vraiment de beaux yeux, pensa-t-elle. Si chaleureux. Avec une pointe de nostalgie dès qu'il la regardait. Comme s'il ne pouvait avoir quelque chose qu'il désirait.

Elle connaissait ça sur le bout des doigts.

L'humain éclata de rire ; c'était un son qui venait du tréfonds de sa poitrine.

— Et si j'essayais de ne plus vous fixer ? Ça pourrait être pas mal. (Il fourra les mains dans les poches de son pantalon et regarda le sol.) Voyez. Je ne vous fixe plus. Je ne vous fixe plus du tout. Eh, en voilà un beau tapis ! Vous aviez remarqué ?

Marissa sourit timidement et fit un pas de plus dans sa direction.

— Je crois que j'aime la façon dont vous me regardez. Les yeux noisette revinrent immédiatement se fixer sur son visage.

— Je n'ai vraiment pas l'habitude, expliqua-t-elle. Elle porta la main à son cou, puis la laissa tomber.

— Bon sang, vous ne pouvez pas être réelle, dit l'humain d'une voix douce.

— Pourquoi ?

— C'est juste pas possible.

Elle eut un petit rire.

— Pourtant, je le suis.

De nouveau, il s'éclaircit la voix. Lui décocha un sourire de biais.

— Ça vous embête si je vous demande de me le prouver ?

— Comment ?

— Je peux toucher vos cheveux ?

De nouveau, sa première pensée fut de s'enfuir. Mais pourquoi ? Elle n'était engagée auprès de personne. Si cet humain voulait la toucher, pourquoi ne le pourrait-il pas ?

Surtout qu'elle aussi le désirait. Plus ou moins.

Elle pencha la tête pour laisser ses cheveux tomber en avant. Elle pensa lui tendre une mèche. Mais non. Elle allait le laisser approcher.

Ce qu'il fit.

Il tendit la main. Elle était grande. Marissa reprit son souffle. Mais l'humain ne toucha pas la boucle blonde qui se balançait devant lui. Ses doigts s'attardèrent sur une boucle reposant sur l'épaule de Marissa.

Elle sentit de la chaleur sur sa peau, comme s'il l'avait touchée avec une allumette. En un instant, la sensation se propagea à tout son corps, comme si une fièvre la gagnait.

Qu'est-ce qui lui arrivait ?

De son doigt, l'humain écarta la boude, puis lui caressa l'épaule. Sa paume était chaude. Vigoureuse. Forte.

Elle leva les yeux vers lui.

— Je ne peux plus respirer, murmura-t-elle.

Butch faillit tomber à la renverse.

Mon Dieu, pensa-t-il. Elle le désirait.

L'innocent étonnement qu'elle exprimait à son contact lui était plus précieux que les rapports sexuels les plus intenses qu'il ait jamais eus.

Butch sentit son corps s'emballer, son érection tendre son jean, demandant à sortir.

Tout ça n'est pas réel, pensa-t-il. Ça devait être un jeu. Une femme de sa beauté ne fricotait pas avec ces types sans connaître toutes les subtilités. Et être passée maître dans certaines.

Il la regarda reprendre une respiration mal assurée. Puis elle se passa la langue sur les lèvres. Le bout était rose. Mon Dieu !

Quelle remarquable actrice ! Sans doute la meilleure pute qu'il ait jamais rencontrée. Mais Butch avait mordu à

l'hameçon. Alors qu'elle levait les yeux vers lui, il était prêt à acheter tout ce qu'elle avait à vendre.

Butch laissa courir son doigt le long du cou de Marissa. Sa peau était si douce, si pâle, qu'il avait peur de laisser une marque juste en la touchant.

— Vous vivez ici ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je vis chez mon frère.

Il fut soulagé.

— Super.

D'un geste léger, il lui caressa la joue. Fixa sa bouche. Quel goût aurait-elle ?

Butch laissa son regard s'aventurer plus bas, vers ses seins. Ils semblaient avoir gonflé et pousser contre le corset de sa robe délicate.

— Vous me regardez comme si vous aviez soif, dit Marissa d'une voix incertaine.

Mon Dieu. Elle avait raison. Il mourait de soif !

— Mais je croyais que les humains ne s'abreuvaient pas, ajouta-t-elle.

Butch fronça les sourcils. Elle parlait de façon bizarre, mais la langue de Butch n'était manifestement pas sa langue maternelle.

Butch tendit les doigts vers la bouche de Marissa. Il s'arrêta et se demanda si elle aurait un mouvement de recul s'il essayait de toucher ses lèvres. *Probablement*, pensa-t-il. Pour continuer le jeu.

— Votre nom, dit-elle, c'est Butch ?

Il acquiesça.

— Vous avez soif de quoi, Butch ? murmura-t-elle.

Butch ferma les yeux en sentant son corps vaciller.

— Butch ? demanda-t-elle. Est-ce que je vous ai blessé ?

Ouais, si on considère le désir incontrôlable comme une forme de douleur, pensa-t-il.

CHAPITRE 36

Kolher sortit du lit et passa un pantalon de cuir et tee-shirt noirs propres.

Beth dormait profondément, allongée sur le côté Quand il se pencha sur elle pour l'embrasser, elle remua.

— Je monte, lui dit-il en lui caressant la joue. Mais je quitte pas la maison.

Elle acquiesça, caressa la paume de sa main de ses lèvres et retomba dans le repos bienfaisant dont elle avait tant besoin.

Kolher mit ses lunettes de soleil, verrouilla la porte derrière lui et monta l'escalier. Il savait qu'il arborait sourire stupide et satisfait et que ses frères ne manquerai pas de se payer sa tête.

Mais il s'en foutait royalement !

Il allait faire d'elle sa *shellane*. Il allait avoir une compagne Et ils pouvaient tous aller se faire voir.

Il ouvrit le tableau et entra dans le salon.

Il n'en crut pas ses yeux.

Marissa vêtue d'une longue robe ivoire. Le flic devant elle, qui lui caressait le visage, manifestement troublé. Tout autour d'eux, dans l'air, le parfum délicieux du sexe.

Rhage arriva en trombe dans la pièce, dague au point. Indubitablement, il était prêt à faire du petit bois de l'humain qui osait toucher la supposée *shellane* de Kolher.

— Enlève tes mains…

Kolher bondit en avant.

— Rhage ! Arrête !

Rhage se ressaisit tandis que Butch et Marissa regardaient autour d'eux, paniqués.

Rhage sourit et lança la dague à Kolher à travers la pièce.

— Tue-le. Il mérite la mort pour avoir osé poser la main sur elle, mais est-ce qu'on peut s'amuser un peu avec lui avant ?

Kolher attrapa le couteau.

— Retourne dans la salle à manger, Hollywood.

— Ah, allez ! Tu sais bien que c'est mieux devant un public.

Kolher eut un sourire satisfait.

— Pour toi seulement, mon frère. Maintenant, laisse-nous.

Il lui renvoya la dague, que Rhage remit dans son étui en quittant la pièce.

— Mec, Kolher, des fois, t'es vraiment lourd. Lourd de chez lourd.

Kolher regarda Marissa et le flic. Il approuvait la façon dont l'humain avait cherché à la protéger de son corps. Peut-être ce type était-il plus qu'un bon adversaire.

Butch fixa le suspect d'un regard noir et, de ses bras, tenta de protéger Marissa. Celle-ci refusa de rester derrière lui. Lui passa devant, se plaçant en première ligne.

Comme si elle essayait de le protéger, lui ?

Il la saisit par son bras mince, mais elle résista.

Le meurtrier aux cheveux noirs s'avançait, et elle lui adressa la parole d'un ton sec dans une langue que Butch ne reconnut pas. Elle commença à s'enflammer. L'homme acquiesça à de nombreuses reprises. Peu à peu, elle recouvra son calme.

Puis l'homme posa sa main sur l'épaule de Marissa et tourna la tête vers Butch.

Mon Dieu, ce type avait une plaie béante dans le cou, comme si quelqu'un l'avait mordu.

L'homme prit la parole. Hésitante, Marissa répondit, puis répéta sa réponse d'un ton plus assuré.

— Qu'il en soit ainsi, déclara le salaud avec un petit sourire.

Marissa se déplaça de sorte à se trouver à côté de Butch. Elle le regarda et rougit.

Une décision avait été prise. Une décision…

D'un geste brusque, l'homme saisit Butch par la gorge. Marissa cria.

— Kolher !

Ah, merde ! Pas ça encore, se dit Butch tandis qu'il se débattait.

— Tu sembles l'intriguer, murmura le meurtrier à l'oreille de Butch. Alors je vais te laisser la vie. Mais si tu lui fais du mal, je t'écorche vif.

Marissa parlait vite dans cette langue étrangère ; nul doute qu'elle injuriait le type.

— On s'est compris ? demanda l'homme.

Butch fixa son regard sur les lunettes de soleil.

— Elle n'a rien à craindre de moi.

— T'as intérêt à ce que ça reste comme ça.

— Toi, en revanche, c'est une autre histoire. L'homme le lâcha. Rajusta la chemise de Butch. Sourit.

Butch fronça les sourcils.

Merde, il y avait quelque chose qui clochait vraiment avec les dents du type.

— Où est Beth ? demanda Butch.

— En sécurité. Elle va bien.

— Pas grâce à toi.

— Uniquement grâce à moi.

— T'as une façon bien à toi de voir les choses. Je veux en juger par moi-même.

— Plus tard. Et uniquement si elle souhaite te voir.

De nouveau, Butch sentit la colère le gagner ; le salaud sembla percevoir le mouvement qui s'emparait de son corps.

— Fais gaffe, le flic. T'es dans mon univers, maintenant.

Ouais, va te faire foutre, mon pote.

Butch était sur le point de répliquer quand il sentit qu'on lui agrippait le bras. Il baissa les yeux. De la peur se lisait dans les yeux de Marissa.

— Butch, je vous en prie, murmura-t-elle. Non. Le suspect acquiesça.

— Tu vas te montrer poli et rester avec elle, dit l'homme sur un ton plus doux alors qu'il regardait Marissa. Elle se réjouit de ta compagnie, et elle mérite un peu de bonheur. On verra pour Beth. Plus tard.

M. X reconduisit Billy à la demeure des Riddle des heures plus tard, qu'ils avaient passé à parler tout en conduisant au hasard dans la ville.

Le passé de Billy était parfait, et pas uniquement en raison de la violence dont il avait fait preuve à l'égard des autres. Son père était tout à fait le genre de modèle que M. X aimait. Un

dingue qui se prenait pour Dieu. Le type était un ancien joueur de la Ligue de football nationale, massif, agressif et porté sur la compétition, qui avait tourmenté Billy depuis le jour où le garçon était venu au monde.

Rien de ce que faisait son fils n'était jamais assez bien. M. X avait un faible pour l'histoire de la mort de la mère du garçon. Sa mère était tombée dans la piscine un après-midi où elle avait trop bu et Billy l'avait retrouvée, flottant à la surface, le visage dans l'eau. Il l'avait sortie de l'eau et avait essayé de la ranimer avant d'appeler les secours. À l'hôpital, tandis que le cadavre, une étiquette au doigt de pied, était conduit à la morgue, le distingué sénateur du grand État de New York avait déclaré que son fils l'avait tuée. Naturellement, Billy aurait dû commencer par appeler une ambulance plutôt qu'essayer de jouer les secouristes.

M. X ne remettait pas en question les vertus du matricide. En l'occurrence cependant, Billy, qui avait reçu une formation de secouriste, avait vraiment essayé de sauver la vie de sa mère.

— Je hais cette maison, murmura Riddle en fixant les briques illuminées, les colonnes et les volets.

— Dommage que tu sois sur toutes ces listes d'attente. L'université t'aurait permis d'en partir.

— Ouais, j'aurais pu entrer dans une université ou deux. S'il ne m'avait pas forcé à faire des dossiers pour les universités cotées.

— Qu'est-ce que tu vas faire alors ?

Billy haussa les épaules.

— Il veut que je déménage. Que je me dégotte un boulot. C'est juste… que je sais pas où je peux aller.

— Dis-moi Billy, est-ce que tu as une petite amie ?

Billy sourit, une sorte de rictus aux commissures des lèvres.

— J'en ai plusieurs.

Oui, M. X pouvait parfaitement se l'imaginer, un beau garçon comme lui.

— Quelqu'un en particulier ?

Les yeux de Billy glissèrent sur lui.

— C'est bien pour prendre son pied. Mais elles sont tout le temps après moi. À m'appeler. À vouloir savoir où je suis, ce que je fais. Elles en veulent trop et, euh… je…

— Tu quoi ?

Billy plissa les yeux.

— Vas-y, mon garçon. Il n'y a rien que tu ne puisses me dire.

— Je… euh… préfère quand elles sont difficiles à avoir… (Il s'éclaircit la voix.) J'aime quand elles essaient de s'échapper.

— Tu aimes les attraper ?

— J'aime les prendre. Vous voyez ce que je veux dire ? M. X acquiesça, en pensant que c'était un point de plus en faveur de Riddle. Pas de liens avec sa famille. Pas de liens avec une petite amie. Quant à son dysfonctionnement sexuel, la cérémonie d'intégration permettrait d'y remédier. Riddle posa la main sur la poignée de la portière.

— En tout cas, merci, *sensei*. C'était génial.

— Billy.

Riddle s'arrêta et jeta un regard par-dessus son épaule. Il attendait.

— Oui, *sensei* ?

— Que dirais-tu de travailler pour moi ?

Les yeux de Billy étincelèrent.

— Vous voulez dire à l'académie ?

— Plus ou moins. Je vais te parler de ce que tu auras à faire et tu pourras y réfléchir.

CHAPITRE 37

Beth roula sur le côté, cherchant Kolher, avant de se souvenir qu'il était monté.

Elle s'assit, les bras autour d'elle au cas où la douleur reviendrait. Comme elle ne sentit rien, elle se leva. Elle était nue et regarda son corps. Tout semblait comme avant. Elle remua un peu. Tout semblait fonctionner.

À ceci près qu'elle voyait mal.

Elle alla dans la salle de bains. Retira ses lentilles de contact. Sa vue était parfaite.

Il y a au moins un avantage.

Waouh ! Des canines. Elle avait des canines.

Elle se pencha, appuya un peu dessus. Il allait lui falloir un peu de temps pour s'habituer à manger avec ces excroissances, pensa-t-elle.

Suivant son impulsion, elle leva les mains, les doigts écartés comme des griffes. Chuinta.

Cool.

Désormais, Halloween, ça allait vraiment être le pied !

Elle se brossa les cheveux, passa le peignoir de Kolher et se dirigea vers les escaliers. Arrivée en haut, elle n'était pas du tout essoufflée.

Au moins, elle ne suerait plus sang et eau à la gym ! Quand elle sortit par le tableau, elle aperçut Butch assis sur le sofa en face d'une blonde à la beauté stupéfiante. Au loin, elle entendait des voix masculines et de la musique forte.

Butch leva la tête.

— Beth ! (Il se précipita vers elle, la serrant très fort dans ses bras.) Tu vas bien ?

— Je vais bien. Tout à fait.

Ce qui était surprenant, compte tenu de ce par quoi elle était passée.

Butch s'écarta et prit son visage dans ses mains. Il fixa ses yeux. Fronça les sourcils.

— T'as pas l'air de planer.

— Ben, non pourquoi ?

Il secoua la tête d'un air triste.

— T'es pas obligée de me mentir. C'est moi qui t'ai conduite ici, tu te souviens ?

— Je m'en vais, dit la blonde en se levant. Immédiatement, Butch se tourna vers elle.

— Non, ne partez pas.

Il retourna vers le sofa. Il regarda la femme, et jamais Beth n'avait vu une telle expression sur le visage de Butch. Il était littéralement captivé.

— Marissa, permets-moi de te présenter mon *amie* (il accentua le mot) Beth Randall. Beth, je te présente Marissa.

Beth leva une main.

— Salut.

La blonde la fixait des yeux de l'autre côté de la pièce, l'examinant de la tête aux pieds.

— C'est toi la femelle de Kolher, dit Marissa, sur un ton de respect mêlé de crainte. (Comme si Beth avait réussi une sorte d'exploit.) Celle qu'il veut.

Beth sentit de la chaleur lui monter aux joues.

— Euh… ouais, je crois que c'est moi.

Il y eut un silence gêné. Le regard de Butch allait d'une femme à l'autre, sourcils froncés comme si lui aussi voulait être dans le secret.

Beth aussi aurait aimé savoir de quoi il retournait.

— Vous savez où est Kolher ? demanda-t-elle.

Butch se renfrogna, comme s'il ne voulait pas que Beth soit au contact de cet homme.

— Il est dans la salle à manger.

— Merci.

— Attends, Beth. On a à…

— Je m'en vais pas.

Butch prit une profonde inspiration et expira dans un sifflement lent.

— Je savais que tu allais dire ça. (Il regarda la blonde.) Mais si tu as besoin de moi… euh… je serai ici.

Beth sourit intérieurement tandis que Butch reprenait place à côté de la femme.

Dans le vestibule, le bruit des conversations d'hommes et le tempo grave du rap augmentèrent.

— Alors, qu'est-ce que tu lui as fait, à l'éradiqueur ? demanda l'un.

— J'ai allumé sa clope avec un fusil à canon scié, répondit un autre. Il est pas redescendu pour le petit-déjeuner, ça je te le garantis.

La réponse fut ponctuée de rires sonores. Et de « boum », comme des poings vigoureux martelés sur une table.

Beth resserra les pans de son peignoir. Il aurait probablement été plus intelligent de commencer par s'habiller, mais elle ne voulait pas attendre pour voir Kolher.

Elle tourna à l'angle du vestibule.

Quand elle fit son apparition dans l'encadrement de la porte, toutes les conversations cessèrent. Des têtes se tournèrent ; des yeux la fixèrent. Le rap hardcore emplit le silence, martèlement des basses et psalmodie des voix.

Mon Dieu. Jamais de sa vie elle n'avait vu autant d'hommes aussi grands vêtus de cuir.

Elle recula d'un pas au moment où Kolher, au bout de la table, se leva. Il se dirigea vers elle, le regard intense. Nul doute qu'elle venait d'interrompre une sorte de moment sacré entre hommes.

Elle essaya de penser à ce qu'elle pourrait lui dire. Il allait probablement vouloir la jouer cool devant ses frères, du genre « je-suis-un-dur-cette-nana-est-juste-une…»

Kolher la serra dans ses bras et enfouit son visage dans ses cheveux.

— *Leelane*, murmura-t-il à l'oreille. (De sa main, il lui caressa le dos.) Ma belle *leelane*.

Il s'écarta d'elle et l'embrassa sur la bouche. Son sourire se fit plus tendre tandis qu'il lui caressait les cheveux.

Beth sourit. Manifestement, son homme n'avait aucun problème avec les manifestations d'affection en public. Bon à savoir.

Elle pencha la tête pour regarder par-dessus son épaule. Effectivement, ils avaient un public. Les hommes restaient bouche bée. Positivement abasourdis.

Elle faillit éclater de rire. Voir une bande de types à la mine patibulaire dînant autour d'une table dressée avec argenterie et porcelaine était déjà assez incongru en soi. Mais les voir totalement sidérés relevait de l'absurde.

— Tu me présentes ? dit-elle avec un signe de tête en direction du groupe.

Kolher passa le bras autour des épaules de Beth, la serrant contre lui.

— Voici la Confrérie de la dague noire. Mes camarades de combat. Mes frères. (Il fit un signe en direction du plus beau.) Tu connais déjà Rhage. Ainsi que Tohr. Celui avec le bouc et la casquette des Sox, c'est Viszs. Celui aux cheveux longs, là-bas, c'est Fhurie. (D'une voix hargneuse, il ajouta :) Quant à Zadiste, il s'est déjà présenté.

Les deux hommes que Beth connaissait déjà lui sourirent. Les autres lui adressèrent un signe de tête, à l'exception du balafré, qui se borna à la fixer.

Ce type a un jumeau, se souvint-elle. Mais elle aurait eu du mal à dire lequel.

Même si celui à la chevelure splendide et aux magnifiques yeux jaunes lui ressemblait un peu.

— Messieurs, déclara Kolher. Je vous présente Beth. Puis il se mit à parler dans cette langue qu'elle ne comprenait pas.

Lorsqu'il eut terminé, le groupe sembla reprendre son souffle.

Kolher la regarda, sourire aux lèvres.

— Tu as besoin de quelque chose ? Est-ce que tu as faim, *leelane* ?

Beth porta la main à son ventre.

— En fait, oui. Et j'ai une envie bizarre de bacon et de chocolat. Va savoir…

— Je vais te servir. Assieds-toi.

Il lui désigna la chaise qu'il occupait précédemment puis disparut par une porte à doubles battants.

Beth jeta un œil aux hommes.

Super. Elle se tenait là devant eux, nue sous son peignoir, seule devant une demi-tonne de vampires. Impossible de prendre un air détaché. Elle se contenta de se diriger vers la chaise de Kolher. Elle n'alla pas loin.

Il y eut le grincement au sol de cinq chaises qu'on repoussait. Les membres de la Confrérie se levèrent comme un seul homme. Les cinq vampires se dirigèrent vers elle.

Beth regarda le visage des deux qu'elle connaissait, mais leur expression grave n'avait rien d'encourageant.

Puis ils tirèrent leur couteau.

Dans un cliquetis métallique, cinq dagues noires étincelèrent hors de leur fourreau.

Paniquée, Beth recula, les mains levées devant elle. Elle se cogna contre un mur et était sur le point d'appeler au secours Kolher lorsque les hommes s'agenouillèrent en cercle autour d'elle. D'un même mouvement, comme dans une chorégraphie, ils plantèrent leur dague dans le sol à ses pieds et inclinèrent la tête. Le son de l'acier heurtant le bois sonnait autant comme un engagement que comme un cri de bataille.

Les manches des dagues vibrèrent dans l'air.

Le martèlement du rap se poursuivait.

Les hommes semblaient attendre une réponse de sa part.

— Mmm, merci, dit-elle.

Ils relevèrent la tête. Dans les traits durs de leur visage était gravée une expression de complète vénération. Même le visage du balafré exprimait le respect.

Sur ces entrefaites, Kolher arriva avec un chocolat bien chaud.

— Le bacon arrive. (Il sourit.) Hé, on dirait qu'ils t'aiment bien !

— Dieu merci, murmura-t-elle, l'œil fixé sur les dagues.

CHAPITRE 38

Marissa sourit et pensa que l'humain devenait de plus en plus séduisant à mesure qu'elle passait du temps avec lui.

— Comme ça, votre métier consiste à protéger votre espèce. C'est bien.

À ses côtés, Butch remua légèrement.

— En fait, je ne sais pas ce que je vais faire maintenant. J'ai comme l'impression d'être entre deux boulots.

En entendant le carillon de la pendule, Marissa se demanda combien de temps ils avaient passé ensemble. Le soleil se levait.

— Quelle heure est-il ?

— Un peu après 4 heures du matin.

— Je dois y aller.

— Quand pourrai-je vous revoir ?

Elle se leva.

— Je ne sais pas.

— Que diriez-vous de dîner ensemble ? (Il bondit sur ses pieds.) De déjeuner ? Vous faites quoi demain ? Elle éclata de rire.

— Je ne sais pas.

Jamais auparavant elle n'avait été courtisée. C'était agréable.

— Ah, bordel, murmura-t-il. Je suis en train de tout faire foirer, pas vrai ?

Les mains sur les hanches, il fixait le tapis comme s'il se dégoûtait lui-même.

Marissa s'approcha. Butch releva la tête.

— Je vais vous toucher, maintenant, dit-elle d'une voix douce. Avant de partir.

Les yeux de Butch étincelèrent.

— Je peux ? Butch ?

— Où vous voudrez, répondit-il dans un souffle. Marissa leva la main en songeant qu'elle allait simplement la poser sur

son épaule. Mais les lèvres de Butch la fascinaient. Elle les avait regardées remuer tandis qu'il parlait et se demandait quelle texture elles avaient.

— Votre bouche, dit-elle. Elle est…

— Quoi ?

Sa voix était rauque.

— Adorable.

Marissa posa son doigt sur la lèvre inférieure de Butch. Son souffle puisait de l'air sur sa peau et, quand il expirait, l'air revenait chaud et humide.

— C'est doux, dit-elle sans cesser de passer le doigt sur ses lèvres.

Butch ferma les yeux.

De son corps émanait l'odeur la plus enivrante qu'elle ait jamais connue. Elle avait perçu la fragrance capiteuse la première fois qu'elle l'avait vu. Maintenant, elle saturait l'air.

Curieuse, Marissa introduisit son doigt dans la bouche de Butch. Celui-ci ouvrit brusquement les yeux.

Elle tâta ses dents et trouva étrange l'absence de canines. Lorsqu'elle enfonça son doigt plus profondément encore, c'était humide et chaud.

Lentement, les lèvres de Butch se refermèrent autour de son doigt. Puis sa langue commença à décrire des cercles.

Marissa sentit comme une vague dans tout son corps. Elle sentit la pointe de ses seins se durcir et quelque chose se passait entre ses jambes. Comme une douleur. Une faim.

— Je veux…

Elle ne savait pas comment continuer.

Butch prit la main de Marissa et pencha la tête en arrière, suçant son doigt sur toute la longueur jusqu'à ce qu'il ressorte de sa bouche. Ses yeux plongés dans les siens, il retourna sa main, lécha la paume et pressa ses lèvres contre sa peau.

Marissa se laissa aller contre lui.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il à voix basse. Dites-moi, mon cœur. Dites-moi ce que vous voulez.

— Je… ne sais pas. Je n'ai jamais ressenti cela avant.

Sa réponse sembla briser l'enchantement. Le visage de Butch se durcit et il lâcha la main de Marissa. Il laissa échapper un juron tandis qu'il s'écartait d'elle.

Marissa le fixa.

— J'ai fait quelque chose qui vous a déplu ?

Dieu était témoin qu'elle semblait exceller dans ce domaine dès qu'il s'agissait des hommes.

— Déplu ? Non, vous faites exactement ce qu'il faut. Vous êtes une vraie pro. (Il se passa la main dans les cheveux. Il paraissait lutter contre lui-même, comme s'il était perdu.) C'est juste que ce petit jeu de l'innocence me fait péter les plombs.

— Jeu ?

— Vous savez bien, ce petit jeu de la vierge innocente. Elle s'avança tout en essayant de formuler sa réponse, mais il leva les mains.

— On est assez près pour l'instant.

— Quoi ?

— S'il vous plaît, bébé. Ça suffit.

Marissa se rembrunit.

— Ce que vous dites n'a pas de sens.

— Ah, *vraiment* ? répondit-il. Écoutez. Votre simple présence suffit à m'exciter. Vous n'avez pas à faire comme si vous étiez quelqu'un d'autre. Et… euh… ce que vous faites ne me pose pas de problème. Je ne vais pas non plus vous arrêter pour ça.

— Pourquoi est-ce que vous m'arrêteriez ?

Il écarquilla les yeux, mais Marissa n'avait pas la moindre idée de ce dont il parlait.

— Je m'en vais, dit-elle d'un ton brusque.

Butch semblait de plus en plus contrarié à mesure que le temps passait.

— Attendez. (Il tendit la main pour saisir le bras de Marissa. Et baissa sa main au moment où ils se touchèrent.) J'ai toujours envie de vous revoir.

Marissa fronça les sourcils et regarda la main avec laquelle il l'avait touchée. Il la frottait comme s'il cherchait à se débarrasser d'une sensation.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Manifestement vous n'appréciez pas mon contact à cet instant même.

— Euh… Ouais. (Il la regarda, l'air cynique.) Écoutez, combien est-ce que ça va me coûter pour que vous vous comportiez normalement ?

Elle lui jeta un regard furieux. Avant l'épisode avec Kolher, elle aurait peut-être simplement boudé. Mais plus maintenant.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle.

— Comme vous voudrez, bébé. Mais dites-moi, il y a des types qui ont tellement de mal à bander que vous êtes obligée de faire ce petit numéro ?

Marissa ne comprenait pas tout de la langue courante qu'il utilisait, mais elle finit par saisir sa pensée. Épouvantée, elle se redressa.

— Je vous demande pardon ?

Il la fixa, mâchoire crispée. Puis il soupira.

— Ah bordel ! (Il se frotta le visage.) Écoutez, oubliez ça, d'accord ? On a qu'à faire comme si on ne s'était jamais rencontrés…

— Je *n'ai jamais* été prise. Mon *hellren* n'appréciait pas ma compagnie. En conséquence de quoi je n'ai jamais été embrassée, touchée ou même serrée dans les bras d'un homme qui éprouvait de la passion pour moi. Mais je ne suis pas… je ne suis pas indigne. (Sa voix se brisa.) Je n'ai jamais été désirée auparavant.

Butch écarquilla les yeux, comme si elle venait de le gifler.

Marissa détourna la tête.

— Et je n'ai jamais touché un mâle, murmura-t-elle. Je ne sais pas quoi faire.

L'humain expira longuement, comme s'il expulsait tout l'oxygène de son corps.

— Sainte Marie, mère de Dieu, murmura-t-il. Je suis désolé. Je suis, vraiment, vraiment désolé. Je… suis qu'un connard, je me suis complètement trompé sur vous.

L'horreur qu'il ressentait à la pensée de ce qu'il lui avait dit était si palpable qu'elle esquissa un faible sourire.

— Vous êtes sincère.

— Ouais, bordel. Euh… oui, je le suis. J'espère ne pas vous avoir totalement offensée. Mais c'est impossible. Mon Dieu… je suis si confus.

Il était livide.

Marissa posa la main sur le bras de Butch.

— Je vous pardonne.

Incrédule, il éclata de rire.

— Vous ne devriez pas. Vous devriez être en colère après moi. Au moins une semaine, peut-être un mois. Ou plus. J'ai complètement franchi les limites.

— Mais je ne veux pas être en colère après vous. Il y eut un long silence.

— On peut se voir demain ?

— Oui.

Butch semblait abasourdi par sa bonne fortune.

— Vraiment ? Mince, vous êtes bien partie pour la sainteté, vous savez ? (De son doigt, il lui caressa la joue.) Où ? Qu'est-ce qui vous irait ?

Marissa réfléchit. Havers serait fou de rage s'il savait qu'elle voyait un humain.

— Ici. Je vous verrai ici. Demain soir.

Il sourit.

— Parfait. Et maintenant, comment vous rentrez ? Vous voulez que je vous dépose ? Vous voulez un taxi ?

— Non, je m'en charge.

— Attendez… avant de partir.

Il s'avança vers elle. Son odeur délicieuse arriva aux narines de Marissa et elle l'aspira en elle.

— Je peux vous embrasser ? Même si je ne le mérite pas ? Comme le voulait la coutume, elle lui tendit le dos de sa main.

Butch la prit et attira Marissa contre lui. De nouveau, elle sentit cette vibration dans son sang et entre ses jambes.

— Fermez les yeux, murmura-t-il.

Elle obtempéra.

Doucement, ses lèvres effleurèrent son front. Puis sa tempe.

Elle écarta les lèvres quand la douce suffocation revint.

— Jamais vous ne pourrez me déplaire, dit-il de sa voix râpeuse.

Puis ses lèvres effleurèrent sa joue.

Elle attendit la suite. Lorsque rien ne vint, elle ouvrit les yeux. Il s'était écarté et la regardait de loin.

— Partez, dit-il vous verrai demain.

Elle acquiesça. Puis se dématérialisa juste devant ses yeux.

Butch hurla et recula.

Bordel de merde !

Il regarda sa main. Il pouvait encore sentir sa paume dans la sienne. Encore sentir son parfum.

Mais elle s'était bel et bien volatilisée. Pfiff ! Elle se tenait là devant lui et, l'instant d'après…

Beth arriva en courant dans la pièce.

— Tu vas bien ?

— Non, je vais pas bien, aboya-t-il.

Le suspect entra.

— Où est Marissa ?

— Comment le saurais-je ? Elle s'est volatilisée ! Devant… elle était… Je lui tenais la main et…

Il avait l'air d'un crétin absolu et ferma son clapet. Mais pourquoi n'aurait-il pas le droit de paniquer ? Il croyait en les lois de la physique telles qu'il les connaissait.

La loi de la gravité et de la pesanteur. E = mc2 qui lui donnait la vitesse à laquelle il arrivait au bar du coin.

Les gens ne se volatilisaient pas comme ça d'une pièce !

— Je peux lui dire ? demanda Beth à son homme.

Le suspect haussa les épaules.

— En général, je préfère pas, parce qu'il vaut mieux qu'ils sachent rien. Mais étant donné ce qu'il a vu…

— Me dire quoi ? Que vous êtes une bande de…

— Vampires, compléta Beth.

Butch la regarda, agacé.

— Ouais, c'est ça. Essaie encore, chérie.

Alors Beth commença à parler et à lui raconter des choses qu'il n'arriva pas à croire.

Quand elle se tut, il la regarda en silence. Son intuition lui disait qu'elle ne mentait pas. Mais c'était juste trop difficile à accepter.

— J'arrive pas à le croire, lui dit-il.

— Moi aussi, j'ai eu du mal.

— Je m'en doute.

Il commença à arpenter la pièce, en pensant qu'un verre serait le bienvenu. Les deux autres le fixaient.

Puis il s'arrêta devant Beth.

— Ouvre la bouche.

Il entendit un grognement méchant derrière lui, comme un vent froid dans son dos.

— Kolher, tout va bien, dit Beth. Reste calme.

Beth ouvrit la bouche, révélant deux longues canines qui n'étaient pas là avant. Butch sentit ses genoux vaciller quand il tendit la main pour les toucher.

Une main épaisse s'abattit sur son bras, exerçant une pression si forte que les os du poignet manquèrent de se briser.

— Y pense même pas, grogna le compagnon de Beth.

— Laisse-le, ordonna-t-elle d'une voix douce. (Mais elle ne rouvrit pas la bouche après que Kolher eut relâché la pression.) Elles sont vraies, Butch. Tout ça… est on ne peut plus réel.

Butch leva les yeux vers le suspect.

— Alors comme ça t'es un vampire, c'est ça ?

— Tu ferais mieux de la croire, le flic.

Cette espèce de salaud souriait, dévoilant ses canines monstrueuses.

Tu parles d'un matos, pensa Butch.

— Tu l'as mordue et transformée en vampire ?

— Ça ne marche pas comme ça. On naît vampire.

Eh ben, cette info allait décevoir tous les fans de Dracula. Pas de dents qui poussaient.

Butch se laissa tomber sur le sofa.

— T'as tué ces femmes ? Pour boire leur…

— Sang ? Non. Ce qui coule dans les veines des humains ne me permettrait pas de rester en vie longtemps.

— Tu me dis que tu n'as rien à voir avec ces crimes ? On a trouvé des étoiles de jet sur les scènes de crime, les mêmes que celles que tu avais sur toi la nuit où je t'ai arrêté.

— Je les ai pas tuées, le flic.

— Et le type de la voiture ?

Le type secoua la tête.

— Je chasse pas les humains. Ceux que je combats n'ont rien à voir avec ton monde. Quant à la bombe, on a perdu l'un des nôtres dans l'attentat.

Beth étouffa un son.

— Mon père, murmura-t-elle.

L'homme la prit dans ses bras.

— Et on recherche le salaud qui a fait ça.

— Des idées sur qui a appuyé sur le bouton ? demanda Butch, ses instincts de flic refaisant surface.

Le type haussa les épaules.

— On a une piste. Mais c'est notre problème, pas le tien.

Ouais, et Butch n'avait aucune raison de poser la question. Car il n'appartenait plus à la police.

Le type caressa le dos de Beth et secoua la tête.

— Je vais pas de raconter de craques, le flic. De temps en temps, il arrive qu'un humain se mêle de nos affaires. Et si quelqu'un menace notre espèce, je le tue, peu importe qui il est. Mais je ne suis plus disposé à tolérer les pertes humaines comme avant, et pas uniquement parce qu'elles nous font courir un risque.

Il posa un baiser sur les lèvres de Beth et la regarda dans les yeux.

Au même instant, les autres membres du gang firent leur entrée dans la pièce. Leur regard froid lui donnait l'impression d'être un insecte sous un microscope. Ou un rôti de bœuf sur le point d'être découpé.

M. Normal s'avança et lui tendit une bouteille de scotch.

— On dirait que t'en as bien besoin.

Ouais, tu crois ?

Butch en avala une gorgée.

— Merci.

— On peut le tuer, maintenant ? demanda celui qui portait le bouc et une casquette de base-ball.

Beth répliqua d'un son sec.

— Laisse tomber, V.

— Pourquoi ? C'est juste un humain.

— Et ma *shellane* est à demi humaine. L'homme va pas mourir juste parce qu'il est pas des nôtres.

— Bon sang, t'as changé de discours.

— Tu ferais bien de t'y faire, *mon frère*.

Butch se leva. Puisqu'ils discutaient du bien-fondé de sa mort, il voulait être de la partie.

— J'apprécie ton aide, dit-il au compagnon de Beth. Mais je peux m'en passer.

Il se dirigea vers le type à la casquette, la main serrée autour du goulot de la bouteille de scotch au cas où il devrait la lui briser sur le crâne. Il s'approcha tout près, et leurs nez se touchaient presque. Il sentait que le vampire s'échauffait, prêt à se battre.

— Je suis ton homme, connard, dit Butch. C'est probablement moi qui perdrai, mais je te préviens, je cogne méchamment, et je te ferai souffrir avant que tu me tues. (Puis il leva les yeux vers la casquette du type.) Même si je déteste foutre une raclée à un autre fan des Red Sox.

Il y eut un éclat de rire derrière lui.

— Ça va être sympa à regarder, dit quelqu'un. Le type qui se tenait devant Butch plissa les yeux.

— Tu dis vrai à propos des Sox ?

— Je suis un pur produit du Sud. Et la victoire de 2004 m'a filé une sacrée patate.

Il y eut un long silence.

Le vampire grogna.

— J'aime pas les humains.

— Ouais, ben, j'aime pas trop les suceurs de sang. Autre silence.

Le type se caressait le bouc.

— Comment on appelle vingt types qui regardent la Coupe du monde de base-ball ?

— Les New York Yankees, répondit Butch.

Le vampire éclata d'un rire sonore, retira sa casquette de base-ball et se tapa la cuisse avec. La tension s'était évanouie.

Butch laissa échapper un profond soupir, comme s'il avait failli se faire écraser par un trente-huit tonnes. Il but une autre

gorgée de scotch et se dit qu'il venait de vivre une putain de nuit.

— Dis-moi que Curt Schilling était pas un dieu, dit le vampire.

Il y eut un grognement collectif.

— S'il nous refait l'article sur Varitek, je me barre, murmura l'un des hommes.

— Schilling était un vrai guerrier, répondit Butch en avalant une autre gorgée de single malt. Il tendit la bouteille au vampire, qui en avala une bonne lampée.

— Amen, dit le vampire.

CHAPITRE 39

Lorsque Marissa pénétra dans sa chambre, elle tournoya autour d'elle et laissa virevolter sa robe.

— Où étais-tu ?

Elle s'immobilisa sur-le-champ. La robe se rabattit sur ses talons dans un bruissement.

Havers, assis sur le cabriolet, avait le visage dans l'ombre.

— Je t'ai demandé où tu étais.

— Je t'en prie, n'emploie pas ce ton…

— Tu as été voir cette brute.

— Ce n'est pas…

— Ne le défends pas devant moi !

Ce n'est pas ce qu'elle s'apprêtait à faire. Elle allait dire à son frère que Kolher avait écouté ses récriminations et accepté toute la responsabilité. Qu'il s'était excusé et que ses regrets étaient tangibles. Même si ses mots ne pouvaient pas réparer ce qui s'était passé, elle avait eu le sentiment d'être entendue.

Et même si son ancien *hellren* avait constitué le motif de sa visite chez Audazs, elle n'était pas restée pour lui.

— Havers, je t'en prie. Les choses ont changé.

Après tout, Kolher lui avait annoncé qu'il allait prendre une compagne. Quant à elle, elle avait… rencontré quelqu'un.

— Tu dois m'écouter.

— Non. Je sais que tu continues à le voir. Ça me suffit. Havers se leva. Il se déplaçait sans la grâce habituelle qui le caractérisait. Quand il apparut en pleine lumière, Marissa fut horrifiée. Sa peau avait pris une teinte grisâtre et il avait les joues creusées. Il avait perdu énormément de poids dernièrement. Il n'avait plus que la peau sur les os.

— Tu es malade, murmura-t-elle.

— Je vais parfaitement bien.

— La transfusion n'a pas fonctionné, n'est-ce pas ?

— N'essaie pas de changer de sujet ! (Il lui lança un regard furieux.) Mon Dieu, je n'aurais jamais pensé que nous en arriverions là. À ce que tu fasses les choses en cachette.

— Je ne t'ai rien caché !

— Tu m'as dit que tu avais brisé l'engagement.

— C'est le cas.

— Tu *mens*.

— Havers, écoute-moi.

— Je ne veux plus t'écouter ! (Il ne la regarda pas tandis qu'il quittait la pièce.) Tu es tout ce qui me reste, Marissa. Ne me demande pas de rester tranquillement assis et d'être le témoin silencieux de ta destruction.

— Havers !

La porte claqua.

Résolue, Marissa lui emboîta le pas.

— Havers !

Il se trouvait déjà en haut des escaliers et ne lui adressa pas un regard. Il agita furieusement la main derrière lui dans l'air, comme pour la chasser.

Marissa retourna dans sa chambre et s'assit devant sa coiffeuse. Il lui fallut un long moment avant que sa respiration redevienne normale.

La colère de Havers était compréhensible, mais effrayante de par son intensité et sa rareté. Jamais elle n'avait vu son frère dans un tel état. Il était clair qu'elle ne pourrait pas lui parler tant qu'il ne se serait pas calmé.

Demain, elle lui parlerait. Elle lui dirait tout, même qu'elle avait rencontré un nouveau mâle. Elle leva la main devant elle, la sensation encore présente de cet homme lui léchant le doigt. Elle en voulait davantage.

Ses canines s'allongèrent légèrement.

Quel goût avait son sang ?

Après avoir installé Beth dans le lit de son père, Kolher retourna à ses appartements et passa une chemise blanche et un pantalon large blanc. Il prit un rang de perles noires énormes dans un coffret d'ébène et s'agenouilla sur le sol à côté du lit,

assis sur ses talons. Il passa le collier autour de son cou, posa ses mains, paumes retournées, sur ses cuisses et ferma les yeux.

Tandis qu'il maîtrisait sa respiration, ses sens s'aiguisèrent. Il entendait Beth remuer dans le lit de l'autre côté du couloir et soupirer tandis qu'elle enfouissait sa tête dans les oreillers. Le reste de la maison était assez tranquille et seules de subtiles variations lui parvenaient. Quelques-uns des frères dormaient en haut et il entendait des pas.

Il aurait parié que Butch et V. discutaient encore base-ball.

Kolher sourit. Cet humain valait le coup. L'un des plus agressifs qu'il ait jamais rencontrés.

Et quant à l'attirance de Marissa pour le flic, il faudrait voir où ça mènerait. Il était dangereux de nouer ce type de relation avec quelqu'un de l'autre espèce. Naturellement, les frères de la Confrérie couchaient avec de nombreuses humaines, mais en général pour une nuit, et les souvenirs pouvaient s'effacer rapidement. Lorsque les émotions s'en mêlaient, et avec le temps, il était plus difficile d'effacer les souvenirs d'un cerveau humain. Les choses se gravaient. Et remontaient à la surface plus tard. Créaient des problèmes.

Peut-être Marissa allait-elle jouer un peu avec ce type avant de le vider de son sang. Ce n'était pas un problème. Mais en attendant qu'elle le tue ou qu'elle le prenne comme compagnon, Kolher devait surveiller de près la situation.

Kolher fit taire ses pensées et commença à psalmodier en langue ancienne, se servant des sons pour mettre au repos ses fonctions cognitives. Il était un peu rouillé et buta sur les mots. La dernière fois qu'il avait prononcé ces prières, il avait dix-neuf ou vingt ans. Le souvenir de son père à ses côtés à lui souffler les mots était une agréable diversion, mais il s'efforça de garder son esprit vide de toute pensée.

Les perles commencèrent à se réchauffer au contact de sa peau.

Il se retrouva dans une cour. L'architecture de style italien était blanche ; la fontaine, les colonnes et le sol en marbre brillaient tous d'une faible lueur. La seule touche de couleur était apportée par des oiseaux chanteurs perchés dans un arbre blanc.

Kolher arrêta ses prières et se leva.

— Cela fait longtemps, guerrier.

La majestueuse voix de femme lui parvenait dans son dos.

Il se retourna.

La minuscule silhouette qui s'approchait de lui était entièrement drapée dans de la soie noire. Sa tête et son visage étaient recouverts, ainsi que ses mains et ses pieds. Elle glissa vers lui, se déplaçant dans l'air immobile. Sa présence mettait Kolher mal à l'aise.

Kolher inclina la tête.

— Vierge scribe, comment allez-vous ?

— Ou plus exactement, comment vont les choses pour vous, guerrier ? Vous êtes venu demander un changement, n'est-ce pas ?

Il acquiesça.

— Je…

— Vous souhaitez briser l'engagement qui vous lie à Marissa. Vous avez trouvé une autre femelle que vous souhaitez prendre comme *shellane*.

— Oui.

— Cette femelle est la fille de votre frère d'armes Audazs, qui se trouve dans l'Estompe.

— Vous l'avez vu ?

La Vierge scribe eut un petit rire.

— Ne me posez pas de questions. Je n'ai rien dit quant à votre première question car vous vous êtes montré poli, mais surveillez vos manières, guerrier.

Merde.

— Je vous présente mes excuses, Vierge scribe.

— Je vous libère, Marissa et vous, de votre engagement.

— Merci.

Il y eut un long silence.

Kolher attendit qu'elle se prononce sur la seconde partie de sa requête. Il n'allait pas se risquer à poser la question.

— Dites-moi, guerrier. Pensez-vous que votre espèce soit indigne ?

Kolher fronça les sourcils puis, très vite, reprit un visage neutre. La Vierge scribe n'allait pas tolérer les regards noirs.

— Alors, guerrier ?

Il n'avait pas la moindre idée de là où elle voulait en venir.

— Mon espèce est féroce et fière.

— Je ne vous ai pas demandé de définition. Je vous ai demandé ce que vous *pensiez* d'elle.

— Je consacre ma vie à la protéger.

— Pourtant, vous ne voulez pas diriger votre peuple. Je ne peux qu'en déduire que vous ne leur accordez pas suffisamment de valeur et que vous combattez soit parce que vous aimez cela, soit parce que vous voulez mourir. Qu'en est-il ?

Cette fois-ci, Kolher ne chercha pas à rester impassible.

— Mon espèce survit grâce à l'action de mes frères d'armes et à la mienne.

— À peine. En fait, elle ne cesse de décliner au lieu de croître. La seule colonie est celle de la côte est des États-Unis. Et même les membres qui la composent vivent isolés les uns des autres. Il n'existe pas de communauté. Il n'y a plus de festivals. Les rites sont pratiqués en privé, dans le meilleur des cas. Personne ne sert de médiateur dans les conflits ; personne n'est là pour leur insuffler un peu d'espoir. Quant à la Confrérie de la dague noire, elle est maudite. Tous ceux qui la composent sont tourmentés.

— Les membres de la Confrérie ont leurs… problèmes. Mais ils sont forts.

— *Vous* devriez être plus fort encore. (Elle secoua la tête.) Vous avez failli à votre lignée, guerrier. Vous avez failli à votre mission. Alors dites-moi, pourquoi devrais-je accéder à votre requête de prendre cette sang-mêlé comme reine ? (La tunique de la Vierge scribe remuait tandis qu'elle secouait la tête.) Mieux vaut que vous continuiez à la servir avec votre personnel que de donner à votre peuple une autre figure insignifiante. Maintenant, partez, guerrier. Nous en avons terminé.

— Je souhaiterais parler pour ma défense, répondit-il, dents serrées.

— Vous n'y êtes pas autorisé.

Elle se détourna.

— *J'implore votre pitié.*

Il détestait avoir à prononcer ces mots et, quand il l'entendit rire, devina qu'elle le savait. La Vierge scribe revint vers lui.

Elle s'exprima d'une voix dure, aussi dure que les contours de sa tunique noire contre le marbre blanc tout autour.

— Si vous avez l'intention d'implorer, guerrier, faites-le correctement. Agenouillez-vous.

Kolher se força à obtempérer. Il la détestait.

— Je préfère cela, murmura-t-elle sur un ton qui était redevenu aimable. Qu'avez-vous à dire ?

Il ravala les mots hostiles et se força à prendre une attitude impassible qui n'était qu'un mensonge éhonté.

— Je l'aime. Je veux l'honorer, pas simplement l'avoir pour réchauffer mon lit.

— Alors traitez-la convenablement. Mais il n'y a aucune raison d'organiser une cérémonie.

— Permettez-moi d'exprimer mon désaccord, répondit-il. Avec tout le respect que je vous dois.

Il y eut un long silence.

— Au fil des siècles, vous ne m'avez jamais demandé conseil.

Il releva la tête.

— Est-ce ce qui vous a déplu ?

— Ne me posez pas de questions ! rétorqua-t-elle d'un ton sans appel. Ou je ferai en sorte que cette sang-mêlé vous soit enlevée plus vite que votre prochain souffle.

Kolher baissa la tête et enfonça ses poings dans le marbre.

Il attendit.

Attendit si longtemps qu'il eut la tentation de relever la tête pour voir si elle était partie.

— Je vais vous demander une faveur, dit-elle.

— Parlez.

— Vous allez diriger votre peuple.

Kolher releva la tête, la gorge serrée. Il n'avait pu sauver ses parents, il avait à peine réussi à faire ce qu'il fallait pour Beth, et la Vierge scribe voulait qu'il assume la responsabilité de toute son espèce ?

— Que répondez-vous, guerrier ?

Comme si « non » était une option possible.

— Qu'il soit fait selon vos désirs, Vierge scribe.

— Cela est mon ordre, guerrier. Ce n'est ni un désir ni une faveur que je vous demande. (Elle laissa échapper un son exaspéré.) Relevez-vous. Vous saignez sur mon marbre.

Il se releva et la regarda. Il garda le silence, se disant qu'elle allait probablement ajouter d'autres conditions.

Elle s'adressa à lui d'une voix dure.

— Vous ne désirez pas être roi. C'est une évidence. Mais c'est votre obligation par naissance et il est grand temps que vous l'assumiez.

Kolher se passa la main dans les cheveux, les muscles de son corps tendus par l'angoisse.

La voix de la Vierge scribe s'adoucit. Un peu.

— Ne vous inquiétez pas, guerrier. Vous ne serez pas seul. Vous viendrez vers moi et je vous aiderai. Vous conseiller fait partie de mon rôle.

Ce qui était une bonne chose, car il allait avoir besoin d'aide. Il n'avait aucune idée de ce que diriger impliquait. Il savait tuer d'une centaine de manières différentes, il maîtrisait toutes les formes de combat et gardait la tête froide quand tout autour de lui s'enflammait. Mais parler devant des milliers de personnes ? Il sentit son estomac se nouer.

— Guerrier ?

— Oui, je ferai appel à vous.

— Mais il ne s'agit pas de la faveur que vous me devez.

— Quelle est… (Il battit l'air de sa main.) Je retire ce que je viens de dire.

La Vierge scribe eut un petit rire.

— Vous avez toujours appris vite.

— Il le fallait bien.

S'il devait être roi.

Elle se rapprocha en flottant ; elle sentait le lilas.

— Tendez votre main.

Il obtempéra.

Les plis de la tunique noire bruissèrent tandis qu'elle tendait le bras. Quelque chose atterrit dans la main de Kolher. Un anneau. Un lourd anneau d'or serti d'un rubis de la taille d'une noix. Il était si chaud que Kolher faillit le laisser tomber.

Le Rubis des ténèbres.

— Vous le lui donnerez de ma part. Et j'assisterai à la cérémonie.

Kolher serra si fort l'anneau que celui-ci lui mordit la peau.

— C'est un immense honneur.

— Oui, mais ma présence répond à un autre objectif.

— La faveur.

Elle éclata de rire.

— Bien vu. Une question posée sous forme d'affirmation. Vous ne serez pas surpris alors si je ne vous réponds pas. Maintenant partez, guerrier. Rendez-vous auprès de votre femelle. Espérons qu'elle constitue un bon choix pour vous.

La silhouette se retourna et s'éloigna.

— Vierge scribe ?

— Nous en avons terminé.

— Merci.

Elle s'arrêta près de la fontaine.

Les plis de sa tunique bruissèrent alors qu'elle tendait le bras vers l'eau qui coulait. Par l'ouverture de la soie, une lumière éclatante apparut, comme si ses os luisaient et que sa peau était translucide. Au moment où sa main toucha l'eau, un arc-en-ciel apparut à l'endroit du contact, emplissant la cour blanche.

Kolher sentit qu'il recouvrait la vue ; le choc lui tira un chuintement. La cour, les colonnes, les couleurs, *elle* : il pouvait tout distinguer clairement. Il se focalisa sur l'arc-en-ciel. Jaune, orange, rouge, violet, bleu, vert. Les couleurs avaient l'éclat des joyaux ; elles fendaient l'air et leur lumière ne lui blessait pas les yeux. Il s'absorba dans cette vision, en imprégna son esprit, s'y accrocha.

La Vierge scribe se retourna vers lui et abaissa la main. Immédiatement, les couleurs disparurent et la vue de Kolher se brouilla de nouveau.

Elle lui avait fait ce cadeau, se dit-il. Tout comme elle lui avait offert l'anneau pour Beth.

— Vous avez raison, dit-elle d'une voix douce. J'avais espéré que nous serions plus proches. Votre père et moi avions un lien, et ces siècles ont été longs et pénibles. Sans culte, sans psalmodie, sans histoire à préserver. Je suis inutile. Oubliée.

Mais pire encore, poursuivit-elle, je peux voir l'avenir, et il est sombre. La survie de l'espèce n'est pas assurée. Vous n'y parviendrez pas seul, guerrier.

— J'apprendrai à demander de l'aide.

Elle acquiesça.

— Nous allons repartir de zéro, vous et moi. Et nous allons travailler ensemble, comme il se doit.

— Comme il se doit, répéta-t-il pour se familiariser avec les mots.

— Je viendrai ce soir, dit-elle. Et la cérémonie aura lieu comme il convient. Nous vous préparerons un engagement approprié, guerrier, et nous ferons les choses comme il convient. Si cette femelle veut de vous.

Il avait le sentiment que la Vierge scribe souriait.

— Mon père m'avait dit votre nom, dit-il. J'aimerais l'employer, si vous le permettez.

— Vous avez ma permission.

— Nous vous verrons donc ce soir, Analisse. Les préparatifs seront faits.

CHAPITRE 40

M. X observa Billy Riddle entrer dans le bureau. Riddle portait un polo bleu marine et un bermuda de coton. Bronzé, il paraissait fort et en bonne santé.

Un solide gaillard, pour reprendre une expression désuète qui datait du jeune temps de M. X.

— *Sensei*.

Billy inclina la tête.

— Comment vas-tu, mon garçon ?

— J'ai réfléchi.

M. X attendit la réponse, surpris de se rendre compte de l'importance qu'il lui accordait.

— Je veux travailler pour vous.

M. X sourit.

— Bien, mon garçon. C'est très bien.

— Qu'est-ce que j'aurai à faire ? Dois-je remplir des formulaires pour l'académie ?

— C'est un peu plus que ça. Et l'académie ne sera pas à proprement parler ton employeur.

— Mais je croyais que vous aviez dit…

— Billy, tu vas devoir comprendre un certain nombre de choses. En outre, il y a une sorte d'initiation.

— Comme un bizutage ? Pas de problème. J'en ai passé plusieurs déjà. Pour le football.

— C'est un peu plus dur que cela, j'en ai peur. Mais ne t'inquiète pas, je suis passé par là et je sais que tu t'en sortiras très bien. Je te dirai ce qu'il te faudra apporter et je resterai à tes côtés. Tout le temps.

Après tout, assister au rite effectué par l'Oméga n'était pas un événement à manquer.

— *Sensei*, je… euh… (Riddle s'éclaircit la voix.) Je voulais vous dire que je vous laisserai pas tomber.

M. X esquissa un sourire en songeant qu'il s'agissait de la partie la plus agréable de son travail.

Il se leva et s'approcha de Billy. Il lui posa une main sur l'épaule, appuya sur ses os et fixa les grands yeux bleus rivés sur lui.

Billy entra dans une sorte de transe.

M. X se pencha et, avec précaution, enleva la boucle d'oreille de Billy. Il prit ensuite le lobe entre le pouce et l'index et le massa légèrement.

Il s'exprimait d'une voix douce et calme.

— Je veux que tu appelles ton père et que tu lui dises que tu déménages, avec effet immédiat. Dis-lui que tu as trouvé du travail et que tu vas suivre un programme de formation intensive.

M. X retira à Riddle sa Rolex en acier inoxydable, puis ouvrit le col de son polo. Il introduisit sa main, suivant la chaîne de platine que Billy portait autour du cou. Il défit l'attache et laissa glisser les maillons dans sa main. Par le contact avec la peau, le métal était chaud.

— Quand tu parleras à ton père, tu garderas ton calme quoi qu'il te dise. Tu le rassureras sur ton avenir et tu lui diras que tu as été sélectionné parmi de nombreux candidats pour une mission très importante. Tu lui diras que tu restes joignable sur ton téléphone portable, mais qu'il ne pourra pas te voir, car tu seras en déplacement.

M. X passa la main sur la poitrine de Billy, sentant les muscles, la chaleur de la vie, le bourdonnement de la jeunesse. *Tant de pouvoir dans ce corps*, songea-t-il. *Tant de force.*

— Tu ne parleras pas de l'académie. Tu ne parleras pas de moi. Et tu ne lui diras pas que tu vas venir vivre avec moi. (M. X lui parlait à l'oreille.) Tu diras à ton père que tu es désolé pour tout ce que tu as fait. Tu lui diras que tu l'aimes. Puis je passerai te prendre et je t'emmènerai.

Tandis que Billy respirait profondément, dans un abandon total, M. X se remémora sa propre cérémonie d'intégration. Un bref instant, il souhaita avoir réfléchi plus soigneusement à l'offre qu'il avait acceptée il y a des décennies.

Il serait un vieil homme maintenant. Un vieil homme avec des petits-enfants, peut-être, si jamais il avait trouvé une femme auprès de qui il aurait pu rester. Il aurait mené une vie moyenne, aurait peut-être travaillé dans l'une des usines de papeterie ou dans une station essence. Il aurait été un homme anonyme, un parmi des centaines de millions asticotés par leur femme, qui buvaient avec leurs potes et passaient leurs précieuses journées dans une atmosphère de vague frustration car ils n'étaient personne.

Mais il aurait été vivant.

En regardant les yeux bleus brillants de Billy, M. X se demanda s'il avait en fait gagné au change. Parce qu'il n'était plus maître de sa vie. Il était au service de l'Oméga et de ses désirs. Le plus important des serviteurs, mais rien de plus qu'un serviteur.

Dont on ne pleurerait jamais la perte.

Soit parce qu'il ne cesserait jamais de respirer… soit peut-être parce qu'il ne manquerait à personne, une fois son dernier souffle rendu.

Il fronça les sourcils.

Non que cela ait une quelconque importance, car il était impossible de revenir en arrière. Ce que Riddle apprendrait par lui-même ce soir.

M. X relâcha son emprise sur le corps et l'esprit de Billy.

— Nous sommes d'accord ? demanda-t-il.

Billy acquiesça, encore étourdi. Il regarda son corps, comme s'il se demandait ce qui s'était passé.

— Bien. Maintenant, donne-moi ton téléphone portable. (Billy le lui tendit. M. X sourit.) Qu'est-ce que tu me réponds, mon garçon ?

— Oui, *sensei*.

CHAPITRE 41

Beth se réveilla dans le lit de Kolher. À un moment donné de la journée, il avait dû venir la chercher et la porter jusque dans ses appartements.

Elle était allongée contre lui, la poitrine de Kolher dans son dos. Il avait passé un bras autour de sa taille. Et sa main entre ses cuisses.

Son sexe en érection, lourd et chaud, reposait contre sa hanche.

Beth se retourna. Kolher, les yeux clos, respirait lentement et profondément. Elle sourit en pensant qu'il la désirait même pendant son sommeil.

— Je t'aime, murmura-t-elle.

Il ouvrit les paupières. C'était comme être aveuglé par des spots.

— Quoi, *leelane* ? Tu vas bien ? (Puis il enleva sa main, comme s'il venait juste de prendre conscience de l'endroit où elle se trouvait.) Désolé. Je… euh… T'as probablement pas envie… Si peu de temps après…

Elle lui prit la main et la guida entre ses cuisses, en appuyant ses doigts contre son corps.

Ses canines s'allongèrent sur sa lèvre inférieure tandis qu'il prenait une respiration profonde.

— Pour toi, je suis toujours prête, murmura-t-elle. Elle saisit dans la main son membre viril.

Lorsqu'il gémit et s'approcha d'elle, elle sentit battre le cœur de son amant, le sang couler dans ses veines, ses poumons se remplir. C'était très bizarre. Elle sentait l'intensité de son désir pour elle, et pas juste parce qu'elle le caressait.

Lorsqu'il bougea les doigts et glissa en elle, son propre corps répondit, et elle sentait que le désir qu'il ressentait ne faisait que croître. À chaque baiser, à chaque caresse, à chaque coup de langue, à chaque frisson.

Kolher les força l'un et l'autre à prendre leur temps. Alors qu'elle voulait se mettre sur lui, il l'allongea sur le dos et lui donna du plaisir alors même que son propre corps était au bord de l'extase. Il se montrait si tendre, si aimant.

Il se suréleva au-dessus de ses cuisses ouvertes, ses bras puissants supportant son corps. Ses longs cheveux noirs se mêlaient aux siens.

— J'aimerais tant voir ton visage clairement, dit-il, yeux plissés, tentant de distinguer les traits de son amante. Juste une fois, j'aimerais…

Elle posa ses mains sur les joues de Kolher, au contact rugueux de sa barbe naissante.

— Je vais te dire ce que tu verrais, murmura-t-elle. Je t'aime. C'est ce que tu verrais.

Il ferma les yeux et sourit. L'expression transforma son visage. Il irradiait de bonheur.

— Ah, *leelane*, si tu savais tout le bonheur que tu me donnes.

Il l'embrassa. Puis, lentement, s'introduisit en elle. Lorsqu'il l'eut remplie, emmenée au bout d'elle-même, rejointe, il s'immobilisa. Il lui parla en langue ancienne, puis dans celle qu'elle comprenait.

Son « Je t'aime, ma femme » fut accueilli par un sourire radieux.

Butch se retourna, à demi réveillé. Ce lit n'était pas le sien. Il était allongé dans un lit jumeau, pas dans son lit king size. Les oreillers n'étaient pas non plus les siens. Ils étaient d'un moelleux incroyable, comme si sa tête reposait sur une brioche. Les draps, eux aussi, étaient bien plus fins que les siens.

Le ronflement à ses côtés vint confirmer sa supposition. C'était sûr : il n'était pas chez lui.

Il ouvrit les yeux. D'épaisses tentures étaient suspendues aux fenêtres, mais la lueur provenant d'une lumière de la salle de bains était suffisante pour lui permettre de distinguer la pièce. Elle était décorée avec standing. Antiquités, tableaux, papier peint chic.

Il regarda dans la direction d'où provenait le ronflement. Dans l'autre lit jumeau, un homme dormait à poings fermés, draps et couvertures remontés jusque sous le menton.

Tout lui revint.

Viszs. Son nouveau pote.

Fan des Red Sox, comme lui. Hacker de génie. Et putain de vampire.

Butch posa la main sur son front. Il lui était arrivé de nombreuses fois de se saouler et, au réveil, de découvrir avec stupéfaction qui se trouvait à ses côtés.

Mais cette fois-ci, c'était le top.

Comment en étaient-ils… ? Ah oui. Ils s'étaient effondrés après avoir descendu la bouteille de scotch de Tohr. Tohr. Diminutif de Tohrment.

Mon Dieu, il connaissait même leurs noms. Rhage, Fhurie. Et ce Zadiste, à vous foutre les jetons de votre vie. Ouais, pas de Tom, Dick et Harry chez les vampires. Mais, sérieusement, imaginez un suceur de sang répondant au nom de Howard. Ou d'Eugène.

Oh, non, Tom, je t'en prie, me mords pas.

Doux Jésus, il perdait les pédales.

Quelle heure était-il ?

— Eh, le flic, il est quelle heure ? demanda Viszs, encore sonné.

Butch tendit le bras vers la table de chevet. À côté de sa montre étaient posés une casquette des Red Sox, un briquet en or et un gant de conduite noir.

— Dix-sept heures trente.

— Cool. (Le vampire se retourna.) Ouvre pas les tentures avant deux heures. Sinon, je crame ! Mes frères s'occuperont de toi et tu finiras dans un sac mortuaire.

Butch sourit. Vampires ou pas, il comprenait ces types. Ils parlaient le même langage que lui. Avaient la même vision du monde que lui. Il se sentait à l'aise avec eux.

Ce qui avait de quoi filer les jetons.

— Tu souris, dit Viszs.

— Comment tu le sais ?

— J'y connais un rayon en émotions. T'es le genre de mec à avoir la patate le matin ?

— Bordel, non. Et c'est pas le matin.

— Ça l'est pour moi, le flic. (Viszs se retourna et regarda Butch.) Tu sais, t'as su y faire la nuit dernière. Je connais pas beaucoup d'humains qui s'en seraient pris à Rhage ou à moi. Qui plus est devant tous les autres frères.

— Eh, me fais pas le grand jeu. On sort pas ensemble.

Mais Butch n'en était pas moins touché par ce témoignage de respect.

Viszs plissa les yeux. Son intelligence était si vive qu'être jaugé par lui équivalait à se retrouver à nu.

— T'as vraiment envie de mourir.

Ce n'était pas une question.

— Ça se peut, répondit Butch.

Il attendit que Viszs lui demande une explication. Comme la question ne vint pas, Butch lui fit part de sa surprise.

— On est tous dans le même cas, murmura Viszs. C'est pourquoi je demande pas de détails.

Ils gardèrent le silence pendant un moment.

De nouveau, Viszs plissa les yeux.

— Tu peux pas retourner à ton ancienne vie, le flic. Tu le sais, ça ? Parce que t'as vu trop de choses. On pourrait pas effacer tous tes souvenirs.

— T'es en train de me dire de me choisir un cercueil ?

— J'espère que non. Mais ça dépend pas de moi. Mais de toi, pour beaucoup. (Il y eut une pause.) T'as pas l'air d'avoir trop de choses qui t'attendent, pas vrai ?

Butch leva les yeux vers le plafond.

Quand les membres de la Confrérie lui avaient permis de vérifier ses messages le matin, il n'y en avait qu'un. Du capitaine, qui lui disait de se présenter pour les résultats de l'enquête interne.

Tu parles. Comme si c'était un rendez-vous auquel il mourrait d'envie d'assister. Il en connaissait l'issue. Il allait être viré et sacrifié comme symbole de la lutte contre la brutalité policière. Ou muté à un travail de bureau.

Quant à sa famille, son père et sa mère, Dieu merci, étaient encore de ce monde, dans leur maison du Sud, entourés de leurs enfants encore en vie qu'ils chérissaient tant. Sans cesser de porter le deuil de Janie, ils coulaient pourtant des années de retraite heureuses. Les frères et sœurs de Butch étaient préoccupés par leurs enfants – en avoir, les élever, en faire d'autres – et étaient totalement pris par leurs obligations familiales. Dans le clan O'Neal, Butch n'était qu'une note en bas de page. Le mauvais élément qui n'avait pas réussi à procréer.

Les amis ? José était le seul qui aurait pu vaguement s'apparenter à un ami. Abby n'en était pas même une. Juste une fille qu'il baisait de temps à autre.

Et après la rencontre avec Marissa la nuit dernière, ce type de rapport sexuel ne l'intéressait plus.

Il jeta un coup d'œil au vampire.

— Non, j'ai rien qui m'attend.

— Je sais ce que c'est.

Viszs remua comme s'il essayait de trouver une place confortable. Il s'allongea sur le dos et posa un bras puissant sur ses yeux.

Butch fronça les sourcils quand il aperçut la main gauche du vampire. Elle était recouverte de tatouages, de figures denses et sophistiquées qui couraient sur le dos de la main, la paume et autour de chacun de ses doigts. Il avait dû souffrir le martyre pour se les faire faire.

— V. ?

— Ouais ?

— C'est quoi, tous ces tatouages ?

— Je t'ai pas pris la tête avec mes questions, le flic. (Viszs retira son bras.) Si je suis pas debout à 20 heures, réveille-moi, d'accord ?

— Ça marche.

Butch ferma les yeux.

CHAPITRE 42

Dans les appartements du bas, Beth arrêta la douche, prit une serviette et cogna sa bague de fiançailles sur le comptoir en marbre.

— Oh, non… Pas bon… Vraiment pas bon…

Elle prit délicatement sa main, en pensant qu'il valait mieux que Kolher soit en haut, à s'occuper des préparatifs de la cérémonie. Sauf si le bruit qu'avait fait la bague en cognant contre le marbre s'était propagé jusqu'au premier étage.

Elle serra son corps de ses bras avant de regarder, persuadée qu'elle avait descellé le rubis ou cassé la pierre. Mais le joyau était intact.

Non qu'elle soit pressée de recommencer. Elle n'était pas du genre à porter des bijoux et il lui faudrait un peu de temps pour s'habituer à l'anneau autour de son doigt.

Tous les petits ajustements de la vie quotidienne allaient-ils être aussi difficiles ? se demanda-t-elle. Son fiancé lui avait glissé une caillasse hors de prix au doigt.

Tu parles d'une plaie !

Tandis qu'elle se séchait, un sourire se dessina sur son visage. Kolher avait été si fier de lui glisser l'anneau autour du doigt. Il lui avait dit qu'il s'agissait d'un cadeau d'une personne dont elle ferait la connaissance ce soir-là.

Lors de son mariage.

Elle s'interrompit. Mon Dieu, ce mot. « Mariage ».

Qui aurait cru qu'elle…

Quelqu'un frappa à la porte.

— Beth ? Vous êtes là ?

La voix féminine, inconnue, était assourdie.

Beth passa le peignoir de Kolher et se dirigea vers la porte, sans l'ouvrir.

— C'est Wellsie. Je suis la *shellane* de Tohr. J'ai pensé que vous aimeriez que quelqu'un vous aide pour ce soir ; j'ai pensé à

une robe pour vous, au cas où vous n'en auriez pas déjà une. Et puis je suis juste comme tout le monde, j'ai envie de faire votre connaissance.

Beth ouvrit la porte.

Waouh !

Wellsie n'était pas comme tout le monde : chevelure d'un roux flamboyant, visage de déesse gréco-romaine, aura de maîtrise totale d'elle-même. Sa robe bleu vif faisait ressortir son teint comme un ciel d'automne sur des feuilles auburn.

— Euh, salut, dit Beth.

— Salut.

Les yeux de Wellsie, couleur de sherry, étaient pénétrants sans être froids. Surtout dès qu'elle souriait.

— Mon Dieu, vous êtes superbe. Pas étonnant que Kolher soit tombé follement amoureux de vous.

— Vous voulez entrer ?

Wellsie entra dans la pièce. Elle portait une longue boîte plate et un grand sac. Elle dégageait un air responsable, sans paraître pour autant arrogante.

— Tohr a failli ne pas me dire ce qui se passait. Lui et Kolher sont en bisbille.

— Bisbille ?

Wellsie roula des yeux, ferma la porte depuis l'autre bout de la pièce, puis posa la boîte sur la table basse.

— De temps en temps, les mâles comme eux s'échauffent à propos de broutilles. C'est inévitable. Tohr ne veut pas me dire de quoi il s'agit, mais je l'imagine : honneur, faits d'armes, ou nous, leurs femelles. (Wellsie ouvrit la boîte, révélant des plis de satin rouge.) Ils ont bon cœur, mais il peut leur arriver de temps en temps de perdre leur calme et d'aller trop loin.

Elle se retourna et sourit à Beth.

— Assez parlé d'eux. Vous êtes prête ?

En général, Beth se montrait assez réservée avec les inconnus. Mais tout chez cette femme au franc-parler et aux yeux pleins de bon sens inspirait confiance.

— Pas sûr. (Beth éclata de rire.) Je ne connais pas Kolher depuis longtemps, mais j'ai l'impression qu'on est faits l'un pour l'autre. J'y vais à l'instinct, pas de façon raisonnée.

— J'ai ressenti la même chose pour Tohr. (Le visage de Wellsie s'adoucit.) Il m'a suffi de poser les yeux sur lui pour savoir.

Elle posa une main distraite sur son ventre.

Elle est enceinte, pensa Beth.

— C'est pour quand ?

Wellsie rougit, apparemment plus sous le coup de l'inquiétude que du bonheur.

— Dans longtemps. Un an. Si je peux le garder. (Elle se pencha et sortit la robe de sa boîte.) Ça vous dirait de passer cette robe ? On fait à peu près la même taille.

La robe était ancienne, avec un haut de dentelle noire orné de perles brodées et une jupe ample. Le satin rouge reflétait la lumière des bougies, dont il conservait l'éclat dans ses plis.

— Elle est… spectaculaire.

Beth tendit la main pour toucher le satin.

— Ma mère l'avait fait faire pour moi. Je me suis mariée il y a près de deux cents ans dans cette robe. Vous n'êtes pas obligée de mettre le corset, mais j'ai apporté les jupons. Ils sont si mignons. Mais surtout, si vous n'aimez pas la robe ou si vous aviez prévu autre chose, je ne m'en offusquerai absolument pas.

— Vous avez perdu la tête ! Vous croyez que je vais refuser votre proposition et me marier en short ?

Beth prit la robe et courut presque jusqu'à la salle de bains. Passer la robe était comme remonter le temps et, lorsqu'elle rentra dans la pièce, elle ne put s'empêcher d'en faire bruisser les jupons. Elle était un peu serrée en haut, mais la jeune femme se fichait bien de ne pas pouvoir prendre d'inspiration ample.

— Vous êtes magnifique, dit Wellsie.

— C'est la plus belle chose que j'aie jamais portée. Vous pouvez m'aider pour les derniers boutons dans le dos ?

Les doigts de Wellsie étaient habiles et rapides. Quand elle eut terminé, elle pencha la tête, mains jointes.

— Vous lui faites honneur. Le rouge et le noir se marient merveilleusement bien à la couleur de vos cheveux. Kolher va avoir une attaque quand il va vous voir.

— Vous êtes sûre de vouloir me la prêter ?

Et si elle renversait quelque chose dessus ?

— Les vêtements sont faits pour être portés. Ce qui n'est pas le cas pour cette robe depuis 1814. (Wellsie jeta un coup d'œil à sa montre incrustée de diamants.) Je vais remonter pour voir comment se passent les préparatifs. Fritz va probablement avoir besoin d'aide. Les membres de la Confrérie aiment manger, mais ils ne sont pas doués le moins du monde pour la cuisine. On aurait pu penser qu'ils s'en tireraient mieux avec un couteau, compte tenu de leur métier.

Beth se retourna vers Wellsie.

— Aidez-moi à défaire ces boutons et je vous accompagne.

Après l'avoir aidée à enlever la robe, Wellsie semblait hésiter.

— Écoutez, Beth… je suis heureuse pour vous. Vraiment. Mais je dois me montrer honnête. Il n'est pas simple d'avoir l'un de ces mâles pour compagnon. J'espère que vous m'appellerez si vous avez besoin de quelqu'un à qui vous confier.

— Merci, dit Beth, en pensant qu'elle pourrait bien le faire.

Elle s'imaginait assez bien Wellsie donner de bons conseils. Probablement parce que cette femme avait l'air de tout contrôler dans sa vie. Elle semblait si… compétente.

Wellsie sourit.

— Et peut-être que je pourrais aussi vous appeler de temps en temps. Mon Dieu, j'ai attendu si longtemps d'avoir quelqu'un à qui parler et qui puisse me comprendre.

— Aucun des membres de la Confrérie n'a de femme ?

— Il n'y a que vous et moi, ma chère.

Beth sourit.

— Dans ce cas, on ferait bien de se serrer les coudes.

Kolher monta au premier, en se demandant qui avait dormi où. Il frappa à la porte de l'une des chambres d'amis. Butch répondit. L'humain se séchait les cheveux avec une serviette. En avait une autre autour de la taille.

— Tu sais où est V. ? demanda Kolher.

— Ouais, il se rase.

De la tête, le flic pointa par-dessus son épaule et s'écarta pour le laisser passer.

— T'as besoin de moi, chef ? demanda V. depuis la salle de bains.

Kolher gloussa.

— Si c'est pas mignon, tout ça.

« Va te faire foutre » lui arriva des deux côtés tandis que Viszs sortait de la salle de bains, vêtu d'un caleçon. Il avait les joues blanches et un rasoir ancien contre sa joue. Il avait les mains nues.

Bordel.

La main gauche de V. était levée, ses tatouages sacrés énonçant les terribles conséquences qui guettaient ceux qui entreraient en contact avec. Kolher se demandait si l'humain avait la moindre idée de ce que V. pouvait faire avec.

Probablement pas, car sinon le flic ne se promènerait pas à moitié nu, l'air détendu, dans la pièce.

— V., j'ai un truc à régler avant la cérémonie.

En général, Kolher travaillait seul mais, s'il devait régler son compte à Billy Riddle, il voulait Viszs pour le seconder. Les humains n'avaient pas l'obligeance de se désintégrer quand on les poignardait, mais la main gauche de son frère saurait prendre soin du corps. En quelques instants, le cadavre aurait disparu.

V. sourit.

— Donne-moi cinq minutes et j'arrive.

— Ça marche. (Kolher sentait les yeux de Butch sur lui. Manifestement, le type voulait savoir ce qui se passait.) Vaut mieux que tu restes en dehors de ça, le flic. Surtout compte tenu de ton métier.

— Je suis plus flic. Autant que tu le saches.

Intéressant, pensa Kolher.

— Tu veux bien m'expliquer ?

— J'ai explosé le nez d'un suspect.

— Dans une bagarre ?

— Lors d'un interrogatoire.

Dans un sens, ce n'était pas surprenant.

— Pourquoi ?

— Il avait essayé de violer ta future femme, vampire. Je me suis pas senti d'humeur à me montrer conciliant quand il a dit qu'elle demandait que ça.

Kolher sentit un grognement lui monter de la gorge. Le son était comme un organisme vivant qui aurait pris naissance dans ses entrailles.

— Billy Riddle.

— Beth t'a parlé de lui ?

Kolher fila vers la porte.

— Magne-toi le train, V., aboya-t-il.

Lorsqu'il arriva en bas, Kolher sentit la présence de Beth et l'accueillit lorsqu'elle arriva par le tableau. Il s'avança et la prit dans ses bras, la serrant contre lui. Il la vengerait avant qu'ils soient unis. Elle n'en méritait pas moins de son *hellren*.

— Tu vas bien ? murmura-t-elle.

Il acquiesça, le visage enfoui dans ses cheveux, puis regarda la *shellane* de Tohr.

— Salut Wellsie. C'est bien que tu sois là.

La femelle sourit.

— J'ai pensé qu'elle aurait besoin d'un peu de soutien.

— Je suis heureux que tu sois là.

Il s'écarta de Beth pour faire un baisemain à Wellsie. Viszs entra dans la pièce, complètement armé.

— Kolher, c'est bon ? On y va ?

— Vous allez où ? demanda Beth.

— J'ai quelque chose à régler. (Il laissa courir sa main le long du bras de Beth.) Les autres restent ici pour aider à tout préparer. La cérémonie commencera à minuit et je serai rentré avant.

Elle semblait vouloir protester, puis regarda Wellsie. Quelque chose semblait passer entre elles deux.

— Prends soin de toi, finit par répondre Beth. S'il te plaît.

— T'inquiète pas. (Il lui donna un baiser long et langoureux.) Je t'aime, *leelane*.

— Il veut dire quoi, ce mot ?

— Quelque chose comme « ma chérie ».

Il prit son blouson sur une chaise et posa un autre baiser sur les lèvres de sa *leelane* avant de partir.

CHAPITRE 43

Butch se peigna, se mit un peu d'eau de toilette et revêtit un costume qui ne lui appartenait pas. Tout comme l'armoire de la salle de bains regorgeait d'après-rasage et de crèmes à raser différentes, les placards étaient remplis de vêtements d'hommes dans toutes les tailles. Neufs et de marque.

Il n'avait jamais porté de Gucci avant.

Même s'il n'aimait pas jouer les parasites, il ne pouvait pas se présenter devant Marissa dans les vêtements de la veille. Même s'ils avaient été particulièrement chic – et ce n'était pas le cas –, ils auraient maintenant empesté autant qu'un bar : un mélange du tabac turc de V. et d'alcool.

Pour elle, il voulait être propre comme un sou neuf.

Butch se regarda devant le miroir en pied ; il se faisait l'effet d'une tapette, mais il ne pouvait s'en empêcher. Le costume noir rayé lui allait bien. La chemise blanche au col ouvert faisait ressortir son bronzage. Quant à la paire de mocassins Ferragamo qu'il avait trouvée dans une boîte, elle apportait la petite touche tendance qu'il fallait.

Il était presque beau, pensa-t-il. Tant qu'elle ne regardait pas de trop près ses yeux injectés de sang.

Qui trahissaient les quatre heures de sommeil et la quantité de scotch avalée.

Il entendit un petit grattement à la porte.

Il se faisait l'effet d'une gravure de mode et espérait que derrière la porte ne se trouvait pas l'un des membres de la Confrérie. Il ouvrit la porte.

Le majordome, en le voyant, esquissa un sourire.

— Monsieur, vous êtes superbe. Excellents choix. Excellents choix !

Butch haussa les épaules, jouant avec le col de la chemise.

— Ouais, ouais.

— Mais il vous manque une pochette. Vous permettez ?

— Bien sûr.

Le vieil homme se dirigea vers un bureau, tira un tiroir et farfouilla dedans.

— Ceci devrait être parfait.

Ses mains noueuses s'affairèrent auprès du morceau de tissu blanc, qu'il plia avec la dextérité d'un origamiste avant de le placer dans la poche poitrine du costume de Butch.

— Vous voilà prêt pour votre invitée. Elle est ici. Voulez-vous la recevoir ?

La recevoir ?

— Euh… oui.

Tandis qu'ils avançaient dans le vestibule, le majordome eut un petit rire.

— J'ai l'air ridicule, pas vrai ? demanda Butch. Le visage de Fritz prit un air sérieux.

— Non, pas du tout, Monsieur. Je pensais juste que Audazs aurait aimé tout ça. Il aimait que la maison soit remplie.

— Qui est Da…

— Butch ?

Ils s'arrêtèrent tous les deux en entendant la voix de Marissa. Elle se tenait en haut des escaliers. En la voyant, Butch en eut le souffle coupé. Elle avait relevé ses cheveux et portait une robe en mousseline de soie rose pâle. Au plaisir mêlé de réserve qu'elle exprima en le voyant, Butch sentit sa poitrine se gonfler.

— Salut, baby.

Butch s'avança vers elle, conscient du sourire radieux qui éclairait le visage du majordome.

Marissa jouait avec sa robe, comme si elle était un peu nerveuse.

— J'aurais probablement dû attendre en bas. Mais tout le monde est si occupé. J'avais l'impression de gêner.

— Vous voulez rester un peu ici ?

Elle acquiesça.

— Si cela ne vous gêne pas. C'est plus calme.

Le majordome intervint.

— Il y a une véranda au deuxième étage. Suivez le couloir. C'est au bout.

Butch lui offrit son bras.

— Ça vous dit ?

Marissa glissa sa main sous le bras de Butch. Elle détourna les yeux, avec un rougissement enchanteur.

— Oui, oui, tout à fait.

Elle voulait se retrouver seule en sa compagnie.

C'était bon signe, pensa Butch.

Tandis qu'elle portait un plateau de crudités dans la salle à manger, Beth songea que Fritz et Wellsie auraient tout à fait pu diriger ensemble un petit pays. Ils organisaient les allées et venues des membres de la Confrérie, leur assignaient différentes tâches – dresser la table, installer des bougies neuves, aider à préparer les plats. Et Dieu seul savait ce qui se passait dans les appartements de Kolher. La cérémonie devait s'y dérouler, et Rhage s'y trouvait déjà depuis plus d'une heure.

Beth déposa le plateau sur le buffet et fit demi-tour vers la cuisine. Elle y trouva Fritz, qui tentait d'attraper un grand saladier en cristal en haut d'un placard.

— Laissez-moi faire.

— Oh, merci, maîtresse.

Elle le posa sur le plan de travail puis regarda Fritz le remplir de sel.

Waouh, bonjour l'hypertension, songea-t-elle.

— Beth ? (Wellsie l'appelait.) Vous pouvez prendre à l'office trois bocaux de pêches pour accompagner le jambon ?

Beth se rendit dans la petite pièce et alluma la lumière. Des boîtes et des bocaux emplissaient l'espace du sol au plafond, dans une infinie variété de dimensions. Elle cherchait où se trouvaient les pêches quand elle entendit la porte s'ouvrir.

— Fritz, vous savez où…

Elle fit volte-face. Et se heurta de plein fouet au corps massif de Zadiste.

Il chuinta et tous deux reculèrent tandis que la porte se refermait sur eux.

Il ferma les yeux comme pour chasser une sensation douloureuse, les lèvres dévoilant ses canines et ses dents.

— Je suis désolée, murmura-t-elle en tentant de s'écarter davantage.

Il n'y avait pas beaucoup de place et aucune issue possible. Il se tenait devant la porte.

— Je ne vous avais pas vu. Je suis vraiment désolée.

Il portait un autre de ses tee-shirts moulants à manches longues et, quand il serra les poings, les muscles de ses bras et de ses épaules se dessinèrent clairement. Certes, il était grand, mais son corps vigoureux donnait l'impression qu'il était immense.

Il ouvrit les yeux. Quand ses yeux noirs se posèrent sur elle, Beth eut un mouvement de recul.

Froids. Ses yeux étaient si froids.

— Bordel, je sais bien que je suis laid, aboya-t-il. Mais c'est pas la peine d'avoir peur de moi. Je suis pas un sauvage.

Puis il prit quelque chose et s'en alla.

Beth s'affaissa contre les boîtes et les bocaux, fixant l'espace vide qu'il avait laissé sur l'étagère. Chutney. Il avait pris du chutney.

— Beth, vous avez trouvé… (Wellsie s'arrêta net dans l'embrasure de la porte.) Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Rien… il s'est rien passé.

Wellsie la fixa du regard tandis qu'elle ajustait le tablier sur sa robe bleue.

— Vous me mentez, mais c'est le jour de votre mariage, alors je vais vous laisser vous en tirer comme ça. (Elle trouva le jambon et en prit quelques boîtes.) Dites, pourquoi vous n'iriez pas vous reposer un peu dans la chambre de votre père ? Rhage a terminé, et vous pourrez souffler un peu. Vous devez vous faire belle pour la cérémonie.

— Vous savez, je crois que je vais suivre votre conseil.

Butch s'adossa au fauteuil à bascule, jambes croisées, repoussant le sol de son pied. Le rocking-chair craquait.

Au loin, des éclairs de chaleur zébraient le ciel. La nuit apportait les effluves du jardin en contrebas.

Sous la véranda, Marissa tendit le cou pour regarder le ciel. Une légère brise estivale soulevait les boucles de ses cheveux.

Butch se dit qu'il pourrait passer sa vie entière à la regarder sans jamais se lasser.

— Butch ?

— Désolé. Vous disiez ?

— Je disais que vous étiez beau dans ce costume.

— Ce vieux truc ? Je l'ai passé sans réfléchir.

Elle éclata de rire, exactement comme il l'avait souhaité mais, tandis que son rire résonnait à ses oreilles, il redevint sérieux.

— C'est vous qui êtes très belle.

Marissa porta la main à son cou. Elle semblait ne pas savoir que faire des compliments, comme si elle n'avait pas l'habitude d'en recevoir.

Il avait vraiment du mal à le croire.

— Je me suis coiffée pour vous, dit-elle. Je me suis dit que peut-être vous aimeriez mes cheveux coiffés ainsi.

— J'aime comme vous les coiffez. Toujours.

Elle sourit.

— J'ai aussi choisi cette robe pour vous.

— Elle me plaît. Mais, vous savez, Marissa, vous n'avez pas à faire tant d'efforts pour moi.

Elle baissa les yeux.

— C'est dans mon habitude.

— Alors déshabituez-vous. Vous êtes parfaite.

Elle lui renvoya un sourire radieux. Lui, subjugué, la fixait des yeux.

La brise, qui enflait légèrement, s'engouffra dans les pans de sa robe, autour de la courbe gracieuse de ses hanches. Soudain, Butch prit conscience qu'il ne pensait plus uniquement à la beauté de Marissa.

Il faillit éclater de rire. Jamais il n'avait pensé que le désir pouvait ruiner un moment, et il aurait bien aimé laisser de côté pour la nuit ses besoins physiques. Ou pour plus longtemps encore. Il voulait vraiment la traiter avec respect. Marissa était une femme digne d'être adorée et de connaître le bonheur.

Il fronça les sourcils. Ouais, et il comptait s'y prendre comment au juste ? Pour la rendre heureuse. Pour l'adoration, il s'en tirait plutôt bien.

C'était juste que… les vampires vierges étaient une catégorie de femmes dont il ignorait tout.

— Marissa, vous savez que je suis pas des vôtres. Elle acquiesça.

— Je l'ai su dès l'instant où je vous ai vu.

— Et ça ne vous repousse pas ? Ne vous ennuie pas ?

— Non. J'aime ce que je ressens quand je suis auprès de vous.

— Et vous ressentez quoi ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Je me sens en sécurité. Je me sens belle. (Elle marqua une pause et regarda ses lèvres.) Et parfois aussi je ressens d'autres choses.

— Lesquelles ?

En dépit de ses bonnes intentions, il voulait vraiment l'entendre nommer ces autres choses.

— Je ressens de la chaleur. Surtout ici – elle se toucha les seins – et ici.

Elle passa la main sur la zone située entre ses cuisses.

Butch voyait double, tant son cœur battait la chamade. Tandis qu'il expirait tout son souffle, il était persuadé que sa tête allait exploser.

— Et vous, vous ressentez quelque chose ? demanda-t-elle.

— Ouais, vous pouvez me croire sur parole.

Le scotch ingurgité rendait sa voix rauque. *C'est ce que le désespoir fait à un type.*

Marissa traversa la véranda et s'avança dans sa direction.

— Je vais vous embrasser maintenant. Si cela ne vous gêne pas.

Le gêner ? Il aurait pu la supplier juste pour avoir le droit de continuer à la regarder.

Il décroisa les jambes et se redressa, et songea que l'éventualité que quelqu'un les surprenne à tout moment l'aiderait à garder le contrôle de la situation. Il était sur le point de se relever quand Marissa s'agenouilla devant lui.

Et plaça son corps entre les jambes de Butch.

— Ouah ! Doucement.

Il l'arrêta avant qu'elle touche son sexe en érection. Il n'était pas sûr qu'elle soit prête pour ça. Il n'était sûr lui-même de l'être.

— Si on doit faire… Prenons notre temps. Je veux que tout se passe bien pour vous.

Elle sourit et il aperçut la pointe de ses canines. Son membre se durcit plus encore.

Bordel, qui aurait cru que ça l'exciterait comme ça ?

— J'ai rêvé que je vous faisais cela la nuit dernière, murmura-t-elle.

Butch se racla la gorge.

— Ah bon ?

— Vous veniez me rendre visite dans ma chambre. Vous vous penchiez sur moi.

Il arrivait parfaitement à se l'imaginer. À ceci près que, dans son fantasme à lui, ils étaient tous les deux nus.

— Vous étiez nu, ajouta-t-elle en se penchant vers lui. Moi aussi. Votre bouche était dure sur la mienne. Vous aviez un goût acidulé, comme le scotch, et j'aimais ça. (Les lèvres de Marissa s'approchèrent à quelques centimètres des siennes.) Je vous aimais.

Grands dieux. Il était sur le point de jouir. Et ils ne s'étaient pas même embrassés.

Elle s'approcha encore pour réduire la distance entre eux, mais il la retint au dernier moment. C'était trop pour lui. Elle était trop belle. Trop sexy. Bien trop innocente.

Il avait laissé tomber tant de gens dans sa vie. Il ne voulait pas l'ajouter à la liste.

Et puis elle méritait un prince pour sa première fois. Pas un ex-flic minable, dans les fringues de gigolo d'un autre. Il n'avait aucune idée de la façon dont les vampires menaient leur vie privée. Mais il croyait dur comme fer qu'elle pouvait se trouver quelqu'un de bien mieux que lui.

— Marissa ?

— Hmm ?

Elle ne détournait pas les yeux de ses lèvres. En dépit de sa totale inexpérience, elle donnait l'impression d'être prête à le dévorer.

Et lui était tout disposé à se laisser manger.

— Ce n'est pas votre désir, Butch ? murmura-t-elle en s'écartant. (Elle paraissait inquiète.) Butch ?

— Oh, non, bébé. C'est pas ça.

Il remonta ses mains des épaules de Marissa à son cou, en lui maintenant fermement la tête. Puis il pencha la sienne et posa ses lèvres sur sa bouche.

Marissa haleta, aspirant le souffle de Butch dans ses poumons, le prenant à l'intérieur d'elle. Il émit un grognement de satisfaction, mais resta maître de lui et caressa sa bouche avec sensualité. Tandis que le corps de Marissa se balançait vers le sien, il caressa de la pointe de sa langue le pourtour de sa bouche.

Elle devait avoir si bon goût, pensa-t-il, en se préparant à introduire sa langue plus profondément tout en restant maître de lui.

Mais Marissa le devança. Elle captura la langue de Butch dans sa bouche et la suça.

Butch grogna et se releva d'un bond.

Marissa interrompit le baiser.

— Vous n'aimez pas ? J'ai aimé quand vous avez fait cela hier avec mon doigt.

— Si, j'aime, répondit-il d'une voix gutturale. Croyez-moi, j'aime même beaucoup.

— Alors je vais recommencer.

Elle se pencha vers lui et lui prit la bouche dans un baiser torride, le plaquant contre l'osier avec une force équivalente à celle d'une tonne de briques. Comme en état de choc, Butch ne put qu'agripper les bras du fauteuil. Son attaque était puissante. Érotique. Plus chaude que les Enfers. Elle s'aplatit contre la poitrine de Butch tandis qu'elle explorait sa bouche ; il se campa plus fermement, s'appuyant de tout son poids sur les bras du fauteuil.

Soudain, un craquement sonore se fit entendre.

Butch roula au sol avec Marissa.

— Qu'est-ce que c'est que ce p… ?

Butch leva la main gauche. Qui tenait le bras du fauteuil qu'il avait agrippé.

Il l'avait cassé.

— Vous allez bien ? demanda-t-il, le souffle court, en jetant le morceau de bois.

— Oh, oui.

Elle lui sourit. Sa robe était prise dans les jambes de Butch. Son corps tout contre le sien. Presque à l'endroit idéal.

Il la regarda et sut qu'il était prêt à tout, prêt à aller voir sous cette robe, à écarter ses cuisses de son bassin et à pénétrer la chaleur de son corps jusqu'à ce qu'ils se perdent tous les deux.

À ceci près que, dans son état d'excitation actuel, il ne pourrait que la prendre avec fougue, non lui faire l'amour comme il fallait. Et il était tellement fou de désir qu'il se sentait capable de le faire ici, sous la véranda, dehors. L'interruption fait donc bienvenue.

— Relevez-vous, dit-il d'un ton sec.

Marissa fut plus rapide que lui et, d'un bond, se retrouva sur ses pieds. Lorsqu'elle lui tendit la main pour l'aider à se relever, il la prit pour lui faire plaisir. Pour se retrouver soulevé du sol comme s'il ne pesait pas plus lourd qu'un journal.

Il esquissa un sourire tandis qu'il époussetait sa veste.

— Vous êtes plus forte que vous en avez l'air.

Elle sembla gênée et s'absorba dans la vérification de sa robe.

— Pas vraiment.

— Ce n'est pas une mauvaise chose, Marissa. Elle releva les yeux vers les siens puis lentement parcourut son corps.

Soudain mal à l'aise, Butch prit conscience que son sexe en érection faisait remonter son pantalon. Il se tourna pour réajuster ses vêtements.

— Que faites-vous ?

— Rien.

Il se retourna pour lui faire face, non sans se demander si les battements de son cœur allaient finir par se ralentir.

Bordel, il n'aurait pas besoin de test d'endurance avant longtemps. Si son cœur supportait un baiser de Marissa, Butch pouvait probablement courir le marathon.

En tirant une voiture derrière lui.

Sur le bas-côté.

— Ça m'a plu, déclara-t-elle.

Il éclata de rire.

— À moi aussi. Mais j'ai du mal à croire que vous soyez vier…

Butch la boucla. Et se frotta les sourcils avec le pouce. Pas étonnant qu'il ne sorte avec personne. Il avait autant de manières qu'un chimpanzé.

— Juste pour que vous le sachiez, murmura-t-il. Ça m'arrive parfois de me prendre les pieds dans le tapis. Mais je vais faire attention.

— Les pieds dans le tapis ?

— De dire des conneries. Des trucs. Euh… et merde ! (Il jeta un coup d'œil vers la porte.) Dites, que diriez-vous de redescendre pour voir où en sont les préparatifs de la fête ?

Car s'il restait une minute de plus ici, il allait se coucher sur elle.

— Butch ?

Il se retourna pour la regarder.

— Oui, baby ?

Les yeux brillants, elle passa sa langue sur ses lèvres.

— J'en veux plus.

Butch en eut le souffle coupé. Et se demanda si elle pensait à son sang.

En fixant son visage magnifique, il revécut ce qu'il avait senti lorsqu'elle l'avait plaqué contre le fauteuil. Et il imagina qu'au lieu de l'embrasser elle plantait ses canines nacrées profondément dans son cou.

Il pensait qu'il n'y avait pas de meilleure façon pour lui de partir que dans ses bras.

— Tout ce que vous voulez de moi, murmura-t-il, vous pouvez le prendre.

CHAPITRE 44

Kolher observa Billy Riddle sortir de la maison et prendre la pose, adossé aux colonnes. Riddle posa à terre son paquetage et regarda le ciel.

— Parfait, déclara Kolher à Viszs. On a suffisamment de temps pour le tuer et rentrer.

Mais avant que V. et lui aient pu sortir de l'ombre, un Hummer noir remonta l'allée circulaire. Quand la voiture passa devant eux, l'odeur acidulée de talc pour bébé leur parvint par la vitre ouverte.

— C'est la meilleure, murmura Kolher.

— C'est un éradiqueur, mon frère.

— Qu'est-ce que tu paries qu'il vient chercher une nouvelle recrue ?

— Bon candidat.

Billy grimpa à l'intérieur et le 4 x4 se remit en marche.

— On aurait dû prendre ma voiture, souffla V. On aurait pu les suivre.

— On a pas le temps de les filer. La Vierge scribe arrive à minuit. On s'en occupe maintenant. Ici.

Kolher bondit devant le Hummer, les mains plantées sur le capot pour forcer le véhicule à s'arrêter. Il regarda à travers le pare-brise tandis que Viszs approchait de côté, se glissant vers la portière conducteur.

Kolher sourit quand la voiture s'arrêta. De l'intérieur lui parvenait une odeur de peur et d'anticipation. Il savait laquelle émanait de Billy Riddle. Le type était à cran. L'éradiqueur, quant à lui, était prêt à se battre.

Mais il y avait autre chose. Quelque chose clochait. Kolher jeta un rapide coup d'œil aux alentours.

— Sois sur tes gardes, V.

Le bruit d'un moteur déchira la nuit et tous se retrouvèrent épinglés dans la lumière des phares.

Une berline banale s'arrêta, et deux hommes en sortirent d'un bond, revolver au poing.

— Police d'État. Haut les mains. Vous dans la voiture, descendez.

Kolher avait les yeux fixés sur la portière conducteur. Ce qui en sortit était massif et violent. Sous l'odeur de talc pour bébé s'exhalait la puanteur du mal.

Tandis qu'il levait les mains, le membre de la Société des éradiqueurs observait l'insigne sur le blouson de Kolher.

— Mon Dieu. Je croyais que tu étais un mythe. Le Roi aveugle.

Kolher dénuda ses canines.

— Rien de ce que tu as entendu dire sur moi est un mythe.

Les yeux de l'éradiqueur brillèrent.

— Je suis impressionné.

— Et moi, ça me brise le cœur qu'on doive se séparer si vite. Mais on vous reverra, toi et ta nouvelle recrue. Très bientôt.

Kolher fit un signe de tête à Viszs, effaça les souvenirs des humains et se dématérialisa.

M. X était au comble de la stupéfaction.

Le Roi aveugle était en vie.

Depuis des siècles, on racontait des histoires sur lui, ou plutôt des légendes, mais il n'y avait eu aucun témoignage attesté de son existence depuis que M. X avait rejoint la Société. En fait, d'innombrables rumeurs, alimentées par la désintégration de la société vampire, prétendaient que le guerrier royal était mort.

Mais non, le roi était bel et bien en vie.

Grands dieux. Quelle offrande à déposer devant l'autel de l'Oméga !

— Je vous avais dit qu'il viendrait. (Billy s'adressait aux hommes de la police d'État.) C'est mon professeur d'arts martiaux. Pourquoi vous nous avez arrêtés ?

Les policiers replacèrent leur arme dans leur holster, le regard fixé sur M. X.

— Pouvez-vous nous montrer vos papiers, monsieur ? demanda l'un d'eux.

M. X sourit et tendit son permis de conduire.

— Billy et moi sortons dîner. Avant peut-être d'aller au cinéma.

Le policier observa attentivement la photo, puis le visage de l'homme qui se tenait devant lui.

— M. Xavier, je vous rends votre permis. Désolé pour le dérangement.

— À votre service, officier.

M. X et Billy remontèrent en voiture.

Riddle jura.

— Quelle bande de crétins ! Pourquoi ils nous ont arrêtés ?

Parce que deux vampires nous sont tombés dessus, pensa M. X. *Tu ne t'en souviens pas, tout comme ces flics*.

Joli tour de force. Joli.

— Que fabrique ici la police d'État ? demanda M. X en remettant en marche le véhicule.

— Mon père a encore reçu une menace terroriste, et il est décidé à quitter Washington pendant un petit moment. Il rentre ce soir, et les flics vont grouiller ici jusqu'à ce qu'il retourne à la capitale.

— Tu as parlé à ton père ?

— Ouais. En fait, il a semblé soulagé.

— Je suis sûr qu'il l'est.

Billy fouilla dans son sac.

— J'ai apporté ce que vous m'avez demandé.

Il tenait une jarre en céramique dotée d'un couvercle.

— C'est bien, Billy. C'est exactement la bonne taille.

— Qu'est-ce qu'on va mettre dedans ?

M. X sourit.

— Tu le sauras très vite. Tu as faim ?

— Nan. Trop vanné pour manger. (Billy serra ses paumes l'une contre l'autre et appuya, muscles bandés.) Je voulais vous dire, je craque pas facilement. Peu importe ce qui se passera ce soir, je tiendrai le coup.

Nous verrons tout ça, songea M. X tandis qu'il se dirigeait vers son domicile. La cérémonie allait se dérouler dans la grange, et la table de torture serait bien utile. Il pourrait facilement y attacher Billy.

Tandis que la campagne se substituait à la ville le long de la route, M. X se rendit compte qu'il souriait.

Le Roi aveugle.

À Caldwell.

M. X jeta un regard en direction de Billy.

À Caldwell à pourchasser Billy.

Tiens donc ! Pourquoi ?

CHAPITRE 45

De nouveau, Beth avait revêtu la robe. Elle en était folle.

— Je n'ai pas de chaussures, dit-elle.

Wellsie retira une autre épingle de sa bouche et la piqua dans le chignon de Beth.

— Vous n'êtes pas censée en porter. Bon, laissez-moi vous regarder.

Wellsie sourit en voyant Beth se mettre à danser dans la chambre de son père, la robe de satin rouge scintillant autour d'elle.

— Je vais pleurer. (Wellsie porta la main à sa bouche.) Je le sais. Dès qu'il va vous voir, je vais me mettre à pleurer. Vous êtes tellement belle, et c'est le premier événement heureux depuis… je ne sais plus quand.

Beth s'arrêta ; la robe s'immobilisa.

— Merci. Pour tout.

Wellsie secoua la tête.

— Ne me dites pas ça ou je vais me mettre à pleurer tout de suite.

— Je suis sincère. C'est comme… je ne sais pas, comme si j'épousais une famille entière. Et je n'ai jamais vraiment eu de famille.

Le nez de Wellsie se teinta de rouge.

— Nous sommes votre famille. Vous êtes l'une des nôtres. Maintenant, ça suffit, d'accord.

On frappa à la porte.

— Tout va bien à l'intérieur ? demanda une voix masculine de l'autre côté.

Wellsie se dirigea vers la porte et passa la tête à l'extérieur, sans ouvrir la porte en grand.

— Oui, Tohr. Les frères sont prêts ?

— Qu'est-ce qui… tu as pleuré ? demanda Tohrment. Tu vas bien ? Mon Dieu, c'est à cause du bébé ?

— Tohr, tout va bien. Je suis une femelle. Je pleure aux mariages. C'est dans la description du poste.

Il y eut le son d'un baiser.

— C'est juste que je ne veux pas que tu sois contrariée, *leelane*.

— Dans ce cas, dis-moi que les frères sont prêts.

— On l'est tous.

— Bien. Je vais l'escorter.

— *Leelane* ?

— Quoi ?

Des mots furent prononcés dans leur merveilleuse langue.

— Oui, Tohr, murmura Wellsie. Et après deux siècles, je t'épouserai encore. Même si tu ronfles et que tu laisses traîner tes armes partout dans la chambre.

La porte se ferma et Wellsie se retourna vers Beth.

— Ils vous attendent. Vous êtes prête ?

Beth tira sur le corsage de la robe. Regarda l'alliance en rubis.

— Jamais je n'aurais pensé faire une chose pareille.

— La vie est pleine de merveilleuses surprises, n'est-ce pas ?

— En effet.

Les deux femmes sortirent de la chambre de Audazs et pénétrèrent dans les appartements de Kolher.

Tous les meubles avaient disparu et, à l'endroit où se trouvait précédemment le lit, se tenaient les membres de la Confrérie, alignés contre le mur. Ils étaient magnifiques à voir, dans leur veste et leur pantalon de satin noirs, une dague ornée de joyaux à la taille.

Dès qu'elle aperçut Beth, toute l'assemblée retint son souffle. Les membres de la Confrérie s'agitèrent, puis baissèrent les yeux. Relevèrent la tête. Des sourires timides se dessinèrent sur les visages rudes.

Sauf sur celui de Zadiste. Il ne la regarda qu'une fois avant de baisser les yeux.

Butch, Marissa et Fritz se tenaient du même côté. Elle leur fit un petit signe. Fritz sortit un mouchoir.

Il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce.

Une personne minuscule drapée de noir de la tête aux pieds. Même son visage était couvert.

Beth fronça les sourcils. Sous les plis de tissus noirs, il y avait comme une mare de lumière. Comme si la silhouette brillait.

Mais où était Kolher ?

Wellsie escorta Beth jusque devant les hommes. Celui aux beaux cheveux, Fhurie, s'avança.

Beth baissa la tête, essayant de reprendre le contrôle d'elle-même et nota que le vampire avait une prothèse à la place d'un pied.

Elle releva la tête vers les yeux jaunes, ne voulant pas se montrer impolie. Il sourit, ce qui l'aida à recouvrer un peu son calme.

Il s'exprima d'une voix pleine et régulière.

— Nous allons conduire la cérémonie en anglais autant que possible, pour que vous compreniez. Vous êtes prête ?

Elle acquiesça.

— Avance, Seigneur, dit-il.

Beth regarda par-dessus son épaule.

Kolher se matérialisa dans l'embrasure de la porte. Beth porta la main à sa bouche. Il était magnifique, vêtu d'une tunique noire ceinturée brodée de fil noir. Une longue dague à poignée d'or était fixée à sa ceinture et, sur sa tête, un cercle de rubis sertis dans un métal au fini mat.

Il s'avança avec la grâce qu'elle aimait tant, et ses cheveux retombaient en douces ondulations le long de ses épaules massives, dans son dos.

Il ne regardait personne d'autre qu'elle.

Lorsqu'il se tint devant elle, il murmura :

— Tu es belle à couper le souffle.

Beth commença à sangloter.

Le visage de Kolher se teinta d'inquiétude tandis qu'il lui tendait la main.

— *Leelane*, qu'est-ce qui se passe ?

Beth secoua la tête et sentit que Wellsie lui mettait un mouchoir en papier dans la main.

— Tout va bien, répondit Wellsie. Crois-moi, tout va bien. N'est-ce pas ?

Beth acquiesça et se tamponna les yeux.

— Oui.

Kolher lui caressa la joue.

— On peut tout arrêter.

— Non ! S'exclama-t-elle. Je t'aime et nous allons nous marier. Maintenant.

Des petits rires se firent entendre dans la rangée des membres de la Confrérie.

— Je crois qu'on est tous d'accord, dit l'un d'eux d'un ton respectueux.

Quand Beth eut repris le contrôle d'elle-même, Kolher adressa un signe de tête à Fhurie.

— Nous commencerons par la présentation à la Vierge scribe, dit le frère.

Kolher prit Beth par la main et la conduisit devant la silhouette en noir.

— Vierge scribe, voici Elizabeth, fille de Audazs, guerrier de la Confrérie de la dague noire, petite-fille du *princeps* Marklon, arrière-petite-fille du *princeps* Horusman…

L'énumération se poursuivit. Lorsque Kolher se tut, Beth, spontanément, tendit la main vers la silhouette.

Il y eut un cri et Kolher lui prit le bras, le tirant en arrière. Plusieurs des frères bondirent en avant.

— C'est ma faute, déclara Kolher, les bras écartés comme pour la protéger. Je ne l'ai pas suffisamment préparée. Elle ne voulait pas vous offenser.

Un rire – grave, chaud et féminin – monta de la silhouette.

— Ne crains rien, guerrier. Tout va bien. Approche, femme.

Kolher s'écarta, tout en restant à proximité.

Beth s'approcha de la silhouette, angoissée à l'idée de commettre le moindre impair. Elle se sentait examinée.

— Cet homme demande à ce que tu le prennes pour *hellren*, mon enfant. Veux-tu de lui s'il en est digne ?

— Oh, oui. (Beth regarda Kolher. Il était encore tendu.) Oui, je le veux.

La silhouette acquiesça.

— Guerrier, cette femme est disposée à te prendre pour époux. Es-tu disposé à faire tes preuves pour elle ?

— Oui, je le suis.

La voix grave de Kolher résonna dans toute la pièce.

— Es-tu disposé à te sacrifier pour elle ?

— Je le suis.

— Es-tu disposé à la défendre contre tous ceux qui voudront lui nuire ?

— Je le suis.

— Donne-moi ta main, mon enfant.

Hésitante, Beth lui tendit la main.

— Paume vers le haut, murmura Kolher.

Beth retourna son poignet. Les plis remuèrent et lui recouvrirent la main. Elle ressentit un étrange chatouillement, comme une charge électrique de faible intensité.

— Guerrier.

Kolher tendit la main, qui elle aussi disparut dans les plis noirs de la tunique.

Soudain, Beth se sentit entourée et enveloppée de chaleur. Elle regarda Kolher. Qui lui sourit.

— Ah ! s'exclama la silhouette. Cette union est positive. Très positive.

La silhouette lâcha leur main, puis Kolher enlaça Beth et l'embrassa.

Les personnes présentes commencèrent à applaudir. Quelqu'un se moucha.

Beth se serrait de toutes ses forces contre son nouvel époux. C'était fait. C'était réel. Ils étaient…

— C'est presque terminé, *leelane*.

Kolher s'écarta et retira la ceinture de sa tunique. Puis il enleva le vêtement, révélant son torse nu.

Wellsie s'avança et prit la main de Beth.

— Tout va bien se passer. Respirez avec moi.

Beth jeta un coup d'œil nerveux autour d'elle tandis que Kolher s'agenouillait, tête baissée, devant ses frères. Fritz apporta une petite table sur laquelle étaient posés le récipient en cristal rempli de sel, un pichet d'eau et un petit coffret laqué.

Fhurie se plaça devant Kolher.

— Seigneur, quel est le nom de ta *shellane* ?

— Son nom est Elizabeth.

Dans un grincement, Fhurie dégaina sa dague noire. Et se pencha sur le dos nu de Kolher.

Beth haleta et s'avança tandis que la lame descendait.

— Non…

Wellsie la força à rester immobile.

— Restez ici.

— Que fait…

— Vous épousez un guerrier, murmura Wellsie d'une voix fière. Laissez-le prouver son honneur devant ses frères.

— Non !

— Écoutez-moi. Kolher vous donne son corps, se donne tout entier à vous. Tout son être vous appartient désormais. C'est l'objet de la cérémonie.

Fhurie recula, et Beth aperçut un filet de sang couler du flanc de Kolher.

Viszs s'avança.

— Seigneur, quel est le nom de ta *shellane* ?

— Son nom est Elizabeth.

Tandis que le frère se penchait la dague à la main, Beth ferma les yeux et serra très fort la main de Wellsie.

— Il n'a pas besoin de faire ça pour prouver sa valeur à mes yeux.

— Vous l'aimez ? demanda Wellsie.

— Oui.

— Alors vous devez accepter ses coutumes.

À son tour, Zadiste sortit du rang.

— Doucement, Z., lui dit Fhurie à voix basse en restant près de son jumeau.

Mon Dieu, faites que ça cesse.

Les frères répétèrent encore et encore le rituel en posant la même question.

Quand ils eurent terminé, Fhurie prit le pichet d'eau et le versa dans le récipient contenant le sel. Puis il versa le liquide saumâtre sur le dos de Kolher.

Beth se crispa en observant les spasmes qui saisissaient les muscles de son époux. Elle ne pouvait pas même concevoir

l'intensité de la douleur mais, si Kolher roula à terre, il ne laissa échapper aucun cri. Tandis qu'il supportait la douleur, ses frères lui signifièrent leur approbation.

Fhurie se pencha et ouvrit le coffret laqué, duquel il sortit un tissu d'un blanc immaculé. Il sécha les blessures, puis roula le tissu et le rangea dans le coffret.

— Lève-toi, Seigneur.

Kolher se mit debout. Sur toute la largeur de ses épaules, le nom de sa *shellane* était imprimé dans sa chair en lettres gothiques.

Fhurie présenta le coffret à Kolher.

— Porte ceci à ta *shellane* comme symbole de ta force, pour qu'elle sache que tu es digne d'elle et que ton corps, ton cœur et ton âme désormais lui appartiennent.

Kolher s'avança vers Beth, qui, anxieuse, fouillait son visage. Il allait bien. Mieux que bien. Il irradiait l'amour.

Il s'agenouilla devant elle, baissa la tête et tendit le coffret.

— Acceptes-tu de me prendre pour époux ? demanda-t-il en la regardant par-dessus ses lunettes de soleil. Ses yeux pâles et aveugles brillaient.

Les mains tremblantes, Beth prit le coffret.

— Oui.

Kolher se releva ; Beth le prit dans ses bras en veillant à ne pas toucher les zones endolories de son dos.

Les frères commencèrent à psalmodier dans la langue qu'elle ne comprenait pas.

— Tout va bien ? lui demanda-t-il à l'oreille.

Elle acquiesça en se disant qu'elle aurait mieux fait de s'appeler Mary. Ou Sue.

Non, il avait fallu que ce soit Elizabeth, un prénom à neuf lettres.

— Dis-moi que jamais plus on aura à revivre ça ? dit-elle en enfouissant sa tête dans le creux de son épaule. Kolher eut un petit rire.

— Tu ferais mieux de te préparer si jamais on a des enfants.

Les voix masculines enflèrent et le chant s'éleva, plus fort encore.

Beth regarda les frères, ces hommes fiers qui désormais faisaient partie de sa vie. Kolher se retourna et lui passa le bras autour de la taille. Tous deux, ils se balancèrent au rythme du chant qui emplissait l'air. Les frères ne faisaient plus qu'un tandis qu'ils leur rendaient hommage dans leur langue.

Puis soudain une voix s'éleva au-dessus des autres, encore et encore. La voix de ténor était si claire, si pure, qu'elle donnait des frissons et réchauffait le cœur. Les notes claires s'envolèrent toujours plus haut, transformant la pièce en cathédrale et les frères en tabernacle.

Voie royale vers les cieux.

C'était Zadiste.

Les yeux fermés, la tête inclinée en arrière, la bouche grande ouverte, il chantait.

Le balafré, le guerrier sans âme avait une voix d'ange.

CHAPITRE 46

Lors du repas de noces, Butch limita sa consommation d'alcool. Ce qui ne lui fut pas difficile. Il était trop occupé à se délecter de la compagnie de Marissa.

Ainsi qu'à observer Beth en compagnie de son nouvel époux. Mon Dieu, elle était si heureuse. Tout comme ce vampire terrifiant qu'elle s'était choisi. Lui ne la lâchait pas une seconde et ne détachait pas son regard d'elle. Toute la nuit, il la garda sur ses genoux, lui donnant à manger dans le creux de sa main tandis qu'il lui caressait le cou.

La fête tirait à sa fin, et Marissa se leva.

— Je dois rentrer chez mon frère. En fait, il m'attend pour dîner.

Ce qui expliquait pourquoi elle n'avait rien mangé. Butch fronça les sourcils ; il ne voulait pas qu'elle s'en aille.

— Quand vous reverrai-je ?

— Demain soir ?

Butch reposa sa serviette.

— Je serai là. Je vous attendrai.

Il était raide dingue d'elle, pensa-t-il.

Marissa salua l'assemblée et disparut.

Butch saisit son verre de vin en essayant d'occulter le fait que sa main tremblait. Le sang, les canines : il arrivait presque à s'y faire. Mais se volatiliser comme ça… Il allait lui falloir un peu de temps.

Dix minutes plus tard, il se rendit compte qu'il restait seul autour de la table.

Il n'avait nulle envie de rentrer chez lui. En l'espace d'une journée, il avait réussi à mettre de côté sa vie réelle, à la repousser dans un coin de son esprit. Comme une breloque cassée de laquelle il se désintéressait complètement.

Il regarda les chaises vides et songea aux gens – euh, aux vampires – qui les avaient occupées quelques minutes plus tôt.

Il n'appartenait pas à leur monde. Il était un intrus.

Mais cette situation n'avait rien de nouveau pour lui. Les autres flics étaient des types bien mais, mis à part le boulot, il ne partageait rien avec eux. Même avec José. Il n'était jamais allé dîner avec eux chez De La Cruz par exemple.

Tandis qu'il fixait les assiettes vides et les verres à demi pleins, il prit conscience qu'il n'avait nulle part où aller. Nulle part où il avait envie d'être. La solitude ne l'avait jamais gêné dans le passé. En fait, elle lui procurait comme une sensation de sécurité. Ça devenait presque comique qu'il le regrette maintenant.

— Dis, le flic. On va au *Screamer's*. Tu veux venir ?

Butch leva les yeux vers la porte. Viszs se tenait dans le vestibule, Rhage et Fhurie derrière lui. Le visage plein d'attente, les vampires semblaient véritablement désireux qu'il se joigne à eux.

Butch sourit, du sourire du nouveau à l'école qui finalement n'allait pas se retrouver seul à déjeuner.

— Ouais, je serais bien partant pour une tournée des bars.

En se levant, il se demanda s'il devait se changer. Les frères avaient revêtu leurs vêtements de cuir, mais il n'avait pas envie d'enlever le costume. Il l'adorait.

Et merde aimait ces fringues ; il allait les porter. Même si elles n'étaient pas vraiment son style.

Butch boutonna la veste et la lissa devant. Il vérifia si la pochette était toujours bien pliée dans sa poche poitrine.

— Mais oui, le flic, t'es beau, déclara Rhage avec un sourire. Moi, ça me démange de me trouver un peu de compagnie, si tu vois ce que je veux dire.

Ouais, il voyait tout à fait.

Butch fit le tour de la table.

— Je dois vous prévenir, les gars. Il y a des types que j'avais envoyés à Sing Sing qui traînent au *Screamer's*. Il peut y avoir du vilain.

Rhage lui donna une tape dans le dos.

— À ton avis, pourquoi tu crois qu'on veut que tu viennes ?

— Ouais, je m'en doute. (V sourit et abaissa sa casquette des Red Sox.) Les bagarres de bars, c'est parfait pour se préparer le gosier.

Butch fronça les sourcils et, l'air sérieux, regarda Fhurie.

— Ton frère est où ?

Fhurie se raidit.

— Z. ne vient pas.

Tant mieux. Butch n'avait aucun problème pour sortir avec les autres. Il était sûr que, s'ils avaient voulu le tuer, il serait d'ores et déjà mort. Mais ce Zadiste… c'était à se demander quand il allait péter les plombs. Et à qui il s'en prendrait le moment où ça arriverait.

Mais bordel, quelle voix !

— Il a une putain de voix, cet enfant de salaud, murmura-t-il tandis qu'ils avançaient vers la porte.

Les autres acquiescèrent. Rhage passa son bras charnu autour des épaules de Fhurie. Celui-ci baissa la tête, comme s'il pliait sous le poids d'une charge trop lourde et qu'il cherchait désespérément à soulager son dos.

Ils sortirent et se dirigèrent vers une Escalade ESV noire. Les phares s'allumèrent à la désactivation du système de sécurité.

— Oh, bordel, j'ai oublié ! (Butch s'immobilisa. Les vampires s'arrêtèrent et le regardèrent.) À l'arrière !

Tandis qu'il courait autour de la voiture, Fhurie et Rhage se remirent en mouvement tout en l'insultant et lui disant de monter derrière. Mais Butch avait la main sur la portière avant et n'était pas disposé à changer d'avis.

— Les humains à l'arrière !

— Sur le capot !

— Écoutez, bande de suceurs de sang, j'ai…

— V., je crois que je vais le mordre !

Le rire sonore de Viszs résonna dans la nuit tandis qu'il se glissait derrière le volant. Son premier geste fut d'allumer la sono si fort que le 4 x4 vibrait.

Elle crachait le tube de Notorious BIG, Hypnotize. Avec un volume pareil, on pouvait l'entendre jusqu'à Montréal, pensa Butch en montant dans la voiture.

— Ça alors ! s'exclama Rhage en s'installant à l'arrière. C'est une nouvelle sono ?

— Respect, messieurs ! (V. alluma une cigarette roulée. Referma son briquet en or.) Je vous laisserai peut-être jouer avec les boutons.

— Pour ça, je serais prêt à me prosterner devant toi ! Les phares s'allumèrent.

Zadiste apparut dans la lumière.

Immédiatement, Fhurie ouvrit la portière de son côté et lui fit de la place.

— Tu t'es décidé à venir faire la bringue avec nous, après tout ?

Zadiste lança un regard haineux à Butch tandis qu'il prenait place à l'arrière, ce que Butch ne prit pas pour lui. Le vampire n'avait pas l'air très heureux de voir les autres non plus.

V. passa la marche arrière et enfonça la pédale d'accélérateur.

La conversation se poursuivit par-dessus la musique, mais l'ambiance avait changé.

Normal, puisqu'ils avaient avec eux dans la voiture une grenade dégoupillée.

Butch jeta un coup d'œil à Zadiste. Un éclat noir lui fut renvoyé. Sur le visage du vampire, le sourire trahissait l'avidité de la luxure et du mal.

Havers reposa sa fourchette quand Marissa pénétra dans la salle à manger. Il s'était inquiété quand il ne l'avait pas vue à table, mais il avait eu peur de monter dans sa chambre. Dans son état d'esprit, il aurait très mal pris son absence.

— Pardonne mon retard, dit-elle en l'embrassant sur la joue.

Elle s'installa sur sa chaise comme un petit oiseau, en arrangeant sa robe avec grâce.

— J'espère que nous pourrons parler.

Quelle était cette odeur sur elle ? se demanda-t-il.

— Ce plat d'agneau a l'air délicieux, murmura-t-elle tandis que Karolyn apportait une autre assiette.

De l'après-rasage, se dit-il. Sa sœur sentait l'après-rasage.

Elle avait été avec un mâle.

— Où as-tu passé la soirée ? demanda-t-il.

Elle hésita.

— Chez Audazs.

Il posa sa serviette sur la table et se leva. Sa rage était si totale qu'elle le paralysait presque.

— Havers, pourquoi pars-tu ?

— Comme tu le vois, j'ai fini de dîner. Je te souhaite de goûter un repos réparateur.

Elle lui saisit la main.

— Tu ne restes pas.

— J'ai quelque chose à régler.

— Nul doute que cela peut attendre.

Ses yeux l'imploraient.

— Non, plus maintenant.

Havers se dirigea vers le vestibule, fier du calme dont il faisait preuve. Il s'efforça de se maîtriser encore plus et se dématérialisa.

Quand il reprit forme, il frissonna.

Certaines parties de la ville étaient immondes. Vraiment immondes.

La ruelle qu'il avait choisie jouxtait l'un des clubs, le *Screamer's*. Certains vampires civils qu'il avait soignés l'avaient informé qu'il s'agissait d'un des lieux de ralliement de la Confrérie. Tandis qu'il observait les humains qui faisaient la queue pour entrer, il comprit pourquoi. C'était un troupeau agressif, qui suait la luxure. La dépravation.

Tout ce que les membres de la Confrérie recherchaient.

Havers s'appuya contre le bâtiment, puis se ravisa. Les briques étaient dégoûtantes et humides de condensation. Il imaginait tout à fait le type de culture qui proliférait dans cette crasse.

Il observa la ruelle. Tôt ou tard, il trouverait ce qu'il cherchait.

Ou l'inverse.

M. X verrouilla la porte d'entrée et sortit dans la nuit. Il était satisfait de la façon dont s'était déroulée la cérémonie. Billy

avait eu le choc de sa vie, surtout quand il sut que l'autre option était de mourir. Mais il avait survécu à l'initiation.

Mon Dieu, l'expression sur le visage de Billy lorsqu'il avait vu l'Oméga avait été une récompense inestimable. Personne ne s'attendait que le mal ait cette apparence ; il y avait de quoi s'y tromper. Du moins, jusqu'à ce que son regard se pose sur vous et qu'il vous donne un avant-goût de votre propre mort.

Une petite gorgée en attendant le dernier verre.

Quand la cérémonie fut terminée, M. X avait porté Billy dans la maison. Riddle se reposait dans la chambre d'amis. En quelque sorte. Il était en train de vomir, ce qui durerait quelques heures, le temps que le sang de l'Oméga remplace celui qui coulait depuis dix-huit ans dans les veines de Billy. Riddle avait aussi une plaie à la poitrine. La blessure courait de la gorge au sternum, refermée par le doigt de l'Oméga. La douleur allait être terrible, au moins jusqu'au matin. Demain à la nuit tombée, en revanche, il aurait assez de forces pour sortir.

M. X monta dans le Hummer et se dirigea vers le sud. Il avait demandé à l'un des escadrons principaux de surveiller le centre-ville, et il voulait les observer. Il détestait avoir à le reconnaître, mais peut-être que M. O avait raison à propos de la motivation. En outre, il voulait voir comment se comportait le groupe en situation de combat. Avec la mort de M. M, il songeait à incorporer Riddle, mais il voulait sentir la dynamique de l'escadron avant de prendre la moindre décision.

En outre, Billy devait être évalué. Comme il avait été son entraîneur d'arts martiaux, M. X avait confiance dans les aptitudes au combat de Riddle. Mais il se demandait comment le garçon réagirait à son premier assassinat. M. X supposait que la réaction prédominante serait l'excitation, mais ne pouvait en être sûr. Il espérait que Riddle le rendrait fier de lui.

M. X sourit et se reprit immédiatement.

Il espérait que M. R le rendrait fier de lui.

Havers sentait l'agitation le gagner. Les noctambules humains ne représentaient aucune menace pour lui, mais il n'avait pas la moindre tolérance pour leurs vices. Au fond de la ruelle, deux d'entre eux se pelotaient et un autre fumait du

crack. Entre les gémissements et l'odeur écœurante, Havers n'avait qu'une hâte, rentrer chez lui.

— Tiens donc, en voilà un beau gosse.

Havers eut un mouvement de recul. La femelle humaine qui se tenait devant lui avait une tenue qui ne laissait aucun doute quant à son activité, brassière en élasthanne sur les seins et jupe si courte qu'elle lui couvrait à peine le sexe.

Une publicité ambulante pour la pénétration. Havers en eut la chair de poule.

— Besoin de compagnie ? demanda-t-elle en se passant la main sur son ventre et dans ses cheveux courts et gras.

— Non, merci. (Havers s'enfonça plus loin dans la ruelle.) Merci beaucoup. Non.

— Beau gosse et gentleman, à ce que je vois.

Grands dieux ! Elle était sur le point de le toucher.

Il leva les mains. Continua à avancer. Plus il s'enfonçait dans l'allée, plus la musique était forte, car il se rapprochait de la porte de derrière du club.

— S'il vous plaît, laissez-moi tranquille, dit-il tandis que démarraient les premières notes d'un morceau des plus obscènes.

Soudain, la femme blêmit et décampa comme si elle cherchait à fuir une scène de crime.

— Bordel, mais qu'est-ce que tu fous ici ?

Derrière lui, la voix masculine était chargée d'intonations mauvaises.

Lentement, Havers se retourna. Son cœur commença à battre fort.

— Zadiste.

CHAPITRE 47

Kolher avait décidé d'ignorer les coups frappés à la porte de ses appartements. Le bras autour de la taille de sa *shellane*, il avait la tête enfouie dans son cou. Il n'irait nulle part sauf si quelqu'un était à demi mort.

— Bordel !

Il s'extirpa du lit, saisit ses lunettes de soleil et, nu, traversa la pièce.

— Kolher, lui fais pas de mal, dit Beth d'un ton amusé. Celui qui vient te déranger ce soir a probablement une bonne raison de le faire.

Kolher prit une profonde inspiration avant d'ouvrir grand la porte.

— Tu ferais mieux de pisser le sang… (Il fronça les sourcils.) Tohr.

— On a un problème, Seigneur.

Kolher jura et fit un signe de tête, sans toutefois inviter son frère d'armes à entrer. Beth était couchée, nue, dans leur lit.

Il lui désigna le couloir.

— Attends-moi ici.

Kolher passa un boxer, embrassa Beth et verrouilla la chambre. Puis il se rendit dans la chambre de Audazs.

— Qu'est-ce qui se passe, mon frère ?

Il ne se réjouissait pas de l'interruption ou du quelconque problème dont Tohr souhaitait l'entretenir. Mais c'était une bonne chose que Tohr soit venu. Peut-être que les choses commençaient à s'arranger entre eux.

Tohr s'appuya contre le bureau de D.

— Je suis allé rejoindre les frères au *Screamer's*. Je suis arrivé tard.

— Et t'as manqué les ébats de Rhage dans quelque coin sombre ? Quel dommage.

— J'ai vu Havers dans une ruelle.

Kolher fronça les sourcils.

— Que fabriquait notre bon docteur dans cette partie de la ville ?

— Il demandait à Zadiste de te tuer.

Kolher referma doucement la porte.

— C'est ce que tu as entendu ? T'es sûr ?

— Oui. Il y avait beaucoup d'argent sur la table.

— Qu'est-ce que Z. a répondu ?

— Qu'il le ferait pour rien. Je suis rentré ici tout de suite au cas où il ait décidé d'agir sur-le-champ. Tu sais comment il est. Il va pas prendre son temps.

— Ouais, il est efficace. C'est l'un de ses points forts.

— Et il reste qu'une demi-heure avant le lever du jour. Pas assez pour agir sauf s'il se pointe dans les dix prochaines minutes.

Kolher baissa les yeux, les mains sur les hanches. Selon la loi des vampires, Z. était désormais passible de la peine de mort pour menace contre la vie du roi.

— Il devra en répondre de sa vie.

Si la Confrérie ne s'en chargeait pas, la Vierge scribe le ferait.

Merde, Fhurie. Il n'allait pas bien prendre la nouvelle.

— Ça risque de tuer Fhurie, murmura Tohr.

— Je sais.

Puis Kolher songea à Marissa. Havers aussi devrait en répondre de sa vie, ce qui risquait d'anéantir Marissa.

Il secoua la tête, redoutant d'avoir à tuer quelqu'un qu'elle adorait après tout ce qu'elle avait déjà enduré comme *shellane*.

— Il faut en informer la Confrérie, finit-il par dire. Je vais les convoquer.

Tohr appuya ses mains contre le bord du bureau.

— Écoute, tu veux que Beth habite avec Wellsie et moi le temps que tout soit terminé ? Elle sera peut-être plus en sécurité chez nous.

Kolher leva la tête.

— Merci, Tohr. Je l'enverrai chez vous dès le coucher du soleil.

Tohrment acquiesça et se dirigea vers la porte.

— Tohr ?

Le vampire regarda par-dessus son épaule.

— Quoi ?

— Avant d'épouser Beth, j'ai vraiment regretté ce que je t'avais dit. Sur Wellsie et toi et le lien entre vous deux. Maintenant… euh, je comprends. Beth est tout pour moi. Elle est même plus importante à mes yeux que la Confrérie.

Kolher s'éclaircit la voix, incapable de poursuivre.

Tohr se dirigea vers lui et lui tendit la main.

— Tu es pardonné, Seigneur.

Kolher saisit la main tendue et prit son frère d'armes dans les bras. Ils se tapèrent vigoureusement dans le dos.

— Ah, oui, Tohr. Il y a quelque chose que je veux que tu saches, mais il faut que tu le gardes pour toi pour le moment. Une fois que la mort de Audazs sera vengée, je raccroche.

Tohr fronça les sourcils.

— Pardon ?

— Je ne combattrai plus.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu raccroches et tu te mets au tricot ? (Tohr se passa la main dans ses cheveux courts.) Comment est-ce qu'on va…

— Je veux que tu diriges la Confrérie.

Tohr resta bouche bée.

— Quoi ?

— La Confrérie doit être transformée radicalement. Il faut davantage de centralisation et un fonctionnement de type militaire. Finis les combats individuels. Et puis, il faut recruter. Je veux des soldats. Je veux des bataillons entiers de soldats et des installations d'entraînement, les meilleures qui soient. (Kolher le regarda sans ciller.) Tu es le seul capable de mener à bien cette tâche. Tu es le plus sensé et le plus stable d'entre eux.

Tohr secoua la tête.

— Je peux pas… Mon Dieu, c'est impossible. Je suis désolé…

— C'est pas une requête. Je t'informe de ma décision. Et quand je l'aurai annoncée lors du premier forum, elle aura force de loi.

Tohr laissa échapper un chuintement.

— Seigneur ?

— Oui. J'ai pas été à la hauteur comme roi. En fait, j'ai jamais assumé la fonction. Mais ça va changer. Tout va changer. On va construire une civilisation, mon frère. Ou plutôt, la reconstruire.

Les yeux de Tohr brillèrent, puis il détourna le regard et se frotta les yeux de son pouce. Comme si de rien était, comme s'il réagissait à une légère irritation. Il s'éclaircit la voix.

— Tu accèdes au trône.

— Oui.

Tohr mit un genou à terre. Et inclina la tête.

— Dieu merci ! S'exclama-t-il d'une voix rauque. Notre espèce va retrouver son unité. Tu vas nous guider.

Kolher sentit la nausée le gagner. C'était exactement ce dont il ne voulait pas. Il ne pouvait pas supporter la tragédie inhérente au fait d'assumer la responsabilité de tant d'individus. Tohr ne savait-il pas qu'il n'était pas assez bien ? Pas assez fort ? Il avait laissé ses parents mourir et avait agi comme un couard, non comme un mâle digne. Qu'est-ce qui avait changé ?

Seulement son corps. Pas son âme.

Il voulait fuir cette charge, partir…

Tohr frissonna.

— Nous avons tellement attendu… tellement attendu que tu nous sauves.

Kolher ferma les yeux. Le soulagement désespéré dans la voix de son frère lui disait à quel point ils avaient besoin d'un roi. À quel point leur espèce était en proie au désespoir. Tant que Kolher était vivant, la loi ne permettait à personne d'autre d'assumer cette charge.

Kolher posa une main hésitante sur la tête de Tohr. Le poids de ce qui l'attendait, de ce qui les attendait tous, était immense.

— On va sauver l'espèce ensemble, murmura-t-il. Tous ensemble.

Des heures plus tard, Beth se réveilla, affamée. Elle se dégagea de l'étreinte de Kolher, passa un tee-shirt et, par-dessus, le peignoir de son époux.

— Tu vas où, *leelane* ?

Kolher s'était exprimé d'une voix grave et détendue. Elle entendit son épaule craquer, comme s'il s'étirait.

Compte tenu du nombre de fois qu'il lui avait fait l'amour, elle était étonnée qu'il puisse même bouger.

— Me chercher quelque chose à manger.

— Appelle Fritz.

— Il en a fait assez la nuit dernière et a bien mérité un peu de repos. J'en ai que pour quelques instants.

— Beth – le ton de Kolher s'était durci – il est 17 heures. Il fait encore soleil.

Elle s'arrêta.

— T'as dit que je pourrais peut-être sortir pendant la journée.

— En théorie, c'est possible.

— Autant que je m'en assure.

Elle se trouvait devant la porte quand Kolher apparut devant elle, le regard féroce.

— Y a pas d'urgence.

— C'est rien. Je vais juste…

— Tu vas nulle part, grogna-t-il. (De l'agressivité émanait de son corps puissant.) Je t'interdis de quitter cette pièce.

Lentement, Beth referma la bouche.

M'interdire ? Il m'interdit ?

Il va falloir tuer cette velléité dans l'œuf, pensa-t-elle en enfonçant son index dans la joue de Kolher.

— Laisse-moi passer, Kolher, et supprime ce mot de ton vocabulaire quand tu t'adresses à moi. On a beau être mariés, il est hors de question que je me laisse commander comme une enfant par toi. On est d'accord ?

Kolher ferma les yeux. De l'inquiétude se lisait sur les traits durs de son visage.

— Hé, tout va bien, dit-elle en l'attirant à elle. (Elle lui leva les bras pour qu'il les passe autour de ses épaules.) Je vais juste au salon. S'il se passe la moindre chose, je redescends immédiatement. D'accord ?

Il s'agrippa à elle, la maintenant serrée tout contre lui.

— Je déteste être séparé de toi.

— Tu pourras pas me protéger de tout.

De nouveau, il laissa échapper un grognement.

Elle l'embrassa sous le menton et monta les marches avant que la dispute recommence. Arrivée sur le palier, elle s'arrêta, la main sur le tableau.

En bas, elle entendit la sonnerie d'un téléphone portable. Kolher se tenait toujours dans l'embrasure de la porte et la regardait.

Elle poussa le tableau. La lumière troua l'obscurité. En bas, elle l'entendit jurer et refermer la porte.

Kolher fixa son téléphone portable jusqu'à ce que la sonnerie s'arrête.

Il arpenta la pièce. S'assit sur le sofa. Arpenta encore la pièce.

Puis la porte s'ouvrit sur Beth, souriante.

— Je suis apte ! S'exclama-t-elle.

Il se précipita vers elle pour toucher sa peau, qui était fraîche et sans brûlures.

— Ça brûlait ? T'avais chaud ?

— Non. J'ai eu mal aux yeux à cause de la lumière dehors…

— *Tu es sortie dehors ?*

— Euh, oui. (Beth saisit Kolher par le bras en voyant que ses genoux chancelaient.) Mon Dieu, t'es tout pâle. Viens t'allonger.

Il obtempéra.

Doux Jésus ! Elle était sortie dehors en plein jour. En plein soleil. Où jamais il n'aurait pu aller la secourir. Au moins, si elle s'était contentée du salon, il aurait pu avoir une chance…

Elle aurait pu être incinérée.

Des mains fraîches écartèrent les cheveux qui étaient tombés devant ses yeux.

— Kolher, je vais bien.

Il la regarda.

— Je crois que je vais m'évanouir.

— Ce qui, sur le plan physiologique, est quasiment impossible. Parce que tu es allongé.

— Bordel, *leelane*, je t'aime tellement que je suis mort de trouille à l'idée de ce qui pourrait t'arriver.

Quand elle posa ses lèvres sur les siennes, il la saisit par la nuque, pour éviter qu'elle bouge.

— Je ne pourrais pas vivre sans toi.

— Tant mieux, car c'est pas le plan. Maintenant, dis-moi un truc. Comment on dit « époux » dans ta langue ?

— *Hellren*, j'imagine.

De nouveau, son téléphone portable sonna, ce qui lui tira un chuintement.

— Réponds pendant que je vais à la cuisine, dit-elle. Tu veux quelque chose ?

— Toi.

— Tu m'as déjà.

— Et je remercie Dieu pour cela.

Il regarda Beth quitter l'appartement, laissa courir son regard sur le balancement de ses hanches, et pensa qu'à son retour il voudrait de nouveau la posséder. Il n'en avait jamais assez. Donner du plaisir à cette femelle était la première addiction dont il souffrait.

Il saisit le téléphone portable sans se donner la peine de vérifier le numéro de l'appelant.

— *Quoi* ?

Il y eut un silence.

Puis le grognement de Zadiste lui résonna aux oreilles.

— *Alors, on est pas au septième ciel ? Le mariage a pas tenu ses promesses ?*

Tiens donc. Voilà qui s'annonçait intéressant.

— T'as un truc à me dire, Z. ?

— *J'ai cru comprendre que tu avais convoqué les frères tôt ce matin. Tous sauf moi. T'as paumé mon numéro ? Ouais, j'imagine que c'est ça.*

— Je sais exactement comment te joindre.

Z. laissa échapper un soupir de frustration.

— *Tu sais quoi ? J'en ai vraiment marre d'être traité comme un chien.*

— Alors ne te comporte pas comme un chien.

— *Va te faire foutre.*

— Tu sais quoi, Z. ? On est arrivés au bout de la route, nous deux.

— *Et c'est arrivé comment ?* (Z. éclata d'un rire cynique.) *Tu sais quoi, laisse tomber. Je m'en fous et on a pas le temps de se prendre la tête. Tu dois retourner auprès de ta femelle et moi, j'appelle pas pour me plaindre d'être mis sur la touche.*

— Pourquoi t'appelles alors ?

— *Il y a un truc que tu dois savoir.*

— Et tu comptes me l'apprendre ? dit Kolher d'une voix traînante.

— *Ouais*, répondit Z. *Le frère de Marissa veut ta tête. Il était prêt à me payer deux millions de dollars pour le faire. À plus.*

Il raccrocha.

Kolher jeta le téléphone portable sur le lit et se massa le front.

Il aurait aimé croire que Z. avait appelé de son propre chef Peut-être avait-il pris un engagement qu'il ne voulait pas tenir. Peut-être, après un bon siècle de totale immoralité, il avait enfin découvert qu'il avait une conscience.

Si ce n'est qu'il avait attendu des heures, ce qui signifiait que Fhurie l'avait probablement travaillé au corps. L'avait convaincu de passer aux aveux. Comment Z. aurait-il pu sinon savoir qu'il avait contacté les frères ?

Kolher saisit son téléphone et composa le numéro de Fhurie.

— Ton jumeau vient d'appeler.

— *Ah ouais ?* dit Fhurie avec un soulagement manifeste dans la voix.

— Tu vas pas pouvoir le sauver cette fois, Fhurie.

— *Je lui ai pas dit que tu étais au courant. Kolher, tu dois me croire.*

— Je crois surtout que tu ferais tout pour le sauver.

— *Écoute-moi. Tu m'as donné un ordre clair, celui de rien dire, et j'ai obéi. Ça m'a été extrêmement difficile, mais j'ai tenu ma langue. Z. t'a contacté de sa propre initiative.*

— Alors comment il pouvait savoir que j'avais convoqué les autres ?

— *Mon téléphone a sonné et pas le sien. Il a deviné*. Kolher ferma les yeux.

— Je dois l'éliminer, tu le sais. La Vierge scribe n'en exigera pas moins pour sa trahison.

— *Qu'est-ce qu'il y peut, s'il a été approché ? Il t'a dit ce qui s'était passé. Si quelqu'un mérite de mourir, c'est Havers.*

— Et il mourra. Mais ton jumeau a accepté un contrat pour me tuer. S'il l'a fait une fois, il est capable de le refaire. Et la prochaine fois, il viendra pas me trouver après que tu l'auras convaincu de le faire.

— *Sur mon honneur, il t'a contacté de sa propre initiative.*

— Fhurie, j'aimerais vraiment te croire. Mais tu as déjà été capable de t'estropier une fois pour le sauver. Dès qu'il s'agit de ton jumeau, tu es capable de faire et de dire n'importe quoi.

La voix de Fhurie fut saisie de tressaillements.

— *Fais pas ça, Kolher. Je t'en supplie. Z. s'est amélioré dernièrement.*

— Et ces femmes mortes ?

— *Tu sais que c'est la seule façon dont il se nourrit. Il doit bien rester en vie. Et, malgré les rumeurs, il a jamais tué avant les humaines dont il se nourrit. Je sais pas ce qui est arrivé à ces deux prostituées.*

Kolher jura.

— *Seigneur, il ne mérite pas de mourir pour quelque chose qu'il n'a pas fait. Ce n'est pas juste.*

Kolher ferma les yeux, avant de déclarer :

— Amène-le avec toi ce soir. Je lui donnerai l'occasion de s'expliquer devant la Confrérie.

— *Merci, Seigneur.*

— Me remercie pas. Le fait qu'il parle garantit pas qu'il aura la vie sauve.

Kolher raccrocha.

Ce n'était pas pour Zadiste qu'il le faisait, mais pour Fhurie. La Confrérie avait besoin de lui, et Kolher avait le sentiment que le guerrier ne resterait que s'il pensait que son jumeau avait été traité de façon juste. Même dans ce cas, rien ne garantissait qu'il ne prendrait pas ses cliques et ses claques.

Kolher songea à Zadiste et invoqua l'image du guerrier dans son esprit.

Havers avait choisi le bon assassin. Il était de notoriété publique que Z. n'était lié à rien ni personne, et le bon docteur avait raison de supposer que le guerrier n'aurait aucun cas de conscience s'il s'agissait de trahir la Confrérie. Tous les observateurs s'accordaient aussi à dire que Z. comptait parmi les rares mâles de la planète assez violents pour tuer Kolher.

Pourtant, quelque chose clochait. Z. se foutait des biens matériels. Comme esclave, il n'avait jamais rien eu à lui. Comme guerrier, il n'en avait jamais voulu. Il était difficile de croire que l'argent puisse exercer sur lui une motivation aussi puissante.

Mais là encore, il était tout à fait capable de tuer pour l'amusement.

Kolher s'immobilisa quand ses narines commencèrent à le chatouiller.

Sourcils froncés, il se dirigea vers l'un des systèmes de ventilation qui rafraîchissaient ses appartements. Il prit une profonde inspiration.

Un éradiqueur se trouvait sur la propriété.

Celui-là même qui était au volant du Hummer devant la demeure de Billy Riddle.

Beth plaça une tranche de filet mignon et un peu de sauce au raifort entre deux tranches de pain. Elle mordit dedans avec appétit ; c'était merveilleux, même la nourriture avait meilleur goût.

Pendant qu'elle mastiquait, elle regardait par la fenêtre de la cuisine et avait fixé son regard sur un érable. Ses feuilles vert sombre étaient totalement immobiles. Comme écrasées par la chaleur. Il n'y avait pas la moindre brise, comme si l'air lui-même était épuisé par la chaleur.

Non, quelque chose se déplaçait.

Un homme émergea la haie. Il venait de la propriété voisine. Beth sentit sur sa peau comme un frémissement d'avertissement.

Ce qui était ridicule. Le type portait une combinaison de la compagnie du gaz et de l'électricité de Caldwell et avait un bloc-notes à la main. Il n'avait pas l'air particulièrement menaçant, avec ses cheveux pâles et son allure détendue. Il était massif,

mais se déplaçait tranquillement. Encore un employé chargé de relever les compteurs qui, avec cette chaleur, aurait volontiers troqué son poste contre un emploi de bureau.

Le téléphone mural sonna. Beth sursauta.

Elle décrocha, sans quitter l'homme du regard. Il s'arrêta quand il l'aperçut.

— Allô ? dit-elle dans le combiné.

Le type du gaz se remit à avancer ; il se dirigeait vers la porte du fond.

— *Beth, redescends immédiatement,* aboya Kolher.

Au même instant, l'employé du gaz jeta un œil à travers la porte vitrée de la cuisine. Leurs regards se croisèrent. Il sourit et leva la main.

Beth sentit des frissons lui parcourir la peau.

Il n'est pas vivant, pensa-t-elle.

Elle ne savait pas trop comment elle le savait ; elle le savait, c'est tout.

Il y eut un fracas quand la porte du fond vola en éclats, puis Beth entendit un bruit sec. Une aiguille la toucha à l'épaule. Puis elle ressentit une autre piqûre.

Son corps commença à s'engourdir.

Elle s'effondra tête la première contre le linoléum.

Kolher hurla quand il entendit Beth heurter le sol. Il monta l'escalier quatre à quatre et s'élança dans le salon.

Le soleil lui brûla la peau comme de l'acide, le forçant à se replier dans l'obscurité. Il redescendit dans ses appartements, décrocha le téléphone et appela en haut. Il laissa sonner. Encore et encore.

Haletant, il respirait vite, la poitrine agitée de spasmes. Piégé. Il était piégé. Piégé au sous-sol tandis qu'elle…

Il hurla son nom.

Il sentait l'aura de Beth s'affaiblir. Elle était emmenée loin d'ici, loin de lui.

Une furie dévastatrice le gagna, qui fissura le miroir de la salle de bains dans une suite de craquements sinistres. Fritz finit par décrocher.

— *On a été cambriolés. Butch est…*

— Passez-moi le flic ! hurla Kolher.

Un instant plus tard, Butch prit le combiné. Il était à bout de souffle.

— *J'ai pas pu attraper le type…*

— T'as vu Beth ?

— Elle est pas avec toi ?

Un nouveau hurlement déchira la poitrine de Kolher. Il ne pouvait rien faire, piégé par le soleil qui inondait la terre au-dessus de lui.

Il s'efforça de prendre une profonde inspiration. Mais ne réussit qu'à aspirer une petite goulée d'air avant de haleter de nouveau.

— Le flic, j'ai besoin de toi. J'ai besoin… de toi.

CHAPITRE 48

M X n'en croyait pas ses yeux.

Il n'en revenait pas.

Il avait la reine. Il avait enlevé la reine.

C'était la chance de toute une vie. Et tout s'était passé si tranquillement, comme si c'était dans l'ordre des choses.

Au départ, il ne s'agissait que d'une simple opération de surveillance. C'était une pure coïncidence que l'adresse que le vampire lui avait donnée la nuit dernière dans la ruelle soit la même que celle du vampire qu'il avait fait sauter dans sa voiture. Après tout, pourquoi le Roi aveugle habiterait-il dans la maison d'un guerrier décédé ?

Supposant qu'il s'agissait d'un piège, M. X avait fait le plein d'armes et s'était rendu avant la tombée de la nuit à la demeure de Audazs. Il voulait surveiller les allées et venues, voir si les fenêtres étaient occultées et vérifier les voitures dans l'allée.

C'est alors qu'il avait aperçu la femme aux cheveux noirs dans la cuisine. Le rubis des ténèbres à son doigt. L'anneau de la reine.

M. X ne comprenait pas pourquoi elle pouvait s'exposer ainsi à la lumière du jour. Sauf si elle était à demi humaine. Mais quelles étaient les probabilités ?

Quoi qu'il en soit, il n'avait pas hésité un seul instant. Alors même qu'il n'avait pas envisagé d'infiltrer le lieu, il avait cassé la porte et avait été tout à la fois surpris et satisfait quand le système d'alarme ne s'était pas déclenché. La femme avait été rapide, mais pas assez, et les fléchettes avaient fonctionné parfaitement maintenant qu'il avait trouvé le bon dosage.

M. X jeta un regard par-dessus son épaule.

La reine gisait sans connaissance sur le plancher du minivan.

La nuit promettait d'être intense. Nul doute que son mâle viendrait à sa rescousse. Et comme le sang du Roi aveugle

coulait probablement dans ses veines, celui-ci serait à même de retrouver sa compagne quel que soit l'endroit où M. X la conduirait.

Dieu merci, il faisait encore jour, ce qui lui laissait le temps de consolider sa grange.

Il était tenté d'appeler des renforts. Même s'il avait confiance en ses aptitudes, il savait de quoi le Roi aveugle était capable. Propriété détruite, maison et grange rasées, et tout ce qui se trouvait à l'intérieur. Au bas mot.

Le problème était que, si M. X appelait des renforts, il devrait abandonner sa réputation d'infaillibilité.

En outre, il avait sa nouvelle recrue.

Non, il se débrouillerait sans renforts. Tout ce qui respirait pouvait être tué, même ce guerrier. Et M. X était prêt à parier que, avec la femelle en otage, le rapport de force était en sa faveur.

Nul doute que le roi n'hésiterait pas à prendre la place de sa reine.

M. X gloussa. M. R allait avoir une première nuit qu'il n'oublierait pas de sitôt.

Butch remonta quatre à quatre jusqu'à la chambre d'amis où Viszs et lui avaient dormi.

V. faisait les cent pas, piégé au deuxième étage car il lui était impossible de descendre sans s'exposer à la lumière. Manifestement, la fonction de la demeure était avant tout résidentielle ; elle n'était pas pensée pour faire office de quartier général.

En situation d'urgence comme maintenant, cette faille était tragique.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda V.

— Ton pote Kolher est dans tous ses états, mais il a réussi à me parler du type dans le Hummer que vous avez vu la nuit dernière. Ce type ressemble à un instructeur que j'ai rencontré il y a quelques jours dans une académie d'arts martiaux. Je m'y rends tout de suite.

Butch prit les clés de la voiture banalisée.

— Prends ça.

Viszs lui lança quelque chose.

D'une main, Butch attrapa le pistolet. En vérifia le barillet. Le Beretta était chargé, mais avec des balles qu'il n'avait jamais vues auparavant.

— C'est quoi, ces balles ?

Elles étaient noires, au bout transparent, et brillantes comme si elles étaient emplies d'une substance huileuse.

— C'est pas un humain que tu traques, le flic. Si l'un de ces éradiqueurs s'approche de toi, tu lui tires en pleine poitrine. Compris ? Fais pas de détail, même en plein jour. Vise le cœur.

Butch releva la tête. S'il prenait ce revolver, il franchissait la ligne, il le savait. Il basculait de l'autre côté.

— Comment je peux les reconnaître, V. ?

— Ils dégagent une odeur acidulée, de talc pour bébé, et ils voient à travers toi, directement dans ton âme. En général, ils ont les cheveux et les yeux clairs et sont assez pâles de peau, mais pas toujours.

Butch plaça le semi-automatique dans sa ceinture. Et enterra définitivement son ancienne vie.

Bizarrement, la décision avait été facile à prendre.

— Tout est clair, le flic ?

Viszs lui administra une tape sur le bras.

— Ouais.

Alors que Butch fonçait vers la porte, V. dit quelques mots dans une langue étrangère.

— Quoi ? demanda Butch.

— Vise bien, d'accord ?

— J'ai encore jamais raté une cible.

CHAPITRE 49

Marissa mourait d'impatience de revoir Butch. Toute la journée, elle n'avait fait que penser à lui et le moment était enfin venu de le rejoindre.

Même si elle était pressée, elle voulait prendre le temps de discuter avec Havers. Elle avait attendu son retour la nuit précédente et passé le temps en aidant les infirmières de la clinique puis en lisant dans sa chambre. Lassée d'attendre, elle avait décidé de lui laisser un mot sur son lit, où elle lui demandait de venir la trouver dès son retour. Ce qu'il n'avait pas fait.

Ces difficultés de communication avaient assez duré.

Elle se dirigea vers la porte de sa chambre et fut surprise de ne pas parvenir à l'ouvrir. Elle fronça les sourcils. Impossible d'actionner la poignée. De nouveau, Marissa essaya, mobilisant toutes ses forces pour manœuvrer la poignée de cuivre. La porte était soit coincée, soit verrouillée.

Les murs de sa chambre étaient faits d'acier, de sorte qu'elle ne pouvait se dématérialiser.

— Hé ! Appela-t-elle. (Elle cogna contre la porte.) Hé, venez m'ouvrir ! Havers ! Il y a quelqu'un ? Laissez-moi sortir !

Elle finit par abandonner. Une sensation de froid lui enserra la poitrine.

Dès qu'elle se tut, la voix de Havers se fit entendre, comme s'il était resté à attendre tout ce temps derrière la porte.

— Je regrette que nous en soyons arrivés là.

— Havers, qu'est-ce que tu fais ? dit-elle à travers la porte.

— Je n'ai pas le choix. Je ne peux pas te laisser le rejoindre.

Elle s'efforça de parler d'une voix claire et forte.

— Havers, écoute-moi. Ce n'est pas Kolher que je suis allée voir. Kolher vient de se marier avec quelqu'un qu'il aime, et je ne ressens envers lui aucune animosité. J'ai… rencontré un mâle. Quelqu'un que j'apprécie. Quelqu'un qui veut de moi.

Il y eut un long silence.

— Havers ? (Elle cogna contre la porte avec son poing.) Havers ! Tu as entendu ce que je viens de dire ? Kolher est marié, et je lui ai pardonné. Je n'étais pas avec lui.

Quand finalement son frère prit la parole, il s'exprima d'une voix étranglée.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Tu ne m'en as pas laissé l'occasion ! Ça fait deux nuits que j'essaie. (De nouveau, elle cogna contre la porte.) Maintenant laisse-moi sortir. J'ai rendez-vous avec… quelqu'un chez Audazs.

Havers murmura quelque chose d'inaudible.

— Quoi ? dit-elle. Qu'est-ce que tu as dit ?

— Je ne peux pas te laisser y aller.

Quand l'angoisse qu'elle percevait dans la voix de son frère prit le pas sur sa propre colère, elle sentit comme un frisson prémonitoire à la base de la nuque.

— Pourquoi ?

— Tu ne serais plus en sécurité dans cette maison. Je… oh, mon Dieu !

Marissa appuya ses mains contre la porte.

— Havers, qu'est-ce que tu as fait ?

Seul le silence lui répondit.

— Havers, dis-le-moi !

Beth sentit une douleur intense au visage. Quelqu'un venait de la gifler.

Sonnée, elle ouvrit les yeux. Elle se trouvait dans une grange. Maintenue sur une table par des bracelets métalliques à ses poignets et ses chevilles.

Billy Riddle se tenait au-dessus d'elle.

— Réveille-toi, salope.

Beth se débattit, essayant de se dégager. Les yeux de Riddle s'attardèrent sur ses seins ; un rictus se dessina sur sa bouche.

— M. R ? (Une autre voix masculine.) Vous vous souvenez que vous ne faites plus dans le viol.

— Ouais, je sais. (Le regard de Billy se fit plus menaçant.) Quand j'y pense, j'ai envie de la frapper.

L'homme aux cheveux blonds qui l'avait enlevée apparut dans son champ de vision. Il avait un fusil de chasse sur chaque épaule, canon pointé sur elle.

— Je te laisserai la tuer, qu'en dis-tu ? Elle sera ta première victime.

Billy sourit.

— Merci, *sensei*.

Le blond se tourna vers les doubles portes de la grange. Elles étaient grandes ouvertes sur le ciel qui s'assombrissait.

— M. R., nous devons rester concentrés, déclara-t-il. Je veux que ces revolvers soient chargés et placés sur cet établi avec des cartouches de munition. Il nous faut aussi préparer des couteaux. Tu iras aussi chercher le jerrican d'essence dans le garage ainsi que la torche au butane qui est à côté du Hummer.

Billy gifla de nouveau Beth. Puis obtempéra.

Peu à peu, Beth revenait à elle. Elle était encore sous l'effet des drogues, qui enveloppaient tout comme dans un rêve, mais à chaque respiration le brouillard se dissipait. Et elle reprenait des forces.

La violence qui animait Kolher était si intense que du givre se forma sur les murs de son appartement ; son souffle formait des nuages dans la pièce refroidie. Les bougies tremblotaient dans l'air dense, sans le réchauffer.

Kolher avait toujours su qu'il était capable de ressentir une rage aussi puissante. Mais ce qu'il ferait à ceux qui avaient enlevé Beth serait consigné dans les livres d'histoire.

On frappa à la porte.

— Kolher ?

C'était le flic. Kolher ouvrit la porte par le jeu de sa volonté. L'humain sembla quelque peu décontenancé par la température qui régnait dans la pièce.

— Je… euh, je me suis rendu à l'académie des arts martiaux de Caldwell. Le type s'appelle Joseph Xavier. Personne ne l'a vu de la journée. Il a appelé et s'est fait remplacer pour ses cours. On m'a donné son adresse, alors j'y suis allé. Une maison à l'ouest de la ville. J'y suis entré par effraction. Tout était propre et net. Trop propre. Rien dans le frigo ni dans le garage. Pas de

courrier ni de magazines. Pas de dentifrice dans la salle de bains. Pas de preuve non plus d'un départ en catastrophe. La maison est peut-être à lui, mais il y habite pas.

Kolher avait toutes les peines du monde à se concentrer. Tout ce à quoi il pensait, c'était sortir de ce trou à rat et partir à la recherche de Beth. Une fois dehors, il saurait la localiser. Le sang de Kolher qui coulait désormais dans les veines de Beth était comme une puce de GPS. Il pourrait la trouver où qu'elle soit sur Terre.

Il saisit son téléphone et composa un numéro. Butch esquissa un mouvement pour partir.

— Reste, lui dit Kolher.

Le flic s'installa sur le sofa en cuir, les yeux en alerte, le corps immobile. Prêt à tout.

Lorsque la voix de Tohrment se fit entendre, Kolher donna ses ordres.

— Ce soir, à 22 heures, les frères et toi vous irez à l'académie des arts martiaux de Caldwell. Vous vous y introduirez et conduirez une fouille en règle. Puis vous déclencherez le système d'alarme. Vous attendrez l'arrivée des éradiqueurs, puis vous les massacrerez un à un, avant d'incendier le bâtiment. Tu m'as compris ? Des cendres, Tohr. Je veux que l'endroit soit réduit en cendres.

Il n'y eut aucune hésitation à l'autre bout du fil.

— *Oui, Seigneur*.

— Tu surveilleras Zadiste. Fais en sorte de le garder à tes côtés tout le temps, même si tu dois l'enchaîner. (Kolher lança un regard à Butch.) Le flic va surveiller le bâtiment dès maintenant jusqu'au coucher du soleil. S'il remarque quelque chose d'important, il t'appellera.

Butch acquiesça ; il était déjà sur ses pieds et se dirigeait vers la porte.

— Ça marche pour moi, dit-il par-dessus son épaule. Au bout de la ligne, Tohr restait silencieux.

— *Tu veux qu'on t'aide à retrouver…* ajouta-t-il au bout de quelques instants.

— Je m'occuperai seul de notre reine.

CHAPITRE 50

Dans l'heure qui suivit, Beth observa ses deux ravisseurs se démener pour tout mettre en place comme s'ils étaient persuadés que Kolher allait arriver d'une minute à l'autre. Mais comment celui-ci aurait-il bien pu savoir où elle était retenue captive ? Ce n'était pas comme si le blond avait laissé un mot ! En tout cas, pas à sa connaissance.

De nouveau, elle tira sur les bracelets métalliques pour regarder dans la grange. Dehors, le soleil se couchait et les ombres s'allongeaient sur l'herbe et le gravier de l'allée. Avant que Billy referme les doubles portes, elle aperçut une dernière fois le ciel qui s'assombrissait. Riddle actionna ensuite toute une série de verrous.

Kolher se mettrait à sa recherche. Elle n'avait pas le moindre doute là-dessus. Mais il lui faudrait probablement des heures pour la retrouver, et elle n'était pas sûre de disposer de tant de temps. Billy Riddle la fixait avec tant de haine qu'elle était convaincue que, tôt ou tard, il ne pourrait plus se contrôler. Et plus tôt que tard.

— On a plus qu'à attendre, déclara le blond en regardant sa montre. Ce qui ne devrait pas être long. Je veux que tu sois armé. Mets un revolver à ta ceinture et attache un couteau à ta cheville.

Billy était trop heureux de se mettre en mouvement ; quant aux armes, il n'avait que l'embarras du choix. Il y avait assez des semi-automatiques, de fusils de chasse et de couteaux pour équiper tout un bataillon.

Il opta pour un couteau de chasse d'une quinzaine de centimètres et se retourna vers la captive.

Beth, qui avait les mains moites, sentit la sueur couler sur ses paumes.

Riddle s'avança.

Beth fronça les sourcils et dirigea son regard vers la droite. Comme les deux autres. Quel était ce bruit ?

Une sorte de grondement. Le tonnerre ? Un train ?

Quel que soit ce bruit, il ne cessait de s'amplifier.

Puis Beth entendit un autre bruit, plus curieux, comme un carillon. Elle regarda dans la grange. Sur l'établi où étaient placées les munitions, les balles remuaient et se heurtaient les unes contre les autres.

Billy regarda son chef.

— Putain, mais qu'est-ce que c'est ?

L'homme prit une respiration profonde tandis que la température baissait d'une bonne trentaine de degrés.

— Prépare-toi, Billy.

Désormais, le bruit était devenu un grondement. La grange tremblait violemment, de la poussière tombait des chevrons, comme une neige fine qui emplissait l'air.

Billy chercha à se protéger la tête.

Les portes de la grange volèrent en éclats, comme aspirées par un souffle glacé de furie. Le bâtiment entier vacilla sous la force de l'impact, poutres et planches disjointes.

Kolher se tenait dans l'embrasure de la porte, l'air autour de lui lourd de vengeance, de menace et de promesse de mort. Beth sentit son regard se poser sur elle, puis un hurlement guerrier troua l'air, si sonore qu'il lui vrilla les oreilles.

De ce moment-là, Kolher prit le dessus.

Dans un mouvement si rapide que Beth ne parvint pas à le suivre des yeux, Kolher se campa devant le blond et le coinça contre la porte d'une stalle. Le blond ne fut pas même surpris et décocha à Kolher un uppercut dans la mâchoire. Les deux hommes se lancèrent dans un corps à corps acharné, heurtant les murs, brisant les fenêtres, cassant les tables. En dépit de leurs armes, ils en restèrent au combat à main nue, le visage mauvais, les lèvres retroussées, utilisant leur corps massif comme une arme qui infligeait et accusait les coups.

Beth ne voulait pas regarder, mais ne parvenait pas à détourner le regard.

Surtout au moment où Billy s'empara d'un couteau et s'apprêta à frapper Kolher dans le dos. Kolher pivota et se

dégagea, projetant Billy dans l'air. Le corps de Riddle alla atterrir à l'autre bout de la grange, sur une pile d'armes.

Billy, sonné, eut quelques difficultés à se remettre debout, le sang lui inondant le visage.

Kolher accusait les coups violents sans céder le moindre pouce de terrain. Il réussit à tenir à distance le blond le temps nécessaire pour ouvrir l'un des bracelets qui maintenaient le poignet de Beth. Celle-ci s'affaira ensuite auprès du deuxième et libéra son autre main.

— Les chiens ! Lâche les chiens, hurla le blond.

Billy sortit de la grange en titubant. L'instant d'après, deux pitbulls arrivèrent à fond de train.

Ils se jetèrent immédiatement sur les chevilles de Kolher, juste au moment où le blond tirait un couteau.

Beth se libéra des bracelets qui enserraient ses chevilles et sauta de la table.

— Fuis ! lui hurla Kolher en se dégageant du chien qui lui avait agrippé la jambe tout en bloquant un coup de poing au visage.

C'est ce qu'on va voir, pensa-t-elle en s'emparant de la première chose qui lui tombait sous la main. C'était un marteau à panne sphérique.

Beth attaqua le blond au moment où Kolher perdait l'équilibre et tombait. Elle leva le marteau aussi haut qu'elle le put, en y mettant toute sa force. Avant de l'abattre sur la nuque du blond.

Il y eut le craquement d'un os brisé et du sang gicla. C'est alors qu'un des chiens planta ses crocs dans la cuisse de Beth.

Beth poussa un hurlement quand les crocs acérés lui déchirèrent la peau et s'enfoncèrent dans sa chair.

Kolher se dégagea du corps de l'éradiqueur et bondit sur ses pieds.

L'un des chiens était après Beth, la mâchoire serrée autour de sa cuisse. La bête tentait de l'entraîner au sol pour la mordre à la gorge. Si Kolher tentait de dégager Beth, l'animal lui déchiquetterait probablement la cuisse.

Les paroles de Viszs lui revinrent en mémoire : *deux gardes torturés se battront l'un contre l'autre*.

Kolher se dégagea du chien qui l'avait saisi à la cheville et le projeta vers celui qui attaquait Beth. Le second animal força le premier à lâcher sa proie et les deux bêtes s'en prirent l'une à l'autre.

Kolher se précipita tandis que Beth tombait à terre. Elle saignait.

— Beth…

Un coup de fusil résonna dans l'air.

Kolher entendit un sifflement puis sentit sa nuque le brûler comme s'il venait d'être touché par une torche.

Beth se mit à hurler en voyant Kolher se retourner brusquement. Billy Riddle replaça le fusil de chasse sur son épaule.

La haine qui saisit Kolher lui fit oublier tout le reste. Il fonça en direction de la nouvelle recrue, sans même s'arrêter quand le fusil pointait directement sur sa poitrine. Billy arma le chien ; Kolher fit un bond de côté avant de plonger au sol. Il saisit le cou de l'éradiqueur entre ses dents et le sectionna. Puis il frappa la tête de Billy au sol jusqu'à ce qu'elle explose.

Kolher fit volte-face pour retourner auprès de Beth. Mais tomba à genoux.

Troublé, il regarda son corps. Il avait un trou de la taille d'un melon dans le ventre.

— Kolher ! hurla Beth. (Elle s'approcha de lui en claudiquant.)

— Je suis… touché, *leelane*.

— Oh, mon Dieu. (Elle ôta le peignoir qui recouvrait son corps et l'appuya contre la plaie.) Où est ton téléphone ?

Il leva faiblement la main tandis qu'il se retournait sur le côté.

— Poche.

Beth s'empara du téléphone et composa le numéro de la maison.

— Butch ? Butch ! Au secours ! Kolher est blessé. Au ventre. Je sais pas où on est…

— Route 22, murmura Kolher. Un ranch avec un Hummer noir garé devant.

Beth répéta les indications de Kolher, sans cesser d'appuyer le peignoir contre la blessure.

— On est dans la grange. Fais vite ! Il perd beaucoup de sang.

Un grondement sourd lui parvint de la gauche.

Kolher et Beth regardèrent dans la direction d'où venait le bruit. Le pitbull encore en vie, ensanglanté mais toujours enragé, fonçait dans leur direction.

Beth n'hésita pas une seconde. Elle tira de son étui l'une des dagues de Kolher et s'accroupit.

— Amène-toi, Butch. *Tout de suite*. (Elle raccrocha et jeta le téléphone à terre.) Approche, saleté de cabot. Approche !

Le chien décrivait des cercles autour d'eux ; Kolher se sentait observé. La bête en avait après lui, peut-être parce qu'il perdait beaucoup de sang. Beth, bras écartés, calait ses mouvements sur ceux du chien.

Elle se mit à parler à la bête.

— C'est lui que tu veux ? Il va falloir me passer sur le corps.

Le chien bondit sur elle et, comme si elle avait été entraînée à tuer, Beth se baissa et plongea la lame dans le poitrail de l'animal. La bête fut tuée sur le coup.

Beth laissa le couteau en place et retourna auprès de Kolher. Elle tremblait de tous ses membres, les mains agitées de secousses tandis qu'elle remettait en place le garrot de fortune.

— Ça fait pas mal, murmura-t-il quand il eut capté l'odeur de ses larmes.

— Oh, Kolher. (Elle lui saisit la main et la serra de toutes ses forces.) T'es en état de choc.

— Ouais, possible. J'arrive pas à te voir. Où tu es ?

— Ici. (Elle leva les doigts de Kolher vers son visage.) Tu peux me sentir ?

À peine, mais suffisamment pour qu'il s'accroche.

— J'aimerais que tu sois enceinte, dit-il d'une voix rauque. Je veux pas que tu restes seule.

— Tais-toi !

— Demande à Tohr et à Wellsie d'habiter chez eux.

— *Non*.

— Promets-le-moi.

— Pas question, répliqua-t-elle fièrement. Tu ne vas nulle part.

Comme elle se trompait, songea-t-il. Déjà, il pouvait sentir qu'il s'en allait.

— Je t'aime, ma *leelane*.

Beth se mit à sangloter. Ses larmes étouffées furent le dernier son qu'il entendit tandis qu'il luttait contre la vague qui l'emporta.

Beth ne leva pas les yeux, qu'elle gardait rivés sur Kolher, quand le téléphone sonna.

— Kolher, répétait-elle. Kolher…

Elle colla son oreille contre la poitrine de son époux. Son cœur continuait à battre, mais faiblement, et il respirait encore, lentement. Elle aurait tant voulu l'aider, mais elle ne pouvait pas lui faire de massage cardiaque. Pas tant qu'il n'était pas en arrêt.

— Oh, mon Dieu…

Le téléphone continuait à sonner.

Elle le prit sur le sol crasseux, en essayant d'ignorer la mare de sang qui s'était formée autour du corps de Kolher.

— *Quoi ?*

— *Beth ! C'est Butch. Je suis avec V. On sera là dans un petit instant, mais V doit d'abord te parler.*

Il y eut un grésillement dans le fond, comme si un moteur de voiture hurlait.

Viszs s'exprima avec intensité.

— *Beth, voilà ce que vous allez faire. Vous avez un couteau ?*

Beth regarda l'autre dague que Kolher avait encore sur lui.

— Oui.

Prenez-le. Je veux que vous pratiquiez une incision dans votre poignet. Pratiquez une incision longitudinale et non transversale, sinon vous ne feriez que toucher l'os. Puis posez votre poignet sur ses lèvres. C'est sa meilleure chance de survivre jusqu'à ce que nous puissions le secourir. (Il y eut une pause.) *Posez le téléphone et prenez le couteau. Je vais continuer à vous parler.*

Beth sortit la dague du holster de Kolher. Elle n'hésita pas une seconde lorsqu'il lui fallut entailler son poignet. Elle grimaça de douleur, sans s'y attarder, tandis qu'elle portait son poignet gauche à la bouche de Kolher. De sa main libre, elle reprit le téléphone.

— Il boit pas.

— *Vous vous êtes déjà entaillée ? Parfait.*

— Il… avale pas.

— *Espérons qu'un peu de sang lui coule quand même dans la gorge.*

— Il est aussi blessé à cet endroit.

— *Mon Dieu… j'arrive aussi vite que possible.*

Butch aperçut le Hummer.

— Là-bas !

Viszs coupa par la pelouse. Les deux hommes bondirent hors du véhicule et se précipitèrent vers la grange.

À l'intérieur, Butch n'en crut pas ses yeux. Deux chiens massacrés. Du sang partout. Un seul *vrai* cadavre. Mon Dieu, c'était Billy Riddle.

Puis il aperçut Beth.

Elle portait un long tee-shirt couvert de sang et de saleté. Elle était agenouillée auprès de Kolher, le poignet posé sur les lèvres de son mari, ses yeux étaient paniqués. Lorsqu'elle les aperçut, elle chuinta et leva la dague, prête à combattre.

Viszs s'avança, mais Butch lui barra le chemin.

— Laisse-moi faire.

Lentement, Butch s'approcha d'elle.

— Beth ? Beth, tu nous reconnais ?

Mais plus il s'approchait de Kolher, plus les yeux de Beth semblaient en proie à la folie.

Elle retira son poignet de la bouche de son époux, prête à le défendre.

— Tout doux, baby. On lui fera aucun mal. Beth, c'est moi.

Elle cligna des yeux.

— Butch ?

— Oui, bébé. C'est moi, et Viszs.

Elle lâcha la dague et éclata en sanglots.

— Tout va bien, tout va bien. (Il tenta de la prendre dans ses bras, mais elle se laissa tomber à terre aux côtés de Kolher.) Non, baby, laisse V. l'examiner. Ça ne prendra qu'une minute.

Elle se laissa attirer à l'écart. Butch déchira sa chemise et l'enroula autour de la taille de Beth, puis il fit un signe de tête à V.

Viszs se baissa pour examiner Kolher. Quand il releva la tête, il avait les lèvres pincées et la mâchoire contractée.

De nouveau, Beth s'agenouilla auprès de Kolher et posa son poignet contre sa bouche.

— Il va se remettre, hein ? On va le conduire auprès d'un médecin. À l'hôpital. Hein, Viszs, hein ?

Le désespoir rendait sa voix suraiguë.

Puis soudain, ils ne furent plus seuls.

Marissa se matérialisa, accompagnée d'un homme au regard paniqué.

L'homme s'approcha de Kolher et souleva le tissu imprégné de sang.

— Il faut le conduire à ma salle d'opération.

— Ma voiture est devant sur la pelouse, répondit V. Je reviendrai finir ici quand il sera en sécurité.

L'homme examina la blessure au cou et laissa échapper un juron. Il regarda Beth.

— Votre sang n'est pas assez fort. Marissa, viens par là.

Beth retenait ses larmes tandis qu'elle ôtait son poignet de la bouche de Kolher. Elle regarda la femme blonde. Marissa hésitait.

— Vous êtes d'accord pour que je lui donne mon sang ? Beth lui tendit la dague de Kolher, poignée en avant.

— Peu m'importe qui le nourrit pourvu qu'il ait la vie sauve.

Marissa s'entailla le poignet, comme si elle l'avait déjà fait de nombreuses fois par le passé. Puis elle releva la tête de Kolher et lui appuya la bouche contre l'entaille.

Son corps fut pris de soubresauts comme s'il venait d'être relié à une batterie de voiture.

— OK, transportons-le, maintenant, déclara l'homme qui avait pris la responsabilité de la situation. Marissa, garde ton poignet bien en place.

Beth prit la main de Kolher tandis que les hommes le soulevaient du sol. Ils le portèrent aussi doucement que possible hors de la grange jusqu'au 4 x 4 de Viszs et l'allongèrent à l'arrière. Marissa et Beth montèrent aux côtés de Kolher, tandis que Butch et Viszs s'installaient à l'avant. Les autres se dématérialisèrent.

Pendant toute la durée du trajet, Beth caressa le bras de Kolher, le long de ses tatouages. Sa peau était froide.

— Vous l'aimez tant, murmura Marissa.

Beth releva la tête.

— Il boit ?

— Je l'ignore.

CHAPITRE 51

Dans l'antichambre de la salle d'opération, Havers enleva ses gants en latex et les jeta dans un conteneur de recyclage. Après les heures penché au-dessus de Kolher, à recoudre ses intestins et la blessure au cou, son dos était douloureux.

— Est-ce qu'il va vivre ? demanda Marissa quand il sortit de la salle d'opération.

Elle était affaiblie par la transfusion. Pâle, mais en colère.

— On le saura vite, je l'espère.

— Moi aussi.

Elle lui passa devant, refusant de croiser son regard.

— Marissa…

— Je sais que tu es désolé. Mais ce n'est pas à moi que tu dois exprimer tes regrets. Tu pourrais commencer avec Beth. Si jamais elle est disposée à t'écouter.

La porte s'ouvrit dans un sifflement ; Havers ferma les yeux.

Oh, mon Dieu. Cette douleur à la poitrine. La douleur des actes qui ne peuvent être annulés.

Havers s'appuya contre le mur et retira sa calotte de chirurgien.

Heureusement, le Roi aveugle avait une véritable constitution de guerrier, le corps vigoureux et la volonté forte. Même s'il était certain qu'il n'aurait pas survécu sans le sang presque pur de Marissa.

Ou, comme le supposait Havers, sans la présence de sa *shellane* brune. Beth, c'était son nom, était restée à ses côtés pendant toute la durée de l'opération. Et même si le guerrier était inconscient, son visage était resté tourné vers elle. Elle lui avait parlé pendant des heures, jusqu'à ce que sa voix ne soit plus qu'un mince filet rauque.

Elle se trouvait encore auprès de lui, épuisée au point de tenir à peine assise. Elle avait refusé de laisser examiner ses blessures, et elle n'avait rien pu avaler.

Elle était restée auprès de son *hellren*.

Havers vacilla et se retint aux lavabos, le regard fixé sur l'écoulement. Il avait envie de vomir, mais son estomac était vide.

Les membres de la Confrérie étaient à l'extérieur. À attendre les informations qu'il allait leur donner.

Tous savaient ce qu'il avait fait.

Avant l'opération, Tohrment l'avait saisi par la gorge. Si Kolher mourait sur la table, Tohrment en avait fait le serment, les frères attacheraient Havers par les pieds et le frapperaient de leurs poings nus jusqu'à ce qu'il saigne à mort. Dans sa propre maison.

Nul doute que Zadiste leur avait tout raconté.

Mon Dieu, si seulement il pouvait retourner dans cette ruelle, songea Havers. Si seulement il n'y était pas allé.

Il aurait dû s'abstenir d'une telle requête auprès d'un membre de la Confrérie. Même du plus barbare.

Après avoir fait sa proposition à Zadiste, celui-ci l'avait fixé de ses yeux noirs terrifiants, et Havers avait compris sur-le-champ qu'il avait fait une erreur. Zadiste avait beau être empli de haine, il n'était pas un traître et il s'était senti offensé par la proposition de Havers.

— Je tuerais gratuitement, avait rétorqué Zadiste, mais uniquement si le contrat était sur toi. Disparais avant que je tire ma dague.

Tremblant, Havers avait pris la fuite, non sans découvrir qu'il était pourchassé par ce qu'il supposait être un éradiqueur. C'était la première fois qu'il se trouvait aussi près de l'un de ces morts-vivants, et il fut surpris par les cheveux clairs et la peau blanche du membre de la Société. Il n'en demeurait pas moins que cette chose était le mal incarné et qu'elle était prête à tuer. Piégé dans la ruelle, terrifié, Havers avait commencé à parler, tant pour mener à bien son plan que pour éviter d'être massacré. Tout d'abord, l'éradiqueur s'était montré sceptique, mais Havers savait toujours se montrer persuasif, et le mot « roi », prononcé délibérément, avait éveillé son attention. Des informations avaient été échangées. L'éradiqueur était parti. Les dés étaient jetés.

Havers prit une profonde inspiration et croisa les bras tandis qu'il gagnait le couloir.

Au moins, il pourrait donner sa parole aux frères qu'il avait fait tout ce qui était de son ressort pour sauver le roi.

Bien que ses actes ne soient pas motivés par son désir de sauver sa propre vie. L'acquittement était impossible. Il allait être mis à mort pour son acte ; c'était juste une question de temps.

Non, dans la salle d'opération, il avait fait tout ce qu'il avait pu, car il s'agissait pour lui du seul moyen de réparer l'atrocité qu'il avait commise. Et parce que ces cinq mâles lourdement armés et cet humain vigoureux qui l'attendaient dehors l'avaient regardé comme s'ils avaient le cœur brisé.

Mais sa véritable motivation était autre.

Elle tenait à l'intensité de la douleur qu'il avait perçue dans les yeux de cette Beth aux cheveux noirs. Il ne connaissait que trop cette expression d'impuissance horrifiée. C'était celle qu'exprimait son visage quand il avait assisté à la mort de sa *shellane*.

Havers se lava le visage et sortit dans le couloir. Les frères et l'humain levèrent la tête vers lui.

— Il a survécu à l'opération. Maintenant, il faut attendre et voir s'il tient le coup. (Havers s'approcha de Tohrment.) Tu veux m'emmener maintenant ?

Le guerrier fixa sur lui un regard haineux et violent.

— On va te garder en vie pour que tu t'occupes de lui. Ensuite, il pourra lui-même te tuer de ses mains.

Havers acquiesça et entendit un petit cri. Il vit Marissa porter la main à sa bouche.

Il était sur le point d'aller vers elle quand l'humain se campa devant elle. L'homme hésita avant de lui tendre un mouchoir. Elle prit ce qu'il lui offrait puis s'en alla.

Beth posa sa tête sur l'extrémité de l'oreiller de Kolher. À sa sortie de la salle d'opération, Kolher avait été placé dans un lit, même s'il n'avait pas été transféré dans une chambre normale. Havers avait décidé de le garder dans la salle d'opération au cas où une nouvelle intervention d'urgence s'avérerait nécessaire.

La salle aux murs blancs était froide, mais quelqu'un avait posé une fourrure épaisse sur elle, ainsi qu'une couverture sur le bas de son corps. Elle ne se rappelait pas qui avait fait preuve de tant de sollicitude.

En entendant un cliquetis, Beth jeta un coup d'œil vers les innombrables machines auxquelles Kolher était relié. Elle les examina une à une, sans réellement comprendre la signification des données qu'elle y lisait. Tant qu'aucune alarme ne se mettait en route, elle supposait que tout se passait du mieux possible.

De nouveau le bruit se fit entendre.

Elle regarda Kolher. Et bondit sur ses pieds.

Il essayait de parler, mais sa bouche était sèche et sa langue pâteuse.

— Chut… (Elle lui saisit la main. Plaça son visage dans son champ de vision au cas où il ouvrirait les yeux.) Je suis là.

Les doigts de Kolher se mêlèrent aux siens. Puis il sombra de nouveau, inconscient.

Mon Dieu, il avait l'air si mal en point. Aussi pâle que le carrelage de la salle d'opération. Les yeux enfoncés dans leurs orbites.

Il avait un bandage épais autour de la gorge. Son ventre était enveloppé de gaze et de pansements, et des drains étaient fixés à ses blessures. Une perfusion distillait des liquides et des antalgiques ; un cathéter était suspendu à côté du lit. Des électrodes d'ECG étaient posées sur sa poitrine et un capteur d'oxygène était fixé à son majeur.

Mais il était en vie. Pour le moment.

Et il avait repris connaissance, ne serait-ce que l'espace d'un bref instant.

Son état resta stationnaire pendant les deux jours qui suivirent. Il reprenait brièvement connaissance, puis sombrait de nouveau, revenait à lui et s'enfonçait, comme s'il avait besoin de vérifier qu'elle était à ses côtés avant de retourner à la tâche herculéenne de guérir son corps.

Mais il fallait bien qu'elle dorme ; les frères lui apportèrent un fauteuil plus confortable, ainsi qu'un oreiller et une couverture. Elle se réveilla au bout d'une heure, serrant encore dans la sienne la main de Kolher.

Elle mangea quand on l'y contraignit, quand Tohrment ou Wellsie l'exigèrent. Elle prit une douche dans l'antichambre de la salle d'opération. En hâte. Lorsqu'elle regagna la pièce, les jambes et les bras de Kolher battaient l'air et Wellsie avait fait appeler Havers.

Dès que Beth prit la main de Kolher, celui-ci se calma aussitôt.

Elle ignorait combien de temps encore il lui faudrait encore vivre cette attente. Mais chaque fois qu'il revenait à lui, elle recouvrait de la force.

Elle attendrait. Elle l'attendrait. L'éternité s'il le fallait.

Kolher reprit connaissance, l'esprit bouillonnant. L'instant d'avant, il était inconscient ; le suivant, ses circuits s'étaient réactivés à pleine puissance. Il ignorait où il se trouvait, et ses paupières étaient trop lourdes pour qu'il puisse ouvrir les yeux, alors il se livra à un examen rapide de son corps. Le bas du corps semblait fonctionner, il pouvait remuer les orteils et ses jambes étaient toujours reliées à son corps. *Ouah, aïe.* Son ventre était si douloureux qu'il avait l'impression d'avoir été perforé par un démonte-pneu. Mais il avait le torse solide. Il ressentait une douleur cuisante au cou. La tête était douloureuse. Les bras étaient OK. Les mains…

Beth.

Il était habitué à sentir sa paume contre la sienne. Où était-elle ?

Il ouvrit les yeux.

Elle se trouvait juste à ses côtés, assise dans une chaise, la tête posée sur le lit comme si elle dormait. Sa première pensée fut qu'il ne devait pas la réveiller. Manifestement, elle avait l'air épuisée.

Mais il voulait la toucher. En avait besoin.

De sa main libre, il essaya de l'atteindre, mais avait l'impression que son bras pesait deux cents kilos. Il recommença, déterminé à bouger son bras, le glissant sur la couverture centimètre par centimètre. Il ne savait pas combien de temps il lui fallut. Des heures peut-être.

Enfin, il parvint à toucher une boucle de ses cheveux. La douceur soyeuse était miraculeuse.

Il était en vie et elle aussi.

Kolher éclata en sanglots.

Lorsqu'elle sentit les soubresauts du lit, Beth se réveilla, paniquée. La première chose qu'elle vit fut la main de Kolher. Ses doigts étaient enroulés autour d'une longue mèche de ses cheveux.

Elle le regarda. Des larmes coulaient de ses yeux.

— Kolher, mon amour !

Elle s'allongea contre lui et lui caressa les cheveux. Il semblait en proie à une grande détresse.

— Tu as mal ?

Il ouvrit la bouche. Aucun son n'en sortit. Il commença à paniquer, écarquillant les yeux.

— Du calme, mon amour. Détends-toi, dit-elle. Je veux que tu serres ma main, une fois pour « oui », deux fois pour « non ». Tu as mal ?

Non.

Avec tendresse, elle essuya les larmes de ses joues râpeuses.

— Tu es sûr ?

Oui.

— Tu veux que j'aille chercher Havers ?

Non.

— Tu as besoin de quelque chose ?

Oui.

— À manger, à boire, du sang ?

Non.

Il commença à s'agiter, l'implorant de ses yeux pâles et terrifiés.

— Chut, tout va bien. (Elle lui embrassa le front.) Calme-toi. On va trouver ce dont tu as besoin. On a tout notre temps.

Il posa ses yeux sur leurs mains jointes, avant de fixer de nouveau son regard. Puis il recommença.

— Moi ? murmura-t-elle. Tu as besoin de moi ? Il lui serra la main, sans relâcher la pression.

— Oh, Kolher… Je suis à toi. On est ensemble, mon amour.

Un torrent de larmes coulait sur le visage du guerrier, sa poitrine était secouée de sanglots, et sa respiration était agitée et rauque.

Elle prit son visage dans ses mains pour tenter de l'apaiser.

— Tout va bien. Je ne vais nulle part. Je ne vais pas te quitter. Je te le promets, mon amour…

Il finit par s'apaiser un peu. Le torrent de larmes diminua.

Un son rauque sortit de sa bouche.

— Quoi ?

Elle se pencha.

— Voulais… te sauver.

— Tu as réussi. Kolher, tu m'as sauvé.

Ses lèvres tremblèrent.

— Je… t'aime.

Avec douceur, elle posa un baiser sur ses lèvres.

— Moi aussi, je t'aime.

— Toi. Dormir. Maintenant.

Épuisé, il ferma les yeux.

Beth sentit sa vue se brouiller ; elle esquissa un sourire. Son merveilleux guerrier était de retour. À essayer de lui donner des ordres depuis son lit d'hôpital.

Kolher soupira et sembla s'enfoncer dans le sommeil.

Lorsqu'elle eut la certitude qu'il avait trouvé le repos, elle s'étira et pensa que les membres de la Confrérie aimeraient savoir qu'il s'était réveillé et avait été suffisamment bien pour parler un peu. Elle pouvait peut-être trouver un téléphone et appeler la maison.

Lorsqu'elle pénétra dans le couloir, elle n'en crut pas ses yeux.

Devant l'entrée de la salle d'opération, les membres de la Confrérie et Butch étaient allongés sur le sol, sorte d'immense barrière haletant et respirant. Tous dormaient à poings fermés et paraissaient aussi épuisés qu'elle-même se sentait éreintée. Viszs et Butch étaient adossés à un mur, l'un à côté de l'autre, un petit récepteur de télévision et deux revolvers entre eux. Rhage était allongé au sol sur le dos, une dague à la main, et ronflait doucement. Tohrment avait posé sa tête sur ses genoux.

Fhurie était allongé sur le côté, une étoile de jet serrée contre lui comme pour l'apaiser.

Où était Zadiste ?

— Ici, répondit-il.

Beth sursauta et regarda sur sa droite. Zadiste était armé jusqu'aux dents, revolver à la ceinture, dagues croisées sur la poitrine, chaîne à la main. Ses yeux noirs brillants la fixèrent sans ciller.

— C'est à moi de monter la garde. On fait des tours.

— C'est dangereux ici ?

Il fronça les sourcils.

— Tu ne sais pas ?

— Quoi ?

Il haussa les épaules et inspecta le couloir. Une extrémité, puis l'autre.

— La Confrérie protège les siens. (De nouveau, il posa ses yeux sur elle.) On ne le laisserait ni lui ni toi sans protection.

Elle savait qu'il éludait sa question, mais n'avait nullement l'intention de le forcer à répondre. Tout ce qui lui importait était que Kolher et elle soient en sécurité le temps nécessaire pour que Kolher guérisse.

— Merci, murmura-t-elle.

Zadiste baissa promptement la tête.

Impressionnant comme il repousse toute expression de gentillesse, pensa-t-elle.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— 16 heures. Au fait, on est jeudi. (Zadiste se passa la main sur son crâne rasé.) Euh… alors, comment il va ?

— Il s'est réveillé.

— Je savais qu'il s'en sortirait.

— Vraiment ?

Sa lèvre se souleva dans un rictus narquois, comme s'il s'apprêtait à faire une plaisanterie douteuse. Puis il sembla se raviser. Il la fixa, son visage balafré distant.

— Ouais, Beth. Vraiment. Aucun fusil ne pourrait l'écarter de toi.

Puis Zadiste détourna les yeux.

Les autres commencèrent à s'agiter. L'instant d'après, tous étaient debout, à la fixer. Butch, remarqua-t-elle, semblait totalement à l'aise en compagnie des vampires.

— Comment il se sent ? demanda Tohr.

— Assez bien pour essayer de me dire ce que je devrais faire.

Les membres de la Confrérie éclatèrent de rire. Un rire de soulagement. De fierté. D'amour.

— Vous avez besoin de quelque chose, tous les deux ? demanda Tohr.

Beth regarda leur visage. Tous attendaient sa réponse. Comme s'ils espéraient qu'elle allait leur donner quelque chose à faire.

Ma famille, c'est eux, pensa-t-elle.

— Je crois qu'on a tout ce qu'il nous faut. (Beth sourit.) Et je suis sûre qu'il voudra vous voir tous très bientôt.

— Et toi ? demanda Tohr. Tu tiens le coup ? Tu veux te reposer ?

Elle secoua la tête et rouvrit la porte de la salle d'opération.

— Tant qu'il ne pourra pas sortir d'ici sur ses deux pieds, je ne quitterai pas son chevet.

La porte se referma sur Beth et Butch entendit Viszs dire à voix basse :

— C'est une sacrée femelle, pas vrai ?

Il y eut un murmure d'approbation.

— Et quelqu'un à qui il ne faut pas chercher de noises, ajouta-t-il. Bon sang, vous auriez dû la voir quand nous sommes entrés dans cette grange. Elle le protégeait de son corps, prête à le défendre à main nue contre le flic et moi si elle avait dû le faire. Comme une mère avec son petit, si vous voyez ce que je veux dire.

— Elle a peut-être une sœur ? demanda Rhage. Fhurie éclata de rire.

— Tu saurais pas quoi faire si tu rencontrais une femelle de valeur.

— C'est toi qui me dis ça, le moine ? (Hollywood se frotta le menton, où avait poussé une barbe de plusieurs jours, comme s'il réfléchissait aux mystères de l'univers.) Tu sais quoi, Fhurie, t'as peut-être raison. Mais ça empêche pas de rêver.

— C'est sûr, murmura V.

Butch pensa à Marissa. Il ne cessait d'espérer qu'elle descende, mais il ne l'avait pas revue depuis son départ, le lendemain matin de l'opération. Elle avait les traits si tirés, semblait si absente, mais c'était compréhensible. La mort de son frère était imminente. Et approchait à mesure que Kolher se rétablissait.

Butch voulait la rejoindre, mais il n'était pas sûr qu'elle apprécierait sa compagnie. Il ne la connaissait pas suffisamment. Ils avaient passé si peu de temps ensemble.

Était-il une curiosité pour elle ? Du sang frais qu'elle voulait goûter ? Quelque chose de plus ?

Butch laissa son regard errer dans le couloir, comme s'il pouvait la faire apparaître.

Mon Dieu, comme il lui tardait de la voir. Ne serait-ce que pour savoir qu'elle allait bien.

CHAPITRE 52

Quelques jours plus tard, Kolher batailla pour s'asseoir dans son lit avant de recevoir les membres de la Confrérie. Il ne voulait pas qu'ils le voient allongé. La perfusion qu'il avait dans le bras et toutes les machines derrière lui suffisaient amplement à susciter l'angoisse.

Mais au moins, le cathéter lui avait été retiré la veille. En outre, il avait réussi à se raser et à prendre une douche. C'était merveilleux d'avoir les cheveux propres.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Beth en le voyant s'agiter.

— Je m'assois.

— Il n'en est pas question.

Elle attrapa la télécommande du lit et suréleva la tête.

— Ah, bordel, *leelane*, maintenant je suis allongé et assis en même temps.

— C'est parfait comme ça.

Elle se pencha pour border les draps et il aperçut la courbe de ses seins. Son corps réagit. À l'endroit approprié.

Mais le désir lui rappela ce qu'il avait vu en entrant dans cette grange. Elle, attachée sur cette table. Peu lui importait de savoir que les éradiqueurs ne puissent pas bander.

Il lui prit la main.

— *Leelane* ?

— Oui ?

— T'es sûre que tout va bien ?

Ils avaient parlé de ce qui s'était passé, mais il continuait à se faire du souci.

— Je te l'ai dit. Ma cuisse guérit…

— Je veux pas dire physiquement seulement, dit-il, désireux d'écharper encore et encore ce Billy Riddle. L'espace d'un instant, le visage de Beth s'obscurcit.

— Je te l'ai dit. Je vais bien. Car je refuse qu'il en aille autrement.

— Tu es si courageuse. Forte. Tu m'impressionnes. Elle lui sourit et se pencha au-dessus de lui pour lui donner un rapide baiser.

Il l'empêcha de bouger, murmurant des mots tout contre ses lèvres.

— Merci de m'avoir sauvé la vie. Pas juste dans cette grange. Pour le reste de mes jours et de mes nuits.

Il lui donna un baiser appuyé et se réjouit de l'entendre gémir de plaisir. Son sexe entra en érection ; du bout des doigts, il caressa son cou.

— Que dirais-tu d'une petite cavalcade avec moi ?

— Je crois pas que tu sois en état.

— Tu veux parier ?

Il lui prit la main et la glissa sous les draps.

Son rire grave quand elle saisit son membre viril était une pure merveille. Tout comme sa présence constante dans la pièce, sa façon de le protéger, son amour, sa force.

Elle était tout pour lui. Tout son univers. Il était passé de l'attente fataliste de la mort au désir furieux de vivre. Pour elle. Pour eux. Pour leur avenir.

— Si on attendait un jour de plus ? dit-elle.

— Une heure.

— Jusqu'à ce que tu puisses t'asseoir seul.

— Ça marche.

Heureusement, il guérissait vite.

Elle retira sa main.

— Tu veux que je fasse entrer tes frères ?

— Oui. (Il respira profondément.) Attends. Je veux que tu saches ce que je vais dire.

Il l'attira vers lui pour la faire asseoir sur le lit.

— Je quitte la Confrérie.

Elle ferma les yeux comme pour lui cacher le soulagement qu'elle éprouvait.

— Tu es sérieux ?

— Oui. J'ai demandé à Tohr de prendre le relais. Mais je ne prends pas de vacances. Je dois commencer à diriger notre espèce, Beth. Et j'ai besoin que tu m'aides.

Elle le regarda, bouche bée.

Il toucha son visage.

— Je parle d'un règne. D'un roi et d'une reine. Mais je vais être franc avec toi. Je sais pas ce qui nous attend. J'ai bien quelques idées, mais je vais avoir besoin de toi.

— Tout, répondit-elle. Je ferai tout pour toi.

Kolher la regarda, émerveillé.

Mon Dieu, elle le scotchait. Elle était là, prête à assumer avec lui la responsabilité du monde, même s'il gisait sur un lit d'hôpital. Sa foi en lui était stupéfiante.

— Est-ce que je t'ai dit que je t'aimais, *leelane* ?

— Il y a cinq minutes à peu près. Mais je me lasse jamais de l'entendre.

Il l'embrassa.

— Fais entrer les frères. Dis à Butch d'attendre dans le couloir. Mais je veux que tu assistes à la conversation. Elle fit entrer les guerriers et se replaça à ses côtés. Avec précaution, les membres de la Confrérie s'approchèrent du lit. Bien qu'il ait eu une brève entrevue le matin même avec Tohr, c'était la première fois qu'il voyait les autres et que les autres le voyaient. Des quintes de toux montèrent dans la pièce, comme si les frères s'efforçaient de dégager quelque chose qui leur obstruait la gorge. Kolher savait parfaitement ce qu'ils ressentaient. Lui aussi avait un nœud dans la gorge.

— Mes frères…

À cet instant, Havers passa la porte. Il s'immobilisa sur-le-champ.

— Ah, ce bon docteur, dit Kolher. Entre. Toi et moi on a une affaire à régler.

Havers avait effectué des visites régulières, mais Kolher n'avait pas eu envie, jusqu'à présent, de régler les choses.

— Le moment est venu, ajouta-t-il.

Havers prit une profonde inspiration et s'avança vers le lit. Il inclina la tête.

— Seigneur.

— J'ai cru comprendre que tu avais essayé de me tuer.

Le mâle n'essaya pas de s'enfuir, ce qui était tout à son honneur. Ni de louvoyer. Et bien que sa peine et ses regrets soient manifestes, il ne plaida pas l'indulgence.

— Oui, Seigneur. C'est moi qui l'ai approché. (Il désignait Zadiste.) Et quand j'ai compris que ton frère ne te trahirait pas, je me suis adressé à l'éradiqueur.

Kolher hocha la tête, s'étant déjà entretenu avec Tohr des événements de cette nuit-là. Tohr n'avait entendu qu'une partie de la réponse de Z.

— Seigneur, tu dois savoir que ton frère était prêt à me tuer simplement pour avoir formulé cette requête.

Kolher jeta un coup d'œil à Zadiste, qui fixait le médecin comme s'il voulait accrocher sa tête comme un trophée sur un mur.

— Oui, j'en ai entendu parler. Z., je te dois des excuses.

Le guerrier haussa les épaules.

— Laisse tomber. Je m'en tape.

Kolher sourit et songea que c'était Z. tout craché. Tout le temps furax.

Havers promena son regard sur l'assemblée.

— Ici, devant ces témoins, j'accepte la sentence de mort.

Kolher fixa le médecin d'un regard intense. Et pensa à toutes ces années que sa sœur avait endurées. Même si Kolher n'avait jamais souhaité qu'elle mène une vie si misérable, il était responsable de la façon dont les choses avaient tourné.

— C'était à cause de Marissa, c'est ça ? demanda Kolher.

Havers acquiesça.

— Oui, Seigneur.

— Dans ce cas, je ne vais pas te tuer. Tu l'as fait à cause de la façon dont j'ai traité quelqu'un qui t'est cher. Je peux comprendre la vengeance.

Havers, sous le choc, sembla vaciller. Puis il lâcha le diagramme qu'il tenait et s'effondra près du lit. Il saisit la main de Kolher et la posa sur son front.

— Seigneur, ta miséricorde est infinie.

— Tu parles. Je te laisse la vie sauve par égard pour ta sœur. Si tu refais un truc pareil, je te tue. Pigé ?

— Oui, Seigneur.

— Maintenant, laisse-nous. Tu m'examineras plus tard. Mais frappe avant d'entrer, compris ?

— Oui, Seigneur.

Pendant que Havers disparaissait, Kolher embrassa la main de Beth.

— Juste au cas où on serait occupés, murmura-t-il.

Un gloussement collectif saisit l'assemblée.

Kolher jeta un regard noir à ses frères, pour les faire taire, puis fit son annonce. Par le silence qui suivit, il sut que la nouvelle était un véritable choc.

— Alors, vous êtes avec Tohr ? demanda-t-il au groupe.

— Oui, répondit Rhage. Ça me va.

Viszs et Fhurie acquiescèrent.

— Z. ?

Le guerrier fit les yeux ronds.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Toi, Tohr, Britney Spears.

Kolher éclata de rire.

— C'était une blague, Z. ? Après tout ce temps, t'as finalement retrouvé ton sens de l'humour ? Tu me donnes une autre bonne raison de vivre.

Z. rougit et montra les dents tandis que les autres se moquaient de lui.

Kolher prit une profonde respiration.

— Il y a autre chose, mes frères. J'accède au trône. Comme je l'ai dit à Tohr, nous devons nous reconstruire. Nous devons faire renaître l'espèce.

Les guerriers le fixèrent. L'un après l'autre, ils s'approchèrent du lit et prêtèrent allégeance en langue ancienne, l'embrassant à l'intérieur du poignet. Leur vénération l'émut et le toucha.

La Vierge scribe avait raison, songea-t-il. Ils étaient son peuple. Comment pouvait-il refuser de les diriger ?

Quand les guerriers eurent terminé, Kolher regarda Viszs.

— Tu as récupéré les jarres des deux éradiqueurs de la grange ?

Viszs fronça les sourcils.

— J'en ai trouvé qu'une. Celle de la recrue que toi et moi on avait vue la nuit de la cérémonie. J'y suis retourné et j'ai poignardé le corps pendant qu'on t'opérait. J'ai pris sa jarre dans la maison.

Kolher secoua la tête.

— Ils étaient deux. Sans le moindre doute. L'autre était celui qui conduisait le Hummer.

— T'es sûr de l'avoir tué ?

— Il était à terre, une balle dans la tête. (Soudain, Kolher sentit Beth s'agiter ; il sera sa main.) Assez, on en reparlera plus tard.

— Non, ça va..., commença-t-elle.

— Plus tard.

Il lui embrassa le dos de la main et la porta à sa joue. Les yeux dans les siens, il s'efforça de la rassurer, en haïssant le monde dans lequel il l'avait emmenée.

Lorsqu'elle lui sourit, Kolher l'attira contre lui et lui donna un baiser rapide avant de se retourner vers l'assemblée.

— Une dernière chose, dit-il. Vous allez emménager ensemble. Je veux que les membres de la Confrérie soient regroupés au même endroit. Au moins pour les prochaines années.

Tohr grimaça.

— Wellsie va détester ça. On vient juste de finir d'installer la cuisine de ses rêves.

— On réfléchira à quelque chose pour vous deux. Surtout avec l'arrivée de l'enfant. Mais les autres, vous allez connaître les joies de la colocation.

Il y eut des protestations. De sérieuses protestations.

— Hé, ça pourrait être pire, dit-il. Je pourrais vous demander d'habiter avec moi.

— Bien vu, répondit Rhage. Beth, si jamais tu as besoin de vacances...

Kolher grogna.

— Ce que je voulais dire, reprit Hollywood, c'est qu'elle peut emménager avec nous si elle le souhaite. On prendra toujours soin d'elle.

Kolher leva les yeux vers Beth. Mon Dieu, elle était si belle. Sa compagne. Son amante. Sa reine.

Il sourit, incapable de détacher son regard de ses yeux.

— Laissez-nous, messieurs. Je veux rester seul avec ma *shellane*.

En sortant, les frères eurent un rire d'approbation. Comme s'ils n'avaient pas le moindre doute sur ce qu'il avait en tête.

Kolher se débattit dans son lit pour se remettre droit et porter sur son bassin le poids du haut de son corps.

Beth le regarda faire, sans l'aider.

Lorsqu'il fut prêt, il se frotta les mains par anticipation. Déjà, il pouvait sentir sa peau.

— Kolher, lui dit-elle sur le ton de l'avertissement tandis qu'il lui décochait un sourire radieux.

— Viens un peu par ici, *leelane*. Un marché est un marché.

Même si tout ce qu'il pouvait faire était la prendre dans ses bras, il avait besoin de la tenir contre lui.

CHAPITRE 53

José De La Cruz serra la main de l'enquêteur spécialisé en incendies criminels.

— Merci. J'attends votre rapport.

L'homme secoua la tête en regardant les débris de l'académie des arts martiaux de Caldwell.

— Je n'ai jamais rien vu de tel. On jurerait qu'une bombe nucléaire a explosé. En toute franchise, je ne sais pas quoi mettre dans mon rapport.

José regarda l'homme s'éloigner vers le 4 x 4 du comté et démarrer.

— Tu rentres au poste ? demanda Ricky en montant dans son véhicule de police.

— Pas tout de suite. Je dois passer en ville.

Ricky lui adressa un signe de main et mit le contact.

Resté seul sur le lieu de l'incendie, José respira profondément. L'odeur de l'incendie était encore prégnante, quatre jours après les faits.

Tandis qu'il se dirigeait vers son véhicule banalisé, il jeta un coup d'œil à ses chaussures. Elles étaient recouvertes d'une couche gris pâle à cause de la suie omniprésente. La matière s'apparentait plus à des cendres volcaniques qu'aux restes habituels d'un incendie normal. Les débris eux aussi étaient curieux. En général, certaines parties de la structure subsistaient, quelle que soit la température des flammes. Ici, il ne restait rien. Le bâtiment avait été intégralement rasé.

José s'installa derrière le volant, mit le contact et démarra. Il prit vers l'est sur une douzaine de kilomètres, jusqu'à une partie plus fonctionnelle de la ville. Des bâtiments apparurent, mauvaises herbes urbaines qui poussaient dans le béton et l'asphalte.

Il arrêta le véhicule devant l'un de ces bâtiments. Se gara. Coupa le moteur. Il mit beaucoup de temps à sortir de la voiture.

Tout en essayant de maîtriser l'agitation qu'il ressentait, il se dirigea vers l'entrée principale. Un couple sortait au même moment et lui tint la porte. Il monta trois étages, s'engagea dans un couloir au tapis marron usé par les milliers de pas qui l'avaient foulé.

La porte devant laquelle il s'arrêta avait été repeinte si souvent que ses battants étaient quasiment au même niveau que le mur.

Il frappa, sans attendre de réponse.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour forcer la serrure. Il ouvrit la porte.

Il ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Un corps en décomposition depuis quatre ou cinq jours sentirait, même avec l'air conditionné.

Il n'y avait rien.

— Butch ? Appela-t-il.

José referma la porte derrière lui. Le sofa était recouvert de pages sportives du *CCJet* du *New York Post* de la semaine précédente. Des canettes de bière vides trônaient sur la table. Dans la cuisine, des assiettes étaient posées dans l'évier et d'autres sur le plan de travail.

José passa dans la chambre. Pour ne découvrir que des draps en désordre et des vêtements au sol.

Il s'arrêta devant la porte de la salle de bains. Elle était fermée.

Son cœur se mit à battre plus fort.

Il ouvrit la porte, s'attendant à trouver un corps pendu dans la douche.

Mais la pièce était vide.

L'inspecteur de la criminelle Butch O'Neal avait disparu. Sans laisser de traces.

CHAPITRE 54

Audazs regarda autour de lui. Le paisible brouillard de l'Estompe s'était dissipé, révélant une cour de marbre blanc. Au centre, l'eau de la fontaine dansait et jouait avec la lumière diffuse, qu'elle captait et renvoyait en mille scintillements. Des oiseaux chanteurs poussaient la chansonnette, comme s'ils l'accueillaient et annonçaient son arrivée.

En fin de compte, cet endroit existe vraiment, pensa-t-il.

— Sois le bienvenu, Audazs, fils de Marklon. Sans se retourner, il s'agenouilla et baissa la tête.

— Vierge scribe, vous m'honorez de votre visite.

La Vierge scribe eut un petit rire. Elle vint se placer devant lui, le bas de sa tunique noire entrant dans son champ de vision. La lumière qui filtrait sous la soie était aussi brillante que celle du soleil.

— Comment aurais-je pu te le refuser, Audazs ? C'est la première audience que tu aies jamais sollicitée. (Il sentit quelque chose lui effleurer l'épaule et ses cheveux le chatouiller sur la nuque.) Debout, je veux voir ton visage.

Audazs se leva, dominant la frêle silhouette. Il garda les mains jointes devant lui.

— Alors comme ça l'Estompe n'est pas à ton goût, *princeps* ? demanda-t-elle. Qui plus est, tu veux que je te renvoie d'où tu viens ?

— C'est humblement que je vous adresse cette requête, avec tout le respect que je vous dois. J'ai attendu le temps imparti. Je souhaiterais voir ma fille. Une seule fois. Avec votre permission.

De nouveau, la Vierge scribe eut un petit rire.

— Je dois reconnaître que tu formules ta requête bien mieux que ton roi. C'est un guerrier habile avec les mots que nous avons là.

Il y eut un silence.

Que Audazs mit à profit pour penser à ses frères d'armes.

Kolher lui manquait. Tous lui manquaient.

Mais Beth était celle qu'il désirait voir plus que tout au monde.

— Elle est mariée, dit soudain la Vierge scribe. Ta fille est avec un mâle très digne.

Il ferma les yeux, refrénant la question qui lui brûlait les lèvres. Brûlant d'impatience de savoir. Espérant que son Elizabeth soit heureuse avec le compagnon qu'elle s'était choisi.

La Vierge scribe sembla ravie de son silence.

— Regarde-toi, jamais une question. Quelle maîtrise de soi ! Mais par respect des convenances, je vais te dire ce que tu meurs d'envie de savoir. Elle s'est unie à Kolher. Qui accède au trône. Ta fille est reine.

Audazs baissa la tête, désireux de dissimuler son émotion et de lui cacher ses larmes. Peut-être penserait-elle sinon qu'il était faible.

— *Princeps*, dit la Vierge scribe d'une voix douce. Il y a tant de joie et d'émotion dans ton cœur. Dis-moi, la compagnie de tes fils dans l'Estompe ne suffit-elle pas à réjouir ton cœur ?

— J'ai le sentiment de l'avoir abandonnée.

— Elle n'est plus seule.

— C'est une bonne chose.

Il y eut un silence.

— Et pourtant, tu veux toujours la voir ?

Il acquiesça.

La Vierge scribe se dirigea vers les oiseaux, joyeux et chantants, perchés sur la branche d'un arbre blanc en fleur.

— Que désires-tu, *princeps* ? lui rendre visite ? Une visite rapide ? Dans ses songes ?

— Avec tout le respect que je vous dois.

Il avait conservé son ton formel car elle méritait la déférence qu'il lui témoignait. En outre, il espérait que ce ton l'influencerait de façon positive.

La tunique s'écarta pour laisser apparaître une main lumineuse. Un des oiseaux, une mésange à tête noire, vint se poser sur son doigt.

— Tu as été tué de façon déshonorante, dit-elle en caressant le poitrail de l'oiseau. Après avoir courageusement servi l'espèce

pendant des siècles. Tu étais *un princeps* honorable et un fin guerrier.

— Que mes actes vous aient satisfait me comble au plus haut point.

— En effet. (Elle siffla. L'oiseau siffla à son tour, comme s'il lui répondait.) Que dirais-tu, *princeps*, si je t'offrais plus que tu demandes ?

Le cœur de Audazs s'accéléra.

— Je dirais « oui ».

— Sans savoir ce que je t'offre ? Ni ce que je demande en sacrifice ?

— J'ai confiance en vous.

— Pourquoi ne pas être roi ? demanda-t-elle d'un ton sec en reposant l'oiseau sur la branche. (Elle se tourna vers Audazs.) Voici ce que je t'offre. Une nouvelle vie. Un rôle auprès de ta fille. Une chance de continuer à te battre.

— Vierge scribe… (De nouveau, il s'agenouilla.) J'accepte, en sachant que je ne mérite pas de telles faveurs.

— Je ne m'en tiendrai pas à cette réponse. Voici ce que tu devras sacrifier. Tu n'auras aucun souvenir conscient d'elle. Tu n'auras pas ton apparence actuelle. Et je requiers en gage une faculté.

Il ignorait à quelle faculté elle faisait référence, mais il n'avait nullement l'intention de demander.

— J'accepte.

— Tu es sûr ? Tu ne veux pas y réfléchir ?

— Je vous remercie, Vierge scribe, mais ma décision est prise.

— Qu'il en soit ainsi.

Elle s'approcha de lui ; des mains spectrales émergèrent de la tunique noire. Simultanément, le voile qui lui couvrait le visage se leva sous l'action de sa volonté. La lumière était si aveuglante qu'il ne pouvait distinguer le moindre de ses traits.

Elle lui saisit la mâchoire et la base de la nuque, et il trembla sous l'action de sa force phénoménale. Elle aurait pu le réduire à néant.

— Je te redonne la vie, Audazs, fils de Marklon. Puisses-tu trouver ce que tu cherches dans cette incarnation.

Elle posa ses lèvres sur les siennes, et il ressentit le même choc qu'au moment de sa mort. Toutes les molécules de son corps explosèrent, son corps vola en éclats, son âme fut libérée et s'éleva vers le ciel.

CHAPITRE 55

M. X ouvrit les yeux et distingua vaguement des lignes verticales. Des barreaux ? Non, il s'agissait des pieds d'une chaise.

Il était allongé sur un parquet dur. Étendu de tout son long sur le ventre. Sous la table.

Il leva le menton et, de nouveau, sa vue se brouilla. *Mon Dieu, j'ai l'impression qu'on m'a défoncé la tête…*

Tout lui revint. Le combat avec le Roi aveugle. Le coup assené par cette femelle qui l'avait envoyé au sol.

Pendant que le Roi aveugle, blessé, était à terre, la femelle à ses côtés gardait les yeux rivés sur lui, M. X avait rampé jusqu'au minivan. Il était sorti de la ville et avait conduit jusqu'aux montagnes à l'orée de Caldwell. Par miracle, il avait trouvé sa cabane dans le noir et avait péniblement réussi à y entrer avant de perdre connaissance.

Dieu seul savait combien de temps il était resté sans connaissance.

La faible lumière de l'aube filtrait par des petites fenêtres ménagées dans le bois. Était-ce le jour d'après ? Il en doutait. Il avait l'impression que des jours entiers s'étaient écoulés.

Avec précaution, il remua le bras et toucha la base de sa nuque. La blessure était à vif, mais cicatrisait.

Au prix d'une grande concentration et d'efforts intenses, il parvint à se mettre debout et à s'appuyer contre la table. Il se sentait un peu mieux dans cette position.

Il avait de la chance. Des blessures sérieuses pouvaient handicaper les éradiqueurs de façon permanente. Au fil des décennies, il en avait rencontré un certain nombre, qui n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes, inaptes au combat et trop faibles pour mettre fin eux-mêmes à leurs souffrances d'un coup de poignard.

M. X regarda ses mains. Elles étaient salies par le sang séché du Roi aveugle et la poussière du sol de la grange.

Il ne regrettait pas d'avoir pris la fuite. Parfois, la meilleure option pour un chef consistait à se désengager d'un combat. Lorsque les pertes étaient trop élevées et la défaite quasiment assurée, la manœuvre la plus intelligente était de se retirer et de reprendre le combat un autre jour.

M. X laissa retomber ses bras. Il allait lui falloir du temps pour récupérer, mais il devait reprendre en main ses troupes. La vacance de pouvoir était dangereuse au sein de la Société. Surtout pour le grand éradiqueur en charge.

La porte de la cabane s'ouvrit ; M. X leva la tête, se demandant comment il allait pouvoir se défendre, avant de se rendre compte que le lever du jour était trop proche pour que son visiteur puisse être un vampire.

Ce qu'il vit dans l'embrasure de la porte lui glaça le sang. *L'Oméga*.

— Je suis venu t'aider à reprendre des forces, dit-il dans un sourire.

Comme la porte se refermait, M. X sentit son corps trembler.

Une aide apportée par l'Oméga était plus terrifiante qu'une sentence de mort.

ÉPILOGUE

La demeure du Tombeau. C'est là où on devrait s'installer, déclara Tohr en plantant son couteau dans des tranches de roast-beef disposées dans le plateau d'argent que lui tendait Fritz. Merci.

Beth regarda Kolher et songea qu'il avait pleinement récupéré en un mois à peine depuis les événements. Il était en pleine forme. Fort. Impressionnant comme toujours. Arrogant. Tendre. Impossible et irrésistible.

Il se cala dans sa chaise en bout de table, lui prit la main et la caressa de son pouce.

Elle lui sourit.

Ils avaient emménagé dans la maison de son père pour sa convalescence, à échafauder des projets pour l'avenir. Chaque soir, la Confrérie venait dîner. Fritz était aux anges, réjoui par toutes ces allées et venues.

— C'est une foutue bonne idée, approuva V. Je pourrai installer un système de sécurité sophistiqué. La maison est plutôt isolée sur la montagne. En pierre, et donc à l'épreuve du feu. Si on installe des stores métalliques rétractables, on pourra s'y déplacer même pendant la journée. Ce qui a été critique dans cette maison quand… (Il s'interrompit.) En plus, la maison à pas mal de surface en sous-sol, je crois, qu'on pourrait utiliser pour l'entraînement.

Rhage acquiesça.

— L'endroit est grand. On pourrait tous y vivre sans s'entre-tuer.

— Ça dépend plus de ta capacité à te taire que de la superficie, répliqua Fhurie avec un sourire.

Le guerrier changea de position sur sa chaise, pour faire de la place à Bouh, qui s'était installé sur ses genoux.

— T'en penses quoi ? demanda Tohr à Kolher.

— C'est pas à moi de décider. Toutes ces propriétés appartenaient à Audazs et sont maintenant à Beth. (Beth la regarda.) *Leelane* ? Tu pourrais envisager de laisser la Confrérie utiliser l'une de tes maisons ?

L'une de ses maisons. *Ses* maisons. Comme, de sa vie, elle n'avait pas même possédé un appartement, elle avait un peu de mal à prendre la mesure de tout ce qui lui appartenait désormais. Il ne s'agissait pas uniquement d'immobilier. Des œuvres d'art. Des terres. Des voitures. Quant à sa fortune, elle était astronomique.

Heureusement, V. et Fhurie la faisaient profiter de leurs connaissances approfondies des marchés boursiers. Et lui enseignaient toutes les subtilités des titres. Des bons du Trésor. De l'or. Des matières premières. Les deux guerriers étaient extrêmement doués.

Et extrêmement bons avec elle.

Elle regarda les hommes assis autour de la table.

— La Confrérie peut avoir tout ce dont elle a besoin.

Il y eut un murmure de gratitude et des verres se levèrent à sa santé. Zadiste laissa le sien sur la table, mais fit un signe de tête dans sa direction.

Beth regarda Kolher.

— Mais tu crois pas qu'on devrait aussi y vivre ?

— T'en aurais envie ? demanda-t-il. La plupart des femelles préféreraient avoir une maison à elle.

— Elle est à moi, tu te souviens ? Et puis ce sont tes plus proches conseillers, les personnes en qui tu as le plus confiance. Pourquoi te séparer d'eux ?

— Hé, protesta Rhage, je croyais qu'on était tombés d'accord sur le fait qu'on n'aurait pas à vivre avec lui.

Kolher lança un regard noir à Hollywood, avant de poser de nouveau ses yeux sur Beth.

— T'es sûre, *leelane* ?

— L'union fait la force, pas vrai ?

Il acquiesça.

— Mais nous expose davantage.

— On ne pourrait espérer meilleure compagnie. Je ne pourrais rêver mieux que ces hommes merveilleux pour assurer notre protection.

— Excusez-moi, dit Rhage. Il y en a d'autres qui sont amoureux d'elle ?

— Ouais ! s'exclama V. en soulevant sa casquette des Red Sox. Raide dingue !

Fhurie acquiesça.

— Et si elle vit avec nous, on pourra garder le chat. Kolher embrassa Beth et regarda Tohr.

— Je crois qu'on s'est trouvé une maison.

— Et Fritz sera des nôtres aussi, dit Beth tandis que le majordome entrait dans la pièce. Vous acceptez, Fritz ?

Le majordome semblait aux anges et il regarda, radieux, les membres de la Confrérie.

— Je vous suivrai où que vous alliez, le roi et vous, maîtresse. Et plus il y aura du monde dont je devrai m'occuper, plus je serai heureux.

— Il faudra qu'on vous trouve quelqu'un pour vous aider.

V. s'adressa à Kolher.

— Et pour le flic, tu comptes faire quoi ?

— Tu poses la question parce que c'est un ami ou une menace ?

— Les deux.

— Pourquoi j'ai comme l'impression que t'as quelque chose à proposer ?

— Parce que c'est le cas. Il devrait venir avec nous.

— Une raison en particulier ?

— J'ai rêvé de lui.

L'assemblée garda le silence.

— Affaire conclue, dit Kolher. Mais rêves ou pas, il doit être surveillé.

V. acquiesça.

— J'en accepte la responsabilité.

Tandis que les frères commençaient à échafauder des projets, Beth baissa les yeux vers la main de son mari qui reposait dans la sienne et se sentit soudain émue aux larmes.

— *Leelane* ? dit Kolher d'une voix douce. Tout va bien ? Elle acquiesça, s'émerveillant de la facilité avec laquelle il lisait en elle.

— Tout va très bien. (Elle lui sourit.) Tu sais, avant de te rencontrer, je me disais que ma vie était trop banale.

— Vraiment ?

— Et j'ai été comblée au-delà de mes espérances. J'ai reçu un passé et un avenir. Toute… une vie. Parfois, je ne sais que faire de tout ce bonheur.

— C'est drôle. Je ressens la même chose. (Kolher prit le visage de Beth dans ses mains et posa ses lèvres sur les siennes.) C'est pourquoi je t'embrasse aussi souvent, *leelane*.

Elle passa son bras autour des larges épaules de son mari et posa des baisers sur ses lèvres.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Rhage. Il va falloir qu'on les regarde se bécoter tout le temps ?

— Je t'en souhaite autant, murmura V.

— Ouais, soupira Rhage. Tout ce que je veux, c'est une bonne femelle. Mais j'imagine que je vais continuer à opter pour la quantité jusqu'à temps que je l'aie trouvée.

Des fois, la vie, ça craint.

Un rire monta. Quelqu'un lança une serviette.

Fritz apporta le dessert.

— Messieurs, si vous vouliez bien vous abstenir de lancer les serviettes. Qui veut des pêches ?

FIN DU TOME1